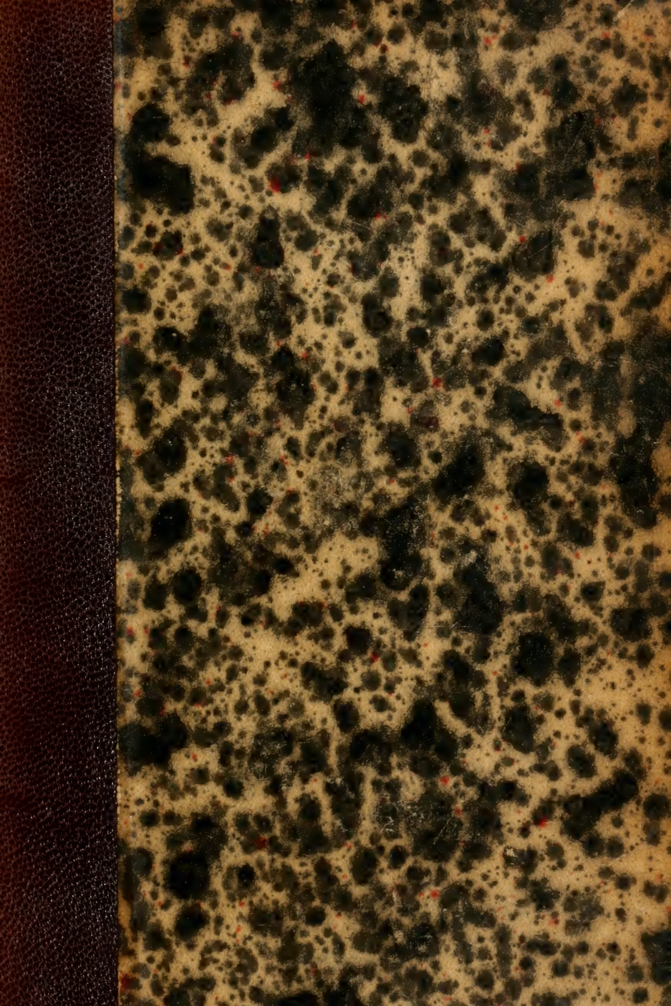






ŒUVRES POSTHUMES

DE

STENDHAL

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

Format grand in-18

L'ABBESSE DE CASTRO. *Les Cenci, — La Duchesse de Paliano, Vittoria Accaramboni*, etc., etc......... 1 vol.
ARMANCE.. 1 —
LA CHARTREUSE DE PARME.......................... 1 —
DE L'AMOUR... 1 —
HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE................ 1 —
LETTRES INTIMES.................................... 1 —
MÉMOIRES D'UN TOURISTE............................ 2 —
NOUVELLES, — *Vanina Vanini, — Le Philtre, — Le Coffre et le Revenant*, etc., etc................. 1 —
NOUVELLES INÉDITES................................ 1 —
PROMENADES DANS ROME.............................. 2 —
RACINE ET SHAKSPEARE.............................. 1 —
ROME, NAPLES ET FLORENCE.......................... 1 —
LE ROUGE ET LE NOIR............................... 2 —
VIES DE HAYDN, DE MOZART ET DE MÉTASTASE........ 1 —
VIE DE NAPOLÉON. — Fragments..................... 1 —
VIE DE ROSSINI..................................... 1 —

P. 586. — IMPRIMERIE FERDINAND IMBERT, 7, RUE DES CANETTES, PARIS



STENDHAL

CORRESPONDANCE INÉDITE

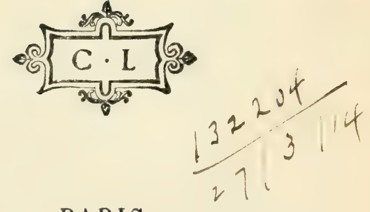
PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

PROSPER MÉRIMÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

NOTES ET SOUVENIRS

J'ai connu Beyle vers 1820; depuis cette époque jusqu'à sa mort, malgré la différence de nos âges, nos relations ont toujours été intimes et suivies. Peu d'hommes m'ont plu davantage; il n'y en a point dont l'amitié m'ait été plus précieuse. Sauf quelques préférences et quelques aversions littéraires, nous n'avions peut-être pas une idée en commun, et il y avait peu de sujets sur lesquels nous fussions d'accord. Nous passions notre temps à nous disputer l'un et l'autre de la meilleure foi du monde, chacun soupçonnant l'autre d'entêtement et de paradoxe; au demeurant bons amis, et toujours charmés de recommencer nos discussions. Quelque temps je l'ai soupçonné de viser à l'originalité. J'ai fini par le croire parfaitement sincère. Aujourd'hui, rappelant tous mes souvenirs, je suis persuadé que ses bizarreries étaient très-naturelles, et ses paradoxes

le résultat ordinaire de l'exagération où la contradiction entraîne insensiblement. Alceste est parfaitement naturel et de bonne foi lorsque, pressé d'exprimer quelques regrets d'avoir été si rigoureux pour les vers d'Oronte, il s'écrie « qu'un homme est pendable après les avoir faits. » Les boutades de Beyle n'étaient, à mon avis, que l'expression exagérée d'une conviction profonde.

Je n'ai jamais su d'où lui venaient ses opinions sur un sujet où il avait le malheur de se trouver en opposition avec presque tout le monde. Ce que j'ai appris de sa première éducation se réduit à ce seul fait : que, fort jeune, il avait été confié aux soins d'un ecclésiastique vieux et morose, dont la discipline lui avait laissé une rancune qui ne s'effaça jamais. A la vérité, l'esprit de Beyle se révoltait contre toute contrainte et même contre toute autorité. On pouvait le séduire, et la chose était facile pourvu qu'on l'amusât; mais lui imposer une opinion était impossible, car quiconque prenait dans ses rapports avec lui l'apparence d'une supériorité le blessait au vif. Il racontait avec amertume, après quarante ans, qu'un jour, ayant déchiré en jouant un habit neuf, l'abbé chargé de son éducation le réprimanda vertement pour ce méfait devant ses camarades, et lui dit « qu'il était une honte pour la religion et pour sa famille. » Voilà une de ces exagérations dont je parlais tout à l'heure. Nous riions quand Beyle nous racontait cette histoire; mais lui n'y voyait qu'une tyrannie cléricale et une horrible injustice, où il n'y avait pas le mot pour rire, et il sentait aussi vivement qu'au premier jour la blessure faite à son jeune amour-propre.

« Nos parents et nos maîtres, disait-il, sont nos ennemis naturels quand nous entrons dans le monde. » C'était un de ses aphorismes. On pense bien que ce ne fut pas à ses pré-

cepteurs qu'il emprunta ses croyances. Il citait souvent Helvétius avec grande admiration, et même il m'obligea de lire le livre *de l'Esprit;* mais jamais, à ma prière, il ne consentit à le relire. Je suppose qu'il y avait pris, entre autres opinions, celle de l'égalité des intelligences humaines. Du moins il ne pouvait se persuader que ce qui lui semblait faux pût paraître véritable à un autre. Il s'imaginait, et de très-bonne foi, je pense, qu'au fond chacun partageait ses idées, mais qu'on tenait un autre langage par intérêt, par affectation, par mode ou par entêtement. Il était fort impie, matérialiste outrageux, ou, pour mieux dire, ennemi personnel de la Providence, peut-être par suite de l'aphorisme que je rapportais tout à l'heure. Il niait Dieu, et, nonobstant, il lui en voulait comme à un maître. Jamais il n'a cru qu'un dévot fût sincère. Je pense que le long séjour qu'il avait fait en Italie n'avait pas peu contribué à donner à son esprit cette tournure irréligieuse et agressive qui se montre dans tous ses ouvrages, et qu'on lui a si vivement reprochée.

M. Sainte-Beuve, avec sa sagacité ordinaire, a signalé un des traits les plus frappants du caractère de Beyle, l'inquiétude d'être pris pour dupe et une constante préoccupation de se garantir de ce malheur. De là, cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers mouvements du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble. L'aversion et le mépris qu'il avait pour la fausse sensibilité le faisaient tomber souvent dans l'exagération contraire, au grand scandale de ceux qui, ne le connaissant pas intimement, prenaient à la lettre ce qu'il disait de lui-même. Non-seulement il n'attachait aucune importance à rectifier les interprétations plus ou moins malveillantes qu'on don-

nait à ses paroles ou à ses écrits, mais encore il trouvait un malin plaisir, de vanité, je pense, à passer aux yeux des gens pour un monstre d'immoralité. Il a dit dans je ne sais laquelle de ses préfaces : « Je n'écris que pour une vingtaine de personnes que je n'ai jamais vues, mais qui me comprennent, j'espère... » Pour lui, il n'y avait dans le monde que deux espèces de gens : ceux avec qui il s'amusait, et ceux auprès desquels il s'ennuyait. Faire le moindre sacrifice, se donner la moindre peine pour se concilier l'estime ou l'affection des derniers, c'était s'exposer à des relations qui lui étaient insupportables. L'esprit indépendant, ou, si l'on veut, vagabond, de Beyle se refusait à toute contrainte. Tout ce qui gênait sa liberté lui était odieux, et je ne sais pas trop s'il faisait une distinction bien nette entre un ennuyeux et un méchant homme. Sa curiosité constante de connaître tous les mystères du cœur humain l'attirait même parfois auprès des gens pour lesquels il avait peu d'estime. « Mais, disait-il, au moins avec eux il y a quelque chose à apprendre. » D'ailleurs, son esprit fier, loyal, incapable d'une bassesse, l'éloignait de pareille compagnie dès qu'il s'y rencontrait quelque avantage autre qu'une satisfaction de curiosité.

Ses jugements sur les hommes et les choses étaient dictés le plus souvent par le souvenir de l'ennui ou du plaisir qu'il en avait éprouvé. Il ne pouvait endurer l'ennui et partageait l'avis de ces docteurs en médecine qui autorisèrent le duc de Lauraguais à poursuivre au criminel un ennuyeux pour tentative d'homicide. Il n'est sorte d'exagérations que sa mauvaise humeur ne lui suggérât contre les livres ou les gens qui avaient eu le malheur de le faire bâiller. Homme d'imagination et de premier mouvement, Beyle n'en avait pas moins de grandes prétentions à raisonner tout et à se conduire en tout selon les

règles de la logique. Ce mot revenait souvent dans sa conversation, et ses amis se souviennent de l'emphase particulière qu'il mettait à le prononcer lentement, séparant les deux syllabes par une virgule : la LO, GIQUE. C'était toujours la logique qui devait nous guider dans toutes nos actions, mais la sienne n'était pas celle de tout le monde, et l'on était parfois assez embarrassé pour deviner le fil de ses raisonnements. Je me souviens qu'un jour nous voulûmes faire ensemble un drame dont le héros, coupable d'un crime, avait des remords. « Pour se délivrer d'un remords, que dit la LO-GIQUE ? » Il réfléchit un instant. — « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel. »

Il disait qu'à son entrée dans la vie un homme devait avoir toute prête sa provision de maximes pour les accidents qui se présentent le plus ordinairement. Une fois qu'on les a adoptées, il ne faut plus les discuter; il suffit d'examiner rapidement si le cas particulier, au sujet duquel on est perplexe, peut se résoudre par un des préceptes généraux qu'on a dans sa réserve. — Ne jamais pardonner un mensonge, — Saisir aux cheveux la première occasion de duel à son début dans le monde, — Ne jamais se repentir d'une sottise faite ou dite, voilà quelques-unes de ses maximes.

Bien qu'il n'ait jamais été très-hardi auprès des femmes, il prêchait la témérité aux jeunes gens : « On réussit, disait-il, une fois sur dix. Mettons une fois sur vingt ; est-ce que la chance d'être heureux une fois ne vaut pas la peine de risquer dix-neuf affronts et même dix-neuf ridicules? »

Après les maximes, venaient les recettes, qu'il offrait garanties. Je m'en rappelle quelques-unes. Une des grandes causes de nos tourments, c'est la mauvaise honte. Pour un jeune homme, c'est une affaire que d'entrer dans un salon. Il

s'imagine que tout le monde le regarde, et meurt de peur qu'il n'y ait quelque chose dans sa tenue qui ne soit pas absolument irréprochable. Un de nos amis souffrait plus que personne de cette timidité et Beyle disait de lui que, lorsqu'il entrait dans le salon de madame P..., on croyait toujours qu'il avait cassé quelque porcelaine dans l'antichambre : « Je vous conseille ma recette d'autrefois, lui disait-il. Entrez avec l'attitude que le hasard vous a fait prendre sur l'escalier ; convenable ou non, peu importe ; soyez comme la statue du Commandeur, et ne changez de maintien que lorsque l'émotion de l'entrée aura complétement disparu. »

Voici sa recette pour le premier duel : « Pendant qu'on vous vise regardez un arbre et appliquez-vous à en compter les feuilles. Une préoccupation distrait d'une autre préoccupation plus grave. En ajustant votre adversaire, récitez deux vers latins, cela vous empêchera de tirer trop vite et remédiera au cinq pour cent d'émotion qui a envoyé tant de balles vingt pieds plus haut qu'il ne fallait. »

« Si vous vous trouvez seul avec une femme, je vous donne cinq minutes pour vous préparer à l'effort prodigieux de lui dire : *Je vous aime*. Dites-vous : « Je suis un lâche si « je n'ai pas dit cela avant cinq minutes. » N'importe de quel air et dans quels termes vous ferez votre compliment. Suffit que la glace soit brisée et que vous soyez bien déterminé à vous mépriser vous-même si vous manquez de cœur. »

Beyle, qui prêchait l'*amour-goût*, était très-capable d'*amour-passion*. Il y avait une personne dont il ne pouvait prononcer le nom sans que sa voix s'altérât. En 1836, je le revis après une longue absence. Nous nous étions donné rendez-vous à une trentaine de lieues de Paris, et nous avions mille choses à nous dire. Nous devisâmes longtemps le soir,

allant et revenant sur la promenade publique d'une petite ville, c'est-à-dire dans un des lieux les plus solitaires de la France. Là il me parla de ses amours avec une émotion profonde. C'est la seule fois que je l'aie vu pleurer. Une affection, qui datait de très-loin, n'était plus partagée. Sa maîtresse devenait raisonnable, et lui était demeuré fou comme à vingt ans. « Comment pouvez-vous m'aimer encore? disait-elle. J'ai quarante-cinq ans. » — « Pour moi, me disait Beyle, elle a l'âge qu'elle avait lorsqu'elle s'est donnée à moi pour la première fois. » Il voyait dans un avenir prochain la rupture d'une liaison qu'il avait toujours chérie. Une pensée à laquelle il rapportait tout allait être effacée. Il me racontait les témérités d'autrefois de cette femme, aujourd'hui si prudente, et ces souvenirs le transportaient. Puis, avec l'esprit d'observation qui ne l'abandonnait jamais, il détaillait tous les petits symptômes, toutes les indications d'indifférence croissante qu'il avait dû remarquer. La LO-GIQUE n'était pas oubliée. « Sa conduite, après tout, disait-il, est raisonnable. Elle aimait le whist, elle ne l'aime plus; tant pis pour moi si j'aime encore le whist. Elle est d'un pays où le ridicule est le plus grand de tous les malheurs. Aimer à son âge est ridicule. Il y a dix-huit mois qu'elle risque ce malheur pour moi. C'est pour moi dix-huit mois de bonheur que j'ai volés. » Nous discutâmes longuement sur la vérité de ces vers du Dante :

. . . . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

Il prétendait que Dante avait tort, et que les souvenirs du temps heureux sont partout et toujours du bonheur. Je me souviens que je défendais le poëte. Aujourd'hui il me semble que Beyle avait raison.

Il avait eu un autre amour en Italie dont il évitait de parler. Cependant il me raconta lui-même la fin tragique de cet amour. La dame avait un mari fort jaloux, à ce qu'elle prétendait, et qui l'obligeait à prendre de grandes précautions. Les entrevues ne pouvaient être que rares et accompagnées du plus profond mystère. Pour déjouer tous les soupçons, Beyle se résigna à se cacher dans une petite ville éloignée de dix lieues du séjour de la belle. Lorsqu'on lui donnait un rendez-vous, il partait incognito, changeait plusieurs fois de voiture pour dérouter les espions dont il se croyait entouré; enfin, arrivant à la nuit close, bien enveloppé dans un manteau couleur de muraille, il était introduit dans la maison de sa maîtresse par une femme de chambre d'une discrétion éprouvée. Tout alla bien pendant quelque temps, jusqu'à ce que la femme de chambre, querellée par sa maîtresse ou gagnée par la générosité de Beyle, lui fit une révélation foudroyante : Monsieur n'était pas jaloux : madam n'exigeait tant de mystères que pour éviter que Beyle ne se rencontrât avec un rival, ou, pour mieux dire, avec des rivaux, car il y en avait plusieurs, et la femme de chambre offrit d'en donner la preuve. Beyle accepta. Il vint à la ville un jour qu'il n'était pas attendu, et, caché par la femme de chambre dans un petit cabinet noir, il vit, *des yeux de la tête*, par un trou ménagé dans la cloison, la trahison qu'on lui faisait à trois pieds de sa cachette.

« Vous croirez peut-être, ajoutait Beyle, que je sortis du cabinet pour les poignarder? Nullement. Il me sembla que j'assistais à la scène la plus bouffonne, et mon unique préoccupation fut de ne pas éclater de rire pour ne pas gâter le mystère. Je sortis de mon cabinet noir aussi discrètement que j'y étais entré, ne pensant qu'au ridicule de l'aventure,

en riant tout seul, au demeurant plein de mépris pour la dame, et fort aise, après tout, d'avoir ainsi recouvré ma liberté. J'allai prendre une glace, et je rencontrai des gens de ma connaissance qui furent frappés de mon air gai, accompagné de quelque distraction ; ils me dirent que j'avais l'air d'un homme qui vient d'avoir une bonne fortune. Tout en causant avec eux et prenant ma glace, il me venait des envies de rire irrésistibles, et les marionnettes que j'avais vues une heure avant dansaient devant mes yeux. Rentré chez moi, je dormis comme à l'ordinaire. Le lendemain matin la vision du cabinet noir avait cessé de m'apparaître sous son aspect bouffon. Cela me sembla vilain, triste et sale. Chaque jour cette image devint de plus en plus triste et odieuse. Chaque jour ajoutait un nouveau poids à mon malheur. Pendant dix-huit mois je demeurai comme abruti, incapable de tout travail, hors d'état d'écrire, de parler et de penser. Je me sentais oppressé d'un mal insupportable, sans pouvoir me rendre compte nettement de ce que j'éprouvais. Il n'y a pas de malheur plus grand, car il ôte toute énergie. Depuis, un peu remis de cette langueur accablante, j'éprouvais une curiosité singulière à connaître toutes les infidélités qu'on m'avait faites. Cela me faisait un mal affreux; mais pourtant j'avais un certain plaisir physique à me la représenter dans le cours de ses nombreuses trahisons. Je me suis vengé, mais bêtement, par du persiflage. Elle s'affligea de notre rupture et me demanda pardon avec larmes. J'eus le ridicule orgueil de la repousser avec dédain. Il me semble encore la voir me suivre, s'attachant à mon habit et se traînant à genoux le long d'une grande galerie. Je fus un sot de ne pas lui pardonner, car assurément elle ne m'a jamais tant aimé que ce jour-là. »

La constante préoccupation de Beyle était l'étude des passions. Lorsque quelque provincial lui demandait quelle était sa profession, il répondait gravement : « Observateur du cœur humain. » [Un jour il fit cette réponse à un sot qui faillit en tomber à la renverse, s'imaginant que c'était un euphémisme pour dire espion de police.] Dans chaque anecdote pouvant servir à porter la lumière dans quelque coin du cœur humain, il retenait toujours ce qu'il appelait le *trait*, c'est-à-dire le mot ou l'action qui révèle la passion. *Se traîner à genoux*, voilà pour lui le trait dans l'historiette que je viens de raconter, et, selon son habitude de tirer des faits à lui particuliers des conclusions générales, il tenait que cette façon de faire était l'expression même du remords et de l'amour passionné.

Pour terminer sur le sujet de l'amour, Beyle croyait qu'il n'y avait de bonheur possible en ce monde que pour un homme amoureux. « Tout se peint en beau pour lui, disait-il. Je voudrais être amoureux de mademoiselle Flore des Variétés, et je ne porterais pas envie à don Juan. »

Après l'amour, la littérature avait la plus grande part dans les affections de Beyle. Il aimait à lire et écrivait sans cesse. *Nulla dies sine linea*, me disait-il souvent en me reprochant ma paresse. Quelques négligences qu'on remarque dans ses ouvrages, ils n'en étaient pas moins longuement travaillés. Tous ses livres ont été copiés plusieurs fois avant d'être livrés à l'impression ; mais ses corrections ne portaient guère sur le style. Il écrivait toujours rapidement, changeant sa pensée et s'inquiétant fort peu de la forme. Il avait même du mépris pour le style et prétendait qu'un auteur avait atteint la perfection lorsqu'on se souvenait de ses idées sans pouvoir se rappeler ses phrases. Plein de haine pour la

recherche et la prétention, il était impitoyable pour les écrivains qui s'appliquent à rapprocher des mots surpris de se trouver ensemble, à polir leurs périodes, à donner aux pensées les plus triviales un tour bizarre qui fasse effet. Nos grands prosateurs des dix-septième et dix-huitième siècles étaient de sa part l'objet d'une admiration sincère et bien sentie. Il les relisait sans cesse, afin de se préserver, disait-il, de la contagion du style à la mode de son temps.

Pour lui la poésie était lettre close. Souvent il lui arrivait d'estropier des vers français en les citant. Bien qu'il parlât l'italien purement et facilement, et qu'il sût assez bien l'anglais, il ne connaissait ni le mètre ni l'accentuation des vers anglais et italiens. Cependant il était sensible à certaines beautés de Shakspeare et du Dante, qui sont intimement unies à la forme du vers. Il a dit son dernier mot sur la poésie dans son livre *de l'Amour :* « Les vers furent inventés pour aider la mémoire; les conserver dans l'art dramatique, reste de barbarie. » Racine lui déplaisait souverainement. Le grand reproche que nous adressions à Racine, vers 1820, c'est qu'il manque absolument aux *mœurs*, ou à ce que, dans notre jargon romantique, nous appelions alors la *couleur locale*. Shakspeare, que nous opposions toujours à Racine, a fait, en ce genre, des fautes cent fois plus grossières, que nous nous gardions bien de citer. « Mais, disait Beyle, Shakspeare a mieux connu le cœur humain. Il n'y a pas une passion, pas un sentiment qu'il n'ait peint avec une admirable vérité avec ses nuances. La vie et l'individualité inimitable de tous ses personnages le mettent au-dessus de tous les auteurs dramatiques. — Et Molière, lui répondait-on, quelle place lui donnerez-vous? — Molière est un coquin qui n'a

pas voulu mettre sur la scène le *Courtisan*, parce que Louis XIV ne le trouvait pas bon. »

Beyle a beaucoup écrit sur les beaux-arts, et a eu des idées à lui, dans un temps où tout le monde acceptait sans examen les opinions les plus fausses, pourvu qu'elles fussent autorisées par un auteur célèbre. On pourrait dire qu'il a découvert Rossini et la musique italienne. Ses contemporains se rappelleront les assauts qu'il eut à soutenir pour défendre l'auteur du *Barbier* et de *Sémiramis* contre les habitués de l'Opéra-Comique d'alors. Dans les premières années de la Restauration, le souvenir de nos revers avait exaspéré l'orgueil national, et l'on faisait, de toute discussion, une question patriotique. Préférer une musique étrangère à la musique française, c'était presque trahir le pays. De très-bonne heure, Beyle s'était mis au-dessus des préjugés vulgaires, et sur ce point il lui arriva peut-être quelquefois de dépasser le but. Aujourd'hui que la civilisation a fait tant de progrès, on a peine à se représenter le courage qu'il fallait avoir, en 1818, pour dire que tel opéra italien valait mieux que tel opéra français. Il faut se reporter aux grandes querelles du romantisme et du classicisme pour s'expliquer les précautions oratoires dont Beyle accompagne quelques-uns de ses jugements en matière d'art. Hardis et téméraires même lorsqu'il les publia, ils semblent, à présent, des vérités de M. de la Palice, des *truisms*, selon l'expression favorite de leur auteur. Sans être musicien, Beyle avait un sentiment très-vif de la mélodie, cultivé et perfectionné par une certaine érudition qu'il devait à ses voyages en Italie et en Allemagne. Il me semble qu'il aimait et recherchait surtout, dans la musique, les effets dramatiques, ou plutôt qu'en analysant ses impressions personnelles il les expliquait par

la langue dramatique, la seule qu'il connût ou qu'il crût intelligible à ses lecteurs.

Il en était de même pour les arts du dessin. Admirateur passionné des grands maîtres des écoles romaine, florentine et lombarde, il leur a prêté souvent des intentions dramatiques qui, à mon avis, leur furent étrangères. Lorsqu'il découvre, dans une Vierge de Raphaël ou du Corrége, son maître de prédilection, une foule de passions ou de nuances de passions que la peinture ne saurait exprimer, on se demande s'il a compris les intentions et le but de ces grands maîtres. Mais il raconte à sa manière les émotions qu'il a ressenties devant leurs ouvrages; il décrit l'effet dans l'impuissance d'en expliquer la cause. Probablement, s'il avait essayé d'écrire à différentes reprises ses impressions devant un même tableau, il aurait été surpris lui-même de leur variété. Comme tous les critiques, Beyle luttait contre une difficulté probablement insoluble. Notre langue, et aucune autre que je sache, ne peut décrire avec exactitude les qualités d'une œuvre d'art. Elle est assez riche pour distinguer les couleurs; mais, entre deux nuances qui ont un nom, combien y en a-t-il, appréciables aux yeux, qu'il est absolument impossible de déterminer par des mots. La pauvreté des langues devient encore bien plus sensible lorsqu'il s'agit de formes, non plus de couleurs. Un œil médiocrement exercé reconnaît facilement un contour vicieux. Quiconque examine la statuette de la *Vénus* de Milo, réduite par le procédé Collas, reconnaît aussitôt que le nez n'est point antique. Pourtant la différence entre ce nez rapporté et le nez du statuaire grec ne peut consister qu'en une fraction de millimètre : or quels mots pourront caractériser cette forme, dont la beauté dépend d'une fraction de millimètre

en plus ou en moins? Ce qui se sent avec tant de facilité, on ne peut l'exprimer *avec du noir sur du blanc*, comme disait Beyle. De cette impossibilité d'être exact est venu le besoin de chercher des termes de comparaison, qui ne sont guère propres à porter quelque clarté dans une question si obscure. Le côté dramatique dans les arts est ce que nous comprenons le mieux, nous autres Français, et c'est probablement pour ce motif que Beyle explique la beauté par la passion. Malgré sa prétention à être cosmopolite, il était parfaitement Français d'esprit comme de cœur.

Il m'a paru beaucoup moins sensible à la sculpture qu'à la peinture. Les statues antiques lui semblaient trop dépourvues de passion, et il leur reprochait de donner l'idée de belles personnes sans esprit. Son sculpteur favori était Canova, dont il admirait la grâce, tout en avouant qu'il était un peu maniéré. Je crois qu'il vantait Michel-Ange plus qu'il ne l'aimait au fond. Lorsqu'il me mena voir le *Moïse* du tombeau de Jules II, il ne trouva d'autre éloge à m'en faire, sinon qu'on ne pouvait mieux rendre l'expression d'inflexible férocité.

Beyle faisait peu de cas des coloristes. Nous avions de grandes discussions à ce sujet. Il méprisait profondément Rubens et son école. Il reprochait aux Flamands et même aux Vénitiens la trivialité des formes et la bassesse de l'expression. Le Corrége, selon Beyle, avait réuni, au suprême degré, le mérite de la forme et l'art de la perspective aérienne. Pour lui, c'était le peintre le plus gracieux, et Michel-Ange le plus poétiquement terrible.

Il s'était fort peu occupé de l'architecture et n'avait considéré les monuments que sous leur aspect pittoresque, sans s'embarrasser s'ils convenaient à leur destination. Il avait

horreur de tout ce qui était laid et triste, et il trouvait ces deux défauts dans notre architecture nationale. Je crois lui avoir appris à distinguer une église romane d'une église gothique; mais il enveloppait l'une et l'autre dans le même anathème.— Nos églises sombres et lugubres avaient été inventées, disait-il, par des moines fripons qui voulaient s'enrichir en faisant peur aux gens timides. L'architecture italienne de la Renaissance lui plaisait par son élégance et sa coquetterie. Au reste, il ne s'attachait qu'à ses détails gracieux et nullement à ses dispositions générales. En dépit de la *lo-gique*, ce n'était pas sa raison qui jugeait, mais son imagination.

Beyle avait été officier quelques mois, et, comme auditeur, il avait fait plusieurs campagnes, entre autres celle de Russie, en 1812, avec le quartier général de l'empereur. Naturellement brave, il avait observé la guerre avec curiosité et froidement. Sans être insensible aux grandes et poétiques scènes qu'il avait vues, c'était surtout par ses côtés bizarres et grotesques qu'il se plaisait à la montrer. D'ailleurs, il avait en horreur les exagérations de vanité nationale, et, par esprit de contradiction, il se jetait souvent dans l'excès contraire. De même que Courier, il se moquait impitoyablement de ce qu'on a depuis appelé le *chauvinisme*, sentiment qui, après tout, a son bon côté, car il fait qu'un conscrit se bat comme un vieux soldat.

Il niait de parti pris toutes les harangues, tous les mots sublimes dits sur les champs de bataille. « Savez-vous ce que c'est que l'éloquence militaire? nous disait-il. En voici un exemple : dans une affaire fort chaude, un de nos plus braves généraux de cavalerie haranguait en ces termes ses soldats près de se débander : « En avant, s... J'ai

« le c.. rond comme une pomme! J'ai le c.. rond comme « une pomme! » Ce qu'il y a de drôle, c'est que, dans le moment du danger, cela paraissait une harangue comme une autre, qu'on fit volte-face et qu'on repoussa l'ennemi. Croyez que César et Alexandre, en pareille occasion, parlaient à leurs soldats d'une façon non moins sublime. »

Autre exemple d'éloquence martiale : « Partis de Moscou, nous nous perdîmes le troisième jour de la retraite, et nous nous trouvâmes, à la nuit tombante, au nombre d'environ quinze cents hommes, séparés du gros de l'armée par une forte division russe. On passa une partie de la nuit à se lamenter. Puis les gens énergiques haranguèrent les poltrons et firent si bien, qu'on résolut de s'ouvrir un chemin l'épée à la main dès que le jour permettrait de distinguer l'ennemi. Ne croyez pas qu'on dit alors : « Braves soldats, » etc. Non. « Tas de canailles, vous serez tous morts demain, car « vous êtes trop j... pour prendre un fusil et vous en servir. » Cette allocution héroïque ayant produit son effet, à la petite pointe du jour, nous marchâmes résolûment aux Russes, dont nous voyions encore briller les feux de bivac. Nous arrivons la baïonnette baissée sans être découverts, et nous trouvons un chien tout seul. Les Russes étaient partis dans la nuit. »

Pendant la retraite, il disait qu'il n'avait pas trop souffert de la faim; mais il lui était absolument impossible de se rappeler comment il avait mangé ni ce qu'il avait mangé, si ce n'est un morceau de suif, qu'il avait payé vingt francs, et dont il se souvenait encore avec délices.

En sortant de Moscou il avait emporté le volume des facéties de Voltaire, relié en maroquin rouge, qu'il avait pris dans un palais en feu. Ses camarades le blâmèrent lorsqu'il

en lisait le soir quelques pages à la lueur d'un feu de bivac. On trouvait l'action légère. Dépareiller une magnifique édition ! Lui-même en éprouvait une espèce de remords, et, au bout de quelques jours, il laissa le volume sur la neige.

Il fut du petit nombre de ceux qui, au milieu de toutes les misères que notre armée eut à souffrir dans la désastreuse retraite de Moscou, conservèrent toujours leur énergie morale, le respect des autres et d'eux-mêmes. Un jour, aux environs de la Bérésina, Beyle se présenta devant son chef, M. Daru, rasé et habillé avec quelque recherche. M. Daru lui dit : « Vous avez fait votre barbe, monsieur? Vous êtes un homme de cœur. »

M. B., auditeur au conseil d'État et attaché au quartier général, m'a raconté qu'il devait la vie à Beyle, qui, prévoyant l'encombrement des ponts au passage de la Bérésina, l'obligea de passer sur l'autre rive le soir qui précéda la déroute. Il fallut presque employer la force pour décider M. B. à faire quelques centaines de pas. Il faisait le plus grand éloge du sang-froid de Beyle et du bon sens qui ne l'abandonna jamais au moment où les plus résolus perdaient la tête. Beyle était homme de ressources dans les circonstances graves; il disait modestement qu'il devait cet avantage à sa provision de maximes toutes faites, au moyen desquelles il se trouvait prêt pour agir lorsque les autres perdaient leur temps à délibérer.

De même que beaucoup de gens de son âge, Beyle me paraissait juger ses contemporains avec beaucoup de sévérité, et notre génération avec un peu d'indulgence. Il admirait le goût pour l'étude et la curiosité de connaître le fond des choses qui distinguaient les jeunes gens de vingt ans, lorsqu'il en avait quarante. Il se moquait un peu de notre

gravité et de notre pédanterie, mais disait que nous n'étions pas des dupes, comme on l'était de son temps. Selon son habitude de se montrer pire qu'il n'était, il affectait de mépriser l'enthousiasme qui a fait faire de si grandes choses aux hommes de son époque. « Nous avions le *feu sacré*, disait-il; et moi aussi, quoique indigne. On m'avait envoyé à Brunswick pour lever une contribution extraordinaire de cinq millions. J'en ai fait payer sept, et j'ai manqué d'être assommé par la canaille qui s'insurgea, exaspérée par l'excès de mon zèle. Mais l'empereur demanda quel était l'auditeur qui avait fait cela, et dit : « C'est bien. »

Il était dificile de savoir quels étaient ses sentiments à l'égard de Napoléon. Presque toujours il était de l'opinion contraire à celle qu'on mettait en avant. Tour à tour frondeur ou enthousiaste, quelquefois il en parlait comme d'un parvenu ébloui par les oripeaux, manquant sans cesse aux règles de la LO-GIQUE; d'autres fois c'était une admiration presque idolâtre. Les hommes de l'Empire étaient traités aussi diversement que leur maître. Il avait commencé une histoire de Napoléon qui ne s'est pas retrouvée dans ses papiers. On en peut voir un fragment écrit avec verve dans ses voyages en France : c'est l'arrivée de l'empereur à Grenoble en 1815. Si j'en juge par les récits de Beyle, il me semble que vers l'époque de sa jeunesse il y avait moins d'égoïsme qu'aujourd'hui, et que les affectations à la mode étaient d'un genre plus noble. Ainsi Beyle, bien qu'aimant la bonne chère, se gardait bien d'en convenir. Il trouvait même du temps perdu celui qu'on passe à manger, et souhaitait qu'en avalant une pilule le matin on fût quitte de la faim pour toute la journée. Aujourd'hui on est gourmand, et l'on s'en vante. Du temps de Beyle, un homme prétendait, avant tout, à l'énergie et au

courage. Comment faire campagne si on est gastronome?

Beyle aimait les réunions intimes et peu nombreuses. Dans un petit cercle, entouré d'amis ou de gens contre lesquels il n'avait pas de préventions, il s'abandonnait avec bonheur à toute la gaieté de son caractère. Il ne cherchait nullement à briller, seulement à s'amuser et à amuser les autres; « car, disait-il, il faut payer son entrée. » Toujours en verve, il était parfois un peu fou, voire même inconvenant; mais il faisait rire, et il était impossible à la pruderie de garder son sérieux. La présence d'un ennuyeux ou d'un esprit malveillant le glaçait et le mettait promptement en fuite. Jamais il n'eut l'art de savoir s'ennuyer. Il disait que la vie est courte et que le temps perdu à bâiller ne se retrouve plus. Il admirait beaucoup ce mot de M. de M... « que le mauvais goût mène au crime. »

La bonne foi était un des traits du caractère de Beyle. Personne n'était plus loyal ni d'un commerce plus sûr. Je n'ai jamais connu d'homme de lettres plus franc dans ses critiques ni qui reçût plus galamment celles de ses amis. Il aimait à communiquer ses manuscrits et demandait qu'on les annotât sévèrement. Quelque dures, quelque injustes même que fussent les observations, jamais il ne s'en fâchait. Une de ses maximes était que quiconque fait le métier de mettre du noir sur du blanc ne doit ni s'étonner ni s'offenser lorsqu'on lui dit qu'il est une bête. Cette maxime, il la pratiquait à la lettre, et, de sa part, ce n'était pas indifférence réelle ni affectée. Les critiques le préoccupaient beaucoup; il les discutait vivement, mais sans aigreur, et comme s'il se fût agi des ouvrages d'un auteur mort depuis plusieurs siècles.

Il avait pris l'habitude bizarre de s'entourer de mystère

dans les actions les plus indifférentes, afin de dérouter la police, qu'il croyait probablement assez simple pour s'occuper des bavardages de salons. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé; il la datait d'*Abeille* au lieu de Civita-Vecchia. Les notes qu'il prenait sans cesse étaient des espèces d'énigmes dont il était souvent lui-même hors d'état de deviner le sens, quand elles remontaient à quelques jours.

Il ne craignait pas la mort, mais il n'aimait pas à en parler, la tenant pour une chose sale et vilaine plutôt que terrible. Il a eu celle qu'il désirait, celle que César avait souhaitée : *Repentinam inopinatamque.*

P. Mérimée.

CORRESPONDANCE INÉDITE

I

A MONSIEUR F.... F.... A PARIS.

Strasbourg, le 5 avril 1809.

Deux heures viennent de sonner dans le fameux clocher de Strasbourg, où je suis monté avant-hier. Je me promène depuis minuit en long et en diagonale, dans un salon sans feu : je gèle; mais j'ai l'avantage d'être en grande tenue.

J'ai trouvé une occasion de placer le protégé de M. Pascal; mais j'avais oublié le nom de cet ami. J'ai demandé une place pour M. Lepère : il a un nom à peu près comme ça. Tâche de l'accrocher sur ma table, avec un bel exemple de son écriture, et de m'envoyer ledit nom.

Comme je ne t'ai pas vu les trois derniers jours de mon Paris, il faut que je te conte que madame *** a été avec moi comme à l'ordinaire, ne me parlant que lorsqu'elle y était forcée, et me préférant qui, en courage, en biens et qualité, me sont très-inférieurs, sans nulle vanité. Négligence, presque dédain; elle me regardait comme on regarde un baril de poudre.

Nous avons versé complétement près de Blamont ; ç'a été le seul événement un peu gai de notre route. Le saint jour de Pâques, à neuf heures du matin, j'étais sur le côté.

Surveille bien Auguste, pour qu'il agisse d'une manière convenable. Si l'on se sert de l'objet, il faut bien se garder de l'envoyer rue Contrescarpe ; c'est même une maladresse d'avoir parlé de ce voyage.

Si tu n'as rien de mieux à faire, écris au *Moniteur* que je suis *près de M. Daru, intendant général, au quartier général impérial.*

Abonne-moi au *Journal de Paris*, à la *Bibliothèque britannique*, à tout ce que tu voudras.

Adieu, embrasse La Bergerie, et exprime, si tu le peux, tous mes regrets aux habitants de l'hôtel d'Orléans. Fallait-il y monter pour le quitter sitôt !

Je crois l'aimable Belisle parti ; s'il ne l'est pas, dis-lui que je l'aime tendrement.

Je grelotte, la demie sonne, et je reste à mon poste. — Je me suis présenté à peu près moi-même chez la madame Récamier de Strasbourg ; accueilli comme un ange et invité pour jeudi.

II

A MONSIEUR F.... F.... A PARIS

Donawerth, le 16 avril 1809.

Je n'ai le temps de rien faire ; j'ai toujours quinze à vingt amis intimes qui lisent ce que j'écris par-dessus mon épaule. Je couche dans un cabinet avec M. C. ; nous voyageons ensemble. En sorte que je ne sais où écrire, ni où conserver ce que j'ai écrit.

Ce matin à quatre heures, réveil ; à cinq heures vingt minutes, départ pour Augsbourg ; journée charmante. J'aperçois tout à coup les Alpes : moment de bonheur. — Les gens à calcul, comme Guillaume III, par exemple, n'ont jamais de ces moments-là. Ces Alpes étaient, pour moi, l'Italie.

A trois lieues d'Augsbourg, qui est à douze d'ici, contre-ordre, et nous retournons dans nos logements.

J'ai eu l'idée d'écrire mon journal le plus possible, et de t'en envoyer les feuilles à mesure ; deux avantages : abréviation de lettres et sûreté. Seulement, ne perds pas ces feuilles.

Je suis si peu tranquille que je ne trouve rien à te dire.

Je suis de plus en plus content des voyages ; quel effet ne produiraient-ils pas sur toi, qui, quoique je l'aie dit, n'es pas faible? Ils ont enseigné la véritable philosophie (celle de tourner tout au gai) aux animaux les plus débiles de cette terre.

Je sens que ma passion pour Paris est bien diminuée, mais non pas le sentiment pour la charmante C..., que j'aimais avant mon départ; ce sentiment est, au contraire, augmenté.

III

A MONSIEUR F ... F...., A PARIS.

Landshut, le 26 avril 1809.

Je jouis d'une disgrâce assez complète. On parle à tout le monde, fors à moi. Quelle en est la cause? Il ne me paraît guère probable que je sois commissaire des guerres au commencement de la campagne. Sans doute à la fin, avec tout le monde, lorsque les convenances théâtrales ne permettront guère de faire autrement.

Quant à notre bureau, il ressemble assez à la cour du roi Pétaud. L'avantage y est pour les parleurs *ab hoc et ab hac*, et je ne parle presque pas. — Le bon de tout cela, c'est que l'ambition ressemble assez à l'amour, dont on a dit :

Si l'amour vit d'espoir, il s'éteint avec lui.

Je voudrais bien parler, mais il s'agit d'avoir un flux de paroles plates ou communes à débiter.

Adieu, je cours voir S. M.

IV

A MONSIEUR F.... F...., A PARIS.

Wels, le 3 mai 1809.

Je n'ai pas le temps de t'écrire longuement ; l'aimable Pacé est ici. Lis, si tu veux, la lettre ci-jointe à ma sœur, et fais-la partir ensuite.

J'ai besoin d'imagination ; achète-moi, je t'en prie, les *Martyrs* de M. de Chateaubriand, trois volumes, et envoie-les-moi par les bureaux de la liste civile.

J'eus réellement envie de vomir en traversant Ebersberg, en voyant les roues de ma voiture faire jaillir les entrailles des corps de pauvres petits chasseurs à moitié brûlés. Je me mis à parler pour me distraire de cet horrible spectacle ; il résulte de là qu'on me croit un cœur de fer.

On m'estime, mais on ne m'aime pas. Tout cela vient de ce que dire des puérilités pendant douze heures, chaque jour, m'assomme, et je me tais.

V

A MONSIEUR F.... F...., A PARIS.

Saint-Polten, le 11 mai 1809.

Hier, le soir du jour de ma conversation avec M. de Pacé, j'ai reçu une lettre que je t'envoie, parce que je n'ai pas le temps de la copier. Tu verras aussi la réponse, que tu mettras ensuite à la petite poste. Si le temps le permettait, je te demanderais, si tu y trouves quelque grosse faute romanesque, de me la renvoyer pour qu'il en soit fait une autre édition. Le temps manquant, corrige avec un grattoir ; on ne connaît pas assez mon écriture pour s'apercevoir que les corrections qui, d'ailleurs, porteront probablement sur un mot ou deux, sont d'une autre main.

Ici, plus qu'ailleurs, dis-moi toute la vérité, et donne-moi beaucoup de détails. — J'avais écrit de Donawerth et ensuite de Wels ; mais mes lettres ont un grand défaut, c'est d'être encore dans ma vache. Est-il bien ou mal que je n'aie pas profité de : *Vous m'écrirez?*

A propos de Wels et de ce qui m'y est arrivé, je me souviens de l'épigraphe d'un roman : *Une timidité hardie*. Vous prenez au pas les précautions qu'il faut pour rester en selle au galop ; ce n'est pas timidité, mais c'est qu'au fond du cœur vous aspirez à galoper.

Je ne sais ce que tu penseras de mon aventure de Wels; mais sois sûr que jamais tu ne me sembleras long, parlant de cet article.

J'ai choisi un papier épais, afin que tu puisses gratter s'il y a lieu. Un peintre veut représenter le matin; il sait que les teintes *bleues* dominent dans cette aimable partie du jour. La tête toute pleine de cette idée, il travaille depuis minuit jusqu'à deux heures à son tableau ; mais il est trop préoccupé pour juger de l'effet ; il a peut-être fait trop bleu. Ainsi, gratte et sois sévère dans ta réponse.

Ecris-moi toujours sous l'enveloppe pure et simple de M. le comte Daru. Dans le désordre habituel à l'armée, les lettres de particuliers courent de grands dangers. Un de nous a eu occasion d'aller aujourd'hui fureter à la poste; il nous a rapporté des lettres à tous, une de toi, entre autres.

Je te regrette bien depuis quelques jours ; il me semble qu'il y a un an que j'ai quitté Paris.

Nous partons pour Vienne, ou, pour mieux dire, pour Schœnbrunn, le 12, à cinq heures du matin.

VI

A MONSIEUR F.... F...., A PARIS.

Vienne, le 8 mai 1809.

J'ai éprouvé, les premiers jours de mon séjour à Vienne, ce contentement intérieur et bien-être parfait que Genève seule m'a-

vait rappelé depuis l'Italie. Cet état est un peu diminué par l'habitude qui commence à se former. Il n'en reste pas moins que Vienne est pour moi une ville très-agréable.

L'adorable Martial Daru a été nommé intendant avant-hier; ce matin il m'a demandé à son frère, comme étant au fait de sa manière de travailler. M. Daru a répondu : « Fais la lettre, je la signerai. » Ainsi, suivant toute apparence, me voilà Viennois pour un an ou deux. Je ne suis point sûr de ne pas regretter tout ce que verront ceux qui iront en Bohême et en Hongrie, et peut-être en Turquie; mais

1° Je n'étais pas tout à fait, à ce que j'ai l'amour-propre de croire, à ma place;

2° Martial demandera pour moi plus qu'on n'aurait fait naturellement.

J'espère que le chef suprême ne verra rien de mal là-dedans; peut-être me marquera-t-il un peu de froid.

Je t'écris du bureau au moment même où Martial vient de m'apprendre le changement de mon affaire. Tu devines les détails, et, d'ailleurs, je t'en ennuierai au premier moment de tranquillité.

J'oubliais qu'au théâtre de la porte de Carinthie on entend d'excellente musique, et qu'il y a un ballet à l'italienne avec des grotesques.

Le séjour de Vienne me charme et produit une singulière tristesse; trop de penchant à l'amour, une jolie femme à chaque pas. Quel regret de n'avoir pas consacré ma vie aux talents que Montbadon possède si bien, au talent de leur plaire!

Écris-moi donc, et envoie-moi des journaux. On dit que nous serons ici douze jours.

VII

INSTRUCTION POUR MM. FELIX F.., OU LOUIS C...., OU LAMBERT (DE LYON).

Paris, le 1er septembre 1810.

Je vous ai désigné, mes chers amis, pour exécuteurs testa-

mentaires. Je vous prie de tenir la présente instruction secrète, afin que les sots ne puissent nullement en arrêter l'exécution. J'ai quelques petits fonds placés à Paris; on peut voir chez MM. Oberkampf et Duchesne. M. F. F.... me doit de 10 à 15,000 fr.; M. Joseph-Chérubin Beyle, ou M. Duchesne, me doit 20,000 fr.

Faire rentrer le tout sans délai.

Ces rentrées formeront un fonds, sur lequel vous acquitterez d'abord les legs du testament et quelques-uns qui sont à la fin de la présente.

M. F.... sait si j'ai un enfant. Si je n'en ai point à l'époque de mon décès, ou que M. F. soit lui-même décédé, je vous prie, mes chers amis, de placer les fonds provenant des sommes ci-dessus indiquées d'une manière sûre et telle que le revenu en soit durable à jamais, si faire se peut. Je vous laisse entièrement maîtres du choix. Un fonds de terre près de Philadelphie ou d'Édimbourg pourrait remplir mes intentions.

Du revenu annuel dudit fonds, vous fonderez, suivant les formes les plus stables possibles, en Angleterre, un prix annuel. Ce prix (dont l'administration sera en Angleterre, tant que cette île respectable n'aura pas été conquise, et si ce malheur est arrivé, en Amérique), ce prix sera décerné :

La première année, à Londres;

La seconde, à Paris;

La troisième, à Gœttingue, ou Berlin;

La quatrième, à Naples;

La cinquième, à Philadelphie;

La sixième, à Londres.

Et ainsi de suite en continuant cet ordre.

Le prix sera adjugé par une société ou réunion de plus de cinq membres et de moins de vingt. Vous choisirez des juges impartiaux. Si une telle réunion ne peut avoir lieu sans compromettre les juges dans les villes du continent, chaque année de leur tour et à leur refus, le prix sera adjugé par une société composée d'Anglais : je suis sûr que cette nation fournira toujours plus de vingt hommes éclairés, courageux et ne dédaignant pas d'être utiles aux hommes en secondant mes vues.

C'est à vous, mes chers amis, d'assurer l'exécution de mon projet par des mesures sages, calculées d'après la connaissance des hommes et des gouvernements. Je vous conseille, à cette occasion, de relire Delolme.

L'ouvrage qui remportera le prix devra être écrit en français, anglais, italien, espagnol, latin ou allemand; dans ce dernier cas, accompagné d'une traduction en l'une des cinq autres langues.

Cet ouvrage devra être écrit en style simple, clair et exact, du ton d'une description anatomique et non d'un discours, et divisé en trois parties : 1° Exemples tirés de l'histoire; 2° exemples tirés des imitations de la nature (poésies, romans, etc.); 3° enfin, description exacte et froide.

On proposera à tous les hommes, sans restriction, par la voie des journaux des capitales susdésignées, les questions suivantes :

Qu'est-ce que l'ambition, l'amour, la vengeance, la haine, le rire, les larmes, le sourire, l'amitié, la terreur, l'hilarité?

Quel est le plus grand comique?

Pour obtenir le prix, l'ouvrage devra être de soixante pages in-8°, caractère cicéro. Les juges sont invités à préférer le style simple au style dit oratoire, et surtout les pensées au style. Quand les questions indiquées ci-dessus auront été épuisées, on les proposera de nouveau, en recommençant par l'ambition, etc., tant que les révolutions permettront au legs de subsister. Je ne doute pas que quelque ami des hommes ne répare les diminutions qui pourraient survenir dans la somme destinée à être donnée en prix.

Le prix sera :

1° Une médaille d'or, dans une partie de laquelle on fera entrer ces mots : *Nosce te ipsum*, et ces autres : *Bonheur dans la monarchie tempérée.*

2° Une édition complète de Shakspeare, en anglais, du prix de dix napoléons (200 fr.).

Je vous invite, mes chers amis, à ne faire proposer le prix que lorsque la fondation sera assurée, par exemple, par l'achat d'une métairie en Amérique ou en Écosse.

VIII

A MONSIEUR R. COLOMB, CONTRÔLEUR PRINCIPAL DES DROITS RÉUNIS, A GENÈVE, DÉPARTEMENT DU LÉMAN.

Paris, le 26 janvier 1811.

En ta qualité d'habitant et d'ami d'une ville essentiellement raisonnable, tu trouveras peut-être bien oiseuse cette question : *La comédie peut-elle être utile?*

N'importe, voici un rapport à ce sujet; laisse pour un moment la *maltôte*, et daigne le lire; M. Français[1] ne t'en voudra pas pour cela, car il aime les lettres et ceux qui les cultivent.

Saint-Lambert dit que Molière a cherché à fortifier l'esprit de société. Il avait réussi. Cet esprit est maintenant trop fort pour le bonheur des Français; il faudrait le diminuer, porter les Français à chercher le bonheur dans eux-mêmes, et ensuite dans leurs rapports avec leur maison, leurs parents intimes.

Voir ce qui nuit au bonheur de chacune des maisons où je vais. Il faudrait faire pour chaque maison une comédie dont les incidents fussent arrangés de manière à faire dire aux gens de cette maison :

1° Il est nuisible au bonheur,

2° Ou il est ridicule

de faire telle chose. Cette *telle chose* serait précisément celle qui nuit à leur bonheur.

Il faut une certaine force d'âme dans un homme pour qu'il puisse considérer ce qui nuit ou sert à son bonheur, sans que l'extrême intérêt qu'il prend au sujet dont on discute l'intérêt ne lui fasse venir les larmes aux yeux, et ne trouble ainsi sa vue. Il arrive souvent qu'en discutant avec une femme ce qui est de son bonheur, elle commence par ne pas vous comprendre, et lorsqu'elle sent enfin de quoi il s'agit, la seule compréhension de pouvoir être malheureuse la fait fondre en larmes. Ainsi

[1] M. le comte Français (de Nantes), fondateur des droits réunis, était alors conseiller d'État à vie et directeur général de cette administration. (R. C.)

vous n'avez jamais pu en obtenir d'attention : d'abord elle ne comprenait pas la question, et dès qu'elle l'a eu saisie, elle a été trop affligée pour pouvoir juger et raisonner.

D'ailleurs, pour faire conclure à ce bourgeois d'Auxerre que telle chose est contraire à son bonheur, il faudrait lui présenter un tableau du malheur où telles habitudes pareilles aux siennes ont conduit le personnage de la comédie. Ce spectacle ne fera naître aucun plaisir dans son cœur; il n'y reviendra pas, et en chassera le souvenir comme celui d'une mauvaise pensée.

D'où je conclus que la comédie doit abandonner le premier moyen aux sermonnaires, s'il s'en trouve jamais d'assez bons pour s'emparer de cette mine.

Il reste donc à *montrer, dans l'état de ridicule, à chaque société, la mauvaise habitude qui l'éloigne du bonheur.*

Arnolphe pouvait être très-heureux; c'est un homme d'esprit, qui a de la fortune, qui a fait des c.... pendant toute sa jeunesse, et qui a ri de tous les ridicules qui lui sont tombés sous la main; il a quarante-cinq ans, mais il est fort vert encore. Cinq ou six chemins différents pouvaient le conduire au bonheur, mais il s'entête de la manie d'être marié et *non c....*

Molière pouvait montrer aux Arnolphe de la société tous les malheurs qu'entraîne la poursuite de cette chimère; montrer Arnolphe déshonoré, enfin conduit à la potence ou se brûlant la cervelle.

Il l'a montré ridicule, et a seulement laissé entrevoir le *malheur.*

Le même raisonnement sur Orgon, qu'il montre ridicule et non *malheureux.*

Idem sur Alceste. Je remarque qu'il pouvait le montrer beaucoup plus ridicule.

Collin[1] a montré le *vieux célibataire* malheureux ; à quoi on a dit qu'il avait peint le malheur d'un vieux sot, qui avait perdu le bonheur en même temps que la faculté d'*aimer*. Et j'ajoute qu'eût-il peint le malheur même d'un vieux célibataire, homme d'esprit, il n'aurait pas encore fait une vraie comédie. Il fallait peindre un tel personnage dans des positions ridicules.

[1] Collin d'Harleville.

Collin a cependant le mérite d'avoir éloigné la tristesse sèche et âcre par l'aspect attendrissant sous lequel il nous présente M. Dubriage.

Mais des spectateurs faits pour la vraie comédie ne retourneraient pas à celle-ci et iraient à l'Opéra-Buffa.

Délibéré à Paris les jour, mois et an que dessus.

CONICKPHILE. ARNOLPHE II°.

IX

A M. F.... F...., A GRENOBLE.

Smolensk, le 19 août 1812.

L'incendie nous parut un si beau spectacle que, quoiqu'il fût sept heures, malgré la crainte de manquer le dîner (chose unique dans une telle ville), et celle des obus que les Russes lançaient, à travers les flammes, sur les Français qui pouvaient être sur le bord du Borysthène (le Dnieper), nous descendîmes par la porte qui se trouve près la jolie chapelle; un obus venait d'y éclater, tout fumait encore. Nous fîmes en courant bravement une vingtaine de pas; nous traversâmes le fleuve sur un pont que le général Kirgener faisait construire en toute hâte. Nous allâmes tout à fait au bord de l'incendie, où nous trouvâmes beaucoup de chiens et quelques chevaux chassés de la ville par l'embrasement général.

Nous étions à nous pénétrer d'un spectacle si rare, quand M... fut abordé par un chef de bataillon, qu'il ne connaissait que pour lui avoir succédé dans un logement à Rostock. Ce brave homme nous raconta au long ses batailles du matin et de la veille, et ensuite loua à l'infini une douzaine de dames de Rostock, qu'il nous nomma; mais il en loua une beaucoup plus que les autres. La crainte d'interrompre un homme si pénétré de son sujet et l'envie de rire nous retinrent auprès de lui jusqu'à dix heures, au moment où les boulets recommencèrent de plus belle.

Nous déplorions la perte du dîner, et je convenais avec M...

qu'il entrerait le premier pour essuyer la réprimande que nous méritions de la part de M. D..., quand nous aperçûmes dans la haute ville une clarté extraordinaire.

Nous approchons, nous trouvons toutes nos calèches au milieu de la rue, huit grandes maisons voisines de la nôtre jetant aussi des flammes à soixante pieds de hauteur et couvrant de charbons ardents, larges comme la main, la maison qui était à nous depuis quelques heures; nous en fîmes percer le toit en cinq où six endroits et nous y plaçâmes, comme dans des chaires à prêcher, une demi-douzaine de grenadiers de la garde, armés de longues perches pour battre les étincelles et les faire tomber; ils firent très-bien leur office. M. D... prenait soin de tout. Activité, fatigue, tapage, jusqu'à minuit.

Le feu avait pris trois fois à notre maison, et nous l'avions éteint. Notre quartier général était dans la cour, d'où, assis sur de la paille, nous regardions les toits de la maison et des dépendances, indiquant par nos cris les points les plus chargés d'étincelles à nos grenadiers.

Nous étions là, MM. D..., le comte Dumas, Besnard, Jacqueminot, le général Kirgener, tous tellement harassés, que nous nous endormions tout en nous parlant; le maître de la maison seul (M. D...) résistait au sommeil.

Enfin parut ce dîner si désiré; mais quelque appétit que nous eussions, n'ayant rien pris depuis dix heures du matin, il était très-plaisant de voir chacun s'endormir sur sa chaise, la fourchette à la main. Je crains bien que mon énorme histoire ne produise le même effet. Daignez me le pardonner, madame [1], et brûler ma lettre, parce que nous sommes convenus que le bulletin seul doit parler de l'armée.

Mademoiselle de Camelin reconnaîtra mon goût pour les journaux; mais, comme nous manquons tout à fait d'encre et qu'il faut la faire à chaque fois qu'on trempe la plume, c'est la première lettre que j'écris, et, quelque longue qu'elle soit, j'aurais encore bien des choses à dire. Daignez y voir du moins, madame, l'hommage de mon respectueux dévouement et rappelez

[1] Plaisanterie ou passe-port.

mon respect à madame Nadot, mademoiselle de Camelin et la grande mademoiselle Pauline.

L'armée a encore poussé les Russes de quatre lieues cette nuit; nous voilà à quatre-vingt-six lieues de Moscou.

X

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE.

Smolensk, à quatre-vingts lieues de Moscou, 24 août 1812.

J'ai reçu ta lettre en douze jours, quoiqu'elle ait fait huit cents lieues, comme tout ce qui nous arrive de Paris. Tu es bien heureux et j'en suis content. Je n'ai plus d'idée de ce mien conseil que tu trouves bon. Serait-ce celui de commencer de bonne heure à travailler à l'édition de Montesquieu et de marier l'idée de cet ouvrage à celle de ton bonheur?

Le mien n'est pas grand d'être ici. Comme l'homme change! Cette soif de voir que j'avais autrefois s'est tout à fait éteinte; depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la grossièreté. Croirais-tu que, sans rien qui me touche plus qu'un autre, sans rien de personnel, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes? Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme! Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral. Je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique comme moi la messe. L'ambition ne fait plus rien sur moi; le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé. Je me figure les hauteurs que mon âme — (composant des ouvrages, entendant Cimarosa et aimant Angela, sous un beau climat),— que mon âme habite, comme des collines délicieuses; loin de ces collines, dans la plaine, sont des marais fétides; j'y suis plongé et rien au monde que la vue d'une carte géographique ne me rappelle mes collines.

Croirais-tu que j'ai un vif plaisir à faire des affaires officielles qui ont rapport à l'Italie? J'en ai eu trois ou quatre qui, même finies, ont occupé mon imagination comme un roman.

J'ai éprouvé une contrariété de détail dans le pays de Wilna, à Boyardowiscoma (près de Krasnoï), où j'ai rejoint quand ce pays n'était pas encore organisé. J'ai eu des peines physiques extrêmes. Pour arriver, j'ai laissé ma calèche derrière, et cette calèche ne rejoint point. Il est possible qu'elle ait été pillée. Pour moi, personnellement, ce ne serait qu'un demi-malheur, 4,000 fr. environ d'effets perdus et de l'incommodité; mais je portais des effets à tout le monde. Quel sot compliment à faire aux gens!

Ceci, cependant, n'influe pas sur la manière d'être que je t'ai exposée. Je vieillis. Il dépend de moi d'être plus actif qu'aucune des personnes qui sont dans le bureau où j'écris, l'oreille assiégée par des platitudes; mais je n'y trouve nul plaisir. Où est le bureau de Brunswick ou celui de Vienne? — Tout cela tend furieusement à me faire demander la sous-préfecture de Rome. Je n'hésiterais pas si j'étais sûr de mourir à quarante ans. Cela pèche contre le *bélisme*[1]. C'est une suite de l'exécrable éducation morale que nous avons reçue. Nous sommes des orangers venus par la force de leur germe, au milieu d'un étang de glace, en Islande. — Écris-moi plus longuement; j'ai trouvé ta lettre bien courte pour huit cents lieues. Engage Angela à m'écrire. — Je n'aime pas plus Paris qu'à Paris; je suis blasé pour cette ville comme toi, je crois; mais j'aime les sensations que *Painting and Opera-Buffa* m'y ont données pendant six mois.

Adieu, je crois qu'on part.

XI

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE.

Moscou, le 2 octobre 1812.

J'ai reçu avant-hier dans mon lit ta petite mais bonne lettre du 12 septembre, mon cher ami. Pour achever le contraste de l'automne de 1811 et celui de 1812, la fatigue physique extrême et la nourriture composée exclusivement de viande m'ont donné

[1] Cette expression signifie : idées, principes, particuliers à Beyle. (R. C.)

une bonne fièvre bilieuse qui s'annonçait très-ferme; nous l'avons menée de même, et je t'écris de chez le ministre; c'est ma première sortie. Cette maladie m'a été agréable en me donnant huit jours de solitude. J'ai eu le temps de voir que, les circonstances étant extrêmement ennuyeuses, il fallait s'appliquer à quelque chose d'absorbant. J'ai donc repris *Letellier*[1]. Ce qui m'y a porté, c'est le souvenir des plaisirs purs et souvent ravissants que j'ai eus l'hiver dernier pendant sept mois, à compter du 4 décembre. Cette occupation m'a intéressé hier et avant-hier. Le bonheur éclaircit le jugement, et j'ai vu encore plus clairement aujourd'hui que c'était un très-bon parti.

Tu dois sentir cette vérité que le bonheur éclaircit le jugement. Sur les choses qui avaient rapport aux femmes, sur la manière de leur donner la sensation de l'amabilité, etc., tu avais beaucoup de jugements qui me semblaient viciés, parce que, sur des raisons baroques et nullement existantes dans la nature, telles qu'un grand nez, un grand front, etc., tu t'obstinais à te voir toujours dans un des bassins de la balance. Maintenant le bonheur te place dans l'autre et doit te ramener naturellement aux principes du pur *bélisme*. — Je lisais les *Confessions* de Rousseau il y a huit jours. C'est uniquement faute de deux ou trois principes de *bélisme* qu'il a été si malheureux. Cette manie de voir des devoirs et des vertus partout a mis de la pédanterie dans son style et du malheur dans sa vie. Il se lie avec un homme pendant trois semaines: crac, les *devoirs* de l'amitié, etc. Cet homme ne songe plus à lui après deux ans; il cherche à cela une explication noire. Le *bélisme* lui eût dit: « Deux corps se rapprochent, il naît de la chaleur et une fermentation; mais tout état de cette nature est passager. C'est une fleur dont il faut jouir avec volupté, etc. » Saisis-tu mon idée? Les plus belles choses de Rousseau sentent l'empyreume pour moi, et n'ont point cette grâce *corrégienne* que la moindre ombre de pédanterie détruit.

Il paraît que je passerai l'hiver ici; j'espère que nous aurons concert. Il y aura certainement spectacle à la cour, mais quels

[1] Comédie en prose, restée à l'état d'ébauche. (R. C.)

acteurs! Au lieu que nous avons Tarquinio, un des meilleurs ténors.

Rien ne me purifie de la société des sots comme la musique; elle me devient tous les jours plus chère. Mais d'où vient ce plaisir? La musique peint la nature. Rousseau dit que souvent elle abandonne la peinture directe impossible pour jeter notre âme, par des moyens à elle, dans une position semblable à celle que nous donnerait l'objet qu'elle veut peindre. Au lieu de peindre une nuit tranquille, chose impossible, elle donne à l'âme la même sensation, en y faisant naître les mêmes sentiments qu'inspire la nuit tranquille.

Y comprends-tu quelque chose? Je t'écris dans une petite chambre où deux jeunes sots, arrivés de Paris, donnent leur opinion sur ce qu'on devrait faire à Moscou, et ne me laissent pas la possibilité de lier deux idées; j'en avais beaucoup à te communiquer, et me voilà à sec.

Quant à la musique, il me semble que mon goût particulier pour les bons opéras bouffes vient de ce qu'ils me donnent la sensation de la perfection idéale de la comédie. La meilleure comédie pour moi serait celle qui me donnerait des sensations semblables à celles que je reçois du *Matrimonio segreto*, du *Pazzo per la musica*; cela me semble clair dans mon cœur.

Cachette la lettre pour mon excellent grand-père.

FAVIER,
Capitaine.

XII

A M. F.. . F...., A GRENOBLE.

Moscou, 4 octobre 1812, *essendo di servizio presso l'intendente générale.* (Journal du 14 au 15 septembre 1812.)

J'ai laissé mon général [1] soupant au palais Apraxine. En sortant et prenant congé de M. Z..., dans la cour nous aperçûmes,

[1] M. le comte Daru, intendant général de la grande armée. (R. C.)

qu'outre l'incendie de la ville chinoise, qui allait son train depuis plusieurs heures, nous en avions auprès de nous; nous y allâmes. Le foyer était très-vif. Je pris mal aux dents à cette expédition. Nous eûmes la bonhomie d'arrêter un soldat qui venait de donner deux coups de baïonnette à un homme qui avait bu de la bière; j'allai jusqu'à tirer l'épée; je fus même sur le point d'en percer ce coquin. Bourgeois le conduisit chez le gouverneur, qui le fit élargir.

Nous nous retirâmes à une heure, après avoir lâché force lieux communs contre les incendies, ce qui ne produisit pas un grand effet, du moins pour nos yeux. De retour dans la case Apraxine, nous fîmes essayer une pompe. Je fus me coucher, tourmenté d'un mal de dents. Il paraît que plusieurs de ces messieurs eurent la bonté de se laisser alarmer et de courir vers les deux heures et vers les cinq heures. Quant à moi, je m'éveillai à sept heures, fis charger ma voiture et la fis mettre à la queue de celles de M. Daru.

Elles allèrent sur le boulevard, vis-à-vis le club. Là, je trouvai madame B., qui voulut se jeter à mes pieds; cela fit une reconnaissance très-ridicule. Je remarquai qu'il n'y avait pas l'ombre de naturel dans tout ce que me disait madame B., ce qui naturellement me rendit glacé. Je fis cependant beaucoup pour elle, en mettant sa grasse belle-sœur dans ma calèche, et l'invitant à mettre ses *droski* à la suite de ma voiture. Elle me dit que madame Saint-Albe lui avait beaucoup parlé de moi.

L'incendie s'approchait rapidement de la maison que nous avions quittée. Nos voitures restèrent cinq ou six heures sur le boulevard. Ennuyé de cette inaction, j'allai voir le feu et m'arrêtai une heure ou deux chez Joinville [1]. J'admirai la volupté inspirée par l'ameublement de sa maison; nous y bûmes, avec Billet et Busche, trois bouteilles de vin qui nous rendirent la vie. J'y lus quelques lignes d'une traduction anglaise de *Virginie*, qui, au milieu de la grossièreté générale, me rendit un peu de vie morale.

J'allai avec Louis voir l'incendie. Nous vîmes un nommé

[1] M. le baron de Joinville, intendant militaire.

Savoye, canonnier à cheval, ivre, donner des coups de plat de sabre à un officier de la garde et l'accabler de sottises. Il avait tort, on fut obligé de finir par lui demander pardon. Un de ses camarades de pillage s'enfonça dans une rue en flammes, où probablement il rôtit. Je vis une nouvelle preuve du peu de caractère des Français en général. Louis s'amusait à calmer cet homme, au profit d'un officier de la garde qui l'aurait mis dans l'embarras à la première rivalité; au lieu d'avoir pour tout ce désordre un mépris mérité, il s'exposait à accrocher des sottises pour son compte. Pour moi, j'admirais la patience de l'officier de la garde; j'aurais donné un coup de sabre sur le nez de Savoye, ce qui aurait pu faire une affaire avec le colonel. L'officier agit plus prudemment.

Je retournai, à trois heures, vers la colonne de nos voitures et les tristes collègues. On venait de découvrir dans les maisons de bois voisines un magasin de farine et un magasin d'avoine; je dis à mes domestiques d'en prendre. Ils se montrèrent très-affairés, eurent l'air d'en prendre beaucoup, et cela se borna à très-peu de chose. C'est ainsi qu'ils agissent en tout et partout à l'armée; cela cause de l'irritation. On a beau vouloir s'en f....., comme ils viennent toujours crier misère, on finit par s'impatienter, et je passe des jours malheureux. Je m'impatiente cependant bien moins qu'un autre; mais j'ai le malheur de me mettre en colère. J'envie certains de mes collègues auxquels on dirait je crois qu'ils sont des gens f..... sans les mettre véritablement en colère; ils haussent la voix et voilà tout. Ils secouent les oreilles, comme me disait la comtesse Palfy : « On serait bien malheureux si l'on ne faisait pas ainsi, » ajoutait-elle. Elle a raison; mais comment faire preuve de semblable résignation avec une âme sensible!

Vers les trois heures et demie, Billet et moi allâmes visiter la maison du comte Pierre Soltykoff; elle nous parut pouvoir convenir à S. E. Nous allâmes au Kremlin pour l'en avertir; nous nous arrêtâmes chez le général Dumas, qui domine le carrefour.

Le général Kirgener avait dit devant moi à Louis : « Si l'on veut me donner quatre mille hommes, je me fais fort, en six

heures, de faire la part du feu, et il sera arrêté. » Ce propos me frappa. (Je doute du succès. Rostopchin faisait sans cesse mettre le feu de nouveau; on l'aurait arrêté à droite, on l'aurait retrouvé à gauche, en vingt endroits.)

Nous vîmes arriver du Kremlin M. Daru et l'aimable Martial; nous les conduisîmes à l'hôtel Soltykoff, qui fut visité de fond en comble. M. Daru trouvant des inconvénients à la maison Soltykoff, on l'engagea à en aller voir d'autres vers le club. Nous vîmes le club orné dans le genre français, majestueux et enfumé. Dans ce genre, il n'y a rien à Paris de comparable. Après le club, nous vîmes la maison voisine, vaste et superbe; enfin, une jolie maison blanche et carrée, qu'on résolut d'occuper.

Nous étions très-fatigués, moi plus qu'un autre. Depuis Smolensk, je me sens entièrement privé de forces, et j'avais eu l'enfantillage de mettre de l'intérêt et du mouvement à ces recherches de maisons. De l'intérêt, c'est trop dire, mais beaucoup de mouvement.

Nous nous arrangeons enfin dans cette maison, qui avait l'air d'avoir été habitée par un homme riche aimant les arts. Elle était distribuée avec commodité, pleine de petites statues et de tableaux. Il y avait de beaux livres, notamment *Buffon*, *Voltaire*, qui, ici, est partout, et la *Galerie du Palais-Royal*.

La violente diarrhée faisait craindre à tout le monde le manque de vin. On nous donna l'excellente nouvelle qu'on pouvait en prendre dans la cave du beau club dont j'ai parlé. Je déterminai le père Billet à y aller. Nous y pénétrâmes par une superbe écurie et par un jardin qui aurait été beau, si les arbres de ce pays n'avaient pas pour moi un caractère ineffaçable de pauvreté.

Nous lançâmes nos domestiques dans cette cave; ils nous envoyèrent beaucoup de mauvais vin blanc, des nappes damassées, des serviettes *idem*, mais très-usées. Nous pillâmes cela pour en faire des draps.

Un petit M. J..., de chez l'intendant général, venu pour *pilloter* comme nous, se mit à nous faire des présents de tout ce que nous prenions. Il disait qu'il s'emparait de la maison pour M. l'intendant général, et partait de là pour moraliser; je le rappelai un peu à l'ordre

Mon domestique était complétement ivre; il entassa dans la voiture les nappes, du vin, un violon, qu'il avait pillé pour lui, et mille autres choses. Nous fîmes un petit repas de vin avec deux ou trois collègues.

Les domestiques arrangeaient la maison, l'incendie était loin de nous, et garnissait toute l'atmosphère, jusqu'à une grande hauteur, d'une fumée cuivreuse; nous nous arrangions et nous allions enfin respirer, quand M. Daru, rentrant, nous annonce qu'il faut partir. Je pris la chose avec courage; mais cela me coupa bras et jambes.

Ma voiture etait comble, j'y plaçai ce pauvre foireux et ennuyeux de B..., que j'avais pris par pitié et pour rendre à un autre la bonne action de Biliotti. C'est l'enfant gâté le plus bête et le plus ennuyeux que je connaisse.

Je pillai dans la maison, avant de la quitter, un volume de Voltaire, celui qui a pour titre *Facéties*.

Mes voitures de François firent attendre. Nous ne nous mîmes guère en route que vers sept heures. Nous rencontrâmes M. Daru furieux. Nous marchions directement vers l'incendie, en longeant une partie du boulevard. Peu à peu, nous nous avançâmes dans la fumée, la respiration devenait difficile; enfin nous pénétrâmes entre des maisons embrasées. Toutes nos entreprises ne sont jamais périlleuses que par le manque absolu d'ordre et de prudence. Ici une colonne très-considérable de voitures s'enfonçait au milieu des flammes pour les fuir. Cette manœuvre n'aurait été sensée qu'autant qu'un noyau de ville aurait été entouré d'un cercle de feu. Ce n'était pas du tout l'état de la question; le feu tenait un côté de la ville, il fallait en sortir; mais il n'était pas nécessaire de traverser le feu; il fallait le tourner.

L'impossibilité nous arrêta net; on fit faire demi-tour. Comme je pensais au grand spectacle que je voyais, j'oubliai un instant que j'avais fait faire demi-tour à ma voiture avant les autres. J'étais harassé, je marchais à pied, parce que ma voiture était comble des pillages des domestiques, et que le foireux y était juché. Je crus ma voiture perdue dans le feu. François fit là un temps de galop en tête La voiture n'aurait couru aucun danger;

mais mes gens, comme ceux de tout le monde, étaient ivres et capables de s'endormir au milieu d'une rue brûlante.

En revenant, nous trouvâmes sur le boulevard le général Kirgener, dont j'ai été très-content ce jour-là. Il nous rappela à l'audace, c'est-à-dire au bon sens, et nous montra qu'il y avait trois ou quatre chemins pour sortir.

Nous en suivions un vers les onze heures; nous coupâmes une file, en nous disputant avec des charretiers du roi de Naples. Je me suis aperçu ensuite que nous suivions la *Tverskoi* ou rue de Tver. Nous sortîmes de la ville éclairée par le plus bel incendie du monde, qui formait une pyramide immense, qui avait, comme les prières des fidèles, sa base sur la terre et son sommet au ciel. La lune paraissait au-dessus de cette atmosphère de flamme et de fumée. C'était un spectacle imposant, mais il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir. Ce qui a gâté pour moi la campagne de Russie, c'est de l'avoir faite avec des gens qui auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples.

Nous allions, par un superbe chemin, vers un château nommé *Petrowski*, où S. M. était allée prendre un logement. Paf! au milieu de la route, je vois de ma voiture, où j'avais trouvé une petite place par grâce, la calèche de M. Daru qui penche et qui enfin tourne dans un fossé. La route n'avait que 80 pieds de large. Jurements, fureur; il fut fort difficile de relever la voiture.

Enfin nous arrivons à un bivac; il faisait face à la ville. Nous apercevions très-bien l'immense pyramide formée par les pianos et les canapés de Moscou, qui nous auraient donné tant de jouissance sans la manie incendiaire. Ce Rostopchin sera un scélérat ou un Romain; il faut voir comment cette action sera jugée. On a trouvé aujourd'hui un écriteau à un des châteaux de Rostopchin; il dit qu'il y a un mobilier d'un million, je crois, etc., etc., mais qu'il l'incendie pour ne pas en laisser la jouissance à des brigands. Le fait est que son beau palais de Moscou n'est pas incendié.

Arrivés au bivac, nous soupâmes avec du poisson cru, des figues et du vin. Telle fut la fin de cette journée si pénible, où nous avions été agités depuis sept heures du matin jusqu'à onze

heures du soir. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'à ces onze heures, en m'asseyant dans ma calèche pour y dormir à côté de cet ennuyeux de B......., et assis sur des bouteilles recouvertes d'effets et de couvertures, je me trouvai gris par le fait de ce mauvais vin blanc pillé au club. Conserve ce bavardage ; il faut au moins que je tire ce parti de ces plates souffrances, de m'en rappeler le comment. Je suis toujours bien ennuyé de mes compagnons de combat. Adieu, écris-moi et songe à t'amuser; la vie est courte.

XIII

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE.

Mayence, le 9 novembre 1812

Mon cher cousin, je t'écris enfin ! Figure-toi que, physiquement, mes frères[1] et moi sommes horribles, d'une saleté repoussante et à genoux devant des pommes de terre. Quand je supporte cela seul, le romanesque me pousse, et je suis intéressé ; mais la présence de mes frères me coupe bras et jambes. En général, vie exécrable et pire que ce que j'ai souffert en Espagne.

Adieu, écris-moi; une lettre de France m'enchante deux jours.

CHAPELAIN.

XIV

Journal écrit à Bautzen, le 21 mai 1813, pendant qu'on se canonne.

Pour finir le débordement de hardiesse qui m'a pris de parler de tout le monde par la poste, je dirai que M. P. est une de ces âmes extrêmement faibles qui, douées d'un peu de sensibilité et de beaucoup de facilité à se consoler par le sentiment intime de leur mérite, des succès que leur vanité n'a pas dans le

[1] C'est-à-dire mes compagnons d'infortune.

monde, forment cette quantité innombrable de soi-disant poëtes qui inondent Paris; il eût été bien plus difficile d'exceller par des actions. Le susdit sait faire quelques accords sur le piano, chante un peu faux, tranche sur Mozart et Cimarosa, fait une ode sur la bataille de Lutzen, et trouve, en y pensant bien, avec un air sottement important et ce contentement intérieur d'un pédant qui a la vision de sa propre supériorité, qu'Alfieri n'est pas poëte. Comme, de plus, il a ce jargon de politesse doucereuse, pateline et évidemment affectée qui caractérise nos gens de lettres, M. de B.... estime beaucoup ce garçon-là, et dit qu'il a de la littérature. Mettez cet ensemble de petitesse d'âme, de contentement de soi-même et de mauvaise culture dans un grand et gros corps, mou et phlegmatique, vous aurez le portrait de M. Z.

Venons actuellement au physique du voyage de Dresde à Bautzen. En sortant de Dresde, à deux heures et demie, je rencontrai le roi face à face.—Pays assez agréable, le long de l'Elbe, ensuite forêt sablonneuse, enfin collines des plus belles que j'aie jamais vues, à droite de la route.

Le 18 au soir, à dix heures un quart, nous arrivons au bivac. L'éloignement que j'ai à me frotter avec les petites âmes me fait préférer de rester coi dans la calèche du maréchal, à m'intriguer pour avoir un souper et un feu. Je soupe donc avec un morceau de pain et un peu de vin. — A quatre heures un quart, je dormais fort bien sur le lit que j'avais fait faire; Marvolain me réveille fort honnêtement pour me faire prendre un très-bon petit bouillon. Je trouve que le derrière de notre bivac est un paysage enchanteur, digne de Claude Lorrain, et formé par plusieurs plans d'arbres de verts différents qui se trouvent sur le penchant d'une colline. Le premier plan est formé des arbres les plus aimables, distribués en groupes irréguliers dans une prairie.

J'apprends le matin que j'étais à cent pas du maréchal, qui a bien soupé et couché à l'abri.

Le 19, nous partons à onze heures; en admirant les charmantes collines à la droite de la route, et lisant les élégants extraits, je notais au crayon que c'était une belle journée

de[1] telle que je me la serais figurée, et avec assez de justesse, en 1806. J'étais commodément et exempt de tout soin dans une bonne calèche, voyageant au milieu de tous les mouvements compliqués d'une armée de cent quarante mille hommes, poussant une autre armée de cent soixante mille hommes, avec accompagnement de Cosaques sur les derrières. Malheureusement, je pensais à ce que Beaumarchais dit si bien : « Dans toute espèce de biens, posséder n'est rien, c'est jouir qui fait tout. » Je ne me passionne plus pour ce genre d'observations. J'en suis soûl, qu'on me passe l'expression ; c'est un homme qui a trop pris de punch et qui a été obligé de le rendre : il en est dégoûté pour la vie. Les intérieurs d'âmes que j'ai vus dans la retraite de Moscou m'ont à jamais dégoûté des observations que je puis faire sur les êtres grossiers, sur ces manches à sabre qui composent une armée.

Nous traversons Bischofswerda, petite ville brûlée à fond. Tout ce que j'y remarque, c'est qu'en 1555 les enseignes de tailleurs étaient une paire de ciseaux ouverts comme aujourd'hui. Tout est exactement brûlé. Les cheminées s'élevant au-dessus des murs des maisons me rappellent Moscou. Ici l'industrie des habitants s'est déjà exercée ; ces pauvres diables ont rangé des briques de manière à boucher les portes et fenêtres de leurs maisons, entièrement détruites par le feu. Je ne vois pas l'utilité de ce travail, mais il me fait pitié ; c'est aussi le sentiment que ce spectacle inspire à un vieux maréchal des logis de gendarmerie de notre escorte, qui dit après un long silence : « C'est dommage pour cette petite ville ! » J'ai à côté de moi, pendant que j'écris, le spectacle d'une douleur vraie dans un homme sanguin, discret et bien élevé, M. B. Il a appris à Dresde la mort d'un fils de quatorze ans, qui était au lycée ; on lui annonce ici qu'une belle-sœur qu'il a élevée *s'en va* de la poitrine ; ce sont ses termes. Il a la vraie théorie de la conversation. Le soir de son malheur il fit, contre son ordinaire, la conversation très-tard avec M. P.... et moi, évidemment pour ne pas penser avant de s'endormir.

[1] Mot illisible.

Le 19 mai, nous arrivâmes à sept heures au bivac devant Bautzen. J'entendais depuis deux heures un feu très-nourri sur la gauche ; il paraît que c'était une division du général Bertrand, un peu surprise par l'ennemi. C'est là que ce pauvre B a le sort d'Ovide dans la maison d'Auguste. M... arrive et, comme on allait se battre, nous fait des grimaces militaires. Mépris outré, par l'abaissement excessif des coins de la bouche, à propos d je ne sais quelle attaque; cela me dégoûte profondément de l'homme.

Le 20, à deux heures du matin, fausse alerte. A onze heures, nous montrons assez de bravoure en allant trois fois jusqu'à nos vedettes, sous le feu de la place, qui était à un tiers de portée de canon, et qui pouvait nous foudroyer. Nous allons jusqu'à un petit mamelon recouvert de blocs de granit roulés ; à droite nous voyons nos vedettes de fort près, et nous nous retirions après un quart d'heure de conversation avec notre poste, quand nous apercevons un grand mouvement de cavalerie, et S. M. derrière nous, à la gauche, et que le poste plie ses capotes. Le matin, les vedettes s'étaient parlé. Nous revenons ; tout se préparait à la bataille ; les troupes filaient à gauche, suivant le mouvement de l'empereur, et à droite vers les collines boisées. J'ai toutes les peines du monde à engager ces petites âmes à venir voir la bataille. Nous apercevons parfaitement Bautzen du haut de la pente vis-à-vis de laquelle il est situé. Nous voyons fort bien, de midi à trois heures, tout ce qu'on peut voir d'une bataille ; c'est-à-dire rien. Le plaisir consiste à ce qu'on est un peu ému par la certitude qu'on a que là se passe une chose qu'on sait être terrible. Le bruit majestueux du canon est pour beaucoup dans cet effet. Il est tout à fait d'accord avec l'impression. Si le canon produisait le bruit aigu du sifflet, il me semble qu'il ne donnerait pas tant d'émotion. Je sens bien que le bruit du sifflet deviendrait terrible, mais jamais si beau que celui du canon.

Je trouve à cette bataille mon compagnon de celle de la Moskowa, M. Edouard. Celle-ci est un passage de rivière, la Sprée, peu considérable, mais très-encaissée. Je pense que ce passage a coûté deux mille cinq cents morts et quatre mille cinq cents blessés. Nous voyons surtout très-bien l'action entre la

ville et les collines, où les maréchaux Macdonald et Oudinot ont en tête les Russes, qui résistent avec une grande opiniâtreté. Je distinguais bien surtout les coups de fusil des tirailleurs, au-dessous de la tuilerie. — Nous sommes surpris par une ondée, nous nous mettons sous une cabane de branches et de paille. Pendant ce temps s'élève une fusillade très-vive dans un petit village tout près de nous. — Je trouve à Édouard le même genre d'esprit que le 7 septembre 1812; anecdotes bien nettes et excitant beaucoup le rire sardonique, à la Voltaire, apprises par cœur; gaieté émaillée de fortes inconvenances. — Histoire du garde du corps Champel, qui, n'ayant qu'un habit et étant surpris comme nous par une ondée, se mit nu et s'assit sur ses habits; la pluie finie, il tire son mouchoir, s'essuie, remet ses vêtements et entre triomphant dans la petite ville voisine. Il s'était mis prudemment derrière une haie pour ne pas être ramassé par la gendarmerie. Tout cela, la fin surtout, est de la gaieté à la Candide.

Joignez à cela un amour de philosophe pédant du dix-huitième siècle, pour la discussion sur les matières de grande législation, à la Montesquieu, il me semble que vous aurez les deux traits principaux du caractère de M. Édouard. Je sens comment un tel homme a beaucoup de supériorité sur M. M..., qui rêve quinze jours de suite aux moyens d'écrire cinq bonnes pages, qui n'a pas du tout son esprit en petite monnaie, qui ne désire pas beaucoup les succès de conversation ; qui, par exemple, s'ennuie de raconter ; lorsque M... est gai, c'est que *son âme joue et jouit;* il lui faudrait, pour la sentir, des comtesses Simonetta. — Mes deux compagnons se retirent à trois heures, tout émerveillés du susdit.

Nous trouvons toutes nos voitures en mouvement; un nigaud de vaguemestre leur fait faire un circuit bien *méandrique.* —Explications d'Édouard pour revenir vis-à-vis Bautzen; nous avons de là une très-bonne vue de la bataille. Les spectateurs, MM. M..., P..., voient beaucoup avec leur imagination. Ils racontent tous les mouvements que vient de faire un carré, qui a changé de position, de forme, etc. Je les laisse dire. Un quatrième arrivant, de bonne foi, auquel ils parlent de leur carré,

leur demande si ce n'est pas plutôt une haie. On ne voit bien distinctement que les coups de canon; on entend un feu plus ou moins nourri de fusillade. Nous étions alors sur la gauche de la ville.....

XV

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE.

Sagan (Silésie), le 16 juillet 1813.

J'ai cru avoir l'honneur d'être enterré à Sagan. Il règne ici des fièvres nerveuses, pernicieuses, singulières, qui ont emporté quatre cents personnes depuis quelques mois. J'ai une de ces fièvres depuis le 4. Elle s'annonçait comme une petite fièvre gastrique, qui est la moindre des choses. Il y avait un bon médecin français qui m'ordonne un émétique, et part. Au moment de prendre l'émétique, accès terrible, avec délire des plus complets. Cela a continué ainsi avec d'extrêmes douleurs de tête. Je suis encore tout hébété du délire de cette nuit.—J'ai été étonné du peu d'effet du voisinage de la mort; cela vient, je crois, de la croyance que la dernière douleur n'est pas plus forte que l'avant-dernière.

Ce qui augmentait mon inquiétude était l'absence du bon médecin; je l'ai envoyé chercher deux fois, à huit lieues; mais d'autres devoirs le retenaient. — Je lis Tacite, ou plutôt je radote sur Tacite. — Tous ces militaires, nouvelles connaissances d'un mois, se sont tous parfaitement conduits envers moi; franchise, générosité, attentions, un million de fois mieux que s'ils eussent été des gens de lettres, ou telle autre classe de la société. — Je n'en attribue pas moins ma maladie au hasard, d'abord, ou à la fermentation inaperçue des corps; 2° à l'ennui. Je me débattais comme un diable pour m'en délivrer; je travaillais énormément. Mais ce travail n'occupe pas toute ma force; si je n'ai pas quelque douce pensée à chantonner entre mes dents, en faisant mes lettres officielles, je suis un animal flambé.

Ton problème est fort beau, et j'y répondrai avec clarté dès que tu auras résolu celui-ci :

« Donner à un homme demi-grain d'opium toutes les heures, pendant une demi-journée, et empêcher qu'il ne dorme. »

Ceci est une nouvelle preuve qu'il n'y a pas d'avantages sans désavantages. Cette prétendue supériorité, si elle n'est que de quelques degrés, vous rendra aimables, vous fera rechercher et vous rendra les hommes nécessaires : voyez Fontenelle. Si elle est plus grande, elle rompt tout rapport entre les hommes et vous. Voilà la malheureuse position de l'homme soi-disant supérieur, ou, pour mieux dire, *différent;* c'est là le vrai terme. Ceux qui l'environnent ne peuvent rien pour son bonheur; les louanges de tous ces gens-là me feraient mal au cœur au bout de vingt-quatre heures, après l'effet de *première sensation;* et leurs critiques me feraient de la peine. — Mon vrai malheur ici est l'absence totale des sensations qui me nourrissent, les arts, l'amour ou son image, et l'amitié.

Du 17 juillet.

Tes raisonnements sur moi manquent entièrement de justesse. Tu n'as pas considéré que je suis accablé d'un travail énorme; que n'ayant que des secrétaires du pays, qui ne savent pas l'orthographe française, je suis obligé d'écrire tout ce qui paraît moi-même. Pour que cette place allât bien, il faudrait trois bons commis. J'ai déjà usé huit pouces d'épaisseur de papier grand in-folio. — D'ailleurs, toutes les circonstances tendent à affaiblir la partie agissante. Sans solitude absolue, il n'y a point de véritable attention pour moi, et je reçois quarante visites par jour, chacune d'elles exigeant une décision : un oui ou un non. Quand je ne serais interrompu que par un domestique qui m'apporte un journal, j'observe mille rapports dans ce domestique, je m'en occupe une demi-heure. J'ai l'expérience des sept mois de travail de l'année dernière. Solitude absolue jusqu'à six heures; alors une société où l'on rie, ou un bon opéra buffa. C'est parce que j'espère trouver cela que je ne suis pas jaloux des quarante multipliés par soixante de Jenny; c'est énorme. Je crois que nous avons gagné tous deux à la décision du hasard. Je serais un fichu....., et probablement elle me serait bien à charge, ou par son amour

si elle m'aimait, ou par sa dissipation si elle était femme à aimer le bruit. Ce sera probablement un élégant petit maître sans caractère. Je te remercie de m'avoir parlé d'elle. Je suivrai toujours son histoire avec plaisir.

Pour moi personnellement, un domestique me suffit, avec six mille francs. — Pour me forcer à voir le monde, il me faut une place. J'envie le bonheur de Plana, de pouvoir vivre dans une solitude entière avec la musique, les poëtes et les jardins. Cette grande âme fait à cette heure un voyage en Italie, qu'il voulait faire avec moi; il part le 20 juillet de Milan pour Naples! *Ohimè!*

J'ai encore passé la journée d'hier dans le délire. Tes lettres me consolent de vingt ou trente que je suis obligé d'écrire chaque jour *proprio pugno*, n'ayant pas de secrétaire à qui dicter. J'ai donné mes fonctions par *interim*.

XVI

A M. F.... F...., A GRENOBLE.

Dresde, le 30 juillet 1813.

Je suis arrivé avant-hier tout juste pour voir représenter le *Matrimonio segreto;* mais, en sortant du spectacle, la fièvre dont j'étais débarrassé m'a repris de plus belle par un accès de quinze heures, avec des douleurs de tête insupportables. J'ai trop serré la mesure; je suis parti de Sagan encore trop faible; je pensais qu'à Dresde je trouverais les arts et la solitude. Je suis presque incapable de lire par l'extrême faiblesse, la plus grande que j'aie éprouvée de ma vie. Je trouve qu'elle m'égaye, en ce que, ne pensant plus à rien, je m'occupe de tout, du combat de deux mouches, par exemple. Je serais heureux de pouvoir passer deux mois de convalescence ici.

Quand je suis seul, je ris et pleure pour un rien; mais les pleurs toujours pour les arts. Au moins n'allez pas croire que je me pâme. Encore cinq accès, et j'entrerai en convalescence, dit-on. Dresde me guérira.

Adieu, écris-moi au long.

XVII

EXTRAIT DE NOTES FAITES PENDANT UN VOYAGE EN ITALIE.

Milan, le 4 novembre 1813.

Voici ce que Beyle se disait à soi-même, en sortant du salon d'une femme pour laquelle il éprouvait une forte passion :

« En arrivant de chez elle au jardin public, à quatre heures, en apercevant les montagnes couvertes de neige qui produisent un effet si romanesque, je me dis qu'avec deux règles de conduite j'éviterais les chagrins que l'effet que je produis sur mes voisins a pu me donner jusqu'ici.

« Dans ma conversation, *me retenir*. Par exemple, la première fois que je suis présenté à une madame Doligny, ne pas chercher à briller. Pour que ce projet pût avoir une apparence de succès, il faudrait que les gens qui m'écoutent eussent une âme enflammée. Pour être aimable, je n'ai qu'à vouloir ne pas le paraître. Ce qui s'est passé dans la société de madame la comtesse S........ en est un exemple frappant. Ma supériorité est tellement sûre, que moi seul peux la faire méconnaître en me faisant taxer d'exagéré. Parler, mais parler peu les premiers jours, et au bout du mois, la supériorité, ou, ce qui vaut mieux, une belle égalité se trouve établie. D'ailleurs, la société est une coquette qui court après ce qu'on a l'air de lui refuser et dédaigne ce qu'on lui offre. Ne jamais craindre d'être taxé, avec quelque raison, de froideur et de stérilité; donc, les premiers jours, côtoyer ces défauts sans crainte.

« Je crois aussi avoir trouvé hier pourquoi les peuples du Midi, qui sentent si vivement l'amour, aiment le genre de Marini : la recherche dans l'expression de ce sentiment, duquel ils sont les meilleurs juges. C'est que l'expression naturelle leur semble trop aisée à trouver; elle manque pour eux de cet ingrédient du plaisir qui vient du *sentiment de la difficulté vaincue*. Un parterre composé de Florian, Besnaud, etc., trouve déjà ce *sentiment de la difficulté vaincue* dans l'action d'inventer l'expression du sentiment. Ces âmes froides, qui ont eu rarement

quelques petits accès de chaleur momentanée, sentent qu'il doit être diablement difficile d'inventer le sentiment qui agite Phèdre dans ces vers :

Que ne suis je assise à l'ombre des forêts!

« Les Italiens ont cherché le *sentiment de la difficulté vaincue* en donnant une finesse exagérée à la peinture de l'amour, oubliant que dans le genre dramatique par excellence l'homme passionné n'a pas le temps d'avoir de l'esprit. Ce mauvais goût a passé facilement de la peinture de l'amour à celle des autres passions, moins communes à rencontrer. J'ai eu cette idée autrefois; elle me revient à la lecture d'une mauvaise rapsodie du *Moniteur*. Ai-je raison d'expliquer ainsi cette circonstance singulière : le peuple qui sent le mieux l'amour est celui qui l'a peint le plus mal. »

XVIII

A M. R. COLOMB, A GENÈVE

Paris, le 18 décembre 1815.

As-tu lu le cours de littérature dramatique de M. Schlegel [1]? Probablement non. La correspondance administrative ne t'en aura peut-être pas laissé le loisir. Cependant, à Genève, le nom de M. Schlegel résonne souvent à ton oreille, et sa personne ne doit pas t'être inconnue. D'après ce, je t'envoie un petit article que j'ai fait sur ce savant, et qui me semble pouvoir occuper une place dans tes archives.

En ce temps-là, il arriva à Weimar un jeune homme d'une belle figure; il avait l'air sauvage et sombre. Je le rencontrai au milieu d'une soirée nombreuse; je fus frappé par un des esprits les plus vifs et les plus brillants que j'aie jamais rencontrés. De ma vie je n'ai entendu la langue allemande parlée avec autant

[1] M. Wilhelm Schlegel donna son *Cours public de littérature dramatique* à Vienne pendant l'été de 1812. Il est mort en mai 1845. (R. C.)

d'esprit; je cherchai à le voir souvent. Il me sembla qu'une rêverie habituelle était l'état de son âme; il était triste et dévot; il lisait sans cesse Calderon; les drames du poëte espagnol se trouvaient parfaitement d'accord avec l'état de son cœur, et il était de bonne foi quand il préférait ces pièces, un peu ennuyeuses, à la *Conjuration de Fiesque*, de Schiller, ou à la *Phèdre* de Racine. Le jeune homme dont je parle était étranger à la gaieté; elle lui donnait même de l'humeur, et, dans ses théories, il la proscrivait d'une manière assez ridicule, à peu près comme un aveugle qui médirait de la lumière. Il prétendait que rire n'était pas d'une belle âme, et il condamnait comme indécents, et au nom de la religion, les ouvrages gais qu'il ne pouvait pas sentir. Nous avons en France un exemple fameux de ce genre de ridicule.

Je viens de lire avec un intérêt particulier le *Cours de littérature* de M. Schlegel [1]. Il me semble impossible de mieux connaître la Grèce antique et ses poëtes. L'auteur a profité des recherches des Heyne, des Wolff et des excellents commentateurs dont l'Allemagne abonde. Il n'a qu'un tort en parlant d'Eschyle et de Sophocle, c'est d'être trop panégyriste et quelquefois pas assez amusant : on croit lire des discours académiques. Il eût été mieux compris et plus intéressant s'il eût rapporté, en exemple, quelques scènes de ces grands poëtes. Il est juste et même sévère envers Euripide. Quelquefois son style est vague. Il parle un peu de ces poëtes comme nous parlions, à dix-huit ans, des romans qui nous faisaient verser tant de larmes! La sensibilité était en nous, et nous faisions honneur de nos larmes aux talents de l'auteur; nous parlions de lui avec une reconnaissance passionnée, et qui semblait exagérée aux gens qui n'avaient pas lu ces romans avec d'aussi heureuses dispositions.

A mes yeux, voilà le caractère dominant du livre de M. Schlegel. L'on conçoit qui si notre jeune homme de dix-huit ans a eu le bonheur d'être ému par un roman vraiment

[1] On ne parle pas de la conduite politique de M. Schlegel; il y aurait trop à dire, ou plutôt elle est déjà jugée. (H. B.)

beau, si depuis il l'a relu plusieurs fois dans la maturité de l'âge, s'il a étudié tout ce qui en peut faciliter l'intelligence, si enfin il en a donné une traduction à ses compatriotes, il doit en parler avec plus de charme qu'un littérateur ordinaire. Telle est la position de M. Schlegel à l'égard de Shakspeare. A la lecture de cette phrase, on va me prendre aussi pour un hérétique.

Pour ma justification, je demanderai au lecteur s'il a lu une seule des pièces de ce poëte traduit en français par Letourneur. Ce n'est pas une réponse publique que je demande, mais un simple aveu dans le for de la conscience : il serait trop ridicule de ne pas connaître tous les poëtes et toutes les littératures, et je ne veux blesser personne.

M. Schlegel divise les poëtes en deux classes. Les poëtes grecs et français ont cultivé la littérature classique; Calderon, Shakspeare, Schiller, Gœthe, sont des poëtes du genre *romantique*. A la bonne heure, je ne vois là d'autre mal qu'un mot nouveau ou pris dans une acception nouvelle; et comme il est assez doux et que l'idée d'ailleurs est à peu près nouvelle, j'admets la littérature romantique, c'est-à-dire dont les ouvrages sont écrits dans ces langues, nées du mélange du latin avec les jargons des barbares qui, sortis des forêts du Nord, conquirent le midi de l'Europe. Ces barbares sont cependant les créatures de l'*honneur*, idée singulière qu'on aurait eu bien de la peine à faire comprendre à César ou à Cicéron.

La partie brillante de M. Schlegel, c'est l'extrait qu'il fait de Shakspeare. Il ne manque à l'auteur, dans cette partie de son ouvrage, pour être généralement goûté, que de s'être un peu plus rapproché de la manière de la Harpe, dans son *Cours de littérature*. Il fallait donner des extraits détaillés de sept à huit pièces de Shakspeare, et il est très-facile de donner à ces extraits l'intérêt du roman le plus attachant; on y aurait fait entrer la traduction des scènes les plus célèbres. Je ne doute pas que si cette partie du *Cours de littérature* était arrangée de cette manière, ce qui est d'autant plus simple que cela ne demande pas une idée de plus, le succès du livre n'en fût infiniment augmenté.

Tel qu'est, dans ce moment, le morceau sur Shakspeare, je

crains qu'il ne paraisse obscur aux aimables Françaises, et c'est auprès des femmes que ce grand poëte est fait pour avoir le plus de succès. Elles ont, pour le sentir, un avantage qu'elles partagent, à la vérité, avec beaucoup d'hommes, c'est de ne connaître que de nom Eschyle, Euripide et Sophocle. Mais les hommes ont à veiller sur les intérêts de leur vanité littéraire. Je suis convaincu que si les femmes de Paris comprennent jamais les scènes où paraissent Juliette, Desdemone, Imogène, le débit des romans nouveaux en sera ralenti pendant un mois ou deux. Il faut, au contraire, toute la raison masculine pour goûter le caractère du malheureux OEdipe, ou pour n'être pas rebuté de la longue infortune de Philoctète.

XIX

JOURNAL DE MON TRISTE SÉJOUR A GRENOBLE.

Chambéry, 2 mars 1814.

Le 26 décembre 1813, en revenant de dîner chez Annette, je reçus une lettre du ministre de l'intérieur qui m'annonçait que j'allais à *Cularo*[1] avec M. le comte de S.-V....... Je fus vivement touché de partir de Paris et de quitter l'Opéra-Buffa et A. Ce sentiment fut combattu par le mouvement de joie que j'ai toujours éprouvé toutes les fois qu'il a été question de partir et de voir du nouveau. J'allai chez madame Z..., où je ne dissimulai pas mon mécontentement; je fus un peu trop familier avec elle. A onze heures, je retournai chez M. de S.-V..., que je n'avais pas rencontré à sept heures. J'avais les plus grands préjugés contre cet homme aimable, que je n'avais jamais vu. Je me figurais qu'un sénateur devait être en général ou un homme usé et un vieil imbécile, comme le comte V..., ou un vieillard plein de folie et de déraison comme le comte X... Je fus prévenu favorablement par l'accueil de M. de S.-V..., plein d'une vraie bonté et d'un grand usage. Je revins chez moi, où je fus attendri en annonçant mon départ à A... Ma sœur,

[1] Nom antique de Grenoble.

cette bonne tête, n'eut pas un moment d'illusion et me plaignit sincèrement, voyant bien l'étendue du fumier dans lequel je tombais. Ce coquin de F... dit à D... que je ne partirais pas, non plus que mon sénateur. Du 26 au 31 décembre, je passais deux fois par jour chez M. de S.-V..., ne voulant pas partir avant lui. Je commençais à espérer que nous ne partirions pas, quand, le 31 décembre, à onze heures, son portier me dit qu'il était parti le matin. Je revins chez moi organiser mon départ, fis chercher ma sœur et son mari, et à trois heures nous partîmes.

Nous couchâmes deux nuits et arrivâmes à Lyon, après soixante et une heures de marche effective, non compris quinze ou vingt heures de coucher et de repos. Nous arrivâmes à Lyon une heure après mon sénateur, et à Grenoble le 5 janvier 1814, à trois heures du matin, par le plus beau clair de lune et un temps doux. En route j'avais pensé à tous les moyens de défense que la nécessité fit trouver peu à peu pour Grenoble.

Comment décrire, sans renouveler mon apathie et mon ennui, les cinquante-deux jours que j'ai passés dans ce quartier général de la petitesse?

Ma raison me dit bien qu'on ne doit pas être plus *petit* et plus *bête* à *Cularo* que dans une autre ville de vingt-deux mille âmes; mais je sens infiniment plus les mauvaises qualités de gens dont je connais trop bien la vie antérieure.

En arrivant j'ai logé chez mon *bâtard*. Le 16 janvier, je crois, quand nous crûmes Lyon pris, pour éviter à mon sénateur l'ennui d'être réveillé par les estafettes, j'allai loger à la préfecture, dans une immense chambre claire, froide et humide [1]. L'ennui me donna la fièvre. Le sénateur consentit à prendre auprès de lui un de ses parents de Lyon: ce jeune homme arrivé, je revins coucher chez le *bâtard*. Deux jours après, pour plus de liberté,

[1] La saison était devenue très-rigoureuse, le thermomètre Réaumur marquait dix ou onze degrés au dessous de zéro, et la terre était couverte d'une forte couche de neige. On ne faisait jamais de feu dans cette chambre, dont les portes et les croisées mal jointes laissaient pénétrer de partout l'air extérieur. (R. C.)

je louai, pour quarante francs par mois, une chambre rue Bayard, d'un M. L..., vrai *Lovelace de cabaret*, comme dit madame de Staël de son fils A... Je n'ai jamais parlé à M. L... J'ai eu dans cette chambre quelques moments de solitude qui sont les moins infectés d'ennui que j'ai passés à Grenoble.

Ma pauvre sœur, infiniment moins sensible que moi, mais d'une raison très-froide, parfaitement et irrévocablement désabusée sur le compte du *bâtard*, périssait d'ennui; nous pensâmes à madame D..., de Vizille, que je n'avais jamais vue et qui est amie intime de ma sœur. Elle vint; j'allai avec ces dames à Claix, à Vizille, et j'ai eu du plaisir à faire pénétrer dans ces êtres d'une tête pure quelques vérités sur les arts et quelques vérités de détail sur l'homme. Le bâtard sentait qu'il était de trop, et que cette conversation d'honnêtes gens était au-dessus de lui, et se retirait à dix heures. Nous bavardions jusqu'à une heure du matin.

Le 22 février est arrivé un collègue attaché à la commission, jeune auditeur au conseil d'État, fils d'un homme puissant par sa fortune. Ce même jour l'excellent M. de S.-V... a écrit pour que je retournasse à Paris. Quinze jours auparavant, il avait demandé la croix bleue (l'ordre de la Réunion) pour moi. Il a renouvelé cette demande quelques jours après, mais ne m'en parle plus depuis que je lui ai fait signer une lettre pour mon rappel, ce qui me semble bien naturel, et ce dont je ne lui ai jamais su le moindre mauvais gré.

Une des sources de mon ennui à Grenoble était le petit savant, spirituel, à âme parfaitement petite et à politesse basse de domestique, revêtu, nommé....

Je ne trouve pas le nom satanique convenable exprimant bien la qualité dominante. J'ai été plus heureux pour les Français, que je proposais à ma sœur de nommer les Vains-Vifs, nom excellent et qui me fut suggéré par la vanité des conscrits observés sur la place Notre-Dame.

Ce petit...., avec son bavardage infini, arrêtait tout, entravait tout; j'étais étonné de voir M. de S.-V... ne pas s'apercevoir de cette glu générale, et se louer sans cesse de ce monsieur. J'en concluais contre l'esprit de mon sénateur. Mais enfin il est

venu à connaître ce petit et très-petit administrateur, qui prend l'*écriture* pour le but, et non pas les *actions*, dont l'écriture n'est que la *note;* et les derniers jours de notre séjour à Grenoble il en était las, et lui disait même quelques mots piquants, sans nulle humeur et nulle sournoiserie.

Les mots piquants sur les chevaux, à propos de la Drôme : « *C'est qu'il les cherche* », m'ont été rapportés par Juvénal, bon garçon, plein d'intelligence et d'activité, et en même temps sans esprit et avec une âme parfaitement pure de tout romanesque, entièrement prosaïque, dirait Schlegel.

La bêtise étonnante du R........ a paru dans un jour singulier. Ce qu'il y avait de mieux étaient MM. R... de L... et O..., hommes raisonnables, sages, comme sans passion et sans le plus petit agrément.

XX

Paris, 26 mai 1814.

Je vois avec plaisir que je suis encore susceptible de passion. Je sors des Français, où j'ai vu le *Barbier de Séville*, joué par mademoiselle Mars. J'étais à côté d'un jeune officier russe, aide de camp du général Vaïssikoff (quelque chose comme cela). Son général est fils d'un fameux favori de Paul Ier. Cet aimable officier, si j'avais été femme, m'aurait inspiré la passion la plus violente, un amour à l'Hermione. J'en sentais les mouvements naissants, j'étais déjà timide. Je n'osais le regarder autant que je l'aurais désiré. Si j'avais été femme, je l'aurais suivi au bout du monde. Quelle différence d'un Français à mon officier! Quel naturel, quelle tendresse chez ce dernier!

La politesse et la civilisation élèvent tous les hommes à la médiocrité, mais gâtent et ravalent ceux qui seraient excellents. Rien de plus désagréable et de plus grossier qu'un sot, officier étranger, sans culture. Mais aussi, en France, quel officier pourra se comparer au mien pour le naturel uni à la grandeur! Si une femme m'avait fait une telle impression, j'aurais passé la

nuit à chercher sa demeure. Hélas! même la comtesse S........ ne m'a fait une telle impression que quelquefois. Je crois que l'incertitude de mon sort augmente ma sensibilité.

XXI

A M. ***.

Des environs de Nantes, le 1er septembre 1816[1].

Monsieur,

Je désirerais que vous voulussiez bien proposer aux chambres la loi suivante.

Vous excuserez ce que ma lettre peut avoir d'inconvenant, quand j'aurai fait l'aveu que celui qui se donne l'honneur de vous écrire vient de perdre son unique appui, un neveu de dix-huit ans, jeune homme des mœurs les plus pures, par la main d'un duelliste, très-habile escrimeur, et dont c'est le cinquième duel, au moins.

François Durand.

LOI.

Article 1er. Les cours royales informeront du duel, comme des autres délits.

Art. 2. Le duel sera jugé par le jury[2].

Art. 3. Le duel sera puni par la prison. La détention sera accompagnée du secret absolu[3], sans papier, sans écritoire. La nuit, le détenu n'aura pas de lumière. Pendant le jour, il sera tenu dans une profonde obscurité. Chaque jour il aura une heure

[1] La lettre suivante paraît avoir été adressée à M. Dupin aîné. Cette horreur de Beyle pour le duel est chose d'autant plus remarquable, qu'il en avait eu deux ou trois et qu'il était plein de bravoure. (R. C.)

[2] Indispensable pour l'effet moral. Il s'agit de corriger les jurés eux-mêmes, considération étrangère aux autres crimes (H. B.)

[3] Nécessaire, puisqu'on veut punir par l'*ennui*. Voir la *Panoptique* de MM. Jérémie Bentham et Dumont. (H. B.)

de promenade le matin et une heure le soir. Il sera privé de toute conversation. Il sera également privé de toute liqueur fermentée, et tenu au régime végétal. Il ne pourra avoir d'autre livre que Tite-Live[1].

Art. 4. Le premier duel sera puni de huit jours de prison; s'il y a mort, de trois mois.

Le deuxième, de trois mois de prison; s'il y a mort, de dix mois.

Le troisième, de un an de prison; s'il y a mort, de deux ans.

Le quatrième, de quatre ans de prison; s'il y a mort, de huit ans.

Le cinquième, de huit ans de prison; s'il y a mort, de seize ans. Et ainsi de suite. Le douzième duel sera puni de mort.

Art. 5. Les membres des deux chambres qui auront des duels entre eux seront également jugés par le jury. Si le duel n'a pas eu de motifs politiques, ils subiront les peines portées par l'article 4. Si le duel a eu des motifs politiques, l'agresseur sera condamné à une amende de quinze mille francs au moins, et de soixante mille au plus.

Art. 6. Tout homme qui, à la suite de différends politiques, aura un duel avec un maire ou un membre d'une des deux chambres, sera puni ainsi qu'il est statué en l'art. 4, et de plus sera condamné à une amende de dix mille francs au moins et de quarante mille au plus[2].

Art. 7. Tout homme qui sera convaincu de s'être battu à prix d'argent ou par des motifs vénaux, pour une querelle à lui étrangère, sera condamné à une détention qui ne pourra être moindre de six ans, ni excéder vingt ans. S'il a tué son adversaire, il sera condamné à dix ans de fers et à la flétrissure. Si la querelle a eu des motifs politiques, il sera condamné à quinze ans de fers et à la flétrissure. Si, à la suite d'une querelle politique, il a tué son adversaire, il sera condamné à mort.

[1] Pour montrer aux jeunes têtes qu'on peut être brave sans duel. L'ennui de la première détention préviendra le second duel. (H. B.)

[2] Il faut prévenir un moyen trop facile de se défaire d'un député qui gênerait par ses talents ou son caractère. Exemple, Mirabeau. (H. B.)

Art. 8. Tout homme qui sera convaincu d'avoir soudoyé quelqu'un, pour se battre à sa place, sera condamné à deux ans de fers et à la flétrissure. Les travaux forcés seront de vingt ans si le duel a lieu contre un membre d'une des deux chambres.

Art. 9. Si un duel est suivi de mort, chacun des témoins sera puni d'un mois de détention. Si le témoin a des duels à se reprocher, le temps de la détention sera augmenté de dix jours au moins, et de six mois au plus, pour chaque duel.

Art. 10. Si un maître d'armes, duquel il sera prouvé qu'il a donné des leçons d'escrime ou de pistolet, pour de l'argent, se bat avec un citoyen qui ne sera pas dans le même cas, et le tue, la détention du maître d'armes sera doublée. Au second duel, suivi de la mort de son adversaire, il sera condamné à mort.

Art 11. S'il est constant que les duellistes ont changé de département pour se battre, ou à Paris se sont battus hors de l'enceinte du bois de Boulogne, outre les peines ordinaires, chacun d'eux payera une amende de deux mille francs au moins, et de quarante mille au plus.

Art. 12. En temps de paix, la présente loi est applicable aux militaires. Seulement, le premier duel entre militaires ne sera suivi d'aucune peine. Le second duel sera puni de huit jours de prison; s'il y a mort, de trois mois; et ainsi de suite, comme il est statué en l'art. 4. Tout officier convaincu d'avoir eu six duels ne pourra être promu au grade supérieur à celui qu'il occupe qu'après avoir passé dix ans dans son grade actuel. Il ne pourra obtenir les ordres militaires qu'à la suite de blessures. Tout général qui aura un duel, outre les peines ordinaires, payera une amende qui ne pourra être moindre de dix mille francs, ni excéder cent mille francs. L'amende sera double si le duel a lieu avec un maire ou avec un membre des deux chambres.

XXII

A M. ***.

Milan, le 10 janvier 1817.

Monsieur,

Je crois utile de rappeler et même de citer les bêtises qu'on imprimait à Paris, en 1779, sur la musique (*Œuvres de l'abbé Arnaud*, t. II, p. 386); cela nous fera réfléchir à la grossièreté des gens qui proclament M. Girodet l'égal de Raphaël. Il est vrai que cela n'a rien d'étonnant dans le pays où l'on écrivait :

« Ah! monsieur, au nom d'Apollon et de toutes les Muses, laissez, laissez à la musique ultramontaine les pompons, les colifichets et les extravagances qui la déshonorent depuis si longtemps; gardez-vous de porter envie à de fausses et misérables richesses, et n'invoquez point une manière proscrite par tout ce qu'il y a de philosophes, de gens d'esprit et d'amateurs éclairés en Italie. Quoi! vous trouverez bon qu'au moment même où l'on devrait porter au plus haut degré l'émotion à laquelle on avait préparé votre âme, l'acteur s'amuse à broder des voyelles et reste, comme par enchantement, la bouche ouverte, au milieu d'un mot, pour donner passage à *une foule de sons inarticulés !* De toutes les invraisemblances que vous pouvez dévorer, voyez s'il en est de plus forte et de plus choquante. Que diriez-vous d'un acteur qui, déclamant une scène tragique, entremêlerait ses gestes des *lazzi* d'arlequin?

« Je crois et je dis que la musique vocale italienne s'étant confondue (vers 1779) avec la musique instrumentale, la multitude des petits sons dont on a surchargé les syllabes a presque toujours détruit l'*harmonie propre du vers*, et qu'au lieu d'embellir et de fortifier la parole, le compositeur a fait dégénérer la parole en ramage. »

A l'époque où un bel esprit de Paris, l'abbé Arnaud, dictait ses arrêts, Galuppi, Sacchini, Piccini, Paisiello, Guglielmi, Zingarelli, Cimarosa, enchantaient l'Italie. Ce n'est pas que je taxe

l'abbé Arnaud de mauvaise foi ; mais il faudrait se connaître. Cet académicien, ne pouvant pas lire dans son cœur *comment* la musique plaît, aurait pu trouver l'explication de ce phénomène dans Grimm.

Les Italiens sont en général fort indifférents à tous ces jugements ténébreux. Lorsque je suis à un bal charmant, au milieu de tous les plaisirs délicats, près de madame de B... et écoutant madame de Staël, que m'importe que le pauvre pédant qui passe dans la rue s'arrête pour prouver à la porte cochère que je suis dans la boue et dans le froid comme lui? Un Vénitien s'est cependant amusé à rassembler ce que les MM. Boutard de la musique écrivaient vers 1770. Voici quelques phrases de son pamphlet, qui est une lettre adressée à un Français :

« Permettez-moi, monsieur, de remercier vos compatriotes de ce qu'ils veulent bien nous apprendre que leur théâtre dramatique passe dans toute l'Europe pour être l'école de la belle déclamation, de ce que leurs chants se saisissent, se retiennent aisément, tandis qu'il en est tout autrement des nôtres.

« J'admire la sagacité qui leur a fait sentir que l'idée de musique italienne comporte celle de légèreté.

« Je les félicite de l'excès de modestie qui leur a persuadé que personne n'a, comme eux, l'intelligence et le discernement nécessaires pour pouvoir donner aux morceaux de grande expression cette dignité et cette grâce que leur procurent les accompagnements coupés ; genre de beauté dans lequel le grand Rameau serait, même pour nous, un modèle à suivre ;

« De cette finesse de tact par laquelle ils ont découvert que les Italiens (moins habiles qu'eux, quant aux principes raisonnés de l'art et naturellement abandonnés aux désordres de l'imagination) semblent nés avec un penchant à la négligence qui ne leur permet de viser qu'à l'effet ;

« De ce que la musique italienne ne comporte ni variété, ni ordonnance, ni distribution ;

« De la bonté qu'ils ont de nous avertir que le récitatif français tient au genre de la déclamation dramatique, au lieu que le nôtre n'a qu'une espèce de vérité accompagnée d'un air roide et sauvage, que le bon goût n'a jamais dicté, et que nous le

chantons de la même manière dont parlent les matelots, ou dont les crocheteurs crient sur le port de Venise;

« De cette surabondance de sentiment, qui leur dit que Senailler, Leclerc, Talleman, et autres aussi connus, ont fait de la musique italienne, tandis que Jomelli, Hasse, Terradeglias et Pergolèse n'ont fait que de la musique instrumentale;

« De cette naïveté avec laquelle ils avouent que le chant français est d'un ton si naturel, qu'on n'a rien à y désirer du côté de l'expression, et que cet air simple et ingénu est un don de la nature, qu'on ne saurait leur disputer;

« De ce qu'étant doués plus heureusement que nous, ils ne peuvent trouver que de la folie et un genre outré dans notre musique;

« De ce qu'enfin le chant français est toujours au-dessus de l'ariette italienne, qui n'inspire jamais le sentiment ou ne l'atteint guère que pour aller bientôt au delà et le défigurer aussitôt qu'elle a pu le saisir. »

Voilà exactement ce que l'on imprimait de 1770 à 1779, dans les journaux français d'alors. Ne croit-on pas lire un bel article de MM. Boutard, ou Charles Martin, ou Aimé Nodier?

XXIII

A MONSIEUR LE BARON DE M., A PARIS.

Thuélin (Isère), le 15 octobre 1817.

Mon cher baron,

Le vicomte vous dira que je vis comme un loup. Il sera à Paris le 22 et m'a donné deux jours dans ma solitude. J'ai accroché de ma misérable fortune 2,460 fr., et je compte partir pour Milan le 1er novembre.

Ici, sur les bords du Rhône, les prêtres, qui sont tous des espions, se livrent aux douceurs de l'assassinat, comme je vous

le disais. On envoie les assassins dans des cures du diocèse de Lyon[1].

Rien ne peut ajouter aux éloges qu'on donne au préfet et à M. B.; je n'ai pas entendu une seule parole de blâme. On ne sait qui nommer maire. Il paraît qu'Alphonse, que tout le monde désirait, n'en voudrait pas. Il est d'abord banquier et ne se soucie pas de voir son bureau pillé, si les ultras avaient jamais le dessus. Il paraît qu'ils tournent au sang. La lumière vient de Lyon, où tout bêtement la *Ligue* recommence. On y compte cinq sociétés religieuses; la plus énergique est celle de la *Fin du monde*. Cinquante mille de ces badauds de Lyonnais croient qu'ils vont se trouver prochainement à la plaine de Josaphat. Je ne vois de remède que les écoles à la Lancastre et une nouvelle édition du *Citateur* de Pigault-Lebrun, ou bien encore un professeur d'économie politique et d'idéologie. Le remède étant à vos yeux pire que le mal, la seconde ville du royaume vous fera rire par toutes les déraisons prédites par ce jacobin de Benjamin Constant dans le *Mercure*, article sur saint Jérôme.

Quant aux cinq départements voisins de Nîmes, faites-moi une loi qui y suspende le jury pour un an, et qui fasse juger tous les crimes par des commissions de trois colonels et deux juges. Le ministre ne choisira que des gens nés au nord de la Loire et n'ayant jamais habité le midi. Nommez le duc de Raguse et tout ira bien.

Soyez convaincu que tout autre remède est un plat palliatif. J'ai eu une conversation sur ce sujet, à l'égard de la Vendée, avec B., et je vous en donne *gratis* le résultat. Non pas *gratis*, car je prétends que vous me payiez en beaux et bons articles.

L'homme le plus marquant de l'Isère est M. le conseiller M...... Demandez à M. le baron Pasquier ses rapports sur les jugements de Valence. Il a été menacé de *vive voix* d'être tué et sa main brûlée. Les sœurs *hospitalières*, les curés, les nobles, ont agi sans succès sur lui, mais avec succès sur les jurés. Il faut faire juger toutes ces causes au nord de Lyon. Notez ledit

[1] Cette lettre a été écrite peu après un assassinat horrible commis par un prêtre, qui produisit à cette époque une profonde impression.

M.... comme un homme plein d'honneur, de courage, de bon sens, et qui ira loin si on l'aide. Il abhorre l'*usurpateur* et lit Say et Delolme couramment; sachez de plus qu'il est riche.

N'oubliez pas mon très-sincère compliment au nouveau conseiller d'État. Il verra que son intérêt, à son âge, est de lire Bentham et B. Constant. Je prie l'aimable Van Bross de se souvenir de la lettre mensuelle. — Je vous ai plaint sincèrement en voyant les adieux de madame Morandi et de Garcia.

Il vostro L. A. C. Bombet,
Marquis de Curzay.

XXIV

A MONSIEUR B., A PARIS.

Thuélin (Isère), le 16 octobre 1817.

Mon cher Moscovite,

Si vous avez la patience d'écrire votre excellente conversation sur l'origine et les ruines de la Vendée, et que vous vouliez l'envoyer à B...., mettez votre nom et votre adresse chez mon ami, M. S., rue ..... nº 5. La rue à côté de Tortoni, à côté de l'ambassadeur de Hollande.

Ce n'est pas tout, l'ami qui était avec moi, lors de l'aimable soirée que vous nous fîtes passer, désire beaucoup parler de temps en temps bon sens avec un homme du bon temps. Voici sa définition : M. le baron de M. a été trois ans officier dans la légion du Midi; lors de la chute du tyran, il était avec M. le conseiller d'État d'Argout et jouissait de douze mille francs de traitement dans les droits réunis. A la restauration, il devint secrétaire général de la préfecture du Doubs.

Pour la sagacité, l'expérience, la connaissance des hommes, le caractère nécessaire pour les faire marcher, c'est un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés.

Conservez-moi un peu de souvenir et croyez que je n'oublierai jamais les moments agréables que vous m'avez fait passer dans notre grand palais à Moscou.

H. Beyle.

XXV

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES A MONTBRISON.

Sienne, le 25 novembre 1817.

Je viens d'écrire l'*Histoire de l'énergie en Italie.* A moins que tu ne sois bien changé, ce sujet sera de ton goût; car je t'ai reconnu une certaine force dans le caractère dès nos jeux d'enfance, et je ne pense pas que les saletés politiques aient pu l'amollir complétement.

Au moyen âge, dans le reste de l'Europe, des seigneurs qui écrasaient leurs domaines furent écrasés à leur tour par les rois, par exemple, Louis XI. L'énergie ne pouvait donc naître que dans quelques centres de seigneurs féodaux ou dans le roi, tous gens étiolés par la richesse.

En Italie, tous les caractères ardents, tous les esprits actifs, étaient inévitablement entraînés à se disputer le pouvoir, cette jouissance délicieuse et peut-être au-dessus de toutes les autres pour des gens défiants, du moins plus durable. Milan, Gênes, Florence, Rimini, Urbin, Sienne, Pise, Plaisance et vingt autres villes étaient dévorées par les flammes des factions. Leurs citoyens sacrifiaient avec joie, à leur ambition politique, le soin de leurs intérêts privés et la défense de ce que nous appelons les *droits civils.* De là, ce conflit éternel des familles puissantes, dont l'histoire domestique est si singulière, cette lutte violente des factions, ce long enchaînement de vengeances, de proscriptions, de catastrophes.

Voilà le foyer qui produisit les guerres interminables et acharnées de ville à ville. Par exemple : de Sienne et Florence, de Pise et Florence, etc.; et enfin les invasions étrangères de peuples qui, armés par un roi, eurent bon marché de petites villes qui s'abhorraient entre elles; car il ne faut pas le dissimuler, avec l'énergie, le moyen âge a laissé en Italie la funeste habitude de la haine. C'est là, dans ce climat enchanteur, que

cette passion calamiteuse éclate dans toute sa force. Les tyrannies soupçonneuses, faibles et atroces, qui gouvernèrent l'Italie de 1530 à 1796, ont changé la prudence du moyen âge en sombre défiance.

De là, la première qualité d'un cœur italien, je parle de ce qui n'est pas réduit à la stupidité par le bigotisme ou la tyrannie, est l'énergie; la seconde, la défiance; la troisième, la volupté; la quatrième, la haine.

Les Italiens, à l'exemple des Romains, que Pétrarque leur avait expliqués, entendaient par le mot de *liberté* la part que chaque citoyen devait avoir aux élections et délibérations publiques.

Les Florentins voulaient gouverner dans la place publique et au *Palazzo di città*. Nous, nous voulons être tranquilles dans notre salon, et surtout n'être pas choqués au bal par l'insolence d'un noble.

On ne trouve à Florence, au quatorzième siècle, par exemple, que des lois et des habitudes imparfaites pour garantir la sûreté des personnes et des propriétés. Il n'était pas encore question de la liberté de l'industrie, des opinions et des consciences.

Des hommes dont les propriétés, l'industrie et la personne étaient si mal garanties, et qui ne connaissaient presque pas la liberté civile, perdaient *tout* quand, au lieu de nommer leur podestat sur la place publique, ils venaient à être gouvernés despotiquement par le chef de la famille noble la plus puissante de leur ville. Ce tyran sanguinaire se trouvait sans lois pour le contenir ou même pour le diriger; car, quand il eut de l'esprit, ce tyran sentit qu'il était de son intérêt d'être juste; par exemple : Castruccio. Il faut soigner le cheval qui nous porte. Au milieu de tant de dangers, comment l'honneur aurait-il pu naître? comment trouver le temps d'avoir de la vanité?

Le gouvernement, à moins qu'il ne soit fort et séduisant comme celui de Napoléon, ne passe dans les mœurs qu'au bout d'un siècle. De là les progrès des beaux-arts dans ce quinzième siècle, où la liberté (entendez toujours la liberté d'alors, la liberté gouvernante et non jouissante) commençait si fort à languir.

Les tyrans d'Italie, pleins d'énergie, de finesse, de défiance de haine, et, dans les beaux-arts, d'esprit et de goût, n'eurent jamais aucun talent comme administrateurs : ils se moquaient de l'avenir; ils écrasèrent l'industrie et le commerce. Volterre, qui comptait cent mille habitants, n'en a plus que quatre mille. Jamais ils n'établirent de lois raisonnables ou ne maintinrent de justice équitable.

Enfin, du temps des républiques italiennes, le pape faisait brûler Savonarole, qui avait voulu faire le petit Luther. La liberté des écrits sur les intérêts communs à tous les citoyens, quand les lois l'auraient accordée, aurait été bien assez restreinte par le péril d'offenser les factions dominantes, ou même celles qui pouvaient le devenir. Dès que l'une d'elles avait saisi le pouvoir, il en était comme chez nous en 1815[1]; c'était un crime, non-seulement de dire, faire ou écrire, mais d'avoir fait, dit ou écrit quoi que ce soit contre elle.

A chaque révolution d'une ville, la volonté des vainqueurs réglait tous les droits et tous les devoirs. Il ne restait aux vaincus qu'une ressource, celle de tenter, à leurs risques et périls, de vaincre à leur tour.

Comment diable n'être pas énergique avec le soleil et les richesses d'Italie, et quatre siècles de ce joli petit gouvernement?

Il n'y avait un peu d'exception pour tout cela, et un peu de fixité qu'à Venise. Aussi les Vénitiens étaient-ils devenus les Français de l'Italie, gais, spirituels et sans énergie[2]. Avec une énergie brûlante ou sombre, suivant qu'on est dans une veine de bonheur ou d'adversité, il est impossible d'être gai, spirituel, léger. L'esprit a l'habitude de mettre trop d'importance à tout: dès qu'on est indigné, l'on ne peut plus rire ni sourire.

[1] Dans les départements, s'entend.

[2] Voyez dans la *Vie d'Alfieri*, écrite par lui-même, les échevins de Paris, se perdant dans la boue en allant complimenter Louis XV le premier de l'an. (H. B.)

XXVI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 1er décembre 1817.

Votre lettre, que je reçus à Thuélin, fit la consolation de mon exil; celles des 13 et 20 novembre, que je reçois aujourd'hui, me font penser, pour la première fois, à cette ennuyeuse lutte des droits contre les priviléges, qui remplit tout en France. Plus une pierre de voûte est bonne pour sa place, moins elle peut convenir ensuite pour tout autre bâtiment. De manière que, de tout ce qu'on fait en littérature en France, il n'y aura de bon que le point où on arrivera en 1838. Dans les pays qui n'ont pas de *but*, les arts ont gardé *leurs charmes coutumiers*, tandis que votre *Manie des grandeurs* est un article de politique en vers et en cinq actes.

Psami re d'Egitto est un ballet assez amusant de Viganò, qu'on a donné hier pour la dernière fois. *Psami* était précédé du second acte du *Matrimonio segreto*. Galli, dans le rôle du comte, est seulement parfait pour moi. La froide Festa faisait Carolina, et le ténor Monelli, bon dans une petite salle, était sans couleur dans ce gouffre[1] énorme. Après le grand ballet, le second acte de la *Cenerentola* de Rossini. C'est comme *Psami*, du médiocre d'un grand artiste.

Le tre Melarancie sont trois princesses que des génies enlèvent endormies dans leur lit, qu'ils apportent dans une forêt où le sabbat se tient, et qu'ils jettent par terre, le tout à la manière des *Mille et une nuits*. Aussitôt une fée offensée les change en trois belles oranges et les emporte dans un sac. Arrive le génie *e. Mourab*, monté sur un bélier gigantesque; il fait venir en un clin d'œil un chevalier qui n'était qu'à deux mille lieues de là, et c'est pour lui faire cadeau d'un sac où se trouvent : 1° un joli pain de munition, ensuite un balai de trois sous, plus un paquet

[1] Le théâtre de la Scala

de ficelle. A la vue de ces jolis cadeaux, le chevalier (le jeune et superbe Molinari) saute sur le bélier, qui part au petit trot et l'amène devant une cour fermée par une grille de fer; il jette la grille en dedans, un chien énorme lui saute dessus, il le reçoit d'un air doux et lui remet le pain de munition que le chien va vite manger dans un coin. Un prodigieux géant, que l'on voit occupé à tirer de l'eau d'un puits avec un seau qu'il attache à une tresse immense formée de ses cheveux, se porte contre le chevalier, qui lui fait son compliment terminé par le don du paquet de ficelle. Le géant, enchanté, s'assied sur la margelle du puits et s'endort. Reste une diablesse de vieille qui, avec une pelle, chauffe un vaste four; elle est séduite par le petit balai. Alors le chevalier s'élance dans le château et vole le sac où sont les trois oranges; il délivre, chemin faisant, une troupe de chevaliers; ils rapportent les trois oranges à leur père; les oranges, mises sur une table, deviennent énormes, et on en voit éclore les trois princesses : mariages, *balabile*, etc. L'acte de l'intérieur du château où les trois princesses, rendues à leurs formes naturelles, parce qu'on a jugé à propos d'en faire des servantes, arrivent dans un salon où la fée, en sortant, a rendus immobiles les chevaliers prisonniers; cet acte, dis-je, est assez drôle. Le commencement de ce ballet est sublime, le milieu encore bon, la fin plate; c'est du Viganò de troisième qualité.

La considération de ces merveilles a rempli mon cœur et mes yeux depuis le 21 novembre. — J'ai cherché et trouvé un appartement pour ma sœur; je l'ai présentée; elle a déjà trois bonnes amies. — On m'a bien parlé politique dans les loges où je vais; vous sentez l'effet des choses vagues sur un adepte qui a eu l'avantage de discourir avec Maisonette et Besançon. Je me suis dépêché de fermer les oreilles.

Je trouve toujours ce pays bien supérieur au vôtre : jugez-en. Le général prince de S. est peut-être le seul homme à courage français qu'il y ait dans l'armée autrichienne; c'est un Laune, un Lasalle : de plus, grand prince; de plus, frère naturel de l'empereur; c'est donc un des plus grands personnages possibles. Il y a deux ans qu'en cette qualité il trouva bon de voler à un chien d'israélite de Ferrare pour cent mille francs de mauvais foin. Le conseil

aulique commença un procès dont le jeune prince fit de bons rires avec ses amis. Il y a trois mois que tous les officiers, lui compris, qui se trouvent à Milan, reçoivent l'ordre de se rendre en grande tenue au ministère de la guerre. Arrivés là, le secrétaire du conseil de guerre donne lecture d'un jugement en vingt pages qui, dit-on, condamne le prince à *tirer les barques*, je ne sais sur quel fleuve des États autrichiens, pendant six ans; il sera dégradé, déclaré incapable de servir, et, en outre, condamné à restitution et aux dépens, s'élevant à la bagatelle de douze cent mille francs. Le prince se mit à pleurer. Le greffier tire un nouveau papier : l'empereur commue les six ans de galères en six mois de prison et confirme le reste de la sentence. Le prince tire son épée, la remet au greffier, et, dans la même voiture de ville qui l'avait amené au ministère, part, sans rentrer chez lui, pour aller subir sa détention dans une forteresse de Bohême. Sa femme, laideron qui l'adore, apprend bientôt tout cela, prend la poste et lui court après. Elle est riche et payera pour lui, qui reste, à trente-trois ans, déshonoré et sans le sou. Cela doit sembler bien ridicule à des gens brillants, qui ne savent pas faire obéir un préfet. Ceci fait le pendant du fils du maréchal-lieutenant fusillé à Vienne; mais vous savez cela.

Je lis jusqu'à deux heures; je me promène jusqu'à quatre et dîne à cinq; à sept je fais une visite ou deux; à huit je parais dans la loge de ma sœur; un ou deux amis à moi viennent m'y relever, et je commence mes petits tours dans la Scala jusqu'à minuit, que *le tre Melarancie* commencent à s'enfler sur la table du roi, leur père, et à devenir grosses des princesses. Le reste ne valant rien, je reviens chez moi, où, dans mon lit, je lis jusqu'à une heure. Je lis les lettres de d'Alembert, Montesquieu et autres à madame Dudeffant. Les lettres de d'Alembert m'ont fait beaucoup d'impression, vu que ce sont pour nous, mon cher ami, des arguments *ad hominem*. Il était, en 1764, content avec mille sept cents francs de rente; si content qu'il refusait une grande place à Berlin. Et vous avez l'effronterie, vous qui faites l'amour, qui plus est, de vous plaindre!

Là-bas, le mépris me suffoquait; voir dans la bouse de vache ce que j'ai vu si beau à Hinter-Linden de Berlin ou à

Schœnbrunn, m'empêchait de digérer. Il est bien vrai que je ne trouverai jamais ailleurs la conversation des gens d'esprit comme Besançon, Maisonette, etc. Voilà ce qui fait que vos lettres me sont un besoin de première nécessité.

Que Van Bross ait deviné Bombet, je m'en doutais; mais j'ai toujours rempli mon but, qui était de ne pas *parler comme auteur*. Je me suis trouvé, à la chute de mes grandeurs, rempli d'orgueil, mais d'un orgueil tenace, que jeûnes et prières n'ont pu chasser. Cet orgueil se sent fait pour être préfet ou député. Le métier d'auteur lui semble avilissant, ou, pour mieux dire, avili. J'écris pour me désennuyer le matin; j'écris ce que je pense, *moi*, et non pas ce qu'*on* pense; le tout en attendant que le *Moniteur* m'apprenne que je suis appelé à la préfecture de N..., place que je refuserais avec horreur, tant que je me verrais le collègue de MM......., etc., etc., etc. Voilà ce que m'a appris l'examen de mon *intérieur*, comme disait feu Tartufe. Vous en savez autant que moi sur toutes mes *cachoteries*, et me ferez plaisir de toujours épaissir le voile.

Le manque d'esprit d'Alfieri est de moi, tout le reste de l'*Edinburg review*. *Idem* pour le *Paris d'autrefois*; c'est vous qui me l'avez indiqué. Le morceau sur l'italien est de Bombet. Il est très-vrai qu'il n'entend pas le toscan, ou, pour mieux dire, il l'entend, mais l'a peu entendu, Florence l'ayant toujours scié. L'article sur Viganò, c'est mon cœur et mon sang, comme dit Parny. Le titre a été inventé par le libraire. Si jamais vous relisez, vous qui connaissez si bien la chose, usez un crayon à relever ce qui vous semble faux ; ou mieux, faites un petit cahier des bévues, avec des renvois, et profitant du moment où l'auteur vous donne de l'humeur, dites-lui des sottises, ferme. Je n'ai pas ouvert ce volume[1] depuis qu'il est broché. Il me semble qu'il doit paraître un peu Alfieri, c'est-à-dire sans esprit. Contez-moi *net* ce que vous en a dit Maisonette, excellent juge à mes yeux, depuis qu'il méprise un peu ces gens que je méprise tant : la Harpe et Suard. Si je ne vous dis rien des cadeaux dont il m'accable, c'est que je veux conférer ce soir avec

[1] *Rome, Naples et Florence en* 1817.

mes amis sur les moyens de transport ; s'ils sont en route, vous avez bien fait.

Je suis enchanté, car je vois que cet homme si aimable, et que la bonté de son cœur rend si supérieur aux Cromwells qui l'entourent, pense à moi : cependant *basta cosi.* Ce pays est si stérile, que jamais je ne pourrai faire l'équivalent de ces deux précieux volumes. Il y avait un trou en Suisse où végétait un peu de liberté de la presse; vous avez vu dans la *Gazette de Lausanne,* n° 92, je crois, que les ministres de France et d'Autriche *invéhissent* là-contre. Cela est bien bête, *à mes yeux,* s'entend. Ou faites fusiller des libraires Palm, ou ne nous ennuyez plus de votre sottise ; vous n'avez pas les ..... qu'il faut pour comprimer ; contentez-vous donc de diriger, c'est-à-dire d'amoindrir, d'égarer, comme le cardinal de Richelieu fit par son Académie française. — Je lirai les deux *Moniteurs* où bavardent les provinciaux. Je vous indique, par contre, le *Moniteur* du 31 octobre sur la *liberté* et l'*arbitraire.* L'auteur m'a écrit une excellente lettre; ne le nommez pas. Au reste, je n'ai pu encore voir son *Moniteur.* Je ne suis pas tout à fait de son avis ; je ne veux pas que le gouvernement se mêle *le plus possible* de mes affaires. L'Amérique-Nord me semble un modèle parfait ; voyez le Commentaire sur Montesquieu (par Jefferson). — Ce qui a intéressé surtout, c'est le détail de vos journées et soirées. J'ajoute, à ce que je vous ai dit de moi, que mon dîner d'hier, excellent et chez le restaurateur le plus noble, nous a coûté six *lire* à deux ; la loge six *lire;* les deux billets quatre *lire.* Or, une *lira* vaut soixante-seize centimes. Cette vie est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus splendide.

Ceci me conduit au *matrimonio* de Besançon. Si la fille a cent cinquante mille francs, si elle est fille unique, et qu'il n'y ait qu'une mère, je conseillerais d'épouser, parce qu'alors on peut rester à Paris en se moquant *foncièrement* de tout. Mais voilà ma condition *sine quâ non.* Rester à Paris pour trembler chaque matin d'être supprimé dans quelque nouvelle organisation, c'est l'antichambre de l'enfer ; je crois que tous les employés de province sont dans ce cas.

Je vous dis, pour ne pas l'oublier, que M. de Tracy m'a dit du

mal de Mac Intosh. C'est un homme qui ne voit pas nettement le rapport des peuples et des kings. Peut-être cela ne vous déplaira pas.

J'ai lu la phrase de votre lettre sur l'immortel Galiari à un Piémontais homme de goût, qui a été saisi d'un rire inextinguible; c'est le Cimabue d'un art dont Peregò, Fuentès, Landriani, Sanquiric, sont les Carraches. Mais je vous pardonne tout si vous faites votre journal. Ah! chien de paresseux! vous allez m'objecter le travail dont vous êtes surchargé. Songez au beau voyage d'Angleterre, en 1850, que payera M. Ridgeway.

Mais une commission à laquelle je tiens essentiellement, c'est que vous vouliez me rappeler au souvenir de madame C...; est-elle bien délivrée de cette triste jaunisse, si peu faite pour une jolie femme?

XXVII

A M. LE BARON DE M.... A PARIS.

Milan, le 3 janvier 1818

Je suis enchanté, ravi; rien ne peut payer de telles lettres. J'aime même la boueuse politique quand elle est traitée d'aussi haut. Vous ne m'en parlez pas assez au long. L'histoire de voir des gens inscrits *pour* parler *contre* a réveillé toutes les curiosités. Pour moi, je suis à peu près de l'avis de Quintus Fabius B... : le jury, en appel, me semble tout ce que ces enfants-là peuvent supporter; seulement, si le jury n'a pas prononcé soixante jours après l'arrestation des prévenus, on leur ouvre la porte et on leur souhaite le bonjour jusqu'à nouvel ordre. Hier soir, dans une réunion de onze personnes, on s'est occupé une demi-heure de la loi sur les journaux, qui a passé par cent quatre-vingt-deux contre cent trente et un Si vous voulez juger de notre fanal, cherchez la *Gazette de Lugano* chez Galignani. Mais, pour Dieu! parlez plus longuement de l'esprit politique de Paris.

J'en viens tout simplement à ce qui m'intéresse le plus. Je suis dans l'admiration de votre patience de mettre des notes marginales. Cela est exactement mon journal; j'en étais aux deux tiers, quand vous me fîtes lire l'article sur madame Dudeffant et celui d'Alfieri dans l'*Edinburg review;* pour mettre ces idées en circulation, je les ajoutai. Je ne nierai point que Stendhal n'ait eu souvent des *nerfs* à Rome; mais, dans ce siècle fardé, n'est-ce rien qu'un livre de bonne foi? Comment voulez-vous un portrait complet en deux cents pages? Sur la *vanité* des jeunes Français, nous ne sommes pas d'accord. Il est trop clair que ce n'est plus dans le jabot et dans les femmes qu'ils la mettent: mais c'est dans *tout. Paraître* est toujours plus pour eux qu'*être*. Voyez M... et tous nos amis de Cularo. Quant à la *ducomanie* de Stendhal, outre qu'elle est fort naturelle chez un homme d'une si haute naissance, un beau jour, pour n'*être pas reconnu*, il a multiplié par la quantité *comtes et marquis*, toutes les initiales citées. Songez que la noblesse d'Italie, excepté Venise, est plus riche que jamais. Il y a ici deux cents familles à cent mille francs de rente, qui en mangent trente. Retenez ce trait pour l'Italie de 1848. Les nobles y auront (et je m'en réjouis) l'influence *réelle* et constitutionnelle de richesses immenses. Aujourd'hui, il n'y a que les *comtes et marquis de Stendhal* qui reçoivent. Je vérifie, par toutes les anecdotes que j'entends, ce qu'a dit Stendhal; je n'ai pas changé d'yeux. Je voudrais vous tenir ici en présence des modèles. Quant au Piémont, Stendhal en savait trop pour parler.—C'est incroyable, mon meilleur ami en est.

M. Dalpozzo, maître des requêtes à Paris, ensuite premier président à Gênes, vient de se couvrir de gloire en faisant imprimer ici des plaidoyers ou consultations, pour mieux dire, qui dévoilent toute la vénalité *of the* (roman) *senate* [1]. Un peuple ainsi mené deviendrait le plus fourbe, le plus méfiant, le plus coquin de la terre en cinquante ans. C'est comme les Grecs d'Athènes gouvernés par l'esclave d'un eunuque noir. Je calomnie le kislar-aga, sa justice vaut mieux.

[1] Du sacré collége.

Autrefois les *puissants* avaient la *puissance*, et de plus le respect ; voyez M. de Choiseul. Maintenant ils n'auront plus que la puissance. Il faudra qu'ils baissent continuellement les yeux, ou, à chaque regard, ils seront obligés de mâcher le mépris. Si vous saviez ce qu'on dit de l'ami de Maisonette et des autres! Moi, je trouve le public injuste; il faut que ce soit bien fort.

Nous venons de faire une grande et très-grande perte. Sa Majesté s'est lassée du conseil aulique, et a nommé ou nommera des ministres comme à Paris. Elle a nommé M. de Saurau ministre de l'intérieur; il aura des chefs de division pour chaque royaume. Celui d'ici n'a pas inventé la poudre, au contraire; mais il a cinq cent mille francs de rente et une fille unique; il donne aux pauvres quatre mille francs par semaine; il ne pense qu'aux moines; il alla à Vienne, il y a deux ans, pour les redemander. Ce gouvernement, qui ne tombe pas dans les *concordats* et dans l'oubli du passé, lui refusa sa demande. Au retour, on ne trouva pas sur sa porte l'excellent mot *maison Bancal*, mais bien une figure de grandeur naturelle, en habit de cour et fort ressemblante à lui, comte Bassi... De chaque poche sortait une petite figure de moine et de religieuse, et lui, il embrassait de toutes ses forces un énorme *fiasco*, aussi grand que lui. Nous allons avoir le sage archiduc Reguier, et pour second un M. Guicciardi... ministre ou préfet de police ici sous l'usurpateur. Quelques personnes lui accordent un talent supérieur; mais tiendra-t-il les prêtres et les nobles comme notre comte de Saurau? J'en doute. Les quatre dernières années de ce pays-ci sont un *modèle*, mais c'est du talent perdu; ce qui est absolu n'est plus de mode.

5 janvier. — Voilà onze personnes qui viennent de décider un bien grand point (sur la presse). Puisque nos admirables ministres, avec une majorité aussi forte, n'ont pu avoir que onze voix, ils doivent voir que l'opinion veut le jury. C'est mûrer dans les cavernes intérieures du *Vésuve* un gaz inflammable, qui, là, est dangereux, et qui n'était rien exhalé dans l'air. Il fallait faire des jurés payant deux mille francs d'impôt. Nous ne serons pas du même avis; cela me semble une grande bêtise. Ne pouvait-on pas empêcher les élections de l'année prochaine? Il n'y a pas

moyen d'y tenir avec de tels jacobins. Ou bien nous réconcilierons-nous *de cœur* avec ces bons ultras? Éclaircissez-moi bien cette grande question. Dominique me disait qu'il se fiche d'être conquis; il aime mieux le jury pour la presse, et les Prussiens. Avez-vous regardé l'événement de la Wartburg le 18 octobre? L'Allemagne en est à son 1789. Que pense notre ami Maisonette? car je pense, moi, que tout son cœur n'est pas dans ses vingt-cinq mille francs. Nous n'aurons pas toujours des gens de génie pour ministres. M. de Choiseul était bien puissant; il a pour successeur l'infâme d'Aiguillon. Si les deux tiers des Français disaient qu'il est nuit à dix heures du matin, le king doit dire de même, si le métier lui plaît.

SPECTACLES.

Mais parlons spectacles, nous serons moins dissidents. Le 26 décembre, la Scala a ouvert. L'abonnement coûte cinquante francs jusqu'au 14 mai. L'opéra les *Deux Wladimir*, exécrable copie de *Mérope* et d'*Héraclius*, a une musique volée à l'Académie impériale de musique, *id est* savante, plate et ennuyeuse au suprême degré; c'est de Winter, jeune poulet de soixante-dix-neuf ans. Vous lui devez *Proserpine*. Le premier jour on a sifflé cette infamie; le second, cent billets donnés l'ont fait tolérer. Tandis qu'on le huait, il pleurait de joie. On applaudissait la fille naturelle de ce grand homme, mademoiselle Metzger, jeune créature criblée de petite vérole, laide et c.... au suprême degré, mais voix superbe. C'est un soprano, pas si haut que la Bonini; cela plairait à Paris. Madame Camporesi a une voix froide et magnifique. C'est peut-être la première après la sublime Catalani. La Marconi, contre-alto passable, plus laide encore que la Metzger. Madame Camporesi, avec des traits superbes, est déplaisante. — Le 18 janvier, nous aurons *Ciro*, de Rossini; ensuite un opéra de Soliva; et, le 14 mars, *Don Juan*, pour la troisième fois en deux ans.

A Venise, fiasco infâme aux deux théâtres *San Mosè* et *la Fenice*. Ils ont sifflé Tachinardi, Galli et la Festa. Les deux premiers sont des dieux *pour moi*. A Naples, l'*Armida* de Rossini

a eu le plus grand succès; mais on a été obligé d'aller le chercher à la campagne avec de la maréchaussée, et de le mettre en prison pour lui faire terminer la partition.

Le carnaval, à Naples, ne commence que le 12 janvier. — Je ne vous parle pas de beaucoup de petits fiascos dans les petites villes; on a de l'humeur, on la passe sur les acteurs.

BALLETS.

On a été sur le point de mettre en prison Viganò. Cet homme de génie ne sait pas composer sur le papier. Il a commencé *Dédale et Icare* le 4 août, et l'a fini le 25 décembre, en faisant répéter de dix heures du matin à six, et de dix heures du soir à quatre heures après minuit. *Dédale*, sifflé le premier jour, est comme les tragédies historiques de Shakspeare; ce n'est pas Racine ou Voltaire qui peuvent faire cela, l'action est *profondément vraie;* mais elle offre peu d'intérêt. Chaque jour, cependant, ce ballet a plus de succès. Les machines en sont pitoyables, les décorations mauvaises, excepté la dernière; c'est la cour de Neptune. Rien moins que des poissons dansants dans un palais de madrépores et de corail. Ce spectacle est magnifique et surtout singulier, mais ne peut pas se comprendre à Paris. Cela convient à mes nerfs et m'occupe pendant huit jours.

Le second ballet de Viganò a été aussi tellement sifflé qu'on l'a supprimé. Nous en aurons un nouveau le 12 janvier, et le 24 *Otello*, grand ballet. Il paraît que *Mirra*, que je n'ai pas vu, était un chef-d'œuvre; on pleurait. Remarquez que les tragédies de mon dieu, Shakspeare, donnent des ballets tout faits. Le *balabile*, les danses sont pitoyables, à l'exception de dix jeunes élèves charmantes. La pantomime de *Dédale* est très-bien jouée par Molinari (Minos), Pallerini (Procris), et surtout par la Grassi (Icare). Icare a quinze ans, et ses mouvements font... plaisir; c'est un grand bien.

Le petit théâtre *Re* nous a divertis par le *Roi Théodore*, mal chanté. Paisiello est bien gai; mais, après une demi-heure de cette musique, qui ravit d'abord, on est tout surpris de s'ennuyer. — Depuis deux jours, le *Comte de Comminges;* l'encre

est blanche auprès de cela ; la musique est du jeune Pacini, et a beaucoup de succès.

La chute de Tramezani a retenti ici. Stendhal n'avait-il pas raison ? — Madame Boroni, contralto, est une ci-devant maîtresse de Dominique. Son mari, M. C......., est ce courrier que je voulais vous faire protéger auprès de M. de... Si vous voulez une lettre pour elle et lui, vous aurez une lucarne sur le théâtre ; mais c'est un ton de dix degrés au-dessous d'Aglaé.

XXVIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 21 mars 1818

Quand je lis vos lettres, j'ai, pour un instant, le regret de n'être pas à Paris. Ce que vous me dites de la *place* est vrai ; mais je ne sais pas solliciter. Vous rappelez-vous l'effort que nous eûmes à faire sur nos caractères pour nous mettre en bas de soie et aller chez madame B......, et, quand nous fûmes chez le portier, nous restâmes tout pantois d'apprendre que depuis quinze jours elle ne recevait plus. N'est-ce pas là une maladresse insupportable, un manque absolu de talent ? Quand vous avez eu un oncle ministre, vous avez fait comme moi quand j'avais un cousin, vous avez réussi. De plus, vous êtes de la faction, si ce n'est dominante, du moins aimée en secret ; moi, je suis ouvertement un chien de libéral, pour tout potage. Vous souvient-il du mépris que Stendhal témoigne quand il est à Francfort : c'est un morceau de mon journal de Paris. Donc, je ne suis pas encore assez misérable pour aller admirer les rapports de messieurs tels. J'ai éprouvé, d'ailleurs, que pour tous les sots, je sens l'orgueil d'une lieue. Sans haïr personne, j'ai toujours été finement abhorré par la moitié de mes relations officielles, etc., etc., etc. Enfin l'Italie me plaît. Je passe, de sept heures à minuit, chaque jour, à entendre de la musique et à voir deux ballets ; le climat fait le reste. Savez-vous bien, monsieur, que depuis six jours nous sommes à quatorze degrés de Réau-

mur? Savez-vous qu'à Venise on vit *dà signore* pour neuf *lire*, et que cette *lira*-là vaut cinquante centimes? — Je vis encore un an ou deux à Milan, puis autant à Venise, et puis, en 1821, pressé par le malheur, je vais à Cularo, je vends la nue-propriété de l'étage de M. de Salvaing, dont B........ m'offrait dix mille francs cette année, et je vais tenter fortune à Paris. Otez-moi le sentiment de *mépris*, rendez-moi les *chevaux du Carrousel*, et me voilà. Vous me trouverez fou; mais que voulez-vous? tout ce qui en vaut la peine, dans ce monde, *est soi*. Le bon côté de ce caractère est de prendre une retraite de Russie comme un verre de limonade. Prenez-vous-en à vous-même, mon aimable ami, si je vous ai parlé aussi longuement du *moi*.

Aubertin a examiné votre balance. Il craint, comme vous, une *bêtification* à peu près inévitable. *Remède:* Cinq heures *exactement payées*, chaque semaine, et consacrées à un travail antiputride. Prenez: la nouvelle édition d'Helvétius, les quatre volumes de Tracy-Jefferson, total huit volumes, et lisez-moi cela cinq heures par semaine, montre sur table; lisez de plus les quatre *Edinburg review* chaque année.

D'après le tapage charmant que fait le livre de cet infâme défenseur d'Antinoüs [1], je ne doute pas que le chef des prêtres et tous les autres honorables...... ne veuillent se procurer un livre si bien pensé.

Faites-moi acheter la collection complète de mon cher *Edinbburg review* Cela fait vingt-sept volumes. Pour votre peine, gardez-en dix pendant six mois; car il ne me faudra pas moins pour dévorer les dix-sept autres. La moitié est à sauter net; mais le reste vaut un peu mieux que la façon de MM. V........, Auger et même Lacretelle. Cela bat diablement en ruine la ci-devant soi-disant littérature française.

Il ne manque au charmant Maisonette que de comprendre Jefferson (qu'il se garde bien de relire Montesquieu) et de se faire traduire huit articles de l'*Edinburg review*: par exemple, dans le nº 52, je crois, l'article sur la nouvelle édition du Swift, et les grands articles du nº 50, sur Dante, Pétrarque et lord Byron.

[1] C'est de lui même qu'il parle.

Le commencement de l'article de Maisonette sur Bombet est délicieux. Voilà la grâce française, l'urbanité que les deux chambres nous feront perdre; le *lourd raisonner* viendra à sa place. D'un autre côté, aux louanges près, qui sont excessives, l'article de C..... donne une idée plus approfondie du livre. Ne pourrait-on pas se rédimer du reproche d'immoralité par un cri de l'innocence persécutée? Une bonne réclamation, bien insolente, dans le *Journal du Commerce*, pousserait à la vente. Je suis comme l'huissier: « Frappez, monsieur, j'ai quatre enfants à nourrir. » Il faut répéter à ce public, si bien nommé *flasque*, qu'il doit, en conscience, acheter un livre si beau. Voyez donc si vous ne pourriez pas, entre deux passe-ports, accoucher d'un *cri de l'innocence*.

En juillet 1817, vous me disiez qu'il n'y avait pas eu de conspiration à Lyon. Rappelez-vous les instructions données au duc de Raguse; vous étiez tout Senneville alors. Et les trois fugitifs, en Suisse, que Watteville ne voulait pas rendre? Et cet ami vôtre, noblement employé à lui fournir de petits *complotins*? Je vous trouve changé. On saura qu'une *cour prévôtale* a fait fusiller vingt-huit pauvres diables dignes, au plus, d'un an de prison: où est le mal? Il est sublime qu'on discute publiquement et librement en mars 1818 des événements de juillet 1817. Savez-vous ce qui se passe encore? Moi, je le sais par les Anglais voyageurs.

Je vois trembler vos préfets, dont trente, encore, sont exécrables et vingt faibles. Savez-vous les progrès de la couleur verte à *Cularo*, et les prêtres portant aux nues B......., et lui disant au nez qu'il efface Bayard et Lesdiguières?

On m'écrit que C...... va être rappelé. — Cela est faux, me direz-vous. — Soit; mais on me l'écrit. — Dites-moi donc qu'on a peur de ces terribles *cinquièmes*, qui s'échelonnent dans l'avenir. Je ne vois pas de milieu: il faut être ou tyran de fer comme Bonaparte, ou raisonnable en laissant raisonner. Je ne crois pas que le cardinal de Richelieu lui-même se tirât d'affaire par un mezzo-termine. On peut amasser quatre millions et un duché, mais *intérim* la boutique va au diable. Je conclus qu'au fond du cœur vous êtes, sans vous en douter, un peu *ultra*. Moi, je veux la constitution actuelle, moins les deux noblesses, et plus le

jury pour la presse; plus encore, dater de la *troisième* année. Autrement, l'homme qui jouit d'une rente viagère ne peut aucunement lier son successeur. Cette phrase vous semble *triviale;* patience, vous la rencontrerez un million de fois d'ici à trois ans. La France aura la colique jusqu'à ce qu'elle accouche de cela; c'est l'avis, à peu près unanime, des voyageurs anglais. Au reste, la France sera bientôt le pays le plus heureux de l'Europe, sans aucune comparaison. Ce qu'on paye aux *alliés* ne signifie rien. Nous ferons une bonne banqueroute des deux tiers en 1830. Je crois, avec Jefferson, que c'est là la seule bonne politique. Autrement, vous ne manquerez pas de Pitt, que les immortels Lacretelle appelleront probes, parce qu'ils ne laisseront pas de quoi se faire enterrer. La moindre faute de *Timon* peut vous jeter dans une mer de sang. Les demi-*pacants*, les *riches paysans* sont enragés; et contre qui? et où est la force réelle? Je ne conçois pas que vous laissiez partir les étrangers. Point d'étrangers et point de concordat, l'un ne va pas sans l'autre. En ce sens, je suis de l'avis du Stanhope. Est-il mort, au moins? S'il peut se tirer des duels, il a un nom; mais le pas est difficile. Expliquez-moi donc cet enfantillage de renvoyer les étrangers? Probablement vos espions vous trompent par des rapports, ou ils vous flattent. Ayez donc des copies des rapports que les espions russes envoient à leur maître. Mais, bon Dieu! vous êtes abhorrés par toute la canaille; comment ne le voyez-vous pas? Une glace d'un pouce d'épaisseur vous sépare de 1793. Voyez donc que l'Angleterre est hors d'état de payer une nouvelle coalition, pendant deux campagnes; répondez un peu à ceci par vives raisons.

Ah! mon ami, quelle voix que celle de mademoiselle Elena Viganò! Figurez-vous que la loge de ma sœur lui a coûté, par grâce singulière, trente francs. Elena est fille de Viganò et sœur d'*Otello*, de *Myrra*, de *Prométhée*, et autres chefs-d'œuvre que j'adore. Canova, Rossini et Viganò, voilà la gloire de l'Italie actuelle. Elena est le premier amateur de l'Italie; elle a eu hier vingt-cinq ans. C'est bien là *il cantar che nell' anima si sente*. Sa voix légère est légèrement *appannata* (voilée) au premier air. Pour elle, c'est le *brio*, l'esprit, la coquetterie même. Je vais

chez elle depuis un mois et l'entends chanter chaque soir. C'est une véritable âme d'artiste; elle a fait des choses héroïques pour l'amour. Par exemple, veiller sept mois de suite un amant mourant, et étant à Venise pendant le blocus, traverser les postes autrichiens dans une gondole, être arrêtée vingt fois, et, enfin, voir cet amant, lequel au bout de sept mois d'étisie, est bien et dûment mort à Padoue. Voyez dans le journal du 22 et dans celui du 24 ou 25 les détails de son concert de ce soir. Toutes les dames de la ville l'abhorrent; car elle a le talent de reunir quinze hommes tous les soirs et quarante le vendredi; talent absolument inconnu ici. Une femme craint toujours qu'une autre lui *ruba il morous* (*l'Innamorato*). — Mon thermomètre est ceci: quand une musique me jette dans les hautes pensées sur le sujet qui m'occupe, quel qu'il soit, cette musique est excellente pour moi. — Êtes-vous sujet au même phénomène? Toute musique qui me laisse penser à *la musique* est médiocre pour moi.

24 mars. — Une musique détestable est celle de Winter, l'*Etelinda*, sifflée hier soir. Le ballet de Vigano, la *Spada di Kenneth*, roi d'Écosse, est bien joli. On avait trouvé *Otello* trop fort, trop plein d'action, trop *tetro;* la *Spada* est une fête pour l'imagination. La Pallerini et le jeune danseur Molinari vous feraient un vrai plaisir. Nous en avons bon besoin; toutes nos musiques de cet hiver ont été exécrables. Les génies sont *en monnaie* dans tous les genres.

Je vois dans les *Débats* le rappel du D....... Bon! mais le sous-préfet de Bourgoin? mais tous les sous-préfets de 1815, qui sont *verts?* Ah! vive la *Minerve!*

En terminant ces plates huit pages, je demande que vous m'en écriviez *deux*, pour ne pas laisser moisir les nouvelles. Voilà le vrai malheur de n'être pas à Paris.

XXIX

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Grenoble, le 14 avril 1818.

Stendhal vous a donné une peinture vraie du gouvernement

de Milan. Le maître, ennuyé de la chambre aulique, forme des ministères. Le comte de Saurau est ministre de l'intérieur; le comte Mellerio, riche bigot milanais, très-haï, est sous-secrétaire d'État, et est parti pour Vienne le 1er avril. Le comte Strassoldo (nom italien), du Frioul, est président du gouvernement. Il hait les nobles et le prêtres; il a pour vice-président le célèbre comte Guicciardi, le Talleyrand de la Lombardie. François Ier lui disait : « Je n'oublierai jamais que c'est à vous que ma maison doit la Valtéline. » — Guicciardi était l'homme à donner pour directeur à ce faiblissime Eugène. Il a quatorze enfants; il joue toute la journée aux jeux de commerce, avec des millionnaires, et, sans friponner, gagne quinze mille francs; il était sénateur.

L'archiduc Regnier, futur vice-roi, a trente mille francs de rente et occupe à Vienne un second étage. Ce serait un bon chef de division, minutieux à l'intérieur. On est étonné qu'avec autant d'instruction positive, avec toute une statistique dans la tête, l'on soit si aveugle aux conséquences les plus immédiates. Il a pour majordome, ou l'équivalent, le comte de Saint-Julien, homme d'esprit, qui connaît à fond l'Italie. Je connais plusieurs gens du gouvernement qui disent : « Les espions nous sont inutiles, nous sommes abhorrés; mais si d'ici à quinze ans les peuples italiens ne se voient pas donner la main par la Russie ou la France, ils nous rendront justice. »

Le gouvernement, en général, est fort bon. Dans le gouvernement de Milan, un peu moins de la moitié du royaume d'Italie, on fait le budget, plus on impose vingt-deux millions de francs qui font le bénéfice de l'empereur; je dis bénéfice, parce que cette somme arrive à Vienne dans sa caisse particulière. Il a une peur du diable d'être chassé. Tous les grands employés partagent cette crainte chimérique; ils conviennent tant qu'on veut des vices du maître et finissent en vous disant : « J'ai cinquante ans; j'ai toujours pensé à me retirer à soixante; pourvu que ça dure encore vingt ans, pour me payer dix ans de pension, je suis content. »

Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, c'est-à-dire depuis l'employé de six cents francs jusqu'à MM. de Budna, général, et

Strassoldo, président, tous croient sincèrement que, d'ici à vingt ans, l'Italie prendra une position *naturelle*, comme ils disent. Je n'en crois rien; en tout cas, la veille des assassinats, je filerai Prina serait vengé sur deux mille nobles. Ils disent que si la voiture, en France, n'a pas tourné, c'est qu'elle était lestée par les biens nationaux.

Jamais roi constitutionnel n'a subi d'éclipse aussi totale que *Cechin* (Franceschino), du temps de la gloire de sa Camera Aulica. Tandis qu'il était à Milan, l'on affichait des décrets signés par lui *à Vienne* avec cinq jours de date, et des décrets qui stipulaient le *contraire* de ce qu'il disait. Mais, comme le king de Sardaigne, il fait tout pour le *voglio*, comme on dit (pour la gloire du mot: Je veux).

Les nobles sont extrêmement mécontents; et, ne sachant de quel bois faire flèche, les assassins de Prina se font *libéraux*. Les prêtres sont furieux. Le comte Gaïsruck, archevêque de Milan, est un grand chasseur devant Dieu, et de plus un déterminé fumeur. On aura beaucoup de peine à l'empêcher de venir à la Scala en grande loge. L'évêque ou archevêque de Trente, auprès duquel il a été employé, aimerait mieux manquer à son bréviaire qu'au spectacle.

Les cris des nobles et des prêtres, ces grands ennemis de toute civilisation, auraient, je crois, converti à l'Autriche les esprits de ces riches et voluptueux bourgeois qui, à Milan, font le fond de la population; mais, par principe de justice et d'honnêteté, bête à l'allemande, le gouvernement a voulu appliquer à l'Italie les lois paternelles faites par les lourds habitants du Danube. — Par exemple: deux témoins suffisent pour faire un testament; deux fripons déposeront que madame de Valserre a donné tous ses biens, de vive voix, et en leur présence, à un troisième fripon absent, et cela suffit. — Les assassins et voleurs n'ont pas de défenseurs; la bonne âme des juges doit leur suffire, etc., etc.; enfin la législation des ânons et des oies appliquée à un peuple de singes malins et méchants.

Pour appliquer cette belle législation, on vient de renouveler tous les tribunaux, et de chasser six cents juges italiens qui, avec leurs familles, sont à la mendicité. Dans chaque tribunal,

il y a un tiers de juges allemands, mesure nécessaire, car les Italiens ne comprennent nullement l'esprit de lois aussi baroques.

Le renvoi des juges du pays a profondément choqué le peuple. Vous voyez que ce pays, quoique heureux, s'estime fort à plaindre. Leur richesse est incroyable. On a ordonné de raccommoder les balcons et de mettre des *consoles* ou arcs-boutants à ceux qui avaient plus de six pouces de saillie. Cette petite loi de police a fait reconstruire la moitié des façades de Milan. Sous un autre prétexte, les deux tiers des boutiques sont changées; en un mot, on regorge de richesses. Les banquiers *Ciani* ont gagné un million sur leurs soies, en quinze jours. Tout le monde a gagné en proportion, les soies ayant augmenté à Londres d'une manière incompréhensible; la cause en est au Bengale.

Ce qui augmente la richesse du Milanais, c'est l'incroyable absurdité des lois qui se succèdent en Piémont. Tous les gens riches viennent respirer Milan. Ce spectacle corrige un peu les Milanais de la manie de se croire malheureux. Milan est, dans le fait, une riche république, adonnée aux arts et à la volupté.

Voilà, je crois, mon cher philosophe, tout ce que je ne pouvais pas vous écrire de là-bas. J'oubliais deux hommes extraordinaires : M. Dalpozzo, que vous aurez vu à Rome, président de la Consulta, ou à Gênes, premier président, ou à Paris, maître des requêtes : c'est le Benjamin Constant du Piémont.

On imprime à Milan les *Opere d'un avvocato nativo Milanese;* c'est une suite de consultations qui forment la plus sanglante critique des arrêts du sénat de Turin, corps judiciaire fort respectable avant la révolution, et qui aujourd'hui passe pour archi-vénal. M. Dalpozzo a vingt-cinq mille francs de rente et la bonhomie ou l'ambition de rester à Turin. En février il y a eu grand conseil sur son compte; il s'agissait de le mettre à Fenestrelle pour quatre ans.

Le gouverneur de Turin, M. de Revel, vieux honnête homme de soixante-cinq ans, vient d'hériter de biens immenses d'un M. de la Turbie. Il a dit au conseil : « Mais enfin Dalpozzo dit-il vrai? — Oh ! il n'y a pas de doute. — En ce cas, nous sommes trop heureux d'avoir quelqu'un qui s'oppose un peu à tous ces

avocats. » C'est uniquement à ce propos que Dalpozzo doit la clef des champs; comme propriétaire, le Revel a craint le jugement du sénat. Dalpozzo n'allant pas en prison, on pourrait bien lui donner une place; c'est peut-être pour cela qu'il reste à Turin. C'est un homme aimable à force de raison. Je le voyais tous les soirs dans une loge, et il nous contait de drôles de traits. Le king est le meilleur homme du monde, et peut-être aussi dominé par ses ministres que s'il donnait les deux chambres; mais le *voglio !...* (l'honneur du mot *voglio*), me disait un Piémontais, homme d'esprit, en nous promenant sur la place du Château. — M. G. se fait moquer de lui; il fait l'amour à la Louis XIII et sans offenser Dieu. — Le ministre de Russie, ouvertement brouillé avec les ministres, a déclaré que dorénavant il habiterait Gênes; c'est une mauvaise tête. — Le comte de Lodi couvre le Piémont d'espions et me paraît fort adroit. Pour moi, je regarde comme extrêmement intéressant et utile que le Piémont reste *in statu quo*.

L'autre homme remarquable est le médecin Razori, un des conspirateurs de Mantoue, qui est sorti le mars. Pauvre comme Job, gai comme un pinçon et grand comme Voltaire, au caractère près. Razori a une volonté de fer. Je mets au premier rang des hommes que j'ai connus, Napoléon, Canova et lord Byron; ensuite Razori et Rossini. Il est médecin et inventeur, de plus poëte et écrivain du premier mérite. Il va vivre en faisant des livres; il traduit en ce moment de l'allemand. Conversation étonnante, figure usée, mais superbe, figure de camée. Si vous étiez moins encroûtés, vous auriez un homme comme cela pour huit mille francs à Paris. Ce serait le brochet qui ferait courir vos carpes; il troublerait un peu le concert de louanges réciproques que vos savants se renvoient sans cesse avec un accord si touchant.

Ce qui fait que je ne solliciterai que le plus tard possible, c'est que je passe trois soirées ou plus, par semaine, de onze heures à deux après minuit, avec madame Elena Vigano, fille du grand compositeur de ballets, et qui est le premier amateur d'Italie. Nous sommes là quinze ou vingt; on parle ou l'on se tait avec le plus parfait naturel; vous m'entendez, vous, qui

connaissez l'Italie, et Nina nous chante sept à huit airs, quinze ou vingt, quand le cœur lui en dit. Les trésors de la lampe merveilleuse ne pourraient payer, pour moi, les délices de ces soirées. Songez qu'on y va en bottes, archi-bottes, et que souvent je n'y prononce pas *un mot*. On s'étend sur un canapé, et on se *laisse charmer*. Le portrait de Nina, que Maisonette vous remettra, est une caricature ; c'est Bettoni, imprimeur célèbre, qui a fait ces lettres.

Je passe une heure ou deux dans la loge de M. Louis Arborio de Brême, fils du Brême qui a deux cent mille francs de rente, ami de madame de Staël, de M. Brougham, homme d'esprit et chef des *romantiques* italiens. A propos, la guerre des romantiques et des classiques va jusqu'à la fureur à Milan ; ce sont les *verts* et les *bleus*. Toutes les semaines il paraît une brochure piquante ; je suis un romantique furieux, c'est-à-dire je suis pour Shakspeare contre Racine, et pour lord Byron contre Boileau.— Pendant que j'en suis à M. de Brême, il faut que je vous parle d'une commission. J'avais bien juré de ne jamais donner de commission, mais celle-ci n'est pas pour moi, et vous la ferez si vous voulez. La veille de mon départ, M. Louis de Brême m'a rappelé que le célèbre Alessandro Verri, auteur des *Nuits romaines*, a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages. Sa famille, mécontente de lui, ne veut pas les publier ; mais Verri prévoyait le cas, et a laissé des doubles à un ami. Cet ami a envoyé ces manuscrits à M. L..., en priant ledit L... d'envoyer mille francs à Milan, ou de renvoyer les manuscrits. Ce M. L... est le traducteur en français des deux premières parties des *Nuits romaines* et, de plus, ultra. Voyez s'il vous convient de prendre un cabriolet, et de vous transporter rue Sainte-Marguerite, à l'effet d'obtenir une réponse dudit L..., qui ne répond plus depuis six mois. Probablement aucun libraire ne veut donner mille francs ; mais, dans ce cas, il faut qu'il vous remette les manuscrits. Au fond, ils ne sont pas imprimables en Italie.

Vous n'avez pas d'idée des propos des ultras : l'affaire Fualdès est une ramification de la conspiration Didier ; mes oreilles ont entendu cela. Donc ils meurent de peur. Tous les employés

dansent encore, quoique l'orchestre ait cessé de jouer.—On dit ici que M. de Senneville ne fera pas de brochure, et que B......, cet homme à talent jaune, va publier l'histoire du coup de main de Didier ; il est plus sûr qu'il imprime *De la justice et des lois d'exception en* 1815, titre impossible à remplir à Paris.—Je suis étonné de M....., dont je vous ai souvent parlé. Ce garçon-là ne lit rien, pas même les journaux ; son métier l'absorbe, et cependant il parvient tout seul aux vues auxquelles je n'arrive qu'aidé par nos Anglais voyageurs; par exemple, l'utilité, pour un État, de n'avoir aucun crédit et de faire banqueroute tous les dix ans. — Pour vous distraire de la politique, devenez romantique; les littérateurs actuels sont comme l'école de Bologne du temps de Francia : il faut un Louis Carrache pour les remettre dans la voie. — A propos, certainement que je veux une description des tableaux de Raphaël, cela est de première nécessité pour moi ; la *Chambre de saint Paul,* à Parme, et la *Vierge* de la bibliothèque, m'ont mis tout à fait du parti du Corrége, à mon dernier voyage ; j'ai besoin de me fortifier en Raphaël.

XXX

A M. LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 22 avril 1818.

Vous croyez que je me tiens pour battu par votre excellente lettre ? Très-peu. Je suis toujours pour la banqueroute, dans l'intérêt des moutons *et non du berger.* (*You will find me backed by Tracy.*)

Mais nous avons les beaux-arts, sur lesquels nous sommes d'accord. Devinez qui est censeur de tous les plats journaux qui s'impriment en Italie, et censeur très-sévère? L'archiduchesse Béatrix, jeune personne de soixante-cinq ans, à Vienne, qui, il y a trois ans, en sa qualité de dernier rejeton de la famille d'Este, persécutait le Tasse. Un opéra intitulé *Le tre Eleonore,* qu'on allait jouer, fut obligé de se nommer *Lope de Vega.*

Que je vous félicite de votre petit cabinet donnant sur ce joli

jardin; je connais le local pour avoir eu deux ou trois missions, en 1810, dans cette maison. Le jardin où vous lirez ceci me semblait rafraîchissant.

J'attends, pour le 30, les livres de Joubert, et j'attends comme la manne dans le désert, non sans m'être impatienté notablement; car je suis de votre avis : hors Londres et Paris, il n'y a pas de conversation. Il y a des monstres, des Canova, des Rossini, des Vigano; mais les lumières ne sont pas répandues.

Si vous pouvez, d'ici à deux ans, faire une fugue de deux mois dans l'étranger, pour voir le colosse aux pieds d'argile d'*en dehors*, peut-être que vous reviendrez méprisant encore plus nos gens. Voyez les trois ans de voyage de feu M. le baron de Montesquieu. En un mot, je prêche pour les voyages. Pour finir de vous prêcher, et le *journal*? — Quelle bonne chose que les Mémoires d'un homme non-dupe et qui a entrevu les choses! C'est, je crois, le seul genre d'ouvrages que l'on lira en 1850. On lira huit hommes de génie, car il n'y en a guère plus: ensuite du Saint-Simon, du Bezenval et du Duclos, toujours; on en tire le *jus* de la connaissance de l'homme.

Qu'est-ce que ceux de Lauzun? Comme ce Talleyrand écrit mal! Lauzun dira-t-il qu'il a couché avec M.... A.........? — Croyez-vous aux Mémoires de Morellet? — Quelque ennuyeux qu'ils soient, ses Mémoires aussi secs, aussi *ratatinés* que ceux de Bussy-Rabutin, pourront être curieux.

On dit ici Stanhope tué d'une balle et achevé à coups de poignard. Si le fait est ou devient vrai, donnez-moi des détails.

Même en admettant que les Anglais sont divisés en dix partis (moi, je n'en vois que trois), pouvez-vous nier que l'*Edimburg review* ne soit tirée à douze mille exemplaires? Donc, ce peuple est plus raisonnable que nous en politique. D'ailleurs, nous sommes ce qu'il était en 1660, sous Charles II; et cent cinquante ans d'éducation, n'est-ce rien? Donc, j'en crois plus dix Anglais que dix Français. C'est une erreur de vos *eunuques de Paris*, que la froideur soit de la sagesse. J'aimerai toujours mieux un Brougham passionné qu'un Bequey froid, et un sir Samuel Romilly que votre M. Desèze qui prend le pont du Gard pour un pont.

Monti vient de faire un ouvrage sur le dictionnaire de la Crusca. Cette pauvre langue italienne est engloutie par le français. J'ai ici le volume qui paraît de l'ouvrage de Monti; vous êtes profond dans cette partie; le port est bon marché, j'ai envie de vous l'envoyer.

Voici un fait : Faure a un champ de moine dans la plus belle position; c'est impossible de le vendre; tout le monde lui dit : *C'est un bien national*. Ne me niez-vous pas cela dans votre avant-dernière?

Adieu, mon cher ami. Encore une lettre ou deux avant le 20 mai, car je crains bien d'être enchaîné jusque-là. Par exemple, ce qu'on sait de l'assassin de lord Wellington.

Que pensez-vous de ce raisonnement, qui me semble sans réplique? — « Dans ce siècle, réunir les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice, c'est l'impossible. »

XXXI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, samedi 25 avril 1818.

Sautez de joie, je vous envoie la femme la plus aimable, la plus gaie, la plus naturelle, que Venise ait jamais produite. Enfin je vous envoie deux mois de bonheur et de folie, un épisode heureux à votre vie.

Hier matin, elle a formé le projet de partir demain; son père lui a accordé la permission. Le prétexte est de donner trois ou quatre concerts au piano; c'est le premier amateur d'Italie; elle est élève et amie de Rossini et de Michele Caraffa. Le but réel est de voir Paris; le rêve serait d'y être engagée dans la nouvelle troupe que l'on forme à Louvois. Dieu m'en préserve! L'Italie serait privée d'une de ses fleurs; mais vous êtes si obtus, vous autres Parisisiens, que je ne veux rien vous dire de ce divin talent. D'ailleurs, je dors; j'ai passé avec elle jusqu'à trois heures, et je me réveille à neuf pour écrire. N'allez pas croire que je

sois son amant, la place est prise; d'ailleurs, j'en jouis mieux comme ami.

Je lui donnerai des lettres pour vous, le complaisant S..., qui, à votre défaut, pourra la trimbaler, et même le père de sept enfants, quoique je compte peu sur lui. Cependant l'aimable A......, en la dirigeant dans la première emplette, si essentielle, d'un chapeau et d'une robe, lui rendrait un grand service. Si les sept enfants occupent trop cette maison, l'aimable Van Brosse y suppléera; avertissez ces deux personnages.

Au fond, elle a un peu de peur de se lancer à Paris avec un valet de chambre qui est allé à Lyon, et un vieux banquier arrivé hier de Livourne, et qui va à Paris passer cinquante jours, pour une banqueroute. Donc, le premier jour, double mesure de *blague* rassurante. Paër est l'ami de la famille.

De la famille de qui? Quoi, vous ne le voyez pas, de l'aimable, de la folle, de la divine Eléna Vigano. Si vous me faisiez un pareil envoi, je vous embrasserais quinze jours de suite, à la première vue. Je lui ai enflé Votre Excellence de la manière convenable. Elle arrivera le 25, le 26, le 27. Prévenez à l'*hôtel d'Italie*, place des Italiens, où je l'adresse. Je lui dis de manger à l'*hôtel de Bruxelles*. L'essentiel est de lui ôter la *peur* le premier jour; ce sera le grand service. Elle a un boisseau de lettres de recommandation.—Rendez-la contente de vos procédés. — Si vous pouviez exalter le père de sept enfants, de manière à lui faire faire l'effort incroyable d'aller, pendant deux jours, quand il rentre, à l'hôtel d'Italie, voir si elle est arrivée. — *Il faut lui ôter l'isolement et la peur dans le premier moment.* — Dites-moi vite, vite, ce que vous avez fait *di cotanto senno*.

TORICELLI.

XXXII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan le 16 mai 1818

Mon cher ami, cette femme charmante, et qui serait adorable

quand même elle ne chanterait pas comme un ange, madame Éléna Viganò, dont je vous ai envoyé le portrait si peu ressemblant, eh bien, vous allez avoir le bonheur de la voir !

Elle est folle de Paris ; elle a voulu absolument voir cette ville, et je crois que, pendant les deux mois qu'elle y sera, elle donnera quelques concerts. Vous entendrez la voix la plus aimable de l'Italie. Cet organe enchanteur vous mettra au courant de tout ce qui a été fait d'admirable depuis que vous avez quitté l'Italie.

Quoiqu'elle parle français comme un ange qu'elle est, peut-être les premiers jours ce grand nom de Paris lui fera-t-il un peu peur. (C'est là que votre Italien va briller.) Donnez-lui les conseils nécessaires pour se conduire au milieu de tant d'amateurs sans oreilles. Vous qui connaissez si bien le monde, vous pouvez guider d'une manière sûre madame Éléna Viganò ; elle a beaucoup de lettres de recommandation ; M. Paër est son ami ; cependant, je compte plus sur vous que sur tous les autres. Vous devez lui donner des directions pour réussir. Menez-la un samedi chez Maisonette, elle vous chantera deux airs et vous serez ravis. Plus elle chante, mieux elle chante ; cette voix si flexible, si miniature, s'anime et se fortifie en chantant ; elle est plus divine encore dans le douzième air que dans le premier.

Traitez madame Éléna Viganò comme ma sœur ; dès que vous l'aurez vue, vous trouverez que mes éloges sont bien au-dessous de la réalité.

Adieu, remerciez-moi bien vite.

H. Beyle.

XXXIII

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 17 juin 1818.

A toi, qui as vécu dans la société de madame de Staël, lorsque sa qualité d'exilée attirait de l'intérêt sur sa personne, j'a-

dresse quelques jugements inspirés par la lecture de l'ouvrage posthume qu'on vient de publier; j'en ai éprouvé une vive indignation. Ne penses-tu pas, avec moi, qu'il y a une infâme lâcheté à s'exprimer ainsi sur Napoléon à Sainte-Hélène?

Je suis loin d'avoir la plus petite partie des talents qu'il faudrait posséder pour discuter le mérite des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, de madame de Staël. Est-ce un bon ouvrage, ou seulement un ouvrage à la mode que ce livre, dont l'Europe vient de dévorer soixante mille exemplaires? C'est ce que je me garderai bien de décider; je me borne à avancer que deux cent quarante-huit pages du deuxième volume (page 172 à 420) contiennent plus de puérilités, d'absurdités, de non-sens de tout genre, et, si j'ose le dire, de calomnies, qu'aucun autre livre vendu au même nombre d'exemplaires.

Il me semble voir une femme dépourvue de sensibilité et surtout de la pudeur de la sensibilité, mais pleine d'imagination et d'esprit, sans aucune instruction autre que celle d'avoir lu Hume et peut-être Montesquieu sans y rien comprendre. Elle est lancée dans les salons de l'Europe, et passe sa vie avec les premiers hommes du siècle; elle accroche une phrase sur chacun des grands problèmes qui sont en discussion depuis trente ans. Mais, au milieu de cette cohue du grand monde qui fait le bonheur de cette femme mélancolique, sa véritable étude est celle des succès de salon et des caractères divers de ses amis.

La bonne compagnie ne peut être composée que de gens qui emploient aux jouissances fines de l'esprit et du cœur le temps que les autres classes sont obligées de consacrer au soin de leur fortune. La bonne compagnie est donc nécessairement aristocrate. Comment s'y prendra la fille d'un banquier genevois pour vivre avec des duchesses? Elle s'attachera au ministère comme à son patrimoine; elle ne pourra vivre sans avoir un ministre dans sa famille; elle parlera sans cesse de son père aux grandes dames, parce que, pour elle, c'est montrer ses parchemins.

Ce qui me persuade que les vues précédentes sont assez jus-

tes, c'est qu'elles rendent raison de l'étonnante bigarrure des *Considérations*.

Comme la tête de l'auteur ne savait tirer des conséquences de rien dans les matières sérieuses, son livre est une collection de phrases qui se touchent bout à bout, mais dont chacune contredit la précédente ; c'est un résultat naturel de sa manière de composer. Madame de Staël a casé dans sa mémoire toutes les phrases spirituelles qu'elle a dites et entendu dire sur tout depuis quarante ans.

Une chose qui me persuaderait que les étrangers ont, en effet, moins d'esprit que nous, c'est que son article sur Bonaparte est la seule chose plate qu'elle ait jamais écrite. Elle y cherche l'esprit, et quel esprit! — Enfin, quand même cet esprit-là vient à lui manquer, elle a recours aux phrases sentimentales et à ce qu'on appelle le style romantique. Quand madame de Staël, à force de chaleur de tête, était parvenue à déguiser un sentiment commun sous l'emphase de mots extraordinaires et singulièrement groupés, elle croyait fermement avoir fait faire un pas au style du siècle de Louis XIV ; c'était une maladie de famille. Je crois même qu'elle avait la prétention bizarre d'être jalouse des grands écrivains de cette époque, et que c'est là une des sources secrètes de sa haine pour Louis XIV; l'autre source, c'est que M. Necker n'aurait pas pu être ministre sous Louis XIV.

Nous arrivons à une question que je n'ose aborder : madame de Staël est-elle de bonne foi dans ce dernier ouvrage? N'avait-elle pas quelque autre objet en vue que le succès littéraire? N'y aurait-il point une contradiction éternelle entre ce livre, plein *du regret de la Révolution*, et les ouvrages qui lui ont fait sa réputation ?

La voix publique répondra bientôt pour moi. Un des inconvénients attachés à cette noblesse, que madame de Staël adora avec toute la ferveur d'un parvenu, c'est que, si d'abord on est accueilli sur parole, bientôt on est jugé sans appel. Si l'on a été hypocrite, si l'on a offert la vérité en holocauste, sous le voile de la candeur d'une belle âme que la fausseté révolte, si surtout l'on n'a pas reçu le salaire secrètement envié, le mépris est là tout prêt à arracher la couronne de roses du succès

et à la remplacer par les tristes couleurs réservées aux transfuges.

Mais, Dieu merci! toutes les femmes n'ont pas été infidèles à la cause du malheur. J'aime à me figurer cette noble madame Bertrand, vraiment noble par le cœur comme par la naissance, cette jeune femme, que je vis autrefois environnée de toutes les pompes du pouvoir, et aussi peu vaine de tant d'honneurs qu'une bourgeoise en eût été flattée; j'aime à la voir assise sur ce rocher à jamais célèbre, où elle est reléguée par l'amour conjugal, et où la suivent les cœurs et les respects de tous ses amis d'Europe. Je me la figure parcourant un instant un libelle, à cause du nom de son auteur, et bientôt le jetant à la mer avec dédain, et se disant avec un juste orgueil, malgré sa modestie naturelle: « Parmi les femmes existantes, je suis la première dans l'estime des Français! »

Les noms héroïques de mesdames Bertrand et de la Valette seront honorés par la postérité, tandis que ceux de mesdames de Staël et de Genlis iront se perdre dans la tourbe de ces âmes communes qui ne savent admirer la vertu que lorsqu'elle est employée au bénéfice du pouvoir.

C'était, cependant, il faut le dire, un spectacle curieux et attrayant que celui qu'offrait le château de Coppet, lorsque madame de Staël en faisait les honneurs. Le sentiment aristocratique d'appartenir à une société choisie, on doit l'avouer, entrait pour les trois quarts dans le charme de ces réunions. Cette femme unique improvisait au milieu d'une foule de gens qui se trouvaient tout fiers d'être là. Ce n'étaient point l'épanchement et la gaieté qui animaient le salon de Coppet; mais d'un côté l'affectation et de l'autre le plaisir d'entendre dire, sans préparation, des choses aussi étonnantes. J'admirais la sottise de Napoléon de n'avoir pas su gagner un être aussi séductible et destiné à produire tant d'effet sur des Français. Pourquoi, par exemple, ne pas lui offrir la place de madame de Pompadour, avec une dotation annuelle de deux préfectures et de cent places de juge ou de chambellan?

Peut-être est-il permis de penser que, dans ce cas, on n'eût pas écrit cette phrase si noble, et qui a fait presque autant de

plaisir en Angleterre qu'en France : « Le duc de Wellington, le plus grand général d'un siècle où Napoléon a vécu. »

Puisqu'on a publié un livre de madame de Staël, puisqu'on a ouvert une discussion sur son caractère, toutes les convenances permettent à chacun de dire son avis sur cette femme étonnante, mais sans vraie sensibilité, et qui, au fond, je le répète, avait l'âme d'un *parvenu*.

Les *Considérations* sont un livre habituellement *puéril* et souvent brillant. Ce qui en fait le mérite à Paris, c'est que c'est un libelle très-habilement fait contre Napoléon ; il y a cependant des traits d'ignorance incroyables.

Madame de Staël regarde l'aristocratie anglaise comme la perfection des gouvernements ; elle déclame sans cesse contre l'égoïsme; elle prétend, sans doute, se montrer supérieure à l'égoïsme en nous assommant, à chaque page, de l'*importance* de M. Necker. Madame de Staël adorait la noblesse, et les malins ne manqueront pas de dire qu'en parlant de son père elle *produit son titre de noblesse.*

Le principal mérite de madame de Staël est de bien peindre les hommes avec lesquels elle a dîné : Sieyès, par exemple. De plus, son livre contient un bon choix d'anecdotes; mais combien ce style *tendu* et *visant à l'effet* est au-dessous de sa charmante et entraînante conversation!

On ne sait ce qui trompe sans cesse madame de Staël. Est-ce une profonde et sotte ignorance des choses, est-ce sa haine contre le prisonnier de Sainte-Hélène ?

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette société qui l'admire tout haut et se promet d'avance les adorations de l'Europe et les honneurs de la vertu, comme extrêmement libérale, n'est rien moins que cela.

Madame la baronne de Staël répète, avec beaucoup d'agrément, mais à tort et à travers, ce qu'elle a entendu dire sur la politique à ses nombreux amis. On reconnaît toujours en elle la fille d'un parvenu, au respect aveugle qu'elle professe pour cette noblesse à laquelle sa famille ne put jamais atteindre. On pourrait croire que cette âme toute prétention, mais dont la principale prétention est d'être grande et généreuse, sait apprécier

les actions qui ont de la grandeur ; il n'en est rien ; on ne trouve, au contraire, qu'un acharnement bas et ridicule contre tous les grands hommes de notre glorieuse Révolution ; et, un instant après, madame la baronne de Staël exalte, comme des modèles parfaits de grâce et de véritable esprit, les faits les plus ridicules et les plus sots de l'ancien régime. Tout cela, pour en revenir au panégyrique d'un homme qui eut un petit talent et un orgueil immense[1].

Madame de Staël veut réconcilier sa gloire avec l'orgueil de *ses familles historiques*, et prouver que si la Révolution s'est faite, c'est contre l'intention de M. Necker : cette assertion est tout à fait digne de cette âme libérale et généreuse, qui admire lord Wellington comme le *premier général d'un siècle où Napoléon a vécu.*

Parmi les plus lâches calomnies que madame de Staël a réunies contre un grand homme malheureux, l'excès du ridicule a fait remarquer le passage où il est question de dépenses de l'État payées avec l'argent provenant des tributs levés sur l'ennemi vaincu. Si on fait le pénible effort de se rappeler les circonstances dans lesquelles ces phrases ont été écrites (1815 et 1816), on y trouvera réunis tous les genres de bassesse : la calomnie est d'un bête incroyable. Quoi ! la France payait, en 1801, ses routes et ses ports avec l'argent qu'elle devait trouver en Prusse et en Autriche en 1805 et 1806 !

Le grand homme qu'on calomnie est précipité par les destins au comble du malheur ; il n'y a donc nul danger à l'accabler. La nation généreuse dont on cherche à diminuer la gloire est précisément celle qui a fait le bonheur d'une petite étrangère pleine d'esprit, mais encore plus de vanité, en élevant son père au ministère. Cette étrangère a des prétentions toutes spéciales à la sensibilité, et c'est au moment même des massacres de Nîmes, c'est lorsqu'elle est environnée de protestants réfugiés et fuyant

[1] Voir la judicieuse histoire de M. de Montyon, intitulée : *Particularités et observations sur les ministres des finances les plus célèbres de France, depuis* 1660 *jusqu'en* 1791, ainsi que le livre de M. Bailleul, ancien député et digne de ce beau titre. (H. B.)

Trestaillons, le chef des sicaires royalistes du Midi, c'est lors qu'elle peut entendre les coups de fusil qui précipitent tant d'illustres Français dans la tombe, qu'elle ne trouve d'éloquence que pour célébrer *ses familles historiques* et maudire un gouvernement qui, du moins, n'a pas de Trestaillons à se reprocher.

Je relis cette page; je suis fâché de n'y trouver que des mots propres et des expressions que je suis prêt à justifier, le *Dictionnaire de l'Académie* à la main. — Voir ce dictionnaire aux mots : *Calomnie, Lâche, Bas, Ridicule.*

Il me semble que le meilleur ouvrage de madame de Staël est son livre sur l'*Allemagne.*

Delphine est un roman guindé, ennuyeux et atroce. Le génie de madame de Staël l'appelait à faire l'*esprit des lois* de la société de 1780. Tout ce qui se rapproche de ce sujet dans *Delphine* est charmant ; mais, pour peindre les passions d'une manière agréable, il est indispensable d'avoir une âme, et, de plus, une âme généreuse et vraie. Si l'on trouvait, par hasard, dans la littérature française un écrivain qui eût préconisé l'aristocratie après les massacres de Nîmes, qui eût calomnié Bonaparte après son exil à Sainte-Hélène, qui eût parlé jusqu'à la nausée de l'*amour passion,* tout en ayant l'air de suivre les habitudes de l'*amour-monarchique* de Louis XV, cet écrivrain, quelque piquant que fût son style, finirait par être peu lu, et peut-être même ne se sauverait du mépris que par l'oubli. L'invasion des idées *libérales* va amener une nouvelle littérature. La première qualité exigée par les nouveaux besoins de nos cœurs est la *franchise,* soit dans le caractère, soit dans les écrits. Je crains que le jésuitisme, plus ou moins adroit, ne soit, pour toujours, passé de mode.

L'*Allemagne* de madame de Staël pourra survivre une vingtaine d'années à ses autres écrits. Cet ouvrage tombera dès que nous aurons deux volumes bien faits et surtout bien écrits sur la littérature romantique. L'esquisse de madame de Staël est agréable, mais fausse à tous moments; c'est tout simple, elle ne savait pas l'allemand, et l'on peut croire qu'elle a fait son livre sur des analyses fournies par M. Schlegel.

Que dirions-nous d'un littérateur anglais qui jugerait nos

grands écrivains sans savoir un mot de français et en ne lisant que des traductions? Que serait-ce ensuite si cet écrivain avait la prétention de faire sentir aux Espagnols, par exemple, notre manière de sentir et surtout d'exprimer les passions? Il me semble qu'après ses prétentions au sentiment la prétention de juger la littérature allemande est une des plus singulières de cette femme distinguée.

Madame de Staël pouvait craindre que les écrivains allemands ne lui fissent cette objection accab'ante, et elle a fait preuve de jugement dans sa manière d'acheter leur silence; elle avait affaire à une nation pleine de prétentions au caractère, à l'originalité, et qui aussi a toute la vanité d'un parvenu. Elle a donc exagéré d'une façon comique le mérite des petits écrivains allemands. Les Aimé Martin et les Lacretelle d'Allemagne sont encore tout étonnés de se voir des écrivains célèbres.

Quant à Schiller et à Gœthe, aux vrais grands hommes, elle a connu et bien peint leur personne, mais elle ne s'est pas doutée de leurs écrits. Schiller, par exemple, est plein d'images sublimes qui, traduites d'une manière quelconque en français, sont d'un ridicule achevé; c'est tout simple, ce sont les transports d'une grande âme s'élançant d'un autre système de civilisation. Quelles bonnes traductions que madame de Staël se soit fait faire, elle n'a jamais pu se procurer la véritable pensée de l'auteur.

Si j'adressais ce langage au public, j'ajouterais le correctif suivant :

Je serais bien trompé et encore plus affligé si, en obéissant à mes sentiments pour un bienfaiteur aussi malheureux qu'il est illustre, j'avais pu faire douter un instant de mon juste respect pour les vertus sociales de l'austère auteur que je me suis cru dans la stricte obligation d'attaquer.

Si, emporté par ce qui m'a semblé l'évidence, j'ai pu me servir de quelque expression un peu trop vive envers ce que je considérais comme un mensonge, et un mensonge dirigé contre la plus grande infortune, j'en demande pardon aux mânes de l'auteur de *Delphine*. Ce n'est pas la faute de mon respect pour elle si j'ai cru que les talents nécessaires pour faire un bon ro-

man sont un peu différents de ceux qu'il faut pour écrire l'histoire.

Il n'y a pas encore un an[1] que la France a perdu et pleure madame de Staël. Trouvera-t-on peu délicat qu'une plume obscure mette un tel empressement à relever ses erreurs? — Mais elle s'est bien permis d'accabler de tout le poids de sa renommée européenne un grand homme, privé de sa femme et de son fils, emprisonné sous un climat meurtrier, voué à une mort lente et prochaine, et en proie à tous les malheurs que les hommes puissent infliger à un de leurs semblables!

Quand on aspire à la célébrité, on se soumet tacitement aux chances du manque de succès. Ce serait une singulière prétention que celle de vouloir échapper à cette loi si juste et si générale. Mais il y a tant de prétentions de tout genre dans les *Considérations*, que peut-être ses partisans auront-ils cette *prétention posthume*.

Pour moi, je n'ai que celle de ne pas avoir manqué à la politesse et au juste sentiment de mon extrême infériorité en combattant un ouvrage que je crois une mauvaise action.

XXXIV

A MONSIEUR R. COLOMB, A MONTBRISON.

Milan, le 10 juillet 1818.

J'ai la tête farcie d'écrits sur l'Espagne de 1808, de cette Espagne ignorante, fanatique, héroïque. Le sujet m'a fortement intéressé, et tu vas avoir quelques bouffées de la chaleur dont je me sens pénétré. Ce ne sont que des sensations isolées, sans ordre, sans suite. Veux-tu en savoir davantage? fais comme moi, lis de Pradt[2], Escoïquiz, l'Infantado, Cevalhos, Rocca, Azanza, etc.

[1] Madame de Staël mourut à Paris le 14 juillet 1817.

[2] *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne;* y voir, page 267,

Depuis quinze ans, la monarchie d'Espagne avait atteint un degré de ridicule inouï dans les annales des cours les plus avilies. L'aristocratie des nobles et des prêtres, qui seule peut faire le brillant de la monarchie, s'y laissait bafouer comme à plaisir. Un mari, un roi, donne successivement à l'amant[1] de sa femme :

1° Le commandement suprême de toutes les forces de terre et de mer;

2° La nomination à presque tous les emplois de l'État;

3° Le droit de faire par lui-même la paix et la guerre.

Si ce favori avait été un Richelieu, un Pombal, un Ximénez, un scélérat habile, on concevrait les Espagnols; mais il se trouva que c'était le plus stupide coquin de l'Europe. Ce peuple, qu'on prétend si fier, se voyait gouverné despotiquement par l'objet de ses mépris. Mettons à part toute fierté; que de malheurs généraux et particuliers ne devait pas amener un gouvernement aussi infâme! Notre aristocratie de France, avant 1789, devait être une république en comparaison de l'Espagne. Et cependant l'Espagne refuse une constitution libérale; et, ce qui est bien plus encore, une constitution garantie par le voisinage du souverain légitime et détrôné!

Il faut déjà être parvenu bien avant dans la vie, et avoir pour les hommes presque autant de mépris qu'ils en méritent, pour concevoir une telle conduite. Napoléon, qui avait vécu en Corse et en France, au milieu de nations pleines d'énergie et de finesse, fut, à l'égard des Espagnols, la dupe de son cœur.

L'Espagne, de son côté, manqua une occasion que la suite des siècles ne lui représentera plus. Chaque puissance a un intérêt (mal entendu, il est vrai) à voir ses voisins dans un état de faiblesse et de décadence. Ici, par un hasard unique, l'intérêt de la France et de la Péninsule, pour un moment, se trouva le même; l'Espagne avait l'exemple de l'Italie, que Napoléon avait élevée. Quoique la nation espagnole soit très-contente sur son fumier, peut-être d'ici à deux cents ans parviendra-t-elle à arra-

la célèbre conversation qui eut lieu à Bayonne, en mai 1808, entre Napoléon et Escoïquiz.

[1] D. Emmanuel Godoy, prince de la Paix, né à Badajoz en 1768. (R. C.)

cher une constitution, mais une constitution sans autre garantie que cette vieille absurdité qu'on appelle des *serments;* et Dieu sait encore par quels flots de sang il faudra l'acheter!

Au lieu qu'en acceptant Joseph pour roi, les Espagnols avaient un homme doux, plein d lumières, sans ambition, fait exprès pour être roi constitutionnel, et ils avançaient de trois siècles le bonheur de leur pays.

Supposons que Ferdinand VII se soit livré à l'empereur, comme Napoléon s'est livré aux Anglais à Rochefort (1815). Le prince espagnol refuse le royaume d'Étrurie; il est conduit à Valençay, séjour agréable et sain; et Napoléon, qui en avait appelé à la générosité si vantée du peuple anglais, est confiné sur un rocher où, par des moyens indirects et en évitant l'odieux du poison, on le fait périr.

Je ne dirai pas que la nation anglaise est plus vile qu'une autre; je dirai seulement que le ciel lui a donné une malheureuse occasion de montrer qu'elle était vile. Quelles réclamations, en effet, se sont élevées contre ce grand crime? Quel généreux transport de tout le peuple, à la nouvelle de cette infâmie, a désavoué son gouvernement aux yeux des nations? O Sainte-Hélène! roc désormais si célèbre, tu es l'écueil de la gloire anglaise. L'Angleterre s'élevant, par une trompeuse hypocrisie, au-dessus des nations, osait parler de ses vertus; cette odieuse action l'a démasquée; qu'elle ne parle plus que de ses victoires, tant qu'elle en aura encore. Cependant l'Europe est muette et elle accuse Napoléon, ou, du moins, elle semble écouter favorablement ses accusateurs. Je ne puis dire ma pensée. O hommes lâches et envieux! peut-on s'abandonner à trop de mépris envers vous, et, lorsqu'on est parvenu à être votre maître, ne fait-on pas très-bien de s'amuser de vous comme d'un vil gibier?

L'Espagne rencontra le hasard le plus heureux qui puisse se présenter à un pays profondément corrompu, et, par conséquent, pour longtemps hors d'état de se donner la liberté à lui-même. Donner à l'Espagne de 1808 le gouvernement des États-Unis aurait semblé aux Espagnols, qui sont les plus insouciants des hommes, la plus dure et la plus pénible tyrannie. L'expérience que Joseph et Joachim ont faite à Naples éclaircit la

question; ils ont été rois avec presque tous les ridicules du métier; mais ils ont été modérés et raisonnables; cela a suffi pour avancer rapidement dans ce pays le bonheur et la justice, et pour commencer à y mettre le travail en honneur. Remarque que la sensation pénible qu'un individu éprouve à rompre des habitudes vicieuses est également ressentie par un peuple. La liberté demande qu'on s'en occupe. Durant les premières années, cette gêne masque aux yeux des sots le bonheur qui doit résulter des nouvelles institutions.

Ainsi, pour l'Espagne, Napoléon était meilleur que Washington; ce qui lui manquait en libéralité, il l'avait en énergie.

Il y a un fait qui est palpable, même à l'égard des gens pour qui les choses morales sont invisibles. La population de l'Espagne, qui n'était que de huit millions quand Philippe II y entra, a été portée à douze par le peu de bon sens français que les rois de cette nation y ont introduit. Or l'Espagne, plus grande que la France devrait être plus fertile à cause de son soleil. Elle a presque tous les avantages d'une île. Quelle est donc la puissance secrète qui empêche la naissance de quatorze millions d'hommes? On répondra : C'est le manque de culture des terres. Je répliquerai à mon tour : Quel est le venin caché qui empêche la culture des terres?

Après la cession de l'Espagne par les princes de la dynastie que la guerre y avait placée quatre-vingt-dix ans plus tôt, Napoléon voulut réunir une assemblée, faire reconnaître ses droits par elle, établir une constitution, et, au moyen du poids et du prestige de sa puissance, donner le mouvement à la nouvelle machine. L'Espagne était peut-être le pays de l'Europe où Napoléon était le plus admiré. Compare ce système de conduite à celui de Louis XIV en 1713; vois surtout les correspondances des agents subalternes des deux époques, ministres, maréchaux, généraux, etc., etc.[1] Tu reconnaîtras que l'*envie* est la principale source du succès de madame de Staël et des libellistes actuels, et des dangers et des ridicules que l'ignoble vulgaire prodigue aux défenseurs du prisonnier de Sainte-Hélène.

[1] Voir Saint-Simon, le marquis de Saint-Philippe. (H. B.)

Les députés réunis à Bayonne reconnurent Joseph le 7 juin au soir. Le discours du duc de l'Infantado n'exprimant pas une reconnaissance formelle, Napoléon s'écria : « Il ne faut pas tergiverser, monsieur; reconnaître franchement ou refuser de même. Il faut être grand dans le crime comme dans la vertu. Voulez-vous retourner en Espagne, vous mettre à la tête des insurgés? Je vous donne ma parole de vous y faire remettre en sûreté; mais je vous le dis, vous en ferez tant que vous vous ferez fusiller dans huit jours..... non, dans vingt-quatre heures[1]. »

Napoléon avait trop d'esprit et de générosité pour exécuter cette menace. Dans le langage de l'armée française on appelle cela *emporter son homme par la blague;* ce qui veut dire éblouir un caractère faible.

Qu'on dise, après ce qui se passa à Bayonne, que l'appui des rois est dans leur noblesse! La noblesse, au contraire, est ce qui rend la royauté odieuse.

On a tant d'orgueil national, on est si *patriote* en Espagne, que même les prêtres le sont. Aujourd'hui, la moitié des généraux, qui se battent en Amérique pour la liberté, se sont élevés de la classe des curés; c'est une ressemblance de plus avec les Turcs. La physionomie du clergé est peut-être le trait qui sépare le plus l'Espagne du reste de l'Europe.

Si Napoléon eût fait pendre le prince de la Paix, renvoyé Ferdinand VII en Espagne avec la constitution de Bayonne, une de ses nièces pour femme, une garnison de quatre-vingt mille hommes et un homme d'esprit pour ambassadeur, il tirait de l'Espagne tous les vaisseaux et tous les soldats qu'elle pouvait fournir. Qui peut assigner le degré d'adoration auquel se serait abandonné un peuple chez lequel la louange devient un hymne et l'admiration une extase? Il est hors de doute que Napoléon fut séduit par l'exemple de Louis XIV. Une fois *provoqué à Iéna,* il voulut faire autant que le grand roi. Il changea de roi précisément chez la seule nation à laquelle cette mesure ne convient

[1] Voir le discours du duc de l'Infantado, dans le *Moniteur* du 18 juin 1808. Les héros castillans, auteurs de M. le duc, auraient eu quelque peine à s'y reconnaître. (H. B.)

pas. Les menaces, sans cesse renouvelées de M. de Talleyrand, eurent aussi beaucoup de part à sa résolution.

Au moment où Joseph entrait en Espagne et où Napoléon retournait triomphant à Paris, l'Espagne était déjà soulevée. Tandis que le conseil de Castille ordonnait une levée de trois cent mille hommes, un grand nombre de communes se soulevaient d'elles-mêmes.

Napoléon reçut à Bordeaux la nouvelle de la bataille de Baylen, où Castanos et Reding firent mettre bas les armes au général Dupont. C'était son premier revers : il en fut au désespoir. Ni la Russie, ni Waterloo, n'ont rien produit d'approchant sur cette âme hautaine. « Voler des vases sacrés, s'écriait-il dans sa fureur, cela se conçoit d'une armée mal disciplinée; mais signer qu'on a volé! » Et un instant après : « Je connais mes Français; il fallait leur crier : *sauve qui peut;* au bout de trois semaines ils me seraient tous revenus. » Il interrogeait les assistants : « Mais n'y a-t-il pas une loi dans nos codes pour faire fusiller tous ces infâmes généraux? »

XXXV

A MONSIEUR R. COLOMB, A MONTBRISON.

Milan, le 18 août 1818.

Te souvient-il encore de nos doctes bavardages sur la campagne de Russie, lorsque en mars 1814 un boulet autrichien nous eut réveillés si bruyamment dans notre petite chambre à Carouge? Par un retour sur cette fatale année 1812, voici quelques souvenirs qui t'intéresseront peut-être; si cela t'ennuie, tu auras bien, d'ici à deux mois, quelque poêle à allumer dans tes bureaux.

Il y a un peu plus d'un siècle que le sol sur lequel est bâti Pétersbourg, la plus belle des capitales, n'était encore qu'un marais désert, et que toute la contrée environnante était sous la domination de la Suède, alors alliée et voisine de la Pologne, royaume de dix-sept millions d'habitants. La Russie a toujours

cru, depuis Pierre le Grand, qu'elle serait en 1819 la maîtresse de l'Europe si elle avait le courage de le vouloir, et l'Amérique est désormais la seule puissance qui puisse lui résister. On dira que c'est apercevoir les choses de loin; voyez l'espace que nous avons parcouru depuis la paix de Tilsitt en 1807. Dès l'époque de cette paix, tous les militaires prévirent que s'il y avait jamais lutte entre la Russie et la France, cette lutte serait décisive pour un des deux pays, et ce n'était pas la France qui avait les plus belles chances. Sa supériorité apparente tenait à la vie d'un homme. La force de la Russie croissait rapidement et tenait à la force des choses; de plus, la Russie était inattaquable. Il n'y a qu'une barrière contre les Russes : c'est un climat très-chaud. En trois ans ils ont perdu par les maladies, à leur armée de Moldavie, trente-six généraux et cent vingt mille hommes.

Napoléon eut donc toute raison de chercher à arrêter la Russie, tandis que la France avait un grand homme pour souverain absolu. Le roi de Rome, né sur le trône, n'eût probablement pas été un grand homme, et encore moins probablement un souverain despotique. Le sénat et le corps législatif devaient tôt ou tard prendre de la vigueur, et certainement l'influence de l'empereur des Français serait tombée, à la mort de Napoléon, en Italie et en Allemagne. Rien ne fut donc plus sage que le projet de guerre contre la Russie, et, comme le premier droit de tout individu est de se conserver, rien ne fut plus juste.

La Pologne, par ses relations avec Stockholm et Constantinople, était, pour le midi de l'Europe, un boulevard formidable. L'Autriche et la Prusse eurent la sottise, et Louis XV l'ineptie de prêter les mains à la destruction du gage unique de leur sûreté future. Napoléon dut chercher à rétablir ce boulevard.

Peut-être l'histoire le blâmera-t-elle d'avoir fait la paix à Tilsitt; s'il pouvait faire autrement, ce fut une grande faute. Non-seulement l'armée russe était affaiblie et épuisée, mais Alexandre avait vu ce qui manquait à son organisation. *J'ai gagné du temps*, dit-il après Tilsitt, et jamais délai n'a été mieux mis à profit. En cinq ans l'armée russe, déjà si brave, fut organisée presque aussi bien que la française, et avec cet immense

avantage qu'un soldat français coûte autant à sa patrie que quatre soldats russes.

Toute la noblesse russe est engagée, de près ou de loin, dans l'intérêt commercial qui exige la paix avec l'Angleterre; quand son souverain la contrarie, elle le fait disparaître. La guerre avec la France était donc également indispensable du côté de la Russie.

La guerre étant indispensable, Napoléon eut-il raison de la faire en 1812? Il craignait que la Russie ne fît la paix avec la Turquie, que l'influence de l'Angleterre à Saint-Pétersbourg n'augmentât, et qu'enfin ses revers en Espagne, qu'il ne pouvait plus tenir cachés, n'encourageassent ses alliés à reconquérir leur indépendance.

Plusieurs des conseillers de Napoléon lui représentèrent qu'il serait prudent d'envoyer quatre-vingt mille hommes de plus en Espagne pour en finir de ce côté-là avant de *s'enfourner dans le Nord* (ce sont les paroles dont ils se servirent). Napoléon répondait qu'il était plus raisonnable de laisser l'armée anglaise en Espagne. « Si je les chasse de la Péninsule, ils viendront débarquer à Kœnigsberg. »

Le 24 juin 1812, Napoléon passa le Niémen à Kowno, à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes. C'était le midi de l'Europe qui cherchait à écraser son maître futur. Cette campagne commença par deux malheurs politiques. Les Turcs, aussi stupides qu'honnêtes gens, firent la paix avec la Russie, et la Suède, jugeant sagement sa position, se déclara contre la France.

Après la bataille de la Moskowa, Napoléon pouvait faire prendre ses quartiers d'hiver à l'armée et rétablir la Pologne, ce qui était le véritable but de la guerre; il y était parvenu presque sans coup férir. Par vanité et pour effacer ses malheurs en Espagne, il voulut prendre Moscou. Cette imprudence n'aurait été suivie d'aucun *inconvénient*, s'il ne fût resté que vingt jours au Kremlin; mais son génie politique, toujours si médiocre, lui apparut et lui fit perdre son armée.

Arrivé à Moscou le 14 septembre 1812, Napoléon aurait dû en partir le 1er octobre. Il se laissa leurrer de l'espoir de faire

la paix; l'héroïque brûlement[1] de Moscou, s'il l'eût évacué, devenait alors ridicule.

Vers le 15 octobre, quoique le temps fût superbe et qu'il ne gelât encore qu'à trois degrés, tout le monde comprit qu'il était plus que temps de prendre un parti; il s'en présentait trois :

Se retirer à Smolensk, occuper la ligne du Borysthène et réorganiser la Pologne.

Passer l'hiver à Moscou, en vivant avec ce qu'on avait trouvé dans les caves, et sacrifiant les chevaux qu'on aurait salés; au printemps, marcher sur Pétersbourg.

Troisièmement, enfin, comme l'armée russe, qui avait beaucoup souffert le 7 septembre[2], se trouvait éloignée sur la gauche, faire une marche de flanc par la droite, arriver à Pétersbourg, qu'on trouvait sans défense et sans nulle envie de se brûler. C'est dans cette position que la paix était certaine. Si l'armée française avait eu l'énergie de 1794, on aurait pris ce dernier parti; mais la seule proposition aurait fait frémir nos riches maréchaux et nos élégants généraux de brigade sortant de la cour.

Un inconvénient de ce projet, c'est qu'il fallait rester comme séparé de la France pendant cinq mois, et la conspiration Mallet a montré à quelles gens le gouvernement était confié en l'absence d'un maître jaloux. Si le sénat ou le corps législatif avaient été quelque chose, l'absence du chef n'aurait pas été fatale. Dans la marche de Moscou à Pétersbourg, tout le flanc gauche eût été libre, et Napoléon pouvait, un mois de suite, envoyer chaque jour un courrier et gouverner la France. Marie-Louise régente, Cambacérès chef du civil, et le prince d'Eckmulh, du militaire, et tout marchait. Ney ou Gouvion Saint-Cyr, à Mittau et Riga, pouvaient faire passer un ou deux courriers par mois; Napoléon lui-même pouvait visiter Paris; car une armée russe, en Russie, est nécessairement immuable pendant trois mois. L'homme ne peut se conserver dans ces froids terribles qu'en passant dix heures de chaque jour auprès d'un poêle; et l'ar-

[1] L'incendie de Moscou commença dans la nuit du 14 au 15 septembre.

[2] A Borodino.

mée russe est arrivée à Wilna aussi détruite que la nôtre.

Des trois partis à prendre, on choisit le plus mauvais. Mais ce n'était rien encore, on l'exécuta de la manière la plus absurde; Napoléon n'était plus le général de l'armée d'Égypte.

L'armée avait souffert dans sa discipline par le pillage qu'il avait bien fallu lui permettre à Moscou, puisqu'on ne lui faisait point de distributions. Rien n'est dangereux, avec le caractère français, comme une retraite, et c'est dans les dangers qu'on a besoin de discipline, c'est-à-dire de force.

Il fallait annoncer à l'armée, par une proclamation détaillée, qu'elle se rendait à Smolensk, qu'elle avait ainsi quatre-vingt-treize lieues à faire en vingt-cinq jours, que chaque soldat recevrait deux peaux de mouton, un fer de cheval et vingt clous à glace, plus quatre biscuits; que chaque régiment ne pourrait avoir que six voitures et cent chevaux de bât; qu'enfin, pendant vingt-cinq jours, toute insubordination serait punie de mort; tous les colonels et généraux, assistés de deux officiers, recevraient le droit de faire fusiller sur place tout soldat insubordonné ou maraudeur.

Il fallait préparer l'armée au départ par huit jours de bonne nourriture, avec distribution d'un peu de vin et de sucre. Les estomacs avaient beaucoup souffert dans la marche de Witepsk à Moscou; car, à force d'imprévoyance, on avait trouvé le secret de manquer de pain en Pologne.

Enfin, toutes ces précautions prises, il fallait regagner Smolensk, en évitant, le plus possible, la route qu'on avait dévastée en venant à Moscou, et dont les Russes avaient brûlé toutes les villes : Mojaïsk, Giat, Wiasma, Dorogobouje, etc.

Sur tous ces points on fit exactement le contraire de ce que la prudence ordonnait. Napoléon, qui n'osait plus faire fusiller un soldat, se garda bien de parler de discipline. L'armée, à son retour de Moscou sur Smolensk, était précédée de trente mille fuyards, prétendus malades, mais se portant fort bien les dix premiers jours. Ces gens gaspillaient et brûlaient ce qu'ils ne consommaient pas. Le soldat fidèle à son drapeau se trouva faire un métier de niais. Or, comme c'est là ce que le Français abhorre par-dessus tout, il n'y eut bientôt plus,

sous les armes, que les soldats à caractère héroïque et les nigauds.

Les soldats m'ont souvent répété dans la retraite, mais je ne puis le croire, car je ne l'ai pas vu, que, par un ordre du jour donné à Moscou, vers le 10 octobre, le prince de Neufchâtel avait autorisé tous les soldats qui ne se sentaient pas assez bien portants pour faire dix lieues par jour, à prendre les devants. Aussitôt les têtes se montèrent, et les soldats se mirent à calculer le nombre de jours de marche qu'il fallait pour se rendre à Paris.

XXXVI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 26 août 1818.

Per Dio! ceci passe la permission; les cieux sont devenus d'airain. La Nina est partie avant-hier pour Bologne; je pars dans une heure *per i colli di Brianza*, entre les deux branches du lac de Como, de Lecco à Como. Je voudrais bien, au retour, avoir une lettre de vous, quand vous devriez ne me rien dire de la conspiration; je parle de celle de Chapdelaine, que vous avez peut-être oubliée, mais que nous ne croyons véritable que depuis huit jours, qu'un Milanais est arrivé de Paris.

Mais le bon, le divin, sera l'histoire et les histoires de la Nina, que vous me devez en conscience. Elle m'a dit : « M. de M... a bien de l'esprit, mais il est méchant » J'en ai conclu qu'elle vous avait lâché pour M. le comte P......, père ou fils, et que vous aviez lancé l'épigramme. A la vie qu'il paraît qu'elle avait menée, il faut que quelqu'un ait été ami dévoué. La blâmerai-je? Parbleu non. Il s'agissait pour elle de rendre brillants les soixante-dix jours qu'elle a passés à Paris, et elle y a réussi; car elle est ivre de Paris, au point d'en offenser les bons Milanais, qui, de leur naturel, sont jaloux. Donc, huit pages sur la Nina; je ferai l'ignorant à son égard. En novembre, elle va à

Venise, où je l'irai voir en décembre. Au mois de février, elle revient ici pour un an, avec le papa, qui a quarante-quatre mille francs pour 1819, et qui est si bon, si généreux, si charitable, qu'il n'a jamais dix sequins. Imaginez qu'il fait des pensions aux frères de ses premières maîtresses. Quelle qu'ait été la Nina à Paris, elle est charmante, ici, par son naturel et par son chant.

Comment va le cher Maisonette? quand imite-t-il son patron, par un bon mariage, avec une dot de trois cent mille francs? Présentez-lui mes vœux à ce sujet.

De conversation sensée, ici pas l'ombre. Journaux rares; notre boussole, c'est la *Gazzetta di Lugano* et la *Minerve;* plus, mille huit cents Anglais qui nous passent sur le corps.— *Primo vivere, deinde philosophari.* Pour moi, je remplace le premier par le second. Je vis à peine, mais je n'ai cependant point de dette que mille quatre cents francs à Didot. Enfin, vaille que vaille, quand je n'ai pas de *nerfs,* c'est-à-dire quatre fois par semaine, je suis content.

Otello et la *Vestale* ont été des chefs-d'œuvre, comme nous n'avons rien en France depuis Voltaire. Le reste de nos opéras détestable. *Dorliska,* de Rossini, commun. Je m'imagine que Paër et Spontini sont jaloux de Rossini. Vif, généreux, brillant, rapide, chevaleresque, aimant mieux peindre peu profond que s'appesantir; sa musique, comme sa personne, est faite pour faire raffoler Paris.

XXXVII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 3 septembre 1818.

Hélas, non, je n'ai pas reçu cette substantielle lettre du 5 juin! C'est la première des vôtres qui finisse dans la pipe d'un caporal; et je jurerais bien que ce caporal est français. Si je l'avais eue, j'en aurais cru plutôt à la conspiration. Comment croire que des gens sans cœur, ni bras, ni jambes, conspirent? Si réel-

lement ils poussaient leurs intentions bénignes jusqu'à vouloir égorgiller, ceci produira un second 5 septembre[1]; c'est-à-dire que les nobles n'auront plus que les trois quarts des places, au au lieu des sept huitièmes.

Si cet effet avait lieu, je pourrais bien essayer d'obtenir une place de cinq mille francs à Paris. Le bâtard est pire que jamais, et il est secondé depuis peu par le ministre de la guerre. Les intendants militaires de Grenoble ne veulent plus me payer ma demi-solde de neuf cents francs, sous prétexte qu'ils ne voient ma face qu'une fois l'an, et que je suis notoirement absent : c'est le coup de pied de l'âne. Un douaire si bien gagné ! Je n'étais pas *absent* pendant mes douze campagnes! — Remarquez que, le corps de commissaires des guerres étant supprimé, Son Excellence ne peut pas avoir besoin de moi du soir au lendemain, et qu'il faut d'abord, pour jouir de mes talents, qu'elle me fasse nommer à une place par ordonnance; mais malheur aux vaincus ! Ce dernier trait m'a piqué.

Le tableau que vous me faites de l'agitation morale de Paris et des flots de l'opinion, qui déborde et renverse tous les vieux édifices, diminue la peine que j'aurais à me jeter dans ce gouffre ; cela ne se voit pas deux fois ; c'est la débâcle du Valais. Une fois jouissant des deux tiers de la liberté anglaise, on retombera dans un cours majestueux et tranquille encore comme l'Angleterre, de 1715 à 1760. Faites part de mon vœu à Maisonnette, et dites-lui que si *réellement* il y a un second 5 septembre, je désire une place. Je pense que je ne l'obtiendrai pas; qu'est-ce que douze campagnes sous l'usurpateur? Je n'en serais pas trop fâché. Je suis persuadé qu'à Paris je serais *haïssant*, c'est-à-dire malheureux. Je paye par cet excès de sensibilité désordonnée l'enthousiasme et le bonheur que j'ai trouvés dans plusieurs moments de ma carrière ; par exemple, à l'entrée à Berlin, le 26 octobre 1806. D'ailleurs, vous connaissez ma mortelle répugnance pour les *bas de soie*, et je m'éloigne chaque jour davantage de la jambe fine qui convient au solliciteur.

[1] Allusion à l'ordonnance royale du 5 septembre 1816, donnée par Louis XVIII. (R. C.)

J'ai trouvé les programmes de Viganò; mais si c'est pour mettre ses ballets, ils ne vous serviront *pas de rien.* Vous y voyez, par exemple, dans *Otello* : les sénateurs exprimant leur étonnement; mais *comment!* Voilà le talent de ce grand homme. Il a observé admirablement les gestes humains. Par exemple, au troisième acte de la *Vestale*, celle-ci se rend à son amant; la pantomime qui dure un quart d'heure est tellement vraie et tellement gracieuse, que, sans indécence, il... enlève tout le monde. Vous sentez que, dans un programme destiné à faire comprendre ce qu'on voit, on ne décrit pas; ce serait voler leur office aux yeux des spectateurs. C'est le premier homme de lettres venu qui fait ses programmes à Viganò. Celui d'un de ses principaux ballets n'a été fait qu'après le ballet, qui était délicieux, et Vigano eut toutes les peines du monde à dire ce qu'il avait voulu exprimer à M. Gherardini, le traducteur de Schlegel, qui voulait bien lui faire son programme. — Je parie que vous me trouverez exagéré. Si vous n'aviez jamais vu de tableau de Raphaël, que penseriez-vous des louanges qu'on lui donne?

Tenez-moi au courant des livres passables que vous lisez. Je trouve plats tous ceux qui nous arrivent de France; ce ne sont que des factums pour ou contre un parti, et la vérité y étant dite avec la crainte de M. de Marchangy, ils ne seront pas même bons pour l'histoire. Quand je considère qu'on ne parle pas en Angleterre des ouvrages de M. de Tracy, je regarde toujours à mes pieds pour voir s'il n'y a pas un chef-d'œuvre. Quelle critique fait-on des *Commentaires de Montesquieu?* Que le critique n'a pas volé son style à l'auteur.

Rien de neuf ici qu'un mauvais opéra de Rossini, *Dorliska;* c'est du mauvais Voltaire. Rossini, piqué des critiques qu'on lui a décochées à Paris, à propos de la Nina, veut aller y composer des opéras français, ce qui doit sembler séditieux à MM. Paër et Spontini. On vient d'engager pour Paris deux ou trois chanteurs du sixième ordre.

Dites-moi quelque chose du congrès; veut-on y anéantir la liberté de la presse? Ce serait bien fait; mais l'œuvre est difficile. Quant au reste, nous nous en moquons; que me fait que le Luxembourg soit à Guillaume ou à George?

Nous avons ici un nouveau journal : *il Conciliatore.* Je crois que cela sera plat pour vous et utile ici.

Duport donne un *concert* de danse, vendredi 13 septembre.

Adieu, un mot tous les quinze jours.

ROBERT frères.

XXXVIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Lac de Como, Tramezina, 24 octobre 1818.

Il faut que ce soit une chose bien merveilleuse que de pouvoir se rendre chaque matin ce superbe témoignage : « J'habite Paris et, de plus, par ma position, je sais quelques-uns des secrets d'une douzaine de faquins qui se croient du talent parce qu'ils ont de la puissance. » Si vous n'étiez pas transporté par ce noble sentiment, comment auriez-vous pu arriver à la belle imagination que je craignais qu'on arrêtât les ballets de Viganò pour les ballets eux-mêmes? Avez-vous reçu deux paquets dont chacun contenait *Otello*, la *Vestale*, *Myrra* et *Psami?* Un si gros paquet, adressé à un si grand personnage, ne sent-il pas d'une lieue la statistique, le rapport officiel, etc. ?

Si vous avez eu le temps de lire le chapitre d'Helvétius : *De l'esprit par rapport à différentes sociétés,* vous auriez compris que, quand je trouvais la France *pauvre,* je parlais de littérature. Vous me citez en réponse l'*Esprit d'association,* de M. de Laborde; vous aviez mieux à citer : la *Physique* de Biot est un ouvrage tout autrement supérieur. Demandez à Maisonette s'il n'est pas vrai qu'on appelle *littéraires* les ouvrages qui perdent vingt-cinq pour cent dans la traduction? Rien de moins littéraire que Laborde, si ce n'est B....... Tracy, lui-même, n'est littéraire que par la sublimité et la justesse des pensées. L'*Esprit des lois* ne fut littéraire que par le style divin. La preuve en est que Bentham, dont le génie est Montesquieu perfectionné, n'a jamais été cité comme augmentant les richesses *littéraires* de

l'Angleterre. Tout cela est encore vrai de l'administration militaire de Bayet. Reste donc le livre de madame de Staël[1], qui n'est que de la conversation écrite, ouvrage contradictoire et puéril, s'il en fut jamais, et à genoux devant le plus grand mal de la société actuelle, la *noblesse*.

L'ouvrage de B....... ou de Laborde peut vous donner beaucoup de plaisir; dans ce cas, vous avez raison de l'appeler sublime; l'erreur est d'ajouter que ce sont des ouvrages de *littérature*. L'un est de sèche jurisprudence, l'autre est tissu de mesquines conséquences de Ricardo et de Say, saupoudrées d'un peu d'esprit; mais, fût-il écrit par l'abbé Galiani, ce n'est pas là de la littérature.

C'est ensuite une erreur d'un autre genre que de croire que Lemercier et Chénier, gens enterrés en 1790, soient supérieurs ou seulement égaux à Viganò. Vous jugez de Viganò par Gardel; c'est exactement comme si vous jugiez de madame Catalani par mademoiselle Armand, ou de Raphaël par David, ou de Canova par M. Lemot. Un Français peut bien dire et *croire* que Lemot lui fait plus de plaisir que Canova. Mais à un tel homme on dit: Parlons de la *Minerve* et des élections. Certainement il n'y a personne en Italie capable d'écrire une page comme Benjamin Constant. Tout homme qui a un succès immense dans sa nation est remarquable aux yeux du philosophe. Je vous dis que Viganò a eu ce succès. Par exemple, on payait quatre mille francs par an les compositeurs de ballets; lui a quarante-quatre mille francs pour 1819. Un Parisien viendra qui dira : « *Fi, l'horreur!* » Il peut être de bonne foi; seulement je dirai tout bas: « *Tant pis pour lui.* » Si Viganò trouve l'art d'écrire les gestes et les groupes, je maintiens qu'en 1860 on parlera plus de lui que de madame de Staël. Donc, j'ai pu l'appeler grand homme, ou, du moins, homme extrêmement remarquable et supérieur, comme Rossini ou Canova, à tout ce que vous avez à Paris en beaux-arts ou littérature.

Ensuite, c'est une erreur de fait, et parce que vous le voulez

[1] *Considérations sur les principaux événements de la révolution française.*

bien, que vous réduisez à *deux* les poëtes de l'Angleterre. Si vous vouliez, *Crabbe*, et *Campbell*, et *Walter-Scott*, seraient aussi des poëtes, puisque leurs ouvrages en vers ont eu douze éditions, et qu'aucun d'eux n'est assez grand seigneur pour faire acheter ses ouvrages par flatterie. Si vous vouliez, je vous dirais que je ne vois rien en France de comparable à Monti et à Gœthe; mais vous me répondrez que je suis *burlesque*, que vous avez MM. Cuvier, Laplace, Berthollet, Gouvion-Saint-Cyr, le duc de Dalmatie, etc. Tout cela parce que vous n'avez pas lu attentivement l'*Esprit* d'Helvétius.

Vous trouverez ce que dessus ridicule, et nous n'en serons pas moins bons amis; au contraire, il n'y a rien de plus agréable que de se dire de bonnes injures. Le *Commentaire* sur Montesquieu contient exactement mon *Credo* politique. Lorsque l'auteur me donna le livre, il me dit de n'en pas parler; c'est pourquoi je vous le dis de Jefferson. Si on en fait une seconde édition, envoyez-m'en deux exemplaires.

Écrivez-moi au plus vite des détails sur l'Espagne; je suis à la Tramezina depuis dix-neuf jours, et vos lettres me rendent recommandable à vingt ou trente pauvres hères qui ont chacun un demi-million, mais qui ne font pas la dépense de l'abonnement à un journal français.

J'ai une chambre délicieuse, qui n'est séparée du lac que par une route de huit pieds de large, où viennent passer chaque jour cinquante personnes de la société répandue dans les cent *villas* qui ornent ce vallon délicieux. Dans la villa Sommariva, plus voisine de ma chambre que la vôtre ne l'est du café de Foy, j'ai cent tableaux médiocres, deux du Guide, deux de Léonard de Vinci et une statue de Canova. Le soir, société très-gaie, très-*musiquante*, très-*innamorata*, où je suis admis volontiers et sans avoir besoin de parler et de briller. Un de ces jours j'ai fait dix-huit parties de billard sans dire la valeur de dix lignes. Cette vie me coûte huit francs par jour; c'est à peu près mon revenu, et c'est un terrible argument contre l'idée d'aller augmenter le nombre des solliciteurs crottés.

Promettez de ma part une longue lettre au vicomte; c'est un Welche qui préfère la Cinti à la Nina. Que voulez-vous dire à de

telles gens? Qu'ils sont les dignes descendants des admirateurs de Boucher et de Rameau.

J'ai l'admirable ouvrage de M. Hallam, *Histoire du moyen âge du cinquième au quinzième siècle*, deux volumes. Il y a cent cinquante pages sur l'histoire de France que vous devriez faire traduire; cela est aussi bon que Thouret. (Thouret est un homme qui passe pour le meilleur historien de France, *en Italie*, et qui sera un cuistre à vos yeux accoutumés à l'esprit de l'*Histoire de Cromwell*.)

Vous autres qui vous croyez tant de talent, vous ne savez pas comme on se moque de vous pour l'affaire de Lyon. Sentez-vous que, horreur à part, c'est la conspiration [1] la plus ridicule qui ait jamais existé pour des gens qui, à cent lieues de là, font métier de tout savoir? Et vous vous croyez du talent! Vous avez bien mieux, morbleu! Vous avez du pouvoir et des *sonnettes*. *Gaudeant bene nantis.*

En attendant, voyez comme le pape se tire bien de sa conspiration de Macerata: rien de plus prouvé et de plus grave, car l'*infâme* parti carbonaro existe toujours, et cependant pas une goutte de sang. Cela était un peu plus sérieux que ces pauvres diables de patriotes de 1816, auxquels vous avez tout doucettement coupé le poing.

Nous avons ici un duetto sublime, chanté par Frédéric II exactement mis comme Fleury dans les *Deux Pages*, et une jeune femme qui lui demande la grâce de son amant, qu'on va fusiller. C'est Remorini et madame Camporesi. Si les brouillards de la Seine n'ont pas rouillé vos oreilles, achetez ce duetto chez Ricordi, de Milan, le premier marchand de musique d'Italie, et faites-le chanter à Paris. Les paroles ne signifient rien; cela peut aller à un père refusant un mariage à sa fille. Ce duetto est le début de Pacini, jeune compositeur de dix-neuf ans, fils du bouffon. Solliva est éteint. — Demain nous avons le *Pelerin blanc*, mis en ballet par le plat Gioja, le même dont le *Comte d'Essex*

[1] Cette conspiration, qui éclata à Lyon le 8 juin 1817, avait été organisée par l'autorité militaire, pour se faire un mérite de sa répression (R. C.)

m'a chassé de la ville, tant les tours de force et vingt chevaux qui galopent m'ennuyaient.

Il y a dans le n° 56 de l'*Edinburg review* un article excellent sur le Dante persécuté par les jésuites jusqu'en 1780; on l'a payé quatre-vingt-dix-sept louis à Foscolo, qui est à Londres.

Vous me devrez huit pages, rien que sur les intrigues des élections. Cette nation fait-elle son éducation? Jusqu'à quel point le *raisonnable* peut-il encore y être ridicule? — La collection des articles de Dussault, publiée par M. le chevalier Eckard, immortel auteur de l'*Histoire de Louis XVII*, vaut-elle la peine d'être lue? Je regarde Dussault comme le Fiévée du *classicisme*, le meilleur avocat d'une vieille platitude.

XXXIX

A MADAME G..., A MILAN.

Varèze, le 16 novembre 1818. (Remise le 17 novembre.)

Madame,

Je voudrais vous écrire une lettre un peu amusante, mais je passe ma vie avec de bons bourgeois qui s'occupent toute la journée du prix du blé, de la santé de leurs chevaux, de leur maîtresse et de leur casin. Leur grosse joie, leur bonheur si facile me fait envie; avec un cœur qui se contente de choses si grossières, comment faire pour manquer le bonheur? Et, cependant, ils errent au hasard, au milieu de ces écueils qui semblent si aisés à éviter, et eux aussi sont presque toujours malheureux. Ils ne s'occupent guère du monde qui nous intéresse, et qui est pour eux comme une terre étrangère. Une chose les a beaucoup frappés : ils prétendent être sûrs que madame A... a pris un amant; c'est encore un Russe qui a cette jolie femme; car il paraît décidé que M. de Pahlen a la petite L..., la Génoise. Donc, c'est un M. de B..., que je connais, très-joli garçon, mais peut-être l'être le plus sec qu'on puisse rencontrer, le plus affecté, le plus bavard, le plus égoïste, le plus à cent lieues du

sentiment, qui a persuadé à madame A... qu'il l'adorait et, qui plus est, qu'elle l'adorait. Ils passaient leur vie à lire des romans *sentimentaux* ensemble. Ici, elle n'écoutait pas un mot du spectacle pour être toujours à lui parler. Ceci est sûr, mais je doute du reste.

Le plaisir le plus vif que j'ai eu aujourd'hui est celui de dater cette lettre; j'espère, dans un mois, avoir le bonheur de vous voir. Mais que faire pendant ces trente jours? J'espère qu'ils passeront comme les neuf longues journées qui viennent de s'écouler. Toutes les fois qu'un amusement, qu'une partie de promenade cesse, je retombe sur moi-même et je trouve un vide effrayant. J'ai commenté mille fois, je me suis donné le plaisir d'écouter encore mille fois les moindres choses que vous avez dites les derniers jours que j'eus le bonheur de vous voir. Mon imagination fatiguée commence à se refuser à des images qui, désormais, sont trop liées avec l'affreuse idée de votre absence, et je sens que tous les jours mon cœur devient plus sombre.

J'ai trouvé un peu de consolation dans l'église de la madone del Monte; je me suis rappelé la musique divine que j'y entendis autrefois. Je m'en vais à Milan, un de ces jours, à la rencontre d'une de vos lettres; car je compte assez sur votre humanité pour croire que vous ne m'aurez pas refusé quelques lignes pour vous si indifférentes à tracer, si précieuses, si consolantes pour un cœur au désespoir. Vous devez être trop assurée de votre pouvoir absolu sur moi pour vous arrêter un instant à la crainte vaine de paraître encourager ma passion en me répondant. Je me connais; je vous aime pour le reste de ma vie; tout ce que vous ferez ne changera rien à l'idée qui a frappé mon âme, à l'idée que je me suis faite du bonheur d'être aimé de vous et au mépris qu'elle m'a donné pour tous les autres bonheurs! Enfin, j'ai besoin, j'ai soif de vous voir. Je crois que je donnerais le reste de ma vie pour vous parler un quart d'heure des choses les plus indifférentes.

Adieu, je vous quitte pour être plus avec vous, pour oser vous parler avec tout l'abandon, avec toute l'énergie de la passion qui me dévore.

HENRY.

XL

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 11 décembre 1818.

Lisez-vous le *Conciliatore?* Non ; car, 1° il est bête ; 2° il est *libéral.* Cependant, s'il paraît chez Galignany, lisez dans les six derniers numéros des articles signés : E. V., c'est-à-dire Ermès Visconti (le marquis). C'est sur le *romanticisme;* c'est-à-dire, sur cette question : « Voulons-nous la tragédie à la *Xipharès* ou la tragédie à la *Richard III?* » Ce M. Ermès passe pour le meilleur philosophe du pays. Votre attention, à vous autres Français, est absorbée par la politique ; pour quarante ans, la littérature va donc se réfugier dans les pays qui n'ont pas encore le bonheur de pouvoir appliquer à leur vilaine maladie le *mercure des deux chambres.*

Quand la France sera guérie, la littérature y reparaîtra aussi belle et plus vigoureuse que jamais, et la cause de Racine tient aux *carrosses du roi,* où M. de Chateaubriand nous apprend qu'il eut l'honneur de monter, avant d'aller écouter les bruits du désert.

Comparativement, la France va donc être littérairement stérile; car les *mezzo-termine,* si bons en politique, ne valent rien en fait d'arts. La poétique de madame de Staël est plus mauvaise que celle de la Harpe ou de l'*Edinburg review.*

La France est sur le grand chemin de la félicité; si on veut lui faire prendre les sentiers qui abrégent, la charrette versera. Au moyen de quoi, nous voilà presque d'accord, ce me semble. C'est un Anglais très-connu qui m'a convaincu de cette vérité. Il m'a loué *Henri Hallam,* que nous faisons venir. L'*Histoire de Philippe le Long,* l'inventeur des *communes,* et le portrait hideux et savantissime de la féodalité, que nous prêche M. de Villeneuve, ex-préfet, sont admirables. Ce serait pour Maisonette un livre ministériel, et en même temps une acquisition importante pour notre pauvre histoire de France.

Je viens de lire une lettre de l'aimable S...; sans écorner sa vertu, elle est la favorite de la reine, du roi, des princes, etc. Ils l'accablent de choses flatteuses à Munich; *ma poco di danaro.* Le jour de naissance d'Adélaïde S..., où elle a eu dix-huit ans, le prince royal [1] est venu chez elle en grand gala, et, en entrant, lui a dit avec majesté : « Je vous prie de vous mettre à genoux.— Elle s'y met tout étonnée.— Jurez-moi, devant Dieu qui voit tout, aujourd'hui votre jour onomastique, que, quoi qu'il vous arrive dans la suite, vous me regarderez toujours comme votre père. » — Elle n'est libre qu'en avril; vous l'auriez à l'Opéra-Buffa pour quinze mille francs; mais vous êtes trop barbares.

Grasset a été en Italie honnête homme et connaisseur; B... tatillon et friponneau. Il y avait à Varèze, ville de six mille âmes, quand j'y étais, un pauvre diable qui chantait Basile dans le *Barbiere di Siviglia* de Rossini; il était ridicule et connu dans la ville sous le nom de don Basilio, quand un beau matin nous avons appris que ce rare sujet nous était enlevé par la superbe Paris.

Vous avez la Chabrand, la Fodor et Pellegrini, dit-on. — J'ai vu hier la délicieuse Liparini; elle est bien changée; faites-lui chanter la *Contessa di Colle Ombroso;* partout ailleurs elle est mauvaise.

Le 26 décembre, nous avons ici la *Clemenza di Tito*, de Mozart, par Crivelli, la froide Camporesi, habillée en homme, et la froide Festa.

Adieu, écrivez, écrivez-moi donc.

[1] Le prince Louis, devenu roi de Bavière en 1825. (R. C.)

XLI

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 2 mars 1819.

Tandis que les affaires administratives et l'observation des mouvements de la politique absorbent ton attention, veux-tu savoir ce que deviennent mes idées? — Prends lecture de l'élucubration suivante.

En 1819, notre esprit ne se préoccupe pas assez, ici, en Italie, d'un phénomène des plus heureux pour notre littérature et pour nos arts; c'est que nous sommes la seule nation qui ait de l'*attention au service de la littérature.*

En France, on ne parle que de constitution et de lois organiques, d'*ultras* et d'*indépendants.*

En Angleterre, il faut bien comprendre le cas des ouvriers de Manchester, dont la révolte a rempli tous les journaux pendant l'été de 1818.

Ces pauvres gens, qui sont quarante mille, gagnent quatre shillings (quatre francs quatre-vingts centimes) par jour; c'est tout ce que leurs maîtres peuvent leur donner. S'ils leur donnaient quatre shillings et demi, les produits des manufactures anglaises, apportés sur le continent, seraient plus chers que les produits des manufactures du continent. Maintenant, grâce aux impôts qui ont été mis depuis 1792 pour humilier la France, un ouvrier anglais, travaillant quatorze heures par jour, *ne peut pas* vivre avec quatre shillings. C'est ce qui fait que sur six hommes qu'on rencontre dans la rue, à Londres ou à Bristol, un, au moins, reçoit l'aumône de la paroisse[1]. Croit-on qu'un pays

[1] Voir le singulier ouvrage intitulé *Vie de l'évêque Watson*, écrite par lui-même. C'est là que l'on voit *réellement* ce que c'est que l'aristocratie anglaise. Voir également les discours prononcés en 1818 à la chambre des communes, sur la question des pauvres. (H. B.)

rongé par un tel malheur ait du temps à donner à la littérature et aux arts? Il est bien moins près du bonheur que la France, qu'il a combattue avec un succès apparent. Il est bien moins heureux que l'Italie, où l'on a le temps de rire et d'aller applaudir Rossini. Remarquez que les trois quarts des hommes distingués, en tout genre, sortent de la classe pauvre qui, en Angleterre, n'a ni le loisir de lire, ni l'argent nécessaire pour acheter des livres.

Supposons qu'il naisse un génie hardi en Angleterre; au lieu de chercher à devenir un Shakspeare, il deviendra, s'il le peut, un lord Erskine, ou mourra sur la route.

Supposons qu'un Voltaire naisse à Paris; au lieu de publier la tragédie d'*Œdipe* et d'attaquer M. de la Mothe, il cherchera à connaître M. Benjamin Constant, et ensuite écrira dans le *Conservateur* ou dans la *Minerve*.

Savez-vous ce qu'on fait dans l'Amérique méridionale? On y ampute les jambes aux malheureux blessés avec des lames de sabre[1]. Voilà où en sont les arts utiles dans cette partie du monde.

Dans l'Amérique du Nord, on songe à faire de l'argent, et non pas à se procurer les douces jouissances des arts et de la littérature. Les premiers hommes du pays blasphèment les arts. Voyez cet Anglais si judicieux, Morris Birkbeck, parlant des chapiteaux de marbre que le gouvernement américain a fait venir de Rome pour les colonnes du capitole de Washington.

Voyez la discussion sur l'achat de la bibliothèque que l'illustre Jefferson offrait au public.

Trouve-t-on dans toute cette Amérique, si *prospérante* et si riche, une seule copie, en marbre, de l'*Apollon du Belvédère?*

Les grands génies, en Amérique, tournent directement à l'*utile*. Voilà le caractère de la nation; ils se font Washington ou Franklin, et non pas Alfieri ou Canova.

L'attention est partout pour les discussions d'utilité et de politique, et l'habitude de ces discussions rend impropre aux arts. Nous seuls, nous avons encore l'âme accessible aux douces sensations des arts et de la littérature

[1] *Monthly review*, par sir Richard Philipps.

Je n'hésite pas à le dire : dans l'état où en sont les choses, en 1819, le véritable siége de la littérature, c'est le pays qui, trois fois déjà, a civilisé le monde.

1° Au temps de l'antique Étrurie;

2° Sous Auguste;

3° Par le siècle de Léon X.

Pour prendre la place que la force des choses nous assigne, sachons être d'opinions différentes, sans devenir ennemis; laissons les basses injures à la canaille, et méritons une sage liberté.

Un bon livre, publié à Milan, ferait événement; à Paris, il serait étouffé par un pamphlet sur la conspiration de Lyon, de l'invention du général Cannel, et à Londres, par la discussion sur la loi pour l'émancipation des catholiques.

Allez publier aujourd'hui à Munich une belle tragédie, et vous verrez l'effet qu'elle produira.

C'est pour cela que la question du *romanticisme*, qui intéresse encore plus la France que l'Italie (car nos deux plus grands poëtes, le Dante et l'Arioste, sont archi-romantiques), que la question du romanticisme, dis-je, s'agite dans ce moment à Milan et non à Paris. Nous avons même vu, par la conversation du bal masqué, que ce mot *romanticisme* est arrivé jusqu'aux classes de la société qui ne comprennent rien à la littérature.

Prions Dieu que quelque homme de talent prenne ici la défense du *classicisme*, et force ainsi les *romantiques* à faire usage de tout leur esprit, et à ne laisser aucune erreur dans leur théorie.

RAISONNEMENTS LITTÉRAIRES A LA MODE EN 1819.

Cet homme n'est pas de mon avis : donc c'est un sot. — Il critique mon livre : donc il est mon ennemi. — Il est mon ennemi, donc c'est un scélérat, un voleur, un assassin, un âne, un faussaire, un mascalzone, un vil, etc., etc., etc., etc.

XLII

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 18 mars 1819.

Tâche donc de venir à Cularo en septembre prochain; nous pourrions nous y rencontrer. J'avais fait l'article suivant, pensant le mettre dans un de vos journaux; mais à qui s'adresser pour obtenir cette immense faveur? Vois s'il y a quelque parti à en tirer.

Que dans les beaux-arts il n'y a qu'un cas unique où le *romanticisme* ne soit pas applicable.

Qu'est-ce qu'élever une statue à un grand homme?

1° On se propose, par un sentiment de tendressse, de faire plaisir à son ombre, et de le récompenser ainsi de tout le plaisir qu'il nous a donné;

2° On se propose d'exciter les hommes à l'imiter;

3° Ou, enfin, d'éterniser les grandes qualités qui l'ont distingué.

Ici, je prie en grâce mon lecteur de regarder bien attentivement et bien froidement ce qui se passe dans son âme. Pour cela faire, la première chose nécessaire est d'avoir une âme.

Quand je m'approche de cette statue *in marmo bianco*, que j'aperçois à une certaine distance, sous les marronniers *del corso di porta Renza*[1], je sais bien que c'est à Appiani qu'elle est élevée, ou, si je suis étranger, deux mots d'inscription vont me l'apprendre.

Indiquez qu'Appiani fut un peintre, par quelque accessoire plus ou moins ingénieux, vous me donnerez le plaisir de deviner une énigme; mais, par cette petite jouissance, toute de finesse et de vanité satisfaite, vous retenez à terre mon âme qui brûlait de s'élancer vers le ciel; pour un instant vous ravalez mon âme à n'être que celle d'un *classiciste*.

[1] Cette statue se voit au musée de Brera.

Donnez à Appiani un geste qui exprime son âme et non pas son état, car vous ne pouvez donner l'idée de ses chefs-d'œuvre qu'en montrant son âme. Exprimer quelque chose de particulier à l'artiste : que, par exemple, il avait les cheveux frisés de telle ou telle manière, ou qu'il était bel homme, c'est imiter les peintres du quatorzième siècle, c'est faire une méprise; car est-ce pour son toupet (*ciuffo*) ou pour sa jolie jambe que le public lui élève une statue? C'est uniquement aux qualités de son âme et de son esprit qu'on rend un hommage immortel.

Si les traits que nous recevons en naissant de nos parents, si la physionomie qu'ensuite y impriment nos habitudes morales, exprimaient parfaitement et entièrement notre âme, je dirais : Faites un portrait de votre statue. Mais, comme il n'en est pas ainsi, une statue doit être un portrait embelli et doit présenter : 1° Assez de ressemblance; 2° autant que possible l'expression des *grandes qualités* que le public veut éterniser.

J'ai étudié très-attentivement le buste de Vitellius à Gênes, les têtes d'Aristide et de César aux Studj à Naples, les bons bustes del Campidoglio à Rome; j'ai cru voir :

1° Qu'il faut, dans la figure humaine, supprimer tous les petits détails qui n'expriment rien;

2° Laisser, avec soin, aux détails que l'on conserve, la physionomie de l'ensemble, le même degré de convexité dans les muscles. C'est ainsi que l'on fait le portrait pour la postérité.

Si le lecteur a la bonne foi et le talent de lire dans son âme, il y verra, je crois, que telle chose qui est intéressante dans la nature parce qu'il y a *réalité*, ne signifie rien dans les arts. Quoi de plus intéressant que de voir, à Montmorency, Jean-Jacques Rousseau écrivant, sur sa petite table, les lettres brûlantes de la *Nouvelle Héloïse*? Quel homme ne se fût pas arrêté pour jouir de ce spectacle? Faites-en un tableau, il intéressera peu; faites-en une statue, elle sera ridicule.

C'est que la sculpture fixe trop notre attention sur ce qu'elle entreprend d'imiter. Dans la nature, notre attention ne s'arrête pas à la perruque bien bouclée de Rousseau : dans la sculpture, elle nous fait rire. Vous venez de trouver dans la rue le rival qui veut vous enlever le cœur de votre maîtresse; vous lui avez

parlé, car vous êtes forcé de le ménager; dites-moi quelle forme avait le nœud de sa cravate.

Dans le marbre, que voulez-vous que me dise cette jambe et cette cuisse d'Appiani?

Nues, par des contours grandioses (comme dans la statue de Phocion), elles peuvent exprimer un caractère[1], et ainsi élever mon âme au sublime; mais vêtues à la moderne avec des bas de soie et des souliers à boucles, cette jambe et cette cuisse sont ridicules.

Pourquoi? je n'en sais rien. Pourquoi le tabac me fait-il éternuer? Mais le fait est sûr. Voyez à Paris le dégoût que donnent des centaines de statues traitées dans ce genre. Il ne se passera pas cinquante ans avant qu'on ne les ôte de leurs niches pour les reléguer dans quelque garde-meuble. Voyez à Saint-Paul de Londres la statue habillée du père du *romanticisme*, le célèbre Johnson.

Je me trompe peut-être; peut-être suis-je égaré par les habitudes de mon âme, et je déclare impossible *pour tous* un plaisir qui est seulement impossible *pour moi*[2]; mais il me semble qu'ici le *romanticisme* n'est pas applicable. Il faut le *nu*, car le nu est le *moyen* de la sculpture.

Mais, me dira-t-on, que concluez-vous sur le monument d'Appiani qui, dans ce moment, occupe tous les esprits? — J'aurais bien envie de ne pas conclure. En effet, quels sont mes titres pour oser contredire tant d'artistes si respectables et si justement célèbres? Cependant, pour ne pas avoir l'air de parler sans avoir d'idée arrêtée, je dirai qu'il me semble convenable:

1° D'élever une statue à Appiani sur le bastion de porta Renza;

2° Qu'elle soit à demi nue et drapée à l'antique, comme la statue de Phocion ou celle d'Aristide;

3° Que son geste et son regard expriment une admiration douce et tendre pour les grâces de la nature;

[1] L'ensemble des habitudes morales, et non pas une passion. (H. B.)

[2] Ecco l'errore dei classicisti di buona fede, vecchi per la più parte. La generazione che va formandosi a Pavia, non avrà le stesse abitudini, e di qua dieci anni la vittoria è sicura. (H. B.)

4° Qu'une de ses mains soit appuyée sur un groupe des trois Grâces, de quatre-vingts centimètres de proportion;

5° Qu'à ses pieds l'on voie une palette, des pinceaux et une inscription non en latin, en grec ou en syriaque, mais en italien simple et clair :

A Appiani, le peintre des Grâces.
Né à Bozizio en 1757,
Il mourut à Milan en 1816.

XLIII

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS DIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 1er avril 1819.

Qu'auras-tu pensé du mot *romanticisme* qui s'est égaré, je crois, dans la longue dissertation que je t'ai adressée le mois dernier? — Quoi qu'il en soit, je t'envoie une sorte de petit traité sur ce que j'entends par le *romanticisme* dans la musique. Un jour, probablement, tu visiteras l'Italie; il est bon que tu saches d'avance quelles sont les idées qui y ont le pas.

S'il semble au premier coup d'œil que le romanticisme ne peut pas s'appliquer à la musique, c'est qu'il s'y applique trop; c'est que, dans cet art charmant, où nous avons la bonne habitude de n'applaudir que ce qui nous fait plaisir, le *classicisme* nous semblerait trop ridicule. Nous ne connaissons pas la musique des Grecs, et l'on n'écouterait pas un instant à la *Scala* la musique qui ravissait nos pères en 1719.

Il me semble que la musique nous fait plaisir en mettant notre imagination dans la nécessité de concevoir certaines illusions. Lorsque nous entendons de la musique que nous connaissons déjà, notre esprit, au lieu de s'abandonner à de délicieuses illusions au profit de la passion qui nous subjugue dans le moment, se met à comparer le plaisir d'aujourd'hui avec le plaisir

d'hier; et, dès lors, le plaisir d'aujourd'hui est détruit; car la sensibilité ne peut faire qu'une chose à la fois.

Cimarosa, Piccini, Sacchini, Galuppi, ont fait chacun trente opéras; de ces cent vingt opéras, cinquante à peine ont été joués à Milan : et quand ont-ils été joués? Vers 1780, quand nos pères étaient encore à l'université. Donc nous n'en avons pas la moindre idée, et cependant nous ne pouvons pas les souffrir.

Pourquoi? c'est qu'au lieu de jouir nous comparons; or la *comparaison* est ce qui tue la musique. Quand l'on nous donne le *Barbier de Séville* de Paisiello ou la *Secchia rapita* de Zingarelli, nous comparons le style de cette ancienne musique au style moderne des Rossini, des Mozart, des Mayer.

Qu'arrive-t-il de là? c'est que nous applaudissons avec fureur le *Barbier de Séville* de Rossini, qui ne présente autre chose que les idées de Cimarosa habillées à la moderne.

N'allez pas croire que je n'admire pas Rossini; je crois qu'avec Canova et Viganò il est maintenant l'honneur de notre belle Italie. J'avoue que ce n'est qu'après l'avoir adoré pendant cinq ou six ans que je me suis senti le courage de le critiquer. Mais, enfin, je suis obligé ici de faire voir que, comme les femmes décident pour le moins autant que les hommes du mérite de la musique, il n'entre point de *pédanterie* dans le jugement du public, et que, par conséquent, il est ultra-romantique. Ce qui plaisait à nos pères en 1790 ne nous plaît plus en 1819, trente ans plus tard.

Mon sentiment particulier, c'est qu'il entre un peu d'*affectation* dans ce dégoût du public pour la musique ancienne. Il y a certaines *cantilènes* qui expriment les passions. Par exemple, la *jalousie* est exprimée par l'aria *Vedro mentr' io sospiro*, que chante le comte Almaviva dans les *Nozze di Figaro*, de Mozart; ces *cantilènes*-là ne peuvent pas vieillir en trente ou quarante ans, et j'avouerai que dans tout l'*Otello* de Rossini je ne trouve rien qui exprime aussi bien la jalousie, ce tourment des cœurs tendres, que cet air : *Vedro mentr' io sospiro.*

Le public est ennuyé à mort des opéras sérias que l'on continue à donner à la Scala, pendant le carnaval, par le classicisme le plus ridicule, uniquement parce que cela plaisait à nos pères

vers 1770. D'ici à deux ou trois ans, chacun osera dire ce qu'il sent, et nous aurons alternativement un opéra séria et un opéra buffa. Alors on sera obligé de revenir au génie de la gaieté, on reprendra les chefs-d'œuvre de Cimarosa, et seulement on priera Rossini, ou quelqu'un de ses élèves, de renforcer un peu l'harmonie des accompagnements.

Cet hiver, nos dames, en bâillant à mourir de tous les opéras sérias dont on nous a assommés, se consolaient de temps en temps en chantant : *Ci penserà il marito.* Elles empruntaient ce souvenir au *Rivale di se stesso*, le seul opéra vraiment bouffe dont on nous ait régalés depuis longtemps.

Cet hiver, la Camporesi *che ci faceva sbadigliare col mezzo degl' Illinesi* aurait pu nous charmer par *Don Giovanni*, au moyen duquel madame Camporesi et Crivelli ont fait gagner *dieci mila luigi* à l'*impresario* de Londres. Le *Matrimonio segreto* est trop connu pour le donner de longtemps, mais enfin c'est un opéra très-comique, et l'on sait que Crivelli et madame Camporesi l'ont chanté avec succès à l'étranger. Donc ils auraient chanté à peu près aussi passablement un autre opéra de Cimarosa, aussi comique et moins connu.

Je conclus : nous avons assez de sérieux *a casa*, nous voulons du comique à la Scala. Il faudrait que la *nova impresa* fût obligée à donner alternativement un opéra buffa et un opéra séria. Cet hiver, pour nous égayer, nous avions tous les soirs trois tragédies à la Scala [1].

J'ajoute que le carnaval prochain, puisque nous avons le bonheur d'avoir Rossini, au lieu d'un opéra séria, il faut lui demander un opéra buffa, et que le libretto de cet opéra buffa ne soit pas une traduction du français, mais une chose *vraiment italienne*, adaptée à nos mœurs, et, par là, vraiment romantique.

[1] Gl' Illinesi, Acbar grand Mogol, ed il ritorno del Pellegrino.

XLIV

A MADAME ..., A ***.

Varèze, le 7 juin 1819.

Madame,

Vous me mettez au désespoir. Vous m'accusez à plusieurs reprises de manquer de délicatesse, comme si dans votre bouche cette accusation n'était rien. Qui m'eût dit, lorsque je me séparai de vous, à Milan, que la première lettre que vous m'écririez commencerait par *monsieur*, et que vous m'accuseriez de manquer de délicatesse?

Ah ! madame, qu'il est aisé à l'homme qui n'a pas de passion d'avoir une conduite toujours mesurée et prudente ! Moi aussi, quand je puis m'écouter, je crois ne pas manquer de discrétion ; mais je suis dominé par une passion funeste qui ne me laisse plus le maître de mes actions. Je m'étais juré de m'embarquer, ou au moins de ne pas vous voir, et de ne pas vous écrire jusqu'à votre retour ; une force plus puissante que toutes mes résolutions m'a entraîné aux lieux où vous étiez. Je m'en aperçois trop, cette passion est devenue désormais la grande affaire de ma vie. Tous les intérêts, toutes les considérations ont pâli devant celle-là. Ce funeste besoin que j'ai de vous voir m'entraîne, me domine, me transporte. Il y a des moments, dans les longues soirées solitaires, où, s'il était besoin d'assassiner pour vous voir, je deviendrais assassin. Je n'ai eu que trois passions en ma vie : l'ambition de 1800 à 1811, l'amour pour une femme qui m'a trompé de 1811 à 1818, et, depuis un an, cette passion qui me domine et qui augmente sans cesse. Dans tous les temps, toutes les distractions, tout ce qui est étranger à ma passion, a été nul pour moi ; ou heureuse ou malheureuse, elle remplit tous mes moments. Et croyez-vous que le sacrifice que je fais à vos convenances, de ne pas vous voir ce soir, soit peu de chose? Assurément je ne veux pas m'en faire un mérite ; je vous le

présente seulement comme une expiation pour les torts que je puis avoir eus avant-hier. Cette expiation n'est rien pour vous, madame; mais pour moi, qui ai passé tant de soirées affreuses, privé de vous et sans vous voir, c'est un sacrifice plus difficile à supporter que les supplices les plus horribles; c'est un sacrifice qui, par l'extrême douleur de la victime, est digne de la femme sublime à laquelle il est offert.

Au milieu du bouleversement de mon être, où me jette ce besoin impérieux de vous voir, il est une qualité que cependant jusqu'ici j'ai conservée, et que je prie le destin de me conserver encore, s'il ne veut me plonger, à mes propres yeux, dans le comble de l'abjection : c'est une véracité parfaite. Vous me dites, madame, que j'avais si bien *compromis* les choses, samedi matin, que ce qui s'est passé le soir devenait une nécessité pour vous. C'est ce mot *compromis* qui me blesse jusqu'au fond de l'âme, et, si j'avais le bonheur de pouvoir arracher le trait fatal qui me perce le cœur, ce mot *compromis* m'en eût donné la force.

Mais non, madame, votre âme a trop de noblesse pour ne pas avoir compris la mienne. Vous étiez offensée, et vous vous êtes servie du premier mot qui est tombé sous votre plume. Je prendrai pour juge, entre votre accusation et moi, quelqu'un dont vous ne récuserez pas le témoignage. Si madame D..., si la noble et sublime Métilde, *croit* que ma conduite de samedi matin a été le moins du monde *calculée* pour la forcer, par le juste soin de sa considération dans ce pays, à quelque démarche ultérieure, je l'avoue, cette conduite infâme est de moi, il y a un être au monde qui peut dire que je manque de délicatesse. J'irai plus loin. Je n'ai jamais eu le talent de séduire qu'envers les femmes que je n'aimais pas du tout. Dès que j'aime, je deviens timide, et vous pouvez en juger par le décontenancement dont je suis auprès de vous. Si je ne m'étais pas mis à bavarder samedi soir, tout le monde, jusqu'au bon padre Rettore, se serait aperçu que j'aimais. Mais j'aurais ce talent de séduire, que je ne l'aurais pas employé auprès de vous. S'il ne dépendait que de faire des vœux pour réussir, je voudrais vous obtenir pour moi-même, et non pas pour un autre être que j'aurais

figuré à ma place. Je rougirais, je n'aurais plus de bonheur, je crois, même aimé de vous, si je pouvais soupçonner que vous aimez un autre que moi-même. Si vous aviez des défauts, je ne pourrais pas dire que je ne vois pas vos défauts ; je dirais, pour être vrai, que je les adore ; et, en effet, je puis dire que j'adore cette susceptibilité extrême qui me fait passer de si horribles nuits. C'est ainsi que je voudrais être aimé, c'est ainsi qu'on fait le véritable amour ; il repousse la séduction avec horreur, comme un secours trop indigne de lui, et avec la séduction tout calcul, tout manége et jusqu'à la moindre idée de *compromettre* l'objet que j'aime, pour le forcer ensuite à certaines démarches *ultérieures*, à son avantage.

J'aurais le talent de vous séduire, et je ne crois pas ce talent possible, que je n'en ferais pas usage. Tôt ou tard, vous vous apercevriez que vous avez été trompée, et il me serait, je crois, plus affreux encore, après vous avoir possédée, d'être privé de vous que si le ciel m'a condamné à mourir sans être jamais aimé de vous.

Quand un être est dominé par une passion extrême, tout ce qu'il dit ou tout ce qu'il fait, dans une circonstance particulière, ne prouve rien à son égard ; c'est l'ensemble de sa vie qui porte témoignage pour lui. Ainsi, madame, quand je jurerais à vos pieds, toute la journée, que je vous aime ou que je vous hais, cela ne devrait avoir aucune influence sur le degré de croyance que vous pensez pouvoir m'accorder. C'est l'ensemble de ma vie qui doit parler. Or, quoique je sois fort peu connu et encore moins intéressant pour les personnes qui me connaissent, cependant, faute d'autre sujet de conversation, vous pouvez demander si je suis connu pour manquer d'orgueil ou pour manquer de constance.

Voilà cinq ans que je suis à Milan. Prenons pour faux tout ce qu'on dit de ma vie antérieure. Cinq ans, de trente-un à trente-six ans, sont un intervalle assez important dans la vie d'un homme, surtout quand durant ces cinq ans il est éprouvé par des circonstances difficiles. Si jamais vous daignez, faute de mieux, penser à mon caractère, daignez, madame, comparer ces cinq ans de ma vie avec cinq années prises dans la vie d'un autre

individu quelconque. Vous trouverez des vies beaucoup plus brillantes par le talent, beaucoup plus heureuses; mais une vie plus pleine d'honneur et de constance que la mienne, c'est ce que je ne crois pas. Combien ai-je eu de maîtresses, en cinq ans, à Milan ? combien de fois ai-je faibli sur l'honneur? — Or j'aurais manqué indignement à l'honneur si, agissant envers un être qui ne peut pas me faire mettre l'épée à la main, j'avais cherché le moins du monde à le *compromettre*.

Aimez-moi si vous voulez, divine Métilde; mais, au nom de Dieu, ne me méprisez pas. Ce tourment est au-dessus de mes forces. Dans votre manière de penser, qui est très-juste, être méprisé m'empêcherait à jamais d'être aimé.

Avec une âme élevée comme la vôtre, quelle voie plus sûre pour déplaire que celle que vous m'accusez d'avoir prise? Je crains tant de vous déplaire, que le moment où je vous vis le soir du 3, pour la première fois, et qui aurait dû être le plus doux de ma vie, en fut, au contraire, un des plus inquiets, par la crainte que j'eus de vous déplaire.

Réflexions. — Mardi soir 8 juin 1819.

Idées de planter tout là.

Ce soir, froideur à ne pas remettre les pieds au collége; jalousie pour le cavalier Giorgi, qui va faire la conversation de l'autre côté du canapé, et, en sortant, elle s'appuie beaucoup sur lui, d'un air intime. Les femmes honnêtes aussi coquines que les coquines.

XLV

A MADAME . . , A PISE.

Florence, le 11 juin 1819.

Madame,

Depuis que je vous ai quittée hier soir, je sens le besoin d'implorer votre pardon pour les manques de délicatesse et d'égards auxquels une passion funeste a pu m'entraîner depuis huit

jours. Mon repentir est sincère ; je voudrais, puisque je vous ai déplu, n'être jamais allé à Volterre. Je vous aurais exprimé ce sentiment de regret profond, hier même, lorsque vous daignâtes m'admettre auprès de vous ; mais, permettez-moi de vous le dire, vous ne m'avez pas accoutumé à l'indulgence, bien au contraire. Or je craignis qu'il ne vous parût que demander pardon de mes folies ne fût vous parler de mon amour et violer le serment que je vous avait fait.

Mais je manquerais à cette véracité parfaite qui, dans l'abîme où je suis engagé, est ma seule règle de conduite, si je disais que je comprends un manque de délicatesse. Vous verrez dans cet aveu l'indice d'une âme grossière et peu faite pour vous comprendre, je le crains. Vous avez senti ces manques de délicatesse ; ainsi ils ont existé pour vous.

Ne croyez point, madame, que j'aie formé tout d'un trait le projet de venir à Volterre. Vraiment je n'ai pas tant d'audace avec vous ; toutes les fois que je suis attendri et que je vole auprès de vous, je suis sûr d'être ramené sur la terre par une dureté bien mortifiante. Voyant sur la carte que Livourne était tout près de Volterre, je m'étais informé et l'on m'avait dit que de Pise l'on apercevait les murs de cette ville heureuse, où vous étiez. Dans la traversée, je pensais qu'en prenant des lunettes vertes et changeant d'habit je pourrais fort bien passer deux ou trois jours à Volterre, ne sortant que de nuit et sans être reconnu de vous. J'arrivai le 3, et la première personne que je vis à Volterre, ce fut vous, madame ; il était une heure ; je pense que vous reveniez dîner en sortant du collége ; vous ne me reconnûtes point. Le soir, à huit heures et quart, lorsqu'il fit tout à fait obscur, j'ôtai les lunettes pour ne pas sembler singulier à Schneider. Au moment où je les ôtais, vous vîntes à passer, et mon plan, si heureusement suivi jusqu'alors, fut renversé.

J'eus sur-le-champ cette idée . si j'aborde madame D..., elle me dira quelque chose de dur, et dans ce moment-là je vous aimais trop, une parole dure m'eût tué ; si je l'aborde comme son ami de Milan, tout le monde dira dans cette petite ville que je suis son amant. Donc je lui marquerai bien mieux mon respect en restant inconnu. Tout ce raisonnement eut lieu en un clin

d'œil; ce fut lui qui me conduisit toute la journée du vendredi 4. Je puis vous jurer que je ne savais pas que le jardin Giorgi appartînt à votre maison. Je croyais vous avoir vue entrer à droite de la rue, en montant, et non à gauche.

Dans la nuit du 4 au 5, je pensais, dis-je, me trouver le plus ancien des amis de madame D... Je fus tout fier de cette idée. Elle peut avoir quelque chose à me dire sur ses enfants, sur son voyage, sur mille choses étrangères à mon amour. Je m'en vais lui écrire deux lettres telles, que, si elle veut, elle peut rendre raison de mon arrivée à ses amis d'ici et me recevoir. Si elle ne le veut pas, elle me répondra *non*, et tout sera fini. Comme, en cachetant une lettre, j'ai toujours l'idée qu'elle peut être surprise, et que je connais les âmes basses et l'envie qui les possède, je me refusai à joindre mon billet aux deux lettres officielles, afin que, si votre hôte les ouvrait par mégarde, on n'y vît rien que de convenable.

Je vous l'avoue, madame, et peut-être je risque de vous déplaire en vous l'avouant, jusqu'ici je ne vois point de manque de délicatesse.

Vous m'écrivîtes d'une manière très-sévère ; vous crûtes surtout que je voulais forcer votre porte, ce qui ne me semble guère dans mon caractère. J'allai rêver à tout cela hors de la porte, à ...; en sortant de la porte, ce fut par hasard que je ne pris pas à droite ; je vis qu'il fallait descendre et remonter, et je voulais être bien tranquille et tout à mes réflexions. Ce fut ainsi que je fus amené au Pré, où vous vîntes plus tard. Je m'appuyai contre le parapet et je restai là deux heures à regarder cette mer qui m'avait porté près de vous, et dans laquelle j'aurais mieux fait de finir mon destin.

Remarquez, madame, que j'ignorais entièrement que ce Pré fût votre promenade habituelle. Qui me l'aurait dit? — Vous sentez que j'étais d'une discrétion parfaite avec Schneider. Je vous vis arriver; aussitôt je liai conversation avec un jeune homme qui se trouvait là et je partis avec lui, pour aller voir la mer de l'autre côté de la ville, lorsque M. Giorgi m'aborda.

J'avoue que je pensai que vous ne croyiez plus que j'eusse voulu forcer votre porte; je fus très-heureux, mais, en même

temps, très-timide. Sans la ressource de parler aux enfants, certainement je me compromettais. Ce fut bien pis quand nous entrâmes au collége : j'allais me trouver vis-à-vis de vous et vous voir parfaitement; en un mot, jouir de ce bonheur qui me faisait vivre depuis quinze jours et que je n'osais même espérer. Je fus sur le point de le refuser à la porte du collége ; je ne me sentais pas la force de le supporter. En montant les escaliers je me soutenais à peine ; certainement, si j'avais eu affaire à des gens fins, j'étais découvert. Je vous vis enfin ; depuis ce moment jusqu'à celui où je vous quittai, je n'ai conservé que des idées confuses ; je sais que je parlais beaucoup, que je vous regardais, que je fis l'antiquaire. Si c'est dans ce moment-là que j'ai commis des manques de délicatesse, c'est bien possible, je n'en ai nulle idée ; seulement j'aurais donné tout au monde pour pouvoir fixer le tapis vert de la table. Je puis dire que ce moment a été un des plus heureux de ma vie, mais il m'est entièrement échappé. Telle est la triste destinée des âmes tendres : on se souvient des peines avec les plus petits détails, et les instants de bonheur jettent l'âme tellement hors d'elle même, qu'ils lui échappent.

Le lendemain soir, je vis bien, en vous abordant, que je vous avais déplu. Serait-il possible, pensai-je, qu'elle fût amoureuse de M. G...? — Vous me donnâtes la lettre qui commençait par *monsieur;* je n'en pus guère lire au collége que ce mot fatal, et je fus au comble du malheur au même lieu où la veille j'étais fou de joie. Vous m'écriviez que j'avais voulu vous tromper en faisant le malade et qu'on n'avait pas la fièvre lorsqu'on pouvait se promener. Cependant, le vendredi, avant de vous écrire, j'avais eu l'honneur de vous rencontrer deux fois à la promenade, et je ne prétendais point dans ma lettre que la fièvre m'eût pris tout à coup, dans la nuit du vendredi au samedi. J'avais des pensées si tristes, qu'être renfermé dans ma chambre augmentait mon malaise.

Le lendemain de ce jour fatal, je me punis en ne vous voyant pas ; le soir, je vis M. G... jaloux ; je vous vis vous appuyer sur lui en sortant du collége. Plein d'étonnement, de consternation et de malheur, je pensai qu'il n'y avait plus qu'à partir. Je

comptais ne plus vous faire qu'une visite de politesse, la veille de mon départ, visite que vous n'auriez pas reçue, lorsque la femme de chambre me courut après dans le jardin, où j'étais déjà avec M. Giorgi, criant : « Madame dit qu'elle vous verra ce soir au collége. » Ce fut uniquement pour cette raison que j'y allai. Je pensais que vous étiez bien maîtresse d'aimer qui vous vouliez; je vous avais demandé une entrevue pour vous exprimer mes regrets de vous avoir importunée, et peut-être aussi pour vous voir bien à mon aise et entendre le son de cette voix délicieuse qui retentit toujours dans mon cœur, quel que soit le sens des paroles qu'elle prononce. Vous exigeâtes le serment que je ne vous dirais rien de relatif à mon amour; je l'ai tenu, ce serment, quelque grande que fût la violence à me faire. Enfin je suis parti désirant vous haïr, et ne trouvant point de haine dans mon cœur.

Croyez-vous, madame, que je désire vous déplaire et faire l'hypocrite avec vous? Non, c'est impossible. Vous allez dire : « Quelle âme grossière et indigne de moi! » — Eh bien, dans cet exposé fidèle de ma conduite et de mes sentiments, indiquez-moi le moment où j'ai manqué de délicatesse et quelle conduite il eût fallu substituer à la mienne Une âme froide s'écrierait aussitôt : « Ne pas revenir à Volterre. » Mais je ne crains pas cette objection de votre part. Il est trop évident qu'un être prosaïque n'eût pas paru à Volterre : d'abord, parce qu'il n'y avait pas d'argent à gagner; en second lieu, parce que les auberges y sont mauvaises. Mais, ayant le malheur d'aimer réellement et d'être reconnu de vous le jeudi soir, 5 juin, que fallait-il faire? Il est inutile de vous faire remarquer, madame, que je n'ai point l'impertinence de vouloir faire avec vous une guerre de plume. Je ne prétends point que vous répondiez au long à mon journal; mais peut-être votre âme noble et pure me rendra-t-elle un peu plus de justice, et, quelle que soit la nature des relations que le destin laissera subsister entre nous, vous ne disconviendrez pas, madame, que l'estime de ce qu'on a tendrement aimé ne soit le premier des biens [1].

[1] Je trouve la réponse en quatorze pages au clou des clefs; un procac[illegible]

XLVI

Florence, le 30 juin 1819.

Avec un peu de fièvre, sortant de l'*Inganno felice*, qui m'a plu beaucoup pour la première fois, et pendant lequel je composais cette lettre. J'ai écrit ce qui suit le 29, de dix heures et demie à minuit et demi :

Madame,

J'ai ce malheur, le plus grand possible dans ma position, que mes actions les plus pleines de respect, et je puis dire les plus timides, vous semblent le comble de l'audace; par exemple : n'avoir pas épanché mon cœur à vos pieds les deux premiers jours que je fus à Volterre et sur des actes de respect qui m'ont peut-être le plus coûté dans ma vie. A tous moments, j'étais tenté de rompre la règle que le devoir m'imposait. Dix fois, plein de choses à vous dire, je pris la plume. Mais je me dis : Si je commence, je succomberai. Je sentais le bonheur d'oser vous écrire dix lignes au-dessus de tout pour moi. Mais, si dix lignes pouvaient m'excuser auprès de vous, il me semblait que je sortais par là de l'espèce d'incognito où je devais me tenir soigneusement pour ne pas vous blesser. Avoir été vu de vous était un hasard, oser vous écrire était une action de ma pleine et libre volonté.

Il est évident que, comme *étrangers*, et permettez-moi de croire que ce n'est que de nation que nous sommes étrangers l'un à l'autre, comme *étrangers* nous ne nous comprenons pas; nos démarches parlent une langue différente.

Je frémis pour le passé; que de manques de délicatesse j'ai dû vous exprimer en vous disant tout le contraire! Nous ne nous

l'a apportée hier soir, demandant une grazzia. Cette réponse, datée à la fin du 26, n'est pas venue par la poste. J'ai bien fait de n'en pas écrire une seconde. (H. B.)

comprenons absolument pas. Quand j'écrivais: « Schneider, en bavardant, certifiera que je suis malade, » j'entendais, certifiera à vous, à la maîtresse de ma vie. Que me font les idées des habitants de Volterre?

Autre chose. Je n'ai jamais compris qu'il fût décent d'aller chez le Rettore, et, par le plus cruel des sacrifices, je m'étais promis de ne plus y aller, et je crus faire merveille en ne m'y présentant pas le mardi. Je croyais que c'était vous poursuivre, vous vexer de mon amour; car, en allant chez le Rettore, j'allais chez vous, et vous m'aviez reçu froidement; et, si vous vous en souvenez, madame, le mercredi, en vous abordant tout tremblant, je sentis le besoin d'excuser ma présence là, par l'invitation de la femme de chambre.

Combien de mes actions les plus simples de Milan ont dû vous déplaire! Dieu sait ce qu'elles signifient en italien.

Pour l'honneur de la vérité, pour n'en plus reparler, je vous affirme que, vous voyant passer le 3, à une heure, un instant après que vous m'eûtes regardé sans me reconnaître, Schneider me dit, en deux mots, qui était cette dame et qu'elle habitait casa Guidi. Je n'osai lui faire répéter ce nom. Il me semble toujours être transparent quand on me parle de vous. Le 3, je fis le tour de la ville, de la porte de l'Arco à la porte de Florence, m'orientant d'après le plan levé par monsieur votre frère. Je remarquai à côté de la porte Fiorentina le jardin anglais de M. Giorgi J'y allai et je vis de jeunes demoiselles sur le mur. Il me plut, je me promis de revenir le lendemain, et j'ignorais qui j'étais destiné à y rencontrer. De même, pas la moindre préparation dans mon excuse à M. Giorgi, car je n'avais pas fait la plus petite interruption à Schneider, je n'avais pas même prononcé votre nom

Soyez sûre, madame, qu'on ne vous a pas remis ma première lettre de samedi, au moment que je la portai. J'allai me promener assez loin. Quand je repassai devant la casa Giorgi, il y avait certainement plus d'une heure à ma montre, et je me rappelle fort bien que j'hésitais beaucoup; je ne trouvais pas l'intervalle assez considérable. Enfin je me dis: « Maudite timidité! » et je frappai. C'est absolument M. Giorgi qui me prêta l'idée de demander à vous voir; c'est exactement comme mercredi matin,

quand j'allai voir sa galerie, pour vous remettre une lettre; il voulait absolument me faire entrer dans votre chambre, quoiqu'il ne fût que neuf heures et demie.

Je me suis bien mal fait comprendre, madame, si vous me croyez un homme *si difficile à désespérer*. Non, je n'espère plus, et il y a déjà longtemps. J'ai espéré, je l'avoue, au mois de janvier, surtout le 4; un ami qui était chez vous le 5 me dit en sortant (pardonnez-moi les termes propres) : *Elle est à vous; ferez-vous le scélérat?* Mais, le 15 février, je perdis tout espoir. Vous me dites des choses ce jour-là que je me suis souvent redites depuis. Il ne faut pas croire que les choses dures, que je ne vous blâme en aucune manière de m'adresser, bien au contraire, soient perdues. Elles tombent profondément dans mon cœur, et ce n'est qu'assez longtemps après qu'elles commencent à faire effet, à se mêler dans mes rêveries et à désenchanter votre image.

J'ai beaucoup pensé depuis quatre mois à ce qui me reste à faire. — Faire l'amour à une femme ordinaire? La seule idée me révolte et j'en suis incapable. Me jeter dans l'impossibilité de vous revoir par une bonne insolence? — D'abord, je n'en aurais pas le courage; ensuite, excusez mon apparente malhonnêteté, ce serait me mettre dans le cas de m'exagérer le bonheur d'être auprès de vous. Pensant à madame D... à cent lieues d'elle, j'oublierais ses rigueurs, je mettrais à côté les uns des autres les courts moments où il me semblait, à tort, qu'elle me traitait moins mal. Tout me deviendrait sacré, jusqu'au pays qu'elle habite, et, à Paris, le seul nom de Milan me ferait venir les larmes aux yeux. Par exemple, depuis un mois, pensant à vous de Milan, je me serais figuré le bonheur de me promener avec vous à Volterre, autour de ces superbes murs étrusques, et jamais il ne me serait venu à l'esprit de me dire les choses vraies et dures qu'il m'a fallu dévorer. Ce système est si vrai, que, lorsque je reste quelque temps sans vous voir, comme au retour de Sannazaro, je vous réaborde toujours plus épris. Je puis donc dire avec vérité, madame, que je n'espère pas; mais le lieu de la terre où je suis le moins malheureux, c'est auprès de vous. Si, malgré moi, je me montre amoureux quand je suis près de vous,

c'est que je suis amoureux ; mais ce n'est nullement que j'espère vous faire partager ce sentiment. Je vais me permettre un longue explication philosophique, à la suite de laquelle je pourrai dire :

Trop d'espace sépare Andromaque et Pyrrhus.

Le principe des manières italiennes est une certaine emphase. Rappelez-vous la manière dont V... frappe à votre porte, dont il s'assied, dont il vous demande de vos nouvelles.

Le principe des manières parisiennes est de porter de la simplicité dans tout. J'ai vu faire en Russie cinq ou si grandes actions par des Français, et, quoique accoutumé au ton simple de la bonne compagnie de Paris, je fus touché encore de trouver si simples les gestes de ceux qui les faisaient. Eh bien, je crois, madame, qu'à vous, l'ornement d'un autre climat, ces manières simples auraient semblé *légères* et peu passionnées. Remarquez que, dans mes belles actions de Russie, il s'agissait de la vie, chose qu'on aime assez, en général, quand on est de sang-froid.

Les manières de M. Lampato et Pecchio peuvent vous donner quelque idée de notre ton simple, à nous autres Français. Remarquez que le visage de Vismara est tout à fait à la française; ce sont ses manières qui font un contraste avec les nôtres et que je donnerais la moitié de ma vie pour pouvoir contracter. Il suit de là que mes démarches, comme cela m'a frappé hier à la lecture de votre lettre, que mes démarches, dis-je, doivent souvent peindre à vos yeux un sentiment bien éloigné de celui qui les inspire. C'est probablement comme cela que vous trouvez que j'*ose*.

Vous savez que, dans les romans, les amants malheureux ont une ressource : ils disent que l'objet de leur amour ne peut plus aimer; je trouve que cette ressource me vient depuis quelques jours. Vous voyez donc, madame, par cette confidence que je prends la liberté de vous faire de tout ce qui se passe de plus intime dans moi, que je n'espère pas.

On vous écrit, madame, « qu'on pense à Milan que je suis venu vous rejoindre ou que j'ai souhaité qu'on le croie. » — C'est

cette année, pour la première fois, que j'ai passé un an à Milan sans faire de voyage. Je parle à très-peu de personnes, et ces personnes sont accoutumées à me voir partir et arriver. Vous êtes partie le 12 et moi le 24 : j'ai dit que j'allais à Grenoble. Ici j'ai trouvé Vaini et Trivulzi ; je leur ai dit que je revenais de Grenoble ; que, me trouvant à Gênes, la *Luminara* de Pise, annoncée alors pour le 10 juin, m'avait amené à Livourne, et le retard de l'arrivée de l'empereur à Florence.

Quant à l'idée que *je désire qu'on croie que* je suis venu vous rejoindre, s'il est au monde une supposition maligne dont il me soit facile de me justifier, non par des phrases, mais par de bons faits bien constants, c'est celle-là.

Depuis cinq ans que je suis à Milan, le peu de personnes qui me connaissent peuvent le certifier, il ne m'est pas arrivé une seule fois de nommer une femme. Je ne parle pas d'une personne qui voulut, malgré moi, me loger chez elle. Une autre femme s'est affichée au bal masqué ce carnaval ; mais elle l'a bien voulu, et je n'y ai pas eu la moindre part, et ce qui me démontre bien franc du collier sur cet article, c'est que mes amis les plus intimes ont été très-étonnés de cette relation déjà ancienne et terminée depuis longtemps. Il est vrai que je n'avais ces femmes que comme des filles. Mais cela, loin de nuire à la petite vanité de s'en vanter, ne ferait que lui donner un vernis de meilleur ton. Je défie la personne qui vous écrit de faire nommer sur mon compte deux autres femmes. A propos de quoi, madame, vous aurais-je donné la préférence pour une infamie, à vous, surtout, que l'estime publique rend si difficile d'attaquer sur ce point? J'ajouterai que dans ma jeunesse j'ai toujours été trop ami de la gloire véritable, et, grâce à beaucoup d'orgueil, j'ai toujours eu trop d'espoir d'y parvenir, pour aimer la gloire du mensonge.

Madame, si l'on me calomnie sur une chose dont Cagnola, Vismara et les autres peuvent me justifier mathématiquement, que dira-t-on sur d'autres sujets qui, de leur nature, ne sont pas susceptibles d'autant de clarté dans la justification? Mais je m'arrête par respect pour l'amitié dont vous honorez la personne qui écrit.

Je pense, madame, qu'en arrivant à Milan ce que j'ai de mieux à faire est de dire comme à Vaini. Si vous pensez autrement, madame, daignez me donner vos ordres. Dois-je dire que j'ai été à Volterre? Il me semble que non.

J'espère, madame, avoir ôté de cette lettre tout ce qui rappelle trop ouvertement l'amour [1].

XLVII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Florence, le 18 juillet 1819.

C'est charmant! Je revenais de me promener aux *Uffizj*, où, comme vous savez, on va le dimanche; je pensais justement à vous. Quel plaisir de le tenir sous le bras! me disais-je; mais le..... m'a abandonné, comme un vil jacobin Je rentre et je trouve votre lettre. Je suis bien fâché de voir que vous souffrez; je vous exhorte à la plus grande prudence; le vieux Moscati m'a dit qu'il fallait trente ans de tempérance pour se consoler de ces accidents. Donnez-moi des détails.

Il m'est arrivé, le 23 mai, de toucher sept cents francs; grande fête au manoir infernal. Que faire d'une somme si énorme? — Le 24, je suis parti par la diligence de Gênes, — cinquante francs. — Huit jours à Gênes. — Traversée délicieuse en vingt-sept heures, et soupant à Porto Venere, de Gênes à Livourne. —Huit jours à Livourne et Pise, pour ces plates fêtes; et, enfin, je suis à Florence depuis quarante jours et j'ai encore cent francs. — Dernièrement, au dîner de table d'hôte, devant trente convives, j'ai soutenu une dispute de chien sur le maréchal Ney.

[1] Elle me répond par une rupture apparemment fondée sur le vers :

Trop d'espace sépare Andromaque et Pyrrhus.

Lettre de désespoir de Dominique, dont on n'a pas gardé de copie. Le 6 juillet, la lettre suivante lui est adressée; elle l'aura reçue le vendredi 9 juillet. Cette lettre, bien écrite, n'a qu'une page. (Elle n'a pas été retrouvée.)

Quand le vicomte verra cette lettre, il dira : « Bon, voilà justement le début de *Je fais mes farces.* »

Je cherche du *noir* dans ma tête. Je vous dirai que les Florentins me déplaisent extrêmement ; il y a quelque chose de sec et de correct qui me rappelle la France. La Lombardie et mon cœur sont faits l'un pour l'autre ; j'espère que voilà un grand cœur. Vous allez me dire quelque injure quand je vous avouerai qu'en quarante jours de temps et étant tout le jour dans la rue, ayant vu toutes les processions du *Corpus Domini* et de la Saint-Jean, je n'ai pas trouvé une seule Florentine vraiment belle. Mes beautés ici sont deux jeunes Anglaises, que je vois tous les soirs aux *Cascine*, et sur le pont della Trinità, vers onze heures. Encore sont-ce des beautés de brochet : je veux dire sans expression. C'est sur le pont della Trinità que nous avons cherché un remède aux infâmes chaleurs qui nous ont cuits pendant dix jours. Figurez-vous qu'on n'arrose pas les rues à Florence ; littéralement, les pierres de la place du Grand-Duc étaient encore brûlantes à minuit. Le Bottegone était brûlant ; mais il doit avoir fait une fortune ; il fallait prendre une gramolata toutes les heures, sous peine de crever ; on dit que nous n'avons eu que vingt-huit degrés et demi.

Que pense-t-on de l'*Histoire de Venise* de M. Daru ? Il disait qu'il y avait, en 1790, un ambassadeur vénitien à Versailles qui faisait des rapports originaux à sa République. C'était une infâme tyrannie que cette aristocratie ; j'ai été sur les lieux et j'ai vingt anecdotes : pas l'ombre de liberté ; cent familles puissantes qui nourrissaient quelques milliers de pauvres nobles ; tout le reste opprimé. A ces deux dernières circonstances près, c'est comme à Vienne. — A propos, l'empereur a été d'une générosité incroyable : il donne trois ou quatre mille sequins, comme on donne vingt-cinq louis ; c'est le contraire d'il y a trois ans ; il se sauve en économisant sur sa défroque ; il porte un chapeau à calotte enfoncée par le temps, que le domestique de votre domestique jetterait à la rue. Tout son habillement vaut bien trente francs. Du reste, le comte de Sainte-Hélène [1] a gâté

[1] Napoléon.

le métier; ces souverains se promènent comme des ostensoirs, plus ou moins beaux à voir, mais ils ne font point de décrets qui tiennent le public en anxiété, ils ne sont pas centres d'action. Aussi indifférence complète et pis que cela. — Mon Dieu! où mettrai-je cette lettre à la poste? Si j'étais un Irlandais, je vous dirais : Ne manquez pas de m'avertir, si vous ne la recevez pas. Je compte sur mon écriture.

Ma société ici se compose d'orfèvres, avec lesquels je fais des pique-niques, où l'on boit à la santé de Benvenuto Cellini. Ces orfèvres ont amené au dernier dîner, à côté de la tour du Dante, près de l'*Acienda del Ghiaccio*, dîners exécrables, qu'ils trouvent fort bons et qui coûtent cinq paules; ils ont amené, dis-je, deux Américains, qui ne doutent pas que l'emprunt de l'Angleterre ne soit *para bellum*, pour eux. Mais ils croient que les ministres anglais, pour se soutenir, veulent la guerre. Les aristocrates anglais meurent de peur et se serrent contre le ministère. J'espère avoir la joie de voir une révolution dans ce pays-là. Les pontons et Sainte-Hélène seront vengés. — Adieu, je vais à la *Cenerentola* par la Monbelli; c'est très-bien chanté; mais toujours Rossini, c'est le *Pâté d'anguilles*.

XLVIII

Florence, le 26 juillet 1819.

Madame,

Peut-être que, dans ma position de disgrâce, il peut vous sembler peu convenable que j'ose vous écrire. Si je vous suis devenu odieux à ce point, je veux tâcher, du moins, de ne pas mériter davantage mon malheur, et je vous prie de déchirer ma lettre sans aller plus loin.

Si, au contraire, votre âme sensible, quoique trop fière, a la bonté de me traiter comme un ami malheureux, si vous daignez me donner de vos nouvelles, je vous prie de m'écrire à Bologne, où je suis obligé d'aller : « Al signor B., nella locanda dell' Aquila

Nera.» Je suis réellement inquiet de votre santé. Seriez-vous assez cruelle, si vous étiez malade, pour ne pas me l'apprendre en deux mots? Mais il faut m'attendre à tout. Heureux le cœur qui est échauffé par la lumière tranquille, prudente, toujours égale d'une faible lampe! De celui-là, on dit qu'il aime, et il ne commet pas d'inconvenances nuisibles à lui et aux autres. Mais le cœur qui est embrasé des flammes d'un volcan ne peut plaire à ce qu'il adore, fait des folies, manque à la délicatesse et se consume lui-même. Je suis bien malheureux.

HENRI.

XLIX

Bologne, le 24 juillet 1819.

La pipe du caporal m'a fait apporter ici ma lettre. Savez-vous qu'en arrivant le 22 j'ai trouvé neuf lettres qui m'annoncent que j'ai perdu mon père le 20 juin, et qui me grondent de n'être pas à Grenoble depuis longtemps? Une de ces lettres contient la copie du testament, qui est une espèce de manifeste contre ce pauvre Henri. On lui donne cependant la moitié de la partie disponible; mais tout le mobilier, qui est considérable, à M. M......, ce qui est juste.

Si Henri avait pour sa part cent mille francs, comme cela paraît probable, il mettrait :

40,000 fr.	à fonds perdu, à 10 p. 100. .	4,000 fr.	9,100 fr.
40,000	en rente.	2,500	
20,000	à 5 p. 100 sur terres. . . .	1,000	
et son fonds perdu actuel.		1,600	

Je m'abonnerai bien à avoir sept mille francs. — Il faut que j'aille m'ennuyer à Cularo. Je serai électeur; parlez moi de cette comédie. Vous êtes mon *conseil des anciens*. Dans la suite, avec sept mille francs de rente, faut-il vivre à Paris ou à Milan?

I

A MONSIEUR LE BARON DE M., A PARIS.

Cularo (Grenoble), le 1er septembre 1819.

Je suis bien reconnaissant de votre belle lettre de huit pages. Je compte aller vous joindre le 14, après les élections; la chose est sûre, car j'ai dans le tiroir de ma table six mille francs en or. — Il laisse *dei debiti infiniti;* j'aurai de trente à cinquante mille francs, voilà tout. J'ai trouvé cent vingt mille francs de dettes, plus deux mille cinq cents francs de rentes viagères, à servir annuellement; tous les aperçus qu'on m'avait envoyés étaient exagérés, et ce n'est, comme vous voyez, qu'après vingt jours de courses et d'attention soutenue que j'y vois clair.

Je serais avec vous, sans les élections; quoique mon mépris soit déjà au comble, je veux cependant sacrifier dix jours à ce spectacle. Je suis électeur, car je paye quatre cent quatre-vingts francs.

Je parierais pour M. Grégoire; le parti libéral, guidé par M. Duport-Lavillette, une des meilleures têtes du pays, le porte ferme, et, pour gagner les électeurs de Vienne et de Bourgoin, nommera Sapey et Français de Nantes, choix dont vous, *ventru*, vous devez être enchanté. Je crois que M. de Rollin sortira au premier tour de scrutin.

Le préfet déclame ouvertement contre Grégoire, et, ce matin, on a reçu un pamphlet anonyme contre ce digne évêque; c'est le relevé de ce qu'il a dit en 1792 contre la royauté. Malheureusement c'est justement ce que pensent nos *pétrâ* de campagne, qui payent trois cents francs juste. Les susdits paysans sont les seuls (à part l'opinion antimonarchique) qui pensent raisonnablement sur tout. Ils nommeront qui vous voudrez dès que vous leur aurez rendu la nomination des juges de paix, des maires et des officiers de la garde nationale.

Le préfet porte le comte Bérenger contre Grégoire; aujourd'hui voici les probabilités:

Rollin, Grégoire, Sapey, Français.

Le ministère présente : Bérenger (le comte conseiller d'État), Planelli-Lavalette, Dubouchage.

La partie la mieux liée est celle des ultra; ils ne perdront pas une voix; les curés de campagne ôteront à Grégoire cent cinquante voix de dévots.

Le préfet est méprisé, quoique plein d'esprit; c'est qu'il est avare; il ne leur a pas donné à boire assez largement le jour de la Saint-Louis. — Il y a eu un demi-duel pour une danseuse, j'entends pour une demoiselle jolie et honnête, sur laquelle un officier est tombé en valsant; le préfet est intervenu gauchement. Enfin il a invité, par écrit, un nommé *Comeirau*, charcutier grossier, mais qui paye plus de trois cents francs d'impôts; ledit charcutier en fait des gorges chaudes avec ses amis les peigneurs de chanvre; il sont deux artisans dans ce cas.

Au total, vous savez que ma profession de foi est le *Commentaire sur Montesquieu*. Toute la basse classe ici pense comme moi, et, dans dix ans, les deux tiers des gens aisés partageront cette opinion. On lit très-peu à Grenoble; mais le *Censeur* et la *Minerve* sont crus aveuglément. On vend beaucoup de *Thouret* et l'on a déjà vendu huit *Commentaires*. — Il y a dans la bourgeoisie deux ou trois *Hambden* de village. — Il y a une nuance, le parti *militaire* et le parti libéral *pur*. Les militaires, étant insolents, perdent chaque jour du terrain. — Au reste, en organisant d'une manière populaire le jury, les mairies et les juges de paix, M... pourra garder ses chères places cinq ou six ans encore. Il est une bête de laisser condamner Dunoyer et acquitter Martainville. Je suis témoin que cela a donné trente voix, au moins, à Grégoire. Il me semble que Mazarin n'aurait pas fait cette faute; mais cet homme n'est, au plus, qu'un demi-Mazarin. A sa place, l'honneur à part, j'aurais dix millions de plus et serais plus assuré de la majorité.

Les gens que Votre Excellence *ventrue* me désigne pour députés sont, politiquement parlant, dans le dernier mépris; on ne doute pas que le banquier K...... ne soit prêt à tout vendre pour une pairie.

J'ai beaucoup d'estime pour MM. Michoud, le général Brun,

Duport-Lavillette et Rivier, notaire; voilà des gens modérés, au moins trois des quatre, et qu'il faut employer, si vous voulez une véritable popularité. Les juges sont dans la boue et les prêtres un peu moins, parce qu'on regarde M. B... comme un habile fripon. — Du reste, tranquillité profonde, car le préfet et le général sont modérés; vous pouvez vexer de mille manières ce peuple avant qu'il montre les dents.

Adieu; au revoir le 18 ou 19 septembre.

DUPUY.

LI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 2 novembre 1819.

Arrivé le 22 octobre, en bonne santé, mon illustre paresse m'a empêché de vous faire part des sensations que j'ai trouvées sur le Simplon, dans la vallée d'Izelle et aux *Titans*, ballet de Viganò. — L'idée dominante que je rapporte de Paris, c'est que chacun a raison dans son trou, et qu'il est absurde de vouloir être à la fois dans deux trous. Quelle belle chose d'être ambidextre, c'est-à-dire, à la florentine et à la française en même temps! C'est parce que la délicieuse promenade du boulevard me fait bâiller jusqu'au talon que je vous semblerai le comble de l'absurde en vous disant qu'un de messieurs les Titans, assis et haut de cinquante pieds, baisse la tête, élève une main dans les nues et en redescend sa chère sœur. Les Titans, qui sont malins et qui s'ennuient en enfer, donnent à cette chère sœur trois petites urnes, qui ne sont autre chose que les âges de fer, d'airain et d'argent. On ouvre ces urnes, et les malheurs correspondants se développent sur la terre. Tout cela, c'est l'erreur d'un grand homme, aussi grand que Canova, entendez-vous? Deux grands hommes, à savoir, Monti et moi, sommes fous des deux premiers actes. Le premier peint l'innocence. Au quatrième, les malheurs qui sortent de l'urne de

fer, où il y a des brasselets, une épée et un diadème (notez ce dernier mot), sont du premier grand en fait d'art.

Un homme d'esprit de Turin, avec lequel j'ai dîné hier, a improvisé un discours sur Viganò; je l'ai prié de me donner cinquante lignes, que l'aimable M. la B... pourra arranger dans le *Journal de Paris*. Ce pays-ci est comme les familles nobles tombées dans la misère; il faut casser le nez avec l'encensoir. D'ailleurs, faites observer à M. L... que la France n'a pas quatre hommes à opposer à Canova, Viganò, Monti et Rossini.

J'ai vu Rossini hier à son arrivée; il aura vingt-huit ans au mois d'avril prochain, et veut cesser de travailler à trente ans. Cet homme, qui n'avait pas le sou il y a quatre ans, vient de placer cent mille francs chez Barbaglia, au sept et demi pour cent. On lui donne mille francs par mois comme directeur *despote* du théâtre de Saint-Charles. Voilà une belle idée : prendre l'homme de génie de la partie et le faire DESPOTE.

Outre les mille francs par mois, Rossini a quatre mille francs pour chaque opéra qu'il fait, et on lui en demande tant qu'il en peut faire. Sa *Donna del Lago*, sujet tiré de Walter Scott, a eu le plus grand succès. Il va nous faire une *Bianca Capello*, que nous jugerons le 26 décembre. On sera sévère; il a déjà fait le premier acte à Naples, d'où il vient. Barbaglia entretient ce grand homme, et lui donne gratis carrosse, table, logement *ed amica*. La divine C..., qui n'a, je crois, que quarante ou cinquante ans, fait les délices du prince Jablonowski, du millionnaire Barbaglia et du maestro.

La Ripresaglia (la Revanche), opéra actuel de Stundz, est une plate imitation de Mozart; le petit ballet est infâme. Je suis fâché de ne pas avoir apporté le *Frère Vénitien* et trois ou quatre autres mélodrames. Il faut des choses nettes à la musique; ce qui lui convient le moins, c'est l'esprit français, comme la *Revanche*. Crivelli est passable, et la Camporesi excellente. La Bonini acquiert beaucoup; la Pasta n'est plus reconnaissable, elle travaille sept à huit heures par jour à donner de nouvelles habitudes à son gosier. La Grassini a dix mille francs pour chanter deux mois à Brescia : voix usée. La Nina, toujours plus fidèle, toujours plus brillante, je ne l'ai point vue. Son piano va être le

quartier général de Rossini, qui hier, à son arrivée, a été invité à dîner pour *dix jours* de chaque semaine. Il compte rapporter à Naples sa *Paga* entière, ce qui l'enchante.

J'allais vous abonner au *Conciliatore;* mais le pauvre diable est mort le 20 d'octobre, de l'épidémie de..... C'est dommage, surtout pour les articles de M. Ermès Visconti.

Vous avez à Paris, depuis deux mois, un M. Manzoni, jeune homme de la plus haute dévotion, lequel avait fait, ce printemps, deux actes fort longs sur la mort du général Carmagnola, le grand'père de la *Carmagnole*, né à Carmagnola en Piémont, et *fatto morire* à Venise, par le Conseil des Dix. Ces actes étaient faits pour être lus; il s'est interrompu pour traduire le livre de l'abbé de Lamennais, sur l'*Indifférence en matière de religion*, et pour réfuter les impiétés de Sismondi. Ermès l'a excité à faire une tragédie jouable : il a refait ses deux premiers actes et les trois derniers, le tout en trois mois. Cette *Mort de Carmagnola* est sous presse *e desta la più alta aspettazione.* Toute ma crainte est que cela ne plaise pas à M. Duviequet ou au grand Évariste Dumoulin, car c'est romantique. Des soldats se battent, un solitaire les arrête : « N'êtes-vous pas tous Italiens, tous fils de la même patrie? » etc. On dit ce passage sublime.

LII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 21 décembre 1819.

Une collection de baïonnettes ou de guillotines ne peut pas plus arrêter une opinion qu'une collection de louis ne peut arrêter la goutte.

Voilà, mon cher ultra, l'idée qui m'est venue en lisant la deuxième partie de votre lettre du 8. Je riais de bon cœur de votre ignorance politique, ou plutôt du voile que l'amour de votre baronnie et les souvenirs de *supériorité individuelle* qu'on vous inocula jadis, à l'académie d'Alfieri, mettent devant vos yeux. Vous me rendez ce rire quand je vous parle de Viganò, et

nous avons tous deux raison, car il n'y a pas de moral, et nos physiques sont différents. La preuve en est que de tout Paris je ne regrette que Nina. Tout le reste me semble vieille coquette, et vos tableaux et vos livres me font l'effet de madame Saint-Aubin ; n'est-ce pas là le nom de l'amie de madame Lambert? Tout cela se réduit à ce que le Corrége aurait fait ses madones noires s'il eût peint au Sénégal.

Le *bon*, entre amis, c'est d'être francs ; comme cela, on se donne le plaisir de l'originalité. Donc, à l'âge près, je voudrais être Grégoire. Mon seul défaut est de ne ne pas aimer *the blood* [1] ; mais, puisqu'on ne peut compter sur rien, pas même sur la Charte, je me réjouis de l'élection de Grégoire, bien plus qu'au moment où nous la fîmes. La raison, c'est que son exclusion, après le ministère Fouché, est un fait *palpable*, que le dernier paysan, acquéreur de domaines nationaux, comprendra quand nous le lui aurons expliqué, de toutes les manières, pendant un an. Même dans le sens de votre roi, je l'aurais admis ; ce trait de respect pour la Charte, que coûtait-il? Enfin, rien de moins *endormant* que cette séance. Je vous parais le comble de l'absurde, ainsi *basta cosi*.

Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais été député, j'aurais fait entrevoir les idées que je viens de vous écrire ; cela aurait fait ma gloire en 1830. Je trouve les libéraux plats ; même M. d'Argenson fut plat, en 1815, de ne pas parler plus *net* sur Nîmes. Donc, encore une fois, vous vous trompez quand vous me dites que j'aurais vu deux cent cinquante grands hommes à la séance du 6.

Dans votre réponse, mettez une phrase *ultra*, en caractères bien lisibles. Au reste, notre style français, à vous et à moi, est inintelligible ici, et notre écriture archiinintelligible : donc ne vous gênez nullement.

Nous ne sommes pas moins éloignés en tragédie qu'en politique et en ballets. Un médecin vous sauve en vous donnant l'émétique ; cela diminue-t-il la gloire du médecin qui me sauve ici, à trois cents lieues de vous, en ne me donnant pas l'émétique?

[1] Le sang.

Voilà le principe du *romanticisme* que vous ne sentez pas assez. Le mérite est d'administrer à un public la drogue juste qui lui fera plaisir. Le mérite de M. Manzoni, si *mérite il y a, car je n'ai rien lu*, est d'avoir saisi la saveur de l'eau dont le public italien a soif. Cette eau ferait peut-être mal au cœur au public de la rue Richelieu ; qu'est-ce que cela me fait à Milan ? Sentez bien ce principe du *romanticisme* ; là il n'y a pas d'académie de Turin entre vous et moi.

Un mélodrame est à Paris un ouvrage que deux mille littérateurs peuvent faire ; une *Mort de Carmagnola* ne peut être faite ici que par deux ou trois hommes. Croyez que si M. Manzoni réussit il aura une gloire immense, et que tout ce qu'il y a de jeunes prêtres en Italie se creuse la cervelle depuis douze ans pour faire une tragédie différente d'Alfieri, et ne trouve rien. Donc, quand *Carmagnola* serait un mélodrame traduit, s'il fait pâmer toute une nation, il a un grand mérite ; lisez cette phrase à vos Saint-Aubin.

Je passe mes soirées avec Rossini et Monti ; tout pesé, j'aime mieux les hommes extraordinaires que les ordinaires. — Je vous quitte pour aller dîner avec Rossini ; je passe ici pour être *ultra-anti-rossinien ;* on s'occupe beaucoup de musique et de Grégoire. Je vais lire votre lettre à Rossini ; il est fort drôle et a de l'esprit ; il est juste à la hauteur des lettres de Bombet, il crée sans *savoir comment*. Schiller a fait deux ou trois excellentes tragédies comme *Walstein*, ayant sur le sublime des idées dignes de M. Cousin. Si Rossini voyait le *comment* de ses œuvres, il devrait être à mille lieues en avant des théories du sieur Bombet ; moi-même je suis fort en avant aujourd'hui, après cinq ans d'expérience.

LIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 3 mars 1820.

Ne craignez rien de la pipe, écrivez par Turin ; j'ai reçu avant-hier votre lettre du 20 février. Si vous riez de mes rensei-

gnements sur Rossini, je ris de vos prédictions de solidité pour le ministère. J'ai discuté vingt fois l'âge de Rossini avec Rossini; il jure qu'il a vingt-huit ans, je croirais trente; on se rappelle ici l'année où il fut exempté de la *conscription;* cela prouve, je crois, vingt-neuf ou trente ans.

On donne ici un petit ballet qui est une comédie contre Dieu. L'*Idolo Birmano* descend de son autel pour partager les offrandes avec les prêtres. *Alessandro nelle Indie* de Viganò me plaît infiniment. Nous aurons Galli et Crivelli après Pâques.

Je ne me sens pas d'humeur de vous décrire *Alexandre aux Indes;* cela est horriblement ardu; et, après s'être tué de peine, cela se réduit au discours du lion, qui veut faire goûter au cerf le plaisir de boire du sang. Vous êtes l'homme de Paris, moi l'homme de Milan; le foin intellectuel qui nourrit nos esprits depuis six ans est différent. Une bouteille ne peut pas contenir, à la fois, du champagne et du bordeaux.

Nous avons eu des bals masqués, dont quatre charmants: toute la bonne compagnie y était, entre autres une princesse russe, madame Volkonski, femme bien remarquable, point affectée, chantant comme un ange et une voix de contralto, élevant, à la Tracy, un fils qu'elle adore; écrivant passablement en français, elle a fait imprimer des nouvelles. Elle a trente-deux ans, laide, mais d'une laideur aimable, composant de jolie musique, folle et charmante sous le masque. La princesse est partie ce matin pour Naples. Voilà qui me paraît mieux que madame Saint-Aubin.

Quel dommage de n'avoir pas de port franc! J'ai oublié de porter à Paris des poésies que j'ai recueillies en Toscane; elles sont du comte Giraud, petit Mirabeau de Rome. C'est une satire qu'il a lue à une société des trente premiers personnages de Florence et où il les satirise eux-mêmes. Vous devez connaître les masques et la satire; c'est peut-être ce qui me console. Elle est intitulée la *Cetra Spermaceutica*. Les masques sont: le marchese Ricardi, madame Rimbotti, moglie di Ruggeri; Torrigiani, Alegrina Fiazi, juive, Capponi le boiteux, le Suisse Kleiber, entrepreneur des tabacs, Bartoli, Bardi, Piero Dini, il dottore del Rosso, la moglie di Fanchi. Le divin, divinissime, c'est que cela fut lu à eux-

mêmes, celui qu'on déchirait baissant la vue, et ainsi successivement de tous.

5 mars.

Voici comment notre Scala est arrangée. L'entreprise finit le 21 mars ; le gouvernement donne quatre-vingt mille francs pour trois mois à un entrepreneur qui a engagé Galli débarquant de Barcelone pour huit mille francs; ce qui fait plus de cent francs par soirée. Plus, la Feron, une amie de Puccita, pour prima donna, et le fatal Puccita pour compositeur. Le second ópéra sera de Caraffa, qu'on a engagé et qui est ici. Viganò et la Pallerini vont donner la *Vestale* à Bologne et à Sinigaglia. Nous aurons les Taglioni et, dit-on, un ballerino francese. Du reste, ce pays-ci juge de la danse comme nous de la musique. — La Camporesi a vingt mille francs de rente et se retire dans quinze jours; son beau-frère Marconi, de Rome, lui a fait un cadeau de cent mille francs, afin de ne pas avoir une personne de son sang sur les planches.

LIV

A MONSIEUR THOMAS MOORE, A LONDRES.

Bologne, le 25 mars 1820.

Monsieur,

Les amis du charmant auteur de *Lallah-Rookh* doivent sentir les arts. Ils font sans doute partie de ces *Happy-few*, pour lesquels seuls j'ai écrit, très-fâché que le reste de la canaille humaine lise mes rêveries.

Je vous prie, monsieur, de présenter les trois exemplaires [1] ci-joints à vos amis.

Je viens de lire *Lallah-Rookh* pour la cinquième fois, et suis

[1] De l'*Histoire de la peinture en Italie*.

toujours plus étonné qu'un tel livre ait pu naître en Angleterre, dans un pays corrompu, selon moi, par une teinte de férocité hébraïque.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

H. BEYLE.

LV

A MONSIEUR PENURME, LIBRAIRE A LONDRES.

Bologne, le 25 mars 1820.

Monsieur,

M. de Barral m'a fait passer votre obligeante lettre. Le paquet que vous avez fait mettre à la diligence à Calais, probablement le 2 février 1819, n'étant point arrivé, je vous prie d'écrire. Je viens de recouvrer de cette manière, en provoquant des recherches, un paquet de livres qui a mis dix mois de Paris à Milan, où je réside toujours.

Comme j'ai quelque idée d'aller passer plusieurs mois dans le singulier pays que vous habitez, pour avoir un substantif à joindre à mon nom, je consens à être l'auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie*, que le n° 64 de l'*Edinburg-Review* traite trop bien.

Si, par hasard, on faisait à cet ouvrage le même honneur qu'aux autres, je verrais avec plaisir mon nom sur le titre de la traduction ; cela m'ouvrirait les ateliers des artistes, dont je compte particulièrement m'occuper en Angleterre. J'ai fini l'*Histoire de la peinture en Italie;* je pourrai occuper mes loisirs à faire l'*Histoire de la peinture en Europe ;* je ne publierai le tout que quand je trouverai un libraire qui achète le manuscrit.

Vous pourrez donner gratis des exemplaires de la *Peinture* à Murray, Colburn, Longmann, enfin aux libraires que votre connaissance de la place de Londres pourra vous faire penser être dans le cas de s'occuper d'une traduction. Mais un juste

amour-propre ne me permet pas de provoquer le moins du monde cette traduction, et je ne pense à y mettre mon nom que pour pouvoir être accueilli de M. Th. Lawrence et autres artistes gens d'esprit.

Il y a plusieurs erreurs de fait dans l'*Histoire de la peinture*, que je corrigerai avec plaisir pour le libraire de Londres, auquel j'enverrai, s'il le demande, trente pages au moins d'additions et de corrections.

Envoyez un exemplaire à M. Rich-Philips, le rédacteur du *Monthly-Review*, je crois, qui m'avait fait cadeau de son ouvrage sur le jury. Faites également remettre un exemplaire à M. Hobbhouse, ami de sir Francis Burdett, que j'ai eu l'honneur de voir à Rome.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

H. Beyle.

LVI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Bologne, le 26 mars 1820.

Mon cher ami,

A l'avenir, adressez toutes vos lettres à l'ornatissimo signor Domenico V... à Novara (Piémont). Écrivez-moi à cœur ouvert, en véritable ultra et souvent; il n'y a rien de délicieux comme les différences bien tranchées d'opinions.

Par exemple, votre *Journal de Paris* n'a pas plus d'esprit en littérature qu'autrement quand il accuse mes détails sur lord Byron. Il est amoureux fou et réaimé d'une jeune comtesse, dont le mari a soixante-dix mille écus de rente, l'écu à cinq francs trente-sept centimes; mais je réduis cela à cent cinquante mille francs de rente. Ce bon mari a laissé sa jeune femme trois ou quatre mois en pension chez le lord, qui est allé courir la Dalmatie avec elle. Il est à quarante milles d'ici ou à Venise, occupé de *Don Juan*.

Du reste, comme Canova, il fait l'hypocrite. Un savant me racontait ce matin comme quoi lord Byron dit pis que pendre des romantiques, et adore le Tasse, dit-il, à cause de la *régularité*. Moi, je méprise ce vil calcul. Tous les classiques le portent au ciel, à cause de ce mot; les romantiques, à cause de ses œuvres, et voilà mon drôle en paradis.

Si je puis rassembler quatre mille francs, au lieu d'aller à Paris, j'irai en 1821 en Angleterre, et là, avec la qualité d'*auteur* de la *Peinture*, ajoutée à mon nom, je pourrai peut-être surmonter l'orgueil de quelques-uns de ces aristocrates et voir les belles choses qu'ils enfouissent dans leurs *country-seats*.

Vous recevrez l'*Amour;* c'est un bavardage qui formera soixante-dix pages in-18, du caractère de stéréotype; j'en voudrais cent exemplaires sur papier très-beau. Ne vous mêlez nullement de correction; je me fiche des fautes d'impression. Seulement, dans vos lettres, que rien n'indique jamais comme l'auteur,

Domenico Vismara,
Ingénieur à Novara.

LVII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Mantoue, le 28 mars 1820.

J'ai trouvé à courir le monde pour peu d'argent, et me voici dans une ville pleine encore des idées de Jules Romain. Il y a loin de Jules Romain à Ferdinand VII, qui, sans doute, est continuellement devant vos yeux. Vivre honni et bafoué au fond du cœur, par les gens qui nous entourent, serait intolérable à un homme de cœur; mais voilà que je deviens imprudent.

J'ai passé huit jours à Bologne, ville qui fait peur au pape et qui, à l'imprimerie près, jouit d'une *extrême* liberté. Dans une société d'où le légat (cardinal Spina) sortait, on disait : *Il governo di questi maladetti preti.* — L'administration publique

est, littéralement parlant, un pillage ; la plupart des chefs sont honnêtes, mais si bêtes, si bêtes ! c'est-à-dire, ils ont beaucoup de finesse pour se conduire ; mais pour comprendre un compte de vingt feuilles de chiffres, impossible ; plutôt que de le lire, ils passeraient par le trou de la serrure. Le pape n'est rien moins qu'un imbécile ; il est ultra comme un chien, ainsi que Consalvi ; mais il veut la *sua pace*, et, pour cela, il gouverne dans le sens, à peu près, de la majorité. C'est avec peine que je me suis laissé persuader, par vingt anecdotes, que Consalvi trouve réellement du plaisir à faire le mal du plus grand nombre, pour le plaisir du petit, *id est, ultrà*.

Bologne est pleine de réfugiés qui arrivent de Ferrare, Cesene, Ancône, Macerata, où le gouvernement est comme celui de Cularo, sous le droit divin. C'est une persécution exercée par les bigots et les nobles. Voici le mécanisme : Les *legati* sont des enfants, de jeunes monsignori appartenant aux grandes familles de Rome. Comme enfants, ils se laissent mener par les évêques. A Bologne, au contraire, le légat-cardinal Spina est un homme très-fin, qui veut rester dans une bonne ville et n'y pas laisser sa peau. Le cardinal-archevêque aime des femmes dévotes et dodues, et ne peut se mêler en rien du gouvernement. Tout le monde vole, tout le monde est content, et cependant maudit les prêtres. « Nous ne pouvons pas être plus libres que nous ne le sommes, me disait un homme d'esprit ; mais tout est de *fatto* et rien de *jure*. Demain Sa Sainteté peut me jeter dans les cachots de San Leo et confisquer ma fortune ; cela sera cruel, mais non pas *injuste* ; il n'y a aucune loi qui le défende. »

Si ce gouvernement avait une administration sensée, comme celle de l'usurpateur en France, je le trouverais excellent. Savez-vous que, pour cent mille francs, on y achète une terre qui, net de tout impôt, rend huit mille francs ? J'ai vérifié cela de vingt manières. Le taux légal de l'argent est le huit pour cent, le taux commun le quinze pour cent, et l'homme qui se contente de douze pour cent passe pour très-délicat. J'ai quelque envie de réaliser trente ou quarante mille francs, et de me faire banquier à Bologne ; je parle sérieusement : c'est une ville de soixante-dix mille âmes, où les femmes ne sont pas

prudes et où l'on rit. Une terre me rendra quatre et demi au plus dans le délicieux pays de Cularo, et à Bologne je gagne en un clin d'œil trois et demi pour cent. Tout y est d'un tiers moins cher que dans mon nid habituel.

En un tour de main, j'ai été présenté à toute la société; si j'avais dix ans de moins, j'aurais fait merveilles; les femmes vous toisent un homme à la troisième minute, et elles font bien. Nos prudes de Paris sont bien bêtes, comme je m'apprête à le prouver par ma docte dissertation intitulée *De l'Amour*. Si l'on n'a pas le bonheur de sentir l'amour-passion, au moins le plaisir physique, et si on s'en prive deux ans, on y devient inhabile; voilà ce que je voudrais dire à nos Françaises, qui injurient les Italiennes.

Cela, avec le huit pour cent, voilà mes deux pensées dominantes à Bologne. — Ici, à Mantoue, tout le monde parle Espagne. Je vous quitte pour aller flâner dans une belle église dessinée par Jules Romain.

30 mars. — Je reçois votre belle lettre de huit pages. Que le bonheur de Lambert me charme! J'ai pensé vingt fois à lui dans mon voyage. Son patron lui parlant de sa gloire, quand l'autre lui parlait de vivre, était une image qui me poursuivait.

A propos, avez-vous reçu un grand d'Espagne qui, pour être fidèle au costume, est un peu bossu? Il est hâbleur, mais bon garçon; soyez sans gêne avec lui; poussez-le à acheter le *Commentaire* et à en aller voir le commentaire aux Chambres. Il me semble digne d'Aglaë; il aura cinquante mille francs de rente à sa majorité, dans deux ans; voilà des gens heureusement nés.

J'embrasse tous nos amis.

Clapier et Cᵉ.

LVIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 19 avril 1820.

On ne devrait jamais écrire de voyage sur un pays qu'on

n'habite qu'un an. — Pourquoi? — C'est qu'on ne le connaît pas. — Ah! ah!

J'avais à Paris deux mille francs; j'en ai dépensé neuf cents par mois. Sachez qu'un philosophe de mon espèce ne peut jamais aller plus loin. Me voilà donc condamné à ne pouvoir jamais parler, et, ce qui est bien pis, imprimer sur les femmes de Paris.

Montrez-moi une esquisse d'un peintre, je vous dirai quel est son style. Voilà que je trouve, dans le numéro 63 de l'*Edinburg-review*, un article sur Crabbe, précédé d'une dissertation sur l'esprit d'observation qui, sans s'en douter, *ne songe plus aux rangs;* voilà Stendhal tout pur, et il volerait cela s'il en avait occasion. Puisqu'un *calicot* est Malo, Besançon sera deux cinquièmes de Malo et madame de Chichilla deux cinquièmes de Saint-Aubin; *pauca intelligenti.* Surtout continuons à nous moquer du fond du cœur l'un de l'autre; tout le reste est fade. Molière disait, en copiant Cyrano de Bergerac : « Je prends mon bien où je le trouve. » Si mes *books* arrivent à 1890, qui songera au grain d'or trouvé dans la boue?

Vous êtes d'accord avec le catéchisme que j'ai lu cette nuit, et que j'ai eu par une voie bien baroque et qui prouve bien le triomphe de ces idées. Je suis de l'avis de l'archevêque en tout, et vous aussi, puisqu'une platitude, comme celle de feu M. Bidier, peut tout renverser. Et si l'on n'eût pas touché à la charte? — Les Didier impossibles.

Non, l'on ne secourra pas le roi d'Espagne; l'intervention étrangère est incompatible pour deux cents ans avec les préjugés espagnols. Si j'étais Argüelles, je proposerais d'augmenter l'autorité du roi pour le successeur de Sa Majesté actuelle. Si, contre toute évidence, il est de bonne foi, il tiendra trente ans.

Madame Feron réussit ici auprès de la canaille de la musique par des gammes ascendantes et descendantes, et chromatiques. — Puccita est à terre; mais samedi la singulière *Gazza ladra.* — Rossini a fait cinq opéras, qu'il copie toujours; la *Gazza* est une tentative pour sortir du cercle: je verrai. Quant au *Barbier*, faites bouillir quatre opéras de Cimarosa et deux de Paisiello, avec une symphonie de Beethowen; mettez le tout en *mesures vives*,

par des croches, beaucoup de triples croches, et vous avez le *Barbier*, qui n'est pas digne de dénouer les cordons de *Sigillara*, de *Tancrède* et de l'*Italiana in Algeri*.

Mon Dieu ! que votre *Journal de Paris* est plat ! C'est qu'il ne fait pas d'articles comme les lignes précédentes ; il garde toutes les rancunes contre la critique. Que ne prend-il la préface des *Vies de Haydn, Mozart et Métastase* pour faire un article sublime ? Il sera agréable et piquant aux yeux d'un de ses lecteurs.

J'ai vu un voyageur qui m'a conté que *sur* la Solfatara on a établi des cabanes mobiles où l'on prend des bains de vapeur *qui font des miracles;* si jamais vous avez des douleurs à la cuisse, rappelez-vous cette invention.

Vous vous moquiez de moi quand je vous disais que le *romanticisme* était la racine ou la queue du *libéralisme;* il fait dire : *examinons et méprisons l'ancien.* — J'ai lu tout Schiller, qui m'ennuie, parce qu'on voit le rhéteur; c'est Shakspeare que je veux et *tout pur*. Malheur en révolution d'esprit ou d'intérêts au *mezzo termine!*

Avez-vous reçu un rabâchage sur Bologne? Si vous voulez du plus profond, je puis vous en donner. Tout tient à un fil. L'essentiel, c'est que pour cent mille francs on a huit mille francs net d'impôt, dans le plus beau pays du monde, où vos vieux habits râpés de Paris feraient la gloire d'un élégant. — Ils vont avoir la *Vestale* et la *Noce di Benevento*[1], de l'immortel Viganò, qui y est depuis deux mois. Ah ! le grand homme ! — M. Taglioni et sa femme nous ont embêtés ici d'un ballet à la française, la *Prise de Malaca*, où un combat naval, à cinq distances successives des vaisseaux, fait beaucoup d'effet. — Nous avons le contraire d'il y a deux mois; au lieu de la Camporesi, la Feron, et l'Ekerlin, au lieu de l'Allemande M...

Galli, arrivé de Barcelone, où Remorini le remplace, me console de tout. Nous venons d'avoir un grand malheur domestique : le fils unique de notre charmante comtesse est mort ; elle est au désespoir et à la campagne : adieu les soirées !

On vient d'arrêter ici : 1° trois prêtres qui avaient mauvais

[1] *Le Noyer de Bénévent.*

goût; 2° trois prêtres faussaires; 3° un prêtre qui, moyennant une lettre de change de quatre-vingt mille francs, a fait avoir à M. Settala, un des premiers ultras du pays, un héritage de huit cent mille francs (du major Latuada). Ce prêtre, Canavesi, fait l'amour avec madame, qui l'a lâché. Là-dessus il a demandé ses quatre-vingt mille francs, et, par pitié pour les pauvres enfants, il appuie sur ceci : il ne montre pas un autre testament qui annule celui de Settala.

Le pouvoir, un peu plus spirituel que le vôtre, ne laissera pas tomber ces trois affaires.

Ah! que je serais heureux si j'avais huit mille francs! J'irais passer six mois en Amérique; je cultive ce projet.

Domenico V...

LIX

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 12 juillet 1820.

Je n'ai pas osé vous écrire durant vos grands ou vos petits troubles de Paris, car je ne sais encore quelle idée m'en faire. Tout ce que j'aurais pu vous mander de ce séjour tranquille vous eût semblé bien insipide.

Tout ce que je puis vous mander de moins innocent, c'est que la reine Caroline d'Angleterre faisait ici l'amour publiquement avec un palefrenier du général Pino, nommé Bergami, qu'elle a créé baron, et avec lequel elle rentrait tous les soirs dans sa chambre à coucher, à dix heures. A Pesaro, elle montrait dans son salon son propre buste et celui de M. le baron; car c'est ainsi qu'elle et qu'on le nomme. Il a été palefrenier durant la campagne de Russie, et n'y a pris d'autre part que de soigner les chevaux que montait son maître. Mais, depuis, il a pris trois cent mille francs à sa maîtresse, à force de faire faire mauvaise chère aux gens qu'elle invite. Comme elle est folle d'amour, elle n'y prend pas garde. Il dit au marchand de vin : « Il me faut dix sous par bou-

teille ; » au boulanger : « Il me faut dix pour cent sur votre compte. » — Tout le monde crie ; c'est un scandale et un mépris abominable. Donc, si vingt pairs anglais viennent se promener six mois en ce pays, ils s'en retourneront avec l'idée que leur *Queen* est la catin la plus ignoble des trois royaumes.

C'est ce qui fait que je l'admire, c'est-à-dire son courage de punir ainsi son mari. Probablement le mépris et la haine qu'on a pour lui font la force de la reine. Tout ce qu'elle dit d'Omptda est vrai. Elle a avec elle un homme courageux, Vassalli, et un brave colonel, Italien aussi, dont j'ai oublié le nom. Elle est généreuse, elle écrit des lettres de quatre ou cinq pages de mauvais français, pleines de feu, d'idées, d'orgueil et de courage ; j'en ai vu.

Son amour n'est que physique et dégoûtant ; on lui présenta Bergami pour un chasseur derrière sa voiture ; elle tomba amoureuse de ses gros favoris noirs à la première vue. Si elle eût pris quelque beau colonel italien, avec deux croix et vingt campagnes, elle eût eu la bonne compagnie pour elle. Le nom de comtesse Oldi, qu'elle porte, est celui de la sœur de Bergami, qui a épousé un comte ; lui est d'assez bonne famille.

Voici les moyens de justification de ladite *Queen :* 1° une lettre de son mari, qui dit explicitement : « Je n'abandonnerai jamais pour vous une telle, ma maîtresse ; de votre côté, je vous conseille de vous amuser le plus que vous pourrez. » Cela de la première année du mariage. 2° Elle a fait deux enfants ; devinez avec qui. Allons ? — Avec le vieux roi Georges III, parlant à sa personne. Tout ce qu'a fait Georges IV ici, contre elle, est bête au possible.

Vous saurez que, le jour de la Pentecôte, 21 mai, je crois, j'ai fait une délicieuse promenade en bateau, sur le Tessin et le Pô, pour aller voir les jardins de Belgiojoso ; il y avait des femmes jeunes, gaies, riches, et pour moi anti-Saint-Aubin. Seulement, j'ai pris une petite fluxion de poitrine peu forte, mais longue, car je suis encore faible. J'ai été amusé sur mon canapé par les nouvelles de Paris ; je dis celles qu'on débitait. On est archi-ultra-libéral ici, et vingt fois la Charte a été proclamée, sans exception, sur la place du Carrousel.

Je ne comprends pas un mot à ces .... de Parisiens. Que M. Lafitte s'amuse à les payer quatre francs par jour, cela me semble dur à digérer; que, d'un autre côté, ils abandonnent le juste soin de leurs meubles d'acajou, pour affronter les cuirassiers de la garde royale, c'est ce que je ne croirai que dans l'autre monde; car alors peut-être je les mépriserai moins. Mandez-moi ce que je dois croire. J'ai vu quatre ou cinq témoins oculaires qui ont eu diablement peur et qui se contredisent.

Adressez-vous à M. Caraffa, qui vous donnera les airs de la Nina. J'étais cloué dans ma chambre le jour de son départ, qui a été dix fois différé; je n'ai pas pu lui remettre quatre ou cinq curiosités musicales, mais que personne ne peut chanter à Paris. Croyez qu'on ne pouvait pas mieux faire votre commission.

La Nina fait un archimystère de ses airs; ceux que Rossini fabrique sont pour la Colbrand et étaient pour la Camporesi; c'est pour cela qu'*aucune* amateur de Paris ne les chantera jamais.

Rossini mange comme trois ogres et est gros comme Nourrit de l'Opéra, auquel il ressemble. Il a beaucoup d'estime pour mademoiselle Chomel. Mademoiselle Colbrand, qu'il dirige de concert avec le prince Jablonowski et Barbaglia, est furieuse contre la Chomel, que vous avez vue à Louvois.

Sans ma faiblesse, vous seriez arrivé à douze pages; mais adieu.

LAUBRY.

LX

A MONSIEUR LE BARON DE M......, A PARIS.

Milan, le 23 juillet 1820.

Mon cher ami, il m'arrive le plus grand malheur qui pût me tomber sur la tête.

Des jaloux, car qui est celui qui n'en a pas, ont fait circuler le bruit que j'étais ici agent du gouvernement français.

Il y a six mois que cela circule. Je me suis aperçu que plusieurs personnes cherchaient à ne pas me saluer; je m'en fichais rondement, lorsque le bon Plana m'a écrit la lettre que vous recevrez. Je ne lui en veux point; cependant voilà un terrible coup! Car, enfin, que fait ici ce Français? Jamais la bonhomie milanaise ne pourra comprendre ma vie philosophique, et que je vis ici avec cinq mille francs mieux qu'à Paris pour douze mille francs.

Envoyez, je vous prie, la présente lettre et celle de Plana à Crozet, à Troyes. Je prie Crozet d'écrire quelques phrases à Plana. Donnez-moi votre avis; que faire pour détromper mes connaissances d'ici?

Je suis trop ému pour pouvoir parler d'un autre sujet. Soyez sûr que je ne m'exagère pas la chose. Il y a trois mois que je n'ai pas été admis dans une société, parce qu'une personne impartiale a dit : « S'il vient, plusieurs personnes (il est vrai que ce sont des gens qui me haïssent) se retireront. » Je n'ai su cela qu'il y a deux heures.

Voilà le coup le plus sensible que j'aie eu dans ma vie.

Depuis trois mois je n'ai pas de vos lettres.

H.....

LXI

À MONSIEUR LE BARON DE M..., À PARIS.

Milan, le 8 août 1820.

Mon cher ami, M. le docteur Razori est incontestablement un des hommes les plus remarquables de ce pays. Il joint un esprit étonnant à l'art de faire des cures merveilleuses comme médecin.

M. Giovanni Fossati, que je vous présente, est l'élève de M. Razori. Cet élève, qui est déjà un médecin distingué, va passer un hiver à Paris, pour se perfectionner et comparer la doc-

trine des médecins français à celle de M. Razori, qui a inventé le système des *contre-stimulants*.

Recommandez M. Fossati aux premiers médecins de votre préfecture, et donnez-lui les moyens de s'instruire. Donnez-lui aussi des billets de spectacle.

Je n'ai pas de lettre de vous depuis la loi sur les élections; voyez quelle paresse abominable! Je soupçonne quelque lacune.

Adieu; écrivez donc.

H. BEYLE.

LXII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 30 août 1820.

Mais que diable devenez-vous? Je n'ai pas de lettre de Votre Excellence depuis les charges de cavalerie sur les badauds de Paris; et moi, badaud de province, je ne comprends pas encore lesdites charges.

Je voudrais vous intéresser par des nouvelles. Savez-vous qu'un M. de M....., en Savoie, vient d'avoir un grand-cordon des la Très-Sainte-Annonciade? Voyez le journal de Milan du 25 ou 26 août.

On se dégoûte de Rossini. Sa réputation est plus générale que jamais; elle est arrivée aux bas étages de la société; mais la tête revient à Mozart et Cimarosa, ou, mieux encore, elle voudrait du nouveau. Mercadante, de Naples, me semble bien pâle. — On va avoir à Milan, en octobre, un opéra de M. Meyerbeer, juif de Berlin, brûlant d'enthousiasme pour la musique, enthousiasme garanti de ridicule par quatre-vingt mille francs de rente. Mais, comme la musique de Mercadante, celle de Meyerbeer ne fait rien sentir de nouveau, malgré toute la bonne volonté du monde. — Mademoiselle Tosi, fille d'un avocat riche, quand on parlait au barreau, et pauvre depuis qu'on écrit, va débuter à la

Scala, en octobre. Figure superbe de théâtre, belle voix, nulle méthode, *id est* autant de méthode que la Catalani.

Avez-vous été intéressé par une lettre sur la *Queen* d'Angleterre? C'est une folle dans le genre ignoble et bas, une *héroïne de corps de garde*, voilà enfin le mot propre, pleine du plus grand courage. Rien de plus avéré que sa dégoûtante conduite avec le courrier Bergami ; mais, par ce maudit esprit d'opposition, on commence à la nier.

On parlait hier soir d'une grande conspiration à Paris. — Les journaux libéraux sont pleins d'exagérations sur le libéralisme de l'Italie. A Rome, tout est prêtre, laquais ou Mercure de prêtres; les nobles, bêtes comme des pots ; il n'y a pas le plus petit élément de libéralisme; chaque ville a quinze ou vingt jeunes gens qui lisent Benjamin Constant et font des *oimè!* — Le contraire à Bologne et Ferrare. Un peu des deux à Rimini, Ancône, etc. ; là, la révolution est mûre.

A Milan et Venise, le gouvernement est si juste, si doux, si lent, qu'au fond on est bien : des vœux vagues, rien de plus.

En Piémont, deux partis acharnés qui voudraient bien avoir la douceur de se faire écarteler réciproquement. Mais les nobles sont les plus forts. Le roi n'est que le chef de l'aristocratie ; la reine est ultra exécrée; on dit qu'elle va faire occuper Alexandrie par une garnison allemande ; excellente mesure, car le King est si bon, qu'il peut un beau matin signer la constitution. Il y aura beaucoup de sang répandu un jour ou l'autre; les coups de couteau recommenceront de plus belle.

J'ai été malade, puis calomnié; je me suis tranquillisé en passant quinze jours au frais, à Varèse, avec l'aimable Schiassetti, qui me chantait toute la soirée; elle fait ce qu'elle veut de sa voix. Elle sera libre le 1er avril 1821, dites-le aux gens du Théâtre-Italien. Elle *sait* trente opéras, dont elle a toujours chanté le premier rôle; voilà de l'argent comptant pour une direction. Mademoislle Schiassetti a une mémoire si étonnante, qu'elle peut chanter demain soir celui de ces trente opéras qu'il plaira à Votre Excellence. Vous aurez un contralto avec des cordes hautes, une espèce de *baryton* femelle. Belle tête antique; elle a vingt mille francs par an.

A propos, le mari de la maîtresse de lord Byron est précisément un *bravo* du quatorzième siècle, très-capable d'assassiner l'homme auquel il a vendu *his wife*. Cette *wife* est une grosse blonde, portant dans la rue ses appas blancs étalés et des souliers de satin rouge ; du reste, très-fraîche et vingt-trois ans. J'ai oublié le nom de cette comtesse de Pesaro ; je vous l'ai dit de Bologne. — Ledit lord, pour se faire des partisans, se fait tout classique en parlant aux pédants italiens ; par exemple : Mezzofanti à Bologne ; cela me paraît bien milord.

Toute la Romagne se met en garde nationale, bon gré mal gré. Le cardinal Consalvi a la signature du pape en poche, pour une constitution ; mais, à mes yeux, ledit Consalvi est au-dessous de sa position. — Adieu ; voilà tout ce que je sais, et je vous ai écrit malgré les nerfs : voyez l'amitié !

M. l'abbé de B..., ami du duc de Broglie, vient de mourir de rage de n'être rien et d'une fluxion de poitrine.

LXIII

A MONSIEUR R. C..., DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 4 septembre 1820.

Dans le petit volume[1] dont ma générosité t'a gratifié l'année dernière, à Cularo, je n'ai pas donné le portrait du voyageur ; il me semblait que parler de soi était chose ridicule. Des amis m'affirment que, dans la circonstance, il n'en est pas ainsi. Donc, la nouvelle édition comprendra le portrait dudit voyageur, et quelques observations de son cru sur les femmes italiennes : je veux te faire jouir de ce supplément par anticipation.

LE VOYAGEUR.

Le grand mal de la vie pour moi, c'est l'ennui. Ma tête est

[1] *Rome, Naples et Florence en* 1817.

une lanterne magique; je m'amuse avec les images, folles ou tendres, que mon imagination me présente. Un quart d'heure après que je suis avec un sot, mon imagination ne m'offre plus que des images ternes et fastidieuses. L'*Inconstant* raconte que ce qui le charme dans les voyages, c'est

Qu'on ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu.

Je suis inconstant d'une manière un peu moins rapide; ce n'est qu'à la seconde ou troisième fois qu'un pays, qu'une musique, qu'un tableau, me plaisent extrêmement. Ensuite, la musique, après cent représentations, le tableau, après trente visites, la contrée, au cinquième ou sixième voyage, commencent à ne plus rien fournir à mon imagination, et je m'ennuie.

On voit que mes bêtes d'aversion, ce sont le *vulgaire* et l'*affecté*. Je ne suis irrité que par deux choses : le manque de liberté et le papisme, que je crois la source de tous les crimes. Un être humain ne me paraît jamais que le résultat de ce que les lois ont mis dans sa tête, et le climat dans son cœur. Quand je suis arrêté par des voleurs, ou qu'on me tire des coups de fusil, je me sens une grande colère contre le gouvernement et le curé de l'endroit. Quant au voleur, il me plaît s'il est énergique, car il m'amuse.

Comme j'ai passé quinze ans à Paris, ce qui m'est le plus indifférent au monde, c'est une jolie femme française. Et souvent mon aversion pour le vulgaire et l'affecté m'entraîne au delà de l'indifférence. Si je rencontre une jeune femme française et que, par malheur, elle soit bien élevée, je me rappelle sur-le-champ la maison paternelle et l'éducation de mes sœurs; je prévois tous ses mouvements et jusqu'aux plus fugitives nuances de ses pensées. C'est ce qui fait que j'aime beaucoup la mauvaise compagnie, où il y a plus d'*imprévu*. Autant que je me connais, voilà la fibre sur laquelle les hommes et les choses d'Italie sont venus frapper.

LES FEMMES.

Qu'on juge de mes transports quand j'ai trouvé en Italie,

sans qu'aucun voyageur m'eût gâté le plaisir en m'avertissant, que c'était précisément dans la bonne compagnie qu'il y avait le plus d'*imprévu*. Ces génies singuliers ne sont arrêtés que par le manque de fortune et par l'impossible; s'il y a encore des préjugés, ce n'est que dans les basses classes.

Les femmes, en Italie, avec l'âme de feu que le ciel leur a donnée, reçoivent une éducation qui consiste à peu près uniquement dans la musique et une quantité de momeries religieuses. Le point capital, c'est que, quelque péché qu'on commette, en s'en confessant, il n'en reste pas de trace. Elles entrevoient la conduite de leur mère; on les marie; elles se trouvent enfin délivrées du joug, et, si elles sont jolies, de la jalousie de leur mère. Elles oublient, en un clin d'œil, toute la religion, et considèrent tout ce qu'on leur a dit comme des choses excellentes, mais bonnes pour les enfants.

Les femmes ne vivent pas ensemble; la loge de chacune d'elles, au théâtre, devient une petite cour; tout le monde veut obtenir un sourire de la reine de la société; personne ne veut gâter l'avenir.

Quelques folies qu'elle dise, dix voix partent à la fois pour lui donner raison; il n'y a de différence que par le plus ou moins d'esprit des courtisans. Il n'y a qu'un point sur lequel la reine de la société puisse essuyer des contradictions; elle peut dire qu'il est nuit en plein midi; mais si elle s'avise de dire que la musique de Paër vaut mieux que celle de Rossini, dix voix s'élèvent pour se moquer d'elle. Du reste, toutes les parties de campagne, tous les caprices les plus fous qui lui passent par la tête, sont autant d'oracles pour sa cour.

Vous voyez comment chaque femme ici a des manières à elle, des idées à elle, des discours à elle. D'une loge à l'autre, vous trouvez un autre monde; non-seulement d'autres idées, mais une autre langue; ce qui est une vérité reconnue dans l'une est une rêverie dans l'autre; c'est comme être ambassadeur à la cour d'un prince jeune et militaire, ou à celle d'un vieux souverain prudent. (En 1810, cours de Bade et de Dresde.)

Ici, les moyens de plaire aux femmes par la conversation (l'esprit) sont donc très-différents. Il n'y a de ressemblance qu'en

deux choses, et l'essence de ces choses, quand elles sont libres, est d'être éternellement différente : c'est l'imagination et l'amour.

Tout homme qui conte clairement et avec feu des choses nouvelles est sûr des applaudissements des femmes d'Italie. Peu importe qu'il fasse rire ou pleurer; pourvu qu'il agisse fortement sur les cœurs, il est aimable. Vous pouvez leur conter la fable de la comédie du *Tartufe*, ou la manière barbare avec laquelle Néron vient d'empoisonner Britannicus, vous les intéresserez autant qu'en leur contant la mort du roi Murat; il s'agit d'être clair et extrêmement énergique. Comme la sensibilité l'emporte de bien loin sur la vanité, vous plairez, même en étant ridiculement outré; on s'aperçoit de l'enflure, mais ce n'est pas une offense. Le livre dont elles raffolent aujourd'hui, c'est l'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, de M. Llorente; par ses noirs fantômes, il les empêche de dormir. Un inquisiteur qui viendrait à Milan dans ce moment pourrait être très à la mode et fort couru.

Les événements (*vicende*) d'une vie orageuse, sous l'apparence de la tranquillité, forment bien vite le jugement des dames italiennes; il leur est permis de dire des sottises, mais non pas d'en faire; chaque erreur est sévèrement punie par les événements. Chez nous, on trouve de l'*agrément* et puis de la niaiserie dès qu'on entrevoit une ombre de péril: c'est le contraire ici.

Les femmes italiennes ont du caractère contre tous les accidents de la vie, excepté contre la plaisanterie, qui leur semble toujours une atrocité. Jamais, dans le monde, un homme, pour plaire à son amie, ne persifle une autre femme, puisque jamais deux femmes ne sont ensemble qu'en cérémonie. Par la même raison, jamais deux femmes ne se picotent. Cette horreur pour la plaisanterie se trouve au même degré chez les hommes; au moindre mot qui peut être une raillerie, vous les voyez changer de couleur. Tel est le mécanisme qui rend impossible ici l'esprit français; l'Apennin se changera en plaine avant qu'il puisse s'introduire en Italie. La louange fine et délicate ne peut avoir de grâce qu'autant que la critique est permise; comment le goût

de la société pourrait-il naître ici, puisque ce qui fait le charme de la société ne peut y exister? Comment des indifférents réunis dans un beau salon, bien chauffé et bien éclairé, peuvent-ils se donner du plaisir, si la plaisanterie est interdite? Les habitudes et les préjugés des Italiens les forcent donc à passer leur vie en tête-à-tête.

Ajoutez que la politesse qui porte à préférer les autres à soi passe ici pour *faiblesse*, dans un salon; jugez de ce que c'est au café, au spectacle, dans les lieux publics. Un étranger est obligé de refaire son éducation et à tous moments se trouve trop poli; s'il fait la moindre plaisanterie à son ami, l'autre croit qu'il ne l'aime plus.

Chez les hommes, comme parmi les femmes, les caractères se déploient ici en toute liberté; il y a plus de génies et plus de sots. Les bêtes le sont à un point incroyable et à tout moment vous surprennent par des traits à faire constater par témoins, si l'on veut les conter.

Un de mes amis, il y a huit jours, était allé rendre visite à une très-nouvelle connaissance et à une heure très-indue. Le mari était à deux lieues de là, dans sa terre, à tirer le pistolet avec ses amis; la pluie vint; ennuyés de leur soirée, ils rentrent à Brescia. Le mari, très-jaloux de son naturel, va droit à la chambre de sa femme; étonné de la trouver fermée, il frappe, ses pistolets à la main. La femme dit à son amant, en riant et en chantant: « Ah! voilà mon mari! » et elle court lui ouvrir, l'embrasse et lui dit: « Sais-tu? *Colonna est là.* — Et où est-il? — Dans le petit cabinet à côté de mon lit. » A ces mots, l'amant, ne voulant pas se laisser bloquer dans le cabinet, sort assez mal en ordre. Qu'on se figure la mine de ces deux hommes, le mari homme violent et les pistolets chargés à la main! Tout se passa en plaisanterie, un peu forcée, je m'imagine. Comme l'amant s'en allait et, à sa grande joie, se trouvait déjà dans l'antichambre, le mari le rappelle d'un air fort sérieux; l'autre traverse tous ces grands salons sombres, éclairés chacun par une seule bougie. Le mari le rappelait pour lui faire cadeau d'un fort beau panier de gibier que son garde-chasse venait de lui apporter à la campagne. Voulait il se moquer de lui? c'est ce

que nous n'avons pas pu encore deviner. Mais voilà ce que j'appelle une idiote charmante : qu'on juge des femmes d'esprit!

L'essentiel de l'*esprit* ici, à l'égard des femmes, c'est beaucoup d'*imprévu* et beaucop de clair-obscur (différence très-marquée des grands clairs aux grandes ombres) ; et dans la personne, beaucoup d'air militaire, le moins possible de ce que l'on appelle en France l'air *robin*, ce ton de nos jeunes magistrats, l'air sensé, important, content de soi, pédant : c'est leur bête d'aversion; elles appellent cela l'air *andeghè;* elles adorent les moustaches, surtout celles qui ont assisté aux revues de Napoléon.

Rien n'est plus rare et surtout moins durable que de voir une femme en recevoir d'autres ; il faut pour cela des circonstances extrêmement particulières, par exemple, qu'elles soient toutes deux jolies et qu'en aimant beaucoup l'amour, elles se soucient peu de l'amant [1].

Ce trait frappant des mœurs milanaises a été formé ou fortifié, je ne sais lequel, par le théâtre de la Scala. Là, chaque femme reçoit tous les soirs ses amis et brille seule dans sa loge, où, pour ne pas emprunter une idée française, elle est le seul objet des galanteries et des flatteries des visitants. Les femmes qui n'ont pas le bonheur d'avoir une des deux cents loges de ce théâtre reçoivent quelques amis qui font un *taroc*, assaisonné des paroles les plus grossières : *asinone, coujonon?* ce jeu est une dispute continuelle. Dans la petite bourgeoisie et dans les maisons où l'on vit à l'antique, la bouteille de *vin bon* est sur le champ de bataille, et sert à redonner courage aux combattants.

Les agréments plus délicats, une fois qu'on les a goûtés, d'une société mélangée d'hommes et de femmes, sont inconnus ici. Les hommes ne demandent pas d'une manière impérieuse des jouissances dont ils n'ont pas d'idée, et il faudrait les exiger de ce ton, pour obtenir des femmes une chose qui blesse si cruellement leurs intérêts les plus chers.

Tel est le mécanisme en vertu duquel il ne se formera jamais de société à Milan. A Paris, la société absorbe tout un homme,

[1] Comme la Nina et la Bonsignori. (H. B.)

un homme de société n'est plus rien; tout lui dit comme la baronne des *Dehors trompeurs :*

Ne soyez point époux, ne soyez point amant;
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

C'est que la vanité fait les cinq sixièmes de l'amour chez un Français. Ici, c'est tout autre chose : l'amour est bien l'amour, et quoiqu'il soit plus enchanteur, il ne demande point le sacrifice de toute votre vie, de toutes vos occupations, de toute l'*empreinte* qui, au fond, vous distingue des autres hommes. Ici, c'est la maîtresse qui prend le ton de l'homme qu'elle aime. La maîtresse de Canova est artiste, et celle de Spallanzani l'aidait dans ses expériences de physique. Parmi les jeunes gens, excepté deux ou trois sots cités, personne ne songe à être mieux mis qu'un autre : il faut être comme tout le monde; Trois ou quatre hommes à bonnes fortunes m'ont paru généralement détestés des femmes; les plus jolies ne voudraient pas les recevoir, mais s'ils savent leur métier et qu'ils les trouvent, par hasard, dans une maison de campagne, ils peuvent les rendre folles en une soirée; c'est ce dont j'ai été témoin et presque confident.

Qu'avez-vous donc? disais-je à une jolie femme : — « Je suis blessée au cœur, me dit-elle franchement, ce mauvais sujet me plaît. » — La nuit, elle réveilla son mari : « Emmenez-moi, lui dit-elle, ou je ferai quelque folie. » Il ne se le fit pas répéter, et dix minutes après ils étaient sur la route de Venise.

On me reprochera de tout louer. Hélas! non : j'ai un grand malheur à décrire, rien n'est plus petite ville que la grande société de Milan. Il se forme comme une espèce d'aristocratie, des deux cents femmes qui ont une loge à la Scala et de celles qui vont tous les soirs au *Corso* en voiture; dans ce cercle, qui est celui de la mode et des plaisirs, tout est connu. Le premier regard qu'une femme donne à la salle, en arrivant dans sa loge, est pour en passer la revue; et comme depuis la chute du royaume, en 1814, il n'y a plus de nouvelles, si elle remarque la moindre irrégularité, si M. un tel n'est plus vis-à-vis de ma-

dame une telle, elle se tourne vers son amant, qui va au parterre, et de loge en loge, pour savoir *cos' è dé neuf* (ce qu'il y a de nouveau). Vous n'avez pas d'idée de la facilité avec laquelle on arrive, en une demi-heure, à une information précise. L'amant revient et apprend à son amie pourquoi M. un tel n'est pas à son poste. Pendant ce temps-là, elle a remarqué que le Del Canto, un officier de ses amis, est depuis trois jours assis au parterre, toujours à la même place. — Et ne savez-vous pas, lui dit-on, qu'il lorgne la comtesse Conti?

Je m'imagine que cet affreux caquetage, ce *pettegolismo*, qui fait aussi le malheur des petites villes, ne corrompt pas autant la société des marchands et des gens moins riches, dont les femmes vont tout simplement au parterre, ou dans quelque loge d'emprunt.

La naissance ne fait rien pour être admis dans cette aristocratie de la Scala; il ne faut absolument que de la fortune et un peu d'esprit. Il y a telle femme très-noble qui se morfond dans sa loge avec son *servant*, et dont on se garde bien d'aller troubler le tête-à-tête. Ces femmes-là ne peuvent avoir des hommes un peu bien; elles sont réduites à quelque *espèce*, ordinairement quelque cadet de grande famille, dont le frère a quatre-vingt mille livres de rente et qui, lui, a huit cents francs de pension et la table.

Dans quelques familles très-nobles et très-antiques, j'ai distingué de certaines nuances, qui tiennent encore aux mœurs des Espagnols, qui ont si longtemps opprimé et pollué ce beau pays avec l'infâme administration de Philippe II.

C'est à ce prince exécrable et à ses successeurs qu'il faut attribuer tous les malheurs de l'Italie et la bêtise générale qui a pris la place des lauriers, dans tous les genres, dont son heureux sol était couvert avant l'an 1530. L'influence de Napoléon a fait tomber les idées espagnoles; mais si le remède fut énergique, il a été appliqué trop peu de temps.

Les gens à la mode, ici comme en France, sont les officiers à demi-solde. Au reste, c'est à leur amabilité et à l'abondance de leurs idées que vous vous apercevez qu'ils ont servi; ils n'ont rien de cette jactance militaire, de ce ton blagueur, qui me

choquait tant à Londres, dans certaines réunions de Saint-James's street.

Un autre inconvénient de la société ici, c'est qu'on meurt d'*inedia* (d'épuisement); on ne sait que dire, il n'y a jamais de nouvelles. La *Minerve*[1] est proscrite à Milan, comme au jardin des Tuileries, et le *Journal du commerce* est prohibé. La soirée se passe, entre hommes, à maudire la bassesse, l'hypocrisie et les mensonges des seuls journaux qu'ils reçoivent. Ils se mettent dans une colère comique et affublent les rédacteurs des épithètes les plus avilissantes, et faute de savoir ce qui se passe, toutes les discussions politiques se terminent par des cris de rage. L'on se tait un moment et puis on se met à parler des ballets de Vigano; la *Vestale* et *Otello* ont plus fait parler à Milan, même dans les basses classes, qu'à Paris la dernière conspiration des *Ultra*.

Or une discussion sur Otello n'est pas si utile, mais est infiniment plus agréable qu'une discussion sur M. de Marchangy. Elle ne viendra que trop tôt pour les aimables Milanais, cette fièvre politique qui rend inaccessible à tous les arts et par laquelle pourtant, grâce à la féodalité, il faut passer pour arriver au bonheur. En attendant, les gens que nous sommes obligés de ne mépriser qu'en secret à Paris sont ici affublés de tous les noms qu'ils méritent, et les Lanjuinais, les B. Constant, les Carnot, les Exelmans, portés aux nues. La *Gazette de Lugano* donne, deux fois par semaine, des nouvelles de ces gens que l'on aime sans pouvoir s'en entretenir; il n'est pas de loge où je n'aie entendu parler ce soir du procès de M. Dunoyer et de la sérénade que lui ont donnée les jeunes gens de Rennes.

Et, me dira-t-on, vous avez vu tout cela en un mois? — Les trois quarts des choses que je dis peuvent se trouver inexactes, et je les donne pour ce qu'elles valent, pour les apparences; j'ai cru voir ainsi. L'on ne lirait plus de voyages si on exigeait de chaque voyageur qu'il eût habité assez longtemps les villes

[1] Revue hebdomadaire publiée de février 1818 à mars 1820; elle eut une très-grande vogue, et fut tuée par l'établissement de la censure, après l'assassinat du duc de Berri. (R. C.)

dont il parle, pour pouvoir donner à ses récits l'apparence de la certitude. Il faudrait habiter cinq ou six ans l'Italie ou l'Angleterre avant de les juger; les gens qui s'expatrient ainsi sont, pour la plupart, des négociants et non des observateurs.

LXIV

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 10 octobre 1820.

L'enthousiasme de Parthénope[1] est à son comble, général, brûlant, sans bornes. La rage a gagné jusqu'aux évêques et archevêques. Je parierais cent contre un que tout cela est vrai; il faudrait vingt pages pour vous dire comment cela m'a été conté. Il paraît que le King a voulu se sauver quatre fois et qu'il est dans le tombeau de la nourrice d'Énée[2], place très-forte. Ce peuple enthousiaste est rempli des erreurs et préjugés les plus archiridicules. On tuera fort bien un homme à Naples parce qu'on croit que son regard peut porter malheur aux mesures annoncées dans une affiche qu'on lit. Ces gens se préparent (aussitôt qu'ils seront sûrs que nos soldats entreront chez le pape), ils se préparent, dis-je, à s'emparer de Rome, Florence, Bologne. A Rome et à Bologne, ils trouveront beaucoup de soldats d'anciens régiments français, pleins de feu et de bravoure. Les *Macaroni* ont aussi des projets sur Ancône, mais ils seront déjoués; nos braves soldats peuvent s'embarquer à Trieste, quand le parti sera pris à Troppau, et en trois jours être maîtres d'Ancône.

Rome est pourrie; il en sortira deux ou trois mille bourgeois, prétendus libéraux, qui feront d'excellents soldats; mais le pays ne bougera pas. On est furieux et plein d'enthousiasme à Tolentino, Ancône, Forli, Cesena, Bologne. On bavarde beaucoup à

[1] Révolution de Naples en 1820.

[2] La citadelle de Gaëte.

Florence; mais les nobles, qui se sont faits libéraux, seront gagnés au moment du danger, et, de concert avec les prêtres, qui sont cinq cents à Pérouse, petite ville de quatre mille âmes, ils arrêteront tout : pays douteux.

Lucques, archijacobin. — Brescia, *idem.* — Milan et Venise, *ventrus.* L'ancien militaire se battrait avec le plus grand plaisir; mais l'administration est juste, humaine conduite par des hommes du plus grand talent; le souverain, nomme éminemment raisonnable et sage.

Chaque jour la poste apporte à chaque syndic piémontais deux ou trois proclamations jacobines. Il y a eu une pétition *signée,* demandant au roi une ancienne constitution d'un *Philibert,* je crois, qui, quoique gothique, donnerait la liberté. Le *King* était d'avis de la donner; trois ministres ont dit que ce fâcheux remède était le seul qui pût conserver Gênes à la monarchie. — On est furieux à Gênes; ils veulent leur ancienne aristocratie bête. La *Queen* et, dit-on, Saint-Marsan, ont fait ajourner la constitution; on avait peur que, sous ce prétexte, l'armée du voisin n'entrât.

Tout le monde a la fièvre, tout s'agite. Plût à Dieu que tous les jacobins eussent été déportés au Texas!

Pour rendre ma lettre amusante, il faudrait vous donner des anecdotes, dont elle est le *jus;* mais j'ai des nerfs. Comptez que j'ai plutôt affaibli les couleurs.

Écrivez, écrivez ; je ne sais rien que par vous.

LXV

A MESSIEURS LES DÉPUTÉS DE LA FRANCE.

La Cadenabbia (lac de Como), le 13 novembre 1820

Messieurs,

L'on a dit que les académies sont utiles dans le cas où l'objet de leurs travaux est de ranger et de mettre en ordre la masse

des connaissances humaines, ou de veiller à ce que les découvertes utiles, après avoir brillé durant un certain temps, ne retombent pas dans l'oubli. Par exemple, on avait au moyen âge, en Italie, l'art de transporter les édifices; l'on ne peut douter que plusieurs tours n'aient été transportées, sans que leur solidité en souffrît, à quelques centaines de mètres.

Les académies sont utiles pour conserver les inventions du génie; servent-elles, dans leur état actuel, à encourager le génie et à multiplier les inventions de tout genre qui font la gloire et la richesse d'une nation? Nous ne le croyons pas. Quand les académies ont agi comme corps, on les a vues persécuter le Tasse ou blâmer Corneille.

On vous demande une loi, messieurs, qui, loin d'entraver le génie, excite les hommes singuliers, doués de cette faculté, à être utiles à leur patrie.

Le travail de chaque homme est, en général, récompensé par la société dont il fait partie, suivant le degré d'utilité de ce travail. La loi ne doit changer le taux naturel de l'appréciation et du payement d'un travail quelconque qu'après les plus mûres délibérations.

Mais, s'il est un fait généralement reconnu, c'est que l'immense majorité des hommes n'a pour les œuvres du génie qu'une estime sur parole. La masse n'admire et ne comprend que ce qui ne s'élève que de peu au-dessus du niveau général. Si nos poétiques de tout genre ne proclamaient comme à l'envi le mérite de la Fontaine et de Corneille, il est permis de croire qu'il serait peu senti par la majorité des hommes qui ont du loisir et qui, à l'égard des lettres, forment le public. La vie active qui procure les richesses a peu de considération pour la vie contemplative, qui conduit un Pascal ou un Descartes aux découvertes les plus importantes. Le public étant peu reconnaissant à l'égard des hommes de génie, au moins durant le temps que ceux-ci, jeunes encore, sont en état de produire, ces hommes de génie, qui sont toujours en petit nombre, pourront recevoir des moyens de subsistance sans qu'il en coûte beaucoup au trésor. D'autre part, leurs ouvrages étant d'une véritable utilité à la nation, soit directement par le plaisir intellectuel qu'ils procurent et par les

idées justes qu'ils placent dans la tête de beaucoup de leurs concitoyens qui ainsi sont plus heureux, soit indirectement par l'universalité qu'ils procurent à la langue, il nous semble qu'on ne léserait pas les citoyens en prenant sur la masse de l'impôt une somme de trois cent mille francs pour les académies. Le projet suivant [1] tend à concilier la considération publique aux hommes éminents dans les diverses parties du savoir humain [2].......

LXVI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 22 décembre 1820.

Je reçois votre lettre du 7, qui, malgré ses défauts, me fait un plaisir extrême, car je suis au lit depuis dix-huit jours, avec trois

[1] Ce projet est resté à l'état d'ébauche et ne saurait être reproduit. (R.C.)

[2] Ceci exige beaucoup de mesures de détail, dont la proposition peut sembler susceptible de ridicule, mais l'objet n'en est pas moins essentiel. On peut se rappeler de quelle considération ont été environnées la jeunesse de J.-J. Rousseau et de Racine, et la vieillesse de Corneille et de la Fontaine. Au reste, c'est dans les détails de ce genre que le présent projet de loi est surtout susceptible d'amendements. Le but de l'auteur est seulement d'attirer l'attention des chambres sur le peu de bien-être que présente, en général, la jeunesse des grands hommes. Le nombre des grands hommes, gloire d'une nation, est, sans contredit, proportionnel au nombre de gens qui essayent de réussir. Si l'Angleterre a trouvé des poëtes tels que Burns dans la classe des paysans, c'est que la vente de la propriété d'un bon livre suffisait en Angleterre pour faire vivre l'auteur. Lord Byron et sir Walter Scott acquièrent sous nos yeux, par leurs ouvrages, un degré de richesse auquel ne sont jamais arrivés Montesquieu ni Racine. Les gens à talent, en France, sont disposés, par leur peu d'aisance, à accepter de petites places du gouvernement ; ils font de mauvais commis en employant leur temps à un travail d'une valeur inférieure à celui qu'ils pourraient produire. Burns faisait partie d'une société qui procurait à ses membres les livres essentiels à lire. (H. B.)

saignées et un rhume inflammatoire; je compte sortir un de ces jours.

Le théâtre de la Scala a été la platitude même depuis que les hommes de génie s'en sont écartés. Vous savez qu'on ne donne presque que du neuf; cela est plus utile à l'art et moins à nos plaisirs. Cet usage, le contraire du goût français, qui est d'admirer du *vieux beau* reconnu pour tel, imprime un cachet au goût italien.

Les jacobins feront tomber le théâtre de Naples; déjà les jeux sont supprimés, et il ne bat plus que d'une aile. Pour finir l'année dernière, Levasseur a eu un grand succès dans la *calomnie* du *Barbier* et dans l'opéra de Meyerbeer, dont j'ai déjà oublié le nom, quoiqu'il n'ait fini que le 30 novembre. Meyerbeer est un homme comme Marmontel ou Lacretelle; quelque peu de talent, mais pas plus de génie que sur la main; quand il veut mettre du chant, il prend les plus ignobles cantilènes des rues. Ce qu'il a de remarquable, ce compositeur, c'est quatre-vingt mille francs de rente, sans en rabattre une obole; il vit solitaire, travaillant quinze heures par jour à la musique. Il ne veut plus jouer du piano, et c'est le premier pianiste de l'Europe, à ce qu'on dit.

Le 26 décembre, comme vous savez, nous avons deux ballets et un opéra neufs. *Phèdre*, du vieux Mayer, voleur effronté. — Mademoiselle Tosi, fille d'un avocat fort estimé, comme qui dirait Tripier à Paris, ayant une voix superbe, débute pour courir la chance de gagner deux cent mille francs. Elle a une taille et une tête qui seront superbes au théâtre; sa voix est belle, mais elle ne *sait pas chanter*. Qu'entendez-vous par ces paroles? — Elle ne sait pas mettre tous ses airs, tristes ou gais, à la même sauce piquante (pour le dire en passant, mérite et défaut de Rossini).

Le public est juste et sensé pour la musique, et l'on s'occupe beaucoup de la Tosi; je vous en parlerai le 25, lisez la *Gazette de Milan* du 28 ou du 29. — Vigano voulait faire l'*Ebrea di Toledo*, sujet à la Walter Scott, et qui, dans le goût d'*Ivanhoe*, finit par le brûlement de l'héroïne : *veto*. Il fait platement l'*Enlèvement des Sabines*. Aujourd'hui 22, il n'y a que deux actes d'achevés; mais

l'exécrable de ce grand homme est meilleur que l'excellent des autres. — La Mariani, voix superbe de contralto; elle a six notes magnifiques; elle manque de chaleur; excellente seconde chanteuse; elle fait entendre des sons inconnus jusqu'à elle; mais il faudrait que Rossini prît la peine de lui faire des airs en six notes. — La Pellegrini, très-belle, air commun, bête et ennuyée, femme misanthrope, c'est-à-dire haïssant tout le monde, serait applaudie à Feydeau, chante mal et aigre tous les beaux airs possibles; ne l'engagez jamais à Paris.

A propos, greffez, dans le premier opéra venu, le trio de Meyerbeer, chanté par Levasseur, Pellegrini et un autre basso. Cela vous ferait plaisir, ainsi que le chœur des paysans du même opera, qui, décidément, s'appelle *Marguerite d'Anjou.*

La Monbelli, chantant un peu du nez, était divine il y a dix-huit mois et doit l'être encore. Pour une petite salle, et pour Paris, charmante. Elle a des sourcils comme trois fois les vôtres, et, cependant, est sage par ambition, pour épouser quinze mille francs de rente, comme sa sœur qui a *buscato* M. Angiolo Lambertini, auteur d'un bête de journal, nommé le *Journal des modes* de Milan. Lisez-le; c'est le meilleur thermomètre de la musique. L'auteur a vingt-cinq ans, bête et savant, mais excellent violon; ami intime de Rossini; il a épousé la Monbelli; son père était chanteur, sa sœur excellente pianiste; ils ont vécu avec Rossini, Crivelli, tout ce qui a paru en musique. Lisez ce journal; faites lui une ligne d'éloges, dans ce sens, dans le *Journal de Paris;* c'est mon ami, et vous servirez la musique.

Je ne connais pas la Cortesi. — La Bonini, très-laide, est fort bonne. — La Pasta [1] se forme journellement, *prendendolo solamente,* pour ne pas nuire à sa voix. — Remorini est la plus belle voix de basse que je connaisse; il était très-dévot et a été chaste toute sa jeunesse. Sa voix, plus belle que celle de Galli, est moins flexible; mais Galli, sans voix, serait encore le premier acteur à la Shakspeare de l'Italie, et Remorini sera toujours un *salam,* ce qui veut dire un coffre: c'est la voix de Laïs

[1] Madame Giuditta Pasta, dont le talent comme cantatrice et comme tragédienne jeta plus tard tant d'éclat dans l'opéra séria à Paris (R. C.)

jeune, avec une bonne méthode; il gagne trente mille francs depuis sept à huit ans. — Ambrosi, encore plus *salam*, c'est-à-dire le contraire de Pellegrini. — Pellegrini a une voix presque aussi belle que celle de Remorini, mais sans goût ni grâce. — Zuchelli a de l'âme, timide, tendre; il chante, en pensant à la peinture ou à sa maîtresse, tout un opéra, et paraît sans couleur; à la fin il chante dix mesures qui mettent des larmes dans tous les yeux: par exemple, les *Il mio destino*, à la fin de l'opéra de la *Femme à deux maris*, où il fait le mauvais mari. Il a plu beaucoup à Munich. Enfin, voici l'échelle: Galli, trente-cinq mille francs. — Zuchelli, vingt mille francs. — Remorini, trente mille francs. — Ambrosi, quinze mille francs. — C'est, je crois, ce qu'on les paye *in giornata*. Mais si San Carlo se ferme, la demande diminuant, tous ces messieurs tomberont de trente pour cent. Je relis votre lettre. Dans une petite salle comme la vôtre, et avec votre silence respectueux, j'aimerais mieux la Monbelli, que vous auriez pour trente mille francs, que la Fodor; vous auriez un chant bien autrement italien. Son père, le sublime ténor Monbelli, a vécu à tu et à toi avec Cimarosa, Sachini et Paisiello; il abhorre les ornements et la sauce piquante à la Rossini. — La Schiassetti, voix bien plus faible, fait fureur quand elle est en voix; elle sera libre à Munich; le prince royal est amoureux fou d'elle, en tout bien tout honneur, depuis trois ans. Son engagement expire en avril, et elle irait à Paris pour vingt mille francs. — La Schiassetti est jolie, fière comme quarante aristocraties; sa mère est comtesse, et son père, le général baron Schiassetti, le plus brave housard de l'armée d'Italie.

Si vous ne pouvez pas me lire, consolez-vous avec la pensée que j'ai pris du café pour la première fois depuis un mois, à cette fin d'être digne de vous écrire.

Rossini ne fait plus que se répéter; il est énorme, mange vingt biftecks par jour, etc., etc. Le jeune Mercadante, Napolitain de vingt ans, qui a fait *Ercole*, a, dit-on, du talent; je n'ai jamais senti ce talent, quoique la Schiassetti, dans les vingt-cinq jours que j'ai passés avec elle à la campagne, me le chantât sans cesse. — Caraffa, vous le connaissez; on pourrait tirer un bon opéra de tous ses opéras. — Pacini fils, jeune et joli jeune

homme de dix-huit ans, a fait ou volé un duo sublime : celui de Frédéric-le-Grand qui refuse à la maîtresse d'un de ses officiers la grâce dudit qui va être fusillé. Faites-vous chanter cela par Remorini, et vous pleurerez nécessairement.— Pas d'autre ténor que Davide fils.

J'ai encore plus de peine à écrire que vous à me lire ; le corps s'en va, mon cher ami.

Dès qu'on aura réimprimé la tragédie de lord Byron sur le doge Faliero, qui se fit couper le cou en 1208, ce me semble, envoyez-la moi par la poste. — Ledit lord a adressé la parole au bal, à Venise, à une miss M..... ; le lendemain; le colonel M..... lui a envoyé un défi ; l'on a arrangé l'affaire. La phrase du Byron avait été insignifiante, courte et archidécente ; mais le souffle de ce monstre souille une beauté pâle et froide.

Il est toujours avec sa grosse blonde de Pesaro, dont le mari a cinquante mille francs de rente ; il est très-capable d'assassiner le noble lord, et, s'il ne peut mieux, de se battre en duel avec lui. Je dois vous avoir écrit cela, que je tiens de l'apothicaire Ancillo, le deuxième poëte de Venise ; le premier est le satirique Buratti. Il y a là du vrai génie, mais un peu délayé. Comprenez-vous le vénitien ! — Vous me direz *oui;* mais est-ce vrai ? Je verrai à faire copier quelque chose de Buratti.

A propos, j'ai, je crois, vérifié que l'ultra Alfieri ment continuellement dans sa vie, et que cette vie a pris fin par la jalousie que lui donnait le peintre F**, qui, comme vous savez, vit dans l'intimité de la comtesse d'Albany.

LXVII

A SIR WALTER SCOTT, A EDINBOURG [1].

A la Poretta, le 18 février 1821.

Monsieur,

S'il vous convient de faire prendre à Paris les livres dont l'ir

[1] Peut-être cette lettre n'est-elle pas parvenue à Walter Scott, car le

dication est ci-jointe, j'aurai trouvé un faible moyen de marquer ma reconnaissance de l'extrême plaisir que vient de me donner *the Abbot.*

Quel dommage que l'auteur n'ait pas eu à peindre le moyen âge de cette admirable Italie! Il aurait trouvé les premiers pas de l'âme humaine vers la liberté. Au lieu de l'égoïste héroïsme de l'absurde féodalité, il eût trouvé sous ses pas la peinture de tout ce que l'âme humaine pouvait *alors* pour le bonheur de tous. Les idées étaient encore obscures et incertaines, mais les âmes avaient toujours ici, en 1400, un degré d'énergie que, depuis, elles n'ont plus retrouvé nulle part.

Malheureusement, pour se procurer la vision du moyen âge de ce pays, il faut s'enterrer au milieu de monceaux de parchemins poudreux, qui, encore vers 1650, furent brouillés et gâtés exprès par les jésuites. Aucun écrivain n'a cherché à donner un recueil sincère d'anecdotes peignant les mœurs de cette époque. Quels ne seraient pas les transports de l'Europe si un homme comme l'auteur de *Waverley* lui révélait la vie de Cola di Rienzi, ou l'exil du premier Côme de Médicis!

Pignotti (*Storia di Toscana*, Firenze, 1816, 9 vol. in-8°) peut servir de fil pour ne pas s'égarer au milieu des auteurs originaux, qui, eux-mêmes, ne sont qu'une introduction aux manuscrits qui renferment la véritable physionomie des temps. Un guide agréable serait aussi *le Famiglie illustri d'Italia*, di Pompeo Litta, Milano, 1820; Burchard, *Journal d'Alexandre VI;* Fiortifioca, *Vita di Cola di Rienzi*, etc.

Du reste, on prend la liberté de présenter les ouvrages mentionnés dans la note ci jointe, non comme objets agréables, les principes politiques sont trop différents, mais comme signes de reconnaissance. Les amis de l'auteur de *Marmion* doivent être d'excellents juges; c'est pour cela qu'on a mis des doubles.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

H. Beyle.

manuscrit sur lequel on a pris cette copie est sans rature et porte la signature de Beyle. (R. C.)

LXVIII

MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 7 mai 1821.

J'étais fort en peine de la santé de ma pauvre mère[1], lorsque j'ai reçu intacte votre lettre du 11 avril. Je vous ai écrit plusieurs longues lettres, ensuite deux ou trois lettres plates, comme celle-ci. M. Dominique est un original qui sera avec vous dans trente jours ; je serais fâché qu'il dût embrasser Besançon à travers la Manche.

La chute *della Pietra di Paragone* vous démontre ce que j'avance depuis cinq ans : qu'un Parisien comme vous et un Italien tel que moi avons un *goût* différent. De plus, chacun a le bon goût s'il parle sincèrement. Tout ce dont je puis vous assurer, c'est que la chute du *Sigillara* (nom d'amour donné à la *Pietra*) a produit un grand scandale dans Landerneau, et que le nom d'oreille de *parchemin* a été prodigué aux gens de bon goût par excellence. Sigillara, avec l'*Italiana* et *Tancrède*, portera le nom de Rossini à la postérité. Du reste, il est drôle de dire, à propos de la *Pietra*, que Rossini se répète : c'est son troisieme ou quatrième ouvrage. Vous avez pris les répétitions par la queue. Ne prenez jamais conseil de Dominique sur les choses qui doivent plaire à Paris ; en ce sens, il manque d'yeux ; il peut dire ce qui plaît généralement ici et ce qui lui plaît.

J'ai vu M. Hérold, que j'ai trouvé gentil, mais déjà diablement, je ne dirai jamais *gâté*, mais changé par l'air de la Seine. Le Français actuel me fait l'effet du singe. Donc à vos yeux je serai le lourd éléphant, *e sempre bene*.

Les arts sont morts et enterrés. Nous avons ici *Mercadante*. C'est le seul maëstro qui se distingue un peu, avec *Pacini*. Le duo de Frédéric II est sublime *pour moi*. On dit qu'il l'a volé ; voilà la question.

[1] La France.

Le premier acte de la *Pucelle* de Vigano, copié de Schiller, fut un chef-d'œuvre en son temps, et par moi à vous décrit, les quatre derniers actes plats. Ce grand homme *balifiera* en août

Adieu. Dominique sera à Paris au commencement de juin. Vous trouverez en lui un animal de plus en plus différent du Français aimable, et probablement aussi insupportable à vous que les Saint-Aubin et compagnie le sont à lui.

ROBERT.

LXIX

A MONSIEUR LE BARON DE M. ., A PARIS.

Milan, le 6 juin 1821.

Je vois que vous n'aurez pas reçu la longue lettre que je vous ai écrite sur le succès d'*Arminio*, à Venise. Crivelli y était trop chaud ; musique sublime de Pavesi, je crois, qui depuis vingt ans ne faisait rien qui vaille. Paroles qui ont enlevé ; malgré les fautes de langue, il paraît qu'il y a du romantique. Cela va bien au nom de l'auteur, qui est simplement Diedevaracovitz, jeune gentilhomme, qui vit à Venise. Tout cela, orné de phrases convenables, a fait, dans son temps, une lettre de quatre pages. Si vous l'avez reçue, rappelez-vous toujours qu'il faut multiplier tous mes résultats par le rapport $\frac{P}{I}$, le goût de Paris divisé par le goût italien; car je parle à des barbares qui ont sifflé *Sigillara*, qui est au *Barbier* ce que le *Tartufe* est au *Cocu imaginaire*.

Comment va le voyage de Besançon en England? Dominique serait bien piqué d'être obligé de débuter dans l'île de Barataria[1], sans le secours de son Mentor. Que penseront de moi les Malo renforcés et les Saint-Aubin en carrosse, si vous ne dirigez mes pas? C'est cette énorme hypocrisie nécessaire qui me dés-

[1] Paris. — Dominique, c'est Beyle lui-même.

espère. Je suis allé voir la retraite de Dominique sur le lac de Como ; j'y ai passé dix jours avec ma sœur ; c'est là qu'il viendra. Il voudrait déjà être hors de Paris ; c'est une expérience ennuyeuse, qu'il tente uniquement par respect pour votre prudence.

M. Levati a publié quatre volumes des *Voyages de Pétrarque*. Ce sont des extraits consciencieux, et surtout plats, des œuvres de Pétrarque. Cependant cela a un peu du mérite d'*Anacharsis*, et réussirait en Angleterre ; l'ouvrage se composera de cinq volumes. Comme je connais l'auteur, faites annoncer, si vous le pouvez.

La charmante Schiassetti reste encore un an à Munich. Madame Pasta, chantant à la française, chant heurté, aura dû plaire aux siffleurs de la *Pietra di Paragone*.

Il fait un froid de chien en Suisse et probablement en France.

AUGUSTE.

LXX

A MONSIEUR R. C..., DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES A MONTBRISON (LOIRE).

Paris, le 29 décembre 1821, à onze heures et demie du soir, en rentrant, n'ayant rien à lire.

Je t'envoie, mon cher ami, un dialogue dont j'ai été, ce soir, à l'Opéra, un des interlocuteurs, et que tu auras mot à mot, tel qu'il a eu lieu. Pour nous, habitants de Paris, cette conversation n'offre rien de bien neuf ; mais, dans ta pauvre petite ville, elle aura peut-être pour toi quelque intérêt.

L'AMÉRICAIN ET LE FRANÇAIS.

L'AMÉRICAIN (homme de vingt-six ans) :

J'arrive de la Havane, ma patrie ; j'ai passé ma jeunesse à

Philadelphie ; je compte séjourner six mois à Paris et y dépenser quarante mille francs. Mon ami, le général Z., m'a amené ce soir au balcon de l'Opéra ; mais, étranger comme moi, il ne sait rien de la France, ou du moins de la partie sérieuse de la France. Daignez m'instruire ; songez qu'il y a quarante-quatre jours j'étais en Amérique. J'ai lu tous les bons livres d'Europe et surtout les écrivains français célèbres ; dites-moi quels sont les hommes remarquables dont je pourrai voir la figure à Paris ; je suis très-curieux de voir la face d'un homme célèbre.

Moi. — Il y a, d'abord, le duc de Dalmatie et le général Gérard : ce sont de grands hommes de guerre.

L'Américain. — Je les connais par le *Moniteur* et les rapports de Wellington.

Moi. — Dans les sciences, il y a MM. Laplace, Humboldt, Fourier, Flourens, Cuvier.

L'Américain. — Hélas ! je ne comprends rien à leurs œuvres sublimes ; je sais justement autant de chimie qu'il en faut pour faire du sucre et du rhum, et comme j'en fais pour trois cent mille francs par an, mon affaire n'est pas d'en savoir davantage, mais d'apprendre à rassembler le plus de jouissances possible avec ma fortune actuelle ; parlez-moi de la littérature.

Moi. — Vous m'embarrassez ; connaissez-vous le *Russe à Paris*, de Voltaire ?

L'Américain. — Ce conte délicieux ? — je le sais par cœur.

Moi. — Il pourrait me dispenser de répondre. Si Voltaire nous trouvait pauvres et en décadence dans un temps où l'on pouvait dîner chez le baron d'Holbach avec Voltaire d'abord, Montesquieu, Rousseau, Buffon, Helvétius, Duclos, Marmontel, Diderot, d'Alembert ; où l'on voyait débuter Beaumarchais, le second des comiques français, et l'abbé Delille, le chef d'une de nos écoles de poésie ; si Voltaire nous trouvait pauvres alors, que dirait-il aujourd'hui ?

L'Américain. — Il dirait que l'attention d'une des plus spirituelles nations du monde est tournée vers la politique ; que, peut-être, si MM. de Marcellus, Benjamin Constant, de Chauvelin, le général Foy, ne consacraient pas, à peu près exclusivement, leurs talents à la politique, ils occuperaient sur le Parnasse

français des places aussi élevées que beaucoup d'écrivains des siècles derniers. Et l'abbé de Pradt, dont les ouvrages font la fortune de nos libraires d'Amérique, croyez-vous qu'il ne vaut pas bien un Marmontel ou un Duclos? Mais trêve aux discussions, il me faut des noms propres.

Moi. — Prenez la liste des membres de l'Académie française.

L'Américain. — Une de mes habitudes, un peu sauvages, d'Amérique est de ne jamais en croire un autre, quand je puis me croire moi-même. Quelle confiance voulez-vous que j'aie en une liste d'Académie, où je ne vois les noms ni de de Pradt, ni de Benjamin Constant, ni de Béranger, que nous connaissons si bien en Amériqne, et où je vois, au contraire, tant de noms que je lis pour la première fois? Mais, mettez de côté toute modestie; dites-moi avec simplicité et bonhomie : si vous vous sauviez dans la chaloupe du bord de votre vaisseau, qui fait naufrage, que vous eussiez la perspective de vivre quelques années, comme un nouveau Robinson, sur une terre déserte, et si, pour dernière supposition, vous n'aviez sur votre vaisseau que des livres imprimés depuis vingt ans, quels ouvrages prendriez-vous en sautant dans votre chaloupe?

Moi. — D'abord Pigault-Lebrun.

L'Américain. — Bravo ! voilà ce qui s'appelle répondre ; nous connaissons beaucoup ses ouvrages à la Havane, quoique, ayant le tort de faire rire, ils soient fort peu estimés de vos pédants de Paris. Ensuite ?

Moi. — Après le plus gai de nos romanciers, je prendrais le plus grand de nos philosophes, ou, pour mieux dire, le seul philosophe que nous ayons ; l'*Idéologie* et le *Commentaire sur l'Esprit des lois,* du comte de Tracy.

L'Américain. — Bravo encore ! C'est sur ce commentaire que j'ai appris la politique au collége de Guillaume et ..... à Philadelphie. M. Jefferson avait fait traduire ce livre pour nous dès 1808. Après ?

Moi. — Je prendrais les comédies de M. Étienne.

L'Américain. — Est-ce l'auteur de la *Minerve?*

Moi. -- Lui-même.

L'Américain. — Que d'esprit! On l'a chassé de l'Académie

française, et il s'est trouvé des gens qui ont bien voulu prendre sa place?

Moi. — Oui, et ces gens, à Paris, ne sont pas plus déshonorés que d'autres.

L'Américain — Voilà ce qu'on n'aurait jamais vu du temps de Voltaire; vous avez perdu la délicatesse morale. Du temps de Voltaire, on n'eût pardonné à un tel misérable qu'autant qu'il eût volé un million. Qu'on dise après cela que les gens de lettres manquent de courage! J'ai lu les *Deux gendres* de M. Étienne, dans la traversée; cela m'a paru une satire plutôt qu'une comédie.

Moi. — N'oubliez pas que le grand Molière a mis à la mode, dans ce pays-ci, la comédie satirique; la comédie simplement gaie, comme *Falstaff*, n'y est guère connue.

L'Américain. — Après?

Moi. — Après est bientôt dit; je commence à être embarrassé. Ah! je prendrais le trop petit nombre d'ouvrages que nous devons à M. Daunou.

L'Américain. — J'ai écrit ce nom. Après?

Moi. — Voulez-vous les comédies de MM. Picard et Duval?

L'Américain. — Est-ce amusant?

Moi. — Plutôt à voir jouer qu'à lire. Ce qui est amusant, ce sont les premiers volumes de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, de M. de Jouy.

L'Américain. — Nous les avons en Amérique; cela a autant de succès parmi nous que le *Tableau de Paris* de Mercier. Sachez, mon cher ami, que Paris est la capitale du monde. Dès que nos femmes voient ce nom sur le titre d'un livre, elles le demandent au libraire. Et les poëtes? après M. de Béranger, qui avez-vous?

Moi. — Je suis bien en peine de vous répondre, à vous qui lisez Byron, Moore, Crabbe, Walter Scott; mais, en y réfléchissant, je trouve M. Baour-Lormian.

L'Américain. — Qu'a-t-il fait?

Moi. — Une traduction de la *Jérusalem délivrée*.

L'Américain. — Cela vaut-il les *Géorgiques* de Delille?

Moi. -- Pas tout à fait. Le sujet était aussi attachant que les mauvais préceptes d'agriculture des *Géorgiques* sont ennuyeux;

mais le succès a été en raison inverse du charme des sujets. M. Baour-Lormian fait fort bien le vers alexandrin, mais il est un peu ..... Nous avons M. de Lamartine.

L'Américain. — Ce jeune homme qui a été si prôné par les journaux *ultra?* Nous l'avons fait venir en Amérique; c'est fort joli; c'est lord Byron peigné à la française. Après?

Moi. — Nous avons MM. Chenedollé, Edmond Géraut, Alfred de Vigny.

L'Américain. — Les titres de leurs ouvrages?

Moi. — Je les ignore; je les crois fort bons, mais je vous avoue que je ne les ai jamais lus. Nous avons des poëtes tragiques.

L'Américain. — Ah! mon cher ami, je n'aime pas les épopées en dialogue, et les dialogues où l'on fait une réponse en cinquante vers à une demande qui en avait quarante; voyons les noms.

Moi. — M. Lemercier.

L'Américain. — L'auteur de *Pinto* et de la *Panhypocrisiade?*

Moi. — Précisément; l'auteur aussi d'*Agamemnon*, de *Jugurtha*, de *Clovis*, d'*Isule et Orovèse*, etc., etc.

L'Américain. — Je verrai ces pièces, car je suis fort content de certains morceaux de la *Panhypocrisiade*. Quel effet ne ferait pas ce poëme abrégé et traduit en anglais! — Avez-vous d'autres tragiques?

Moi. — Une douzaine, au moins: M. Casimir Delavigne, l'auteur du *Paria*.

L'Américain. — Ah! de cette tragédie que j'ai vue hier, en arrivant?

Moi. — Elle-même.

L'Américain. — C'est un homme d'un grand talent; mais son œuvre ne m'a donné aucun des plaisirs du drame; c'est de l'épopée en dialogue et quelquefois en énigme. Et quels sont ses rivaux?

Moi. — Mais, ses rivaux, personne. Les autres tragiques sont MM. Ancelot, Lebrun, Viennet, Liadières, Delrieu.

L'Américain. — J'ai écrit tous ces noms; me conseillez-vous d'acheter leurs œuvres?

Moi. — Écoutez, il ne faut tromper personne, même quand il s'agit de la *gloire nationale* ; voyez-les jouer avant de les acheter.

L'Américain. — A propos d'autres qu'il faut voir, je voudrais bien entendre parler le célèbre Chateaubriand.

Moi. — Impossible. Comme l'on craignait que la chambre des pairs n'acquît trop d'influence sur l'opinion, les séances de ces messieurs sont secrètes. — Vous voyez, mon cher ami, l'état de notre littérature ; et cela quand nos voisins les Anglais ont huit ou dix poëtes vivants, quand l'Italie a Monti, Foscolo, Manzoni, Pellico !

L'Américain. — Oui, mais ces pays n'ont pas eu cinquante généraux célèbres et dix victoires par an. Vous voyez bien en noir, mon cher Européen ; un peuple n'est jamais grand que dans un genre à la fois. Du temps de l'empereur, qui se doutait du talent de M. de Chauvelin pour la tribune? Tel homme qui se fait mettre en prison pour un pamphlet politique aujourd'hui, du temps du baron d'Holbach eût peut-être eu autant de talent que Duclos ou d'Alembert. Mais je cours me procurer un billet pour entrer demain à la chambre des députés; on dit que Benjamin Constant doit parler : je brûle de le voir Adieu.

LXXI

A MONSIEUR ....., A PARIS.

Paris, le 24 février 1822.

Monsieur,

Je joins à ce billet le prospectus de la *Revue*[1] dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Je désire que vous y trouviez des motifs pour accorder votre appui à une publication dont le mérite principal sera certainement d'être très-conscienciense.

[1] Ce projet de revue n'a pas eu de suite. (R. C.)

L'ARISTARQUE

OU

INDICATEUR UNIVERSEL DES LIVRES A LIRE.

La vérité toute nue.

Eh quoi! encore un journal littéraire? — Permettez; celui-ci sera différent de tous les autres; voici pourquoi: Deux citoyens servaient l'État, avant 1814, dans des emplois fort dissemblables; l'un en France, l'autre à l'étranger. Depuis, ils ont voyagé. A la fin, ennuyés de ne rien faire, ils ont cherché une entreprise par laquelle ils pussent faire rendre le dix pour cent à leurs fonds. Ils ont trouvé que la moins ennuyeuse pour eux serait de faire un journal littéraire, où l'on rendrait compte avec une impartialité rigoureuse de tous les ouvrages remarquables qui paraîtraient en Europe, en Amérique et aux Indes.

Jacques et Pierre (ce sont leurs noms) ont pensé qu'ils n'avaient pas besoin d'autres qualités que celles qu'ils s'efforçaient autrefois de porter dans leurs fonctions publiques: de l'intelligence, beaucoup de droiture, de franchise et de courage.

Ils ne sont point ce qu'on appelle hommes de lettres; ils n'ont pas cet honneur. Bien loin de là, ils ne connaissent personne, et n'ont épousé aucun parti en littérature. Dans les extraits qu'ils donneront des livres nouveaux, ils s'efforceront de faire disparaître l'auteur de l'extrait, pour faire faire connaissance avec l'auteur du livre. Ils s'attendent à avoir, sinon pour ennemis avoués, du moins pour gens leur souhaitant du mal en secret, tous les auteurs dont ils auront analysé les ouvrages. C'est un malheur, mais ils aiment mieux s'y exposer qu'à l'ennui dont serait pour eux une entreprise commerciale ordinaire. Du reste, ils ne diront jamais rien des personnes; pour fuir même la tentation, ils éviteront, autant que possible, de connaître, même de vue, les gens de lettres qui honorent l'Europe.

Leur parti politique est *centre gauche*, à peu près les opinions de l'honorable M. Ternaux.

Les deux citoyens qui entreprennent l'*Aristarque* ont voyagé de

1814 à 1822. Entre eux deux, ils connaissent à fond les littératures allemande, anglaise et italienne : voilà une phrase naïve. Ils demandent la permission de se servir toujours de ce style simple, et d'appeler un chat un chat. Au surplus, ils seront très-laconiques ; ils pensent qu'un journal, tel que le leur, doit avoir horreur des phrases de plus de quatre lignes. Ils éviteront soigneusement toute espèce de pompe et d'emphase ; ils veulent être utiles aux gens qui achètent des livres nouveaux, mais qui ne veulent acheter que ceux qui s'élèvent un peu au-dessus du vulgaire. On n'annoncera jamais, même sur la couverture de l'*Aristarque*, les œuvres littéraires qui ne rempliront pas cette condition.

En ayant le courage de dire la vérité *toute nue*, ils comptent qu'au bout de deux ans les fonds qu'ils engagent dans cette entreprise leur rendront quinze pour cent. Voilà le public au fait de toutes leurs pensées. Ils continueront à être aristarques de bonne foi. Dans ce siècle de coteries, ils comptent uniquement sur leur sincérité pour leur tenir lieu des talents littéraires qu'ils n'ont pas.

Mais, nous dira-t-on, êtes-vous dignes de faire un tel ouvrage ? — Nous répondons : Jugez-nous par nos œuvres. Au bout de quelques cahiers vous connaîtrez Jacques et Pierre, sans qu'il soit besoin de vous peindre ici leur caractère ou de vous faire des promesses tournées en style plus ou moins agréable, mais que certainement vous ne croiriez pas, et avec raison ; car, après tout : *promesses de prospectus !*

Le 15 de chaque mois il paraîtra un cahier de l'*Aristarque*, composé de sept feuilles, caractères, justification et papier comme le présent propectus. Le prix de l'abonnement est de vingt-quatre francs pour six mois et de quarante-six francs pour un an. Si l'*Aristarque* était interrompu, on rendrait les deux tiers de tous les abonnements courants.

J....

A la suite du prospectus se trouve cette note :

Impiego di trecento franchi al mese, per due galantuomini ; se van d'acordo sarà, coll tempo, di cinquecento franchi al mese ; ma bisogna pazienza, reciproca toleranza e perdonarsi molte cose.

LXXII

A MONSIEUR ....

Paris, le 6 avril 1822.

Monsieur,

On vous a parlé, me dites-vous, d'un comte de Gallemberg, jouissant de certaine réputation comme compositeur, et vous me faites l'honneur de me demander ce que j'en pense : je vais vous satisfaire.

Le comte de Gallemberg est un noble Allemand, né vers 1780 ; c'est le premier compositeur du siècle pour la musique des ballets, et peut-être le premier compositeur qui ait jamais paru en ce genre. M. de Gallemberg est, ce me semble, le véritable représentant du compositeur allemand ; tout en lui est un effet de science. Quand on chante devant ce *maestrone*, son oreille ne distingue pas les sons faux ; on peut chanter impunément à un demi-ton et même à un ton tout entier au-dessous ou au-dessus du ton. Cette petite différence, qui fait bondir un habitant du Midi, n'est pas même perceptible pour M. le comte de Gallemberg. Et ce même homme fait des choses admirables en musique instrumentale. Il a fait des morceaux d'*éclat* et de *majesté* pour des scènes de ballet, représentant l'entrée triomphale d'un général vainqueur dans la ville qu'il vient de conquérir, ou un jeune prince conduisant à l'autel la fille d'un puissant empereur, qui n'ont été égalés par personne.

M. le comte de Gallemberg n'a été longtemps qu'un simple amateur. En 1822 les plus belles voix d'Italie sont des amateurs étrangers au théâtre.

Un mot encore sur la musique. L'un des hommes que j'ai vus de ma vie les plus aimables au piano, c'est M. Peruchini de Venise. On peut dire que sa renommée a rempli la Lombardie. Il a composé plusieurs chansons un peu vives, à la vénitienne, qui étaient supérieurement chantées par la fille de l'immortel Viganò.

LXXIII

A MONSIEUR SUTTON-SHARPE, A LONDRES[1].

Montmorency, le 10 juin 1822.

Tout en promenant mon gros individu sur les riants coteaux d'Andilly et de Montmorency, je me suis lancé dans la philosophie allemande; vous m'en voyez tout *kantisé*, et vous porterez la peine de mes lectures; cela est ennuyeux, mais utile. Donc je vous envoie un *Petit cours de philosophie;* c'est tout simplement la réunion des notes d'un solitaire; soyez indulgent pour l'œuvre, en mémoire de l'auteur.

Exposé du système de Kant, par Kinker.

Examen de l'ouvrage de M. Kinker, par M. de Tracy.

J'ai lu, aussitôt après, l'Examen de la philosophie de Kant, par M. le comte de Tracy (mémoire de soixante-dix pages, inséré dans le tome III des *Mémoires de l'Institut de France*). Kant ne s'est pas toujours bien entendu lui-même, et il est fort difficile de l'entendre. Quand enfin l'on en est venu à bout, l'on se trouve en présence de vérités si simples, qu'il ne valait pas la peine de les dire. Ces vérités sont mêlées avec un tas énorme d'absurdités, qu'un homme d'un aussi grand talent que Kant n'aurait jamais dites si son langage avait été clair.

Rien ne soutient un philosophe comme une langue forcément claire. L'homme qui est *obscur en français,* par exemple, ne peut pas se faire d'illusion; ou il se trompe, ou il cherche à tromper les autres. Le mémoire de M. de Tracy est aussi clair qu'on peut l'être, lorsque l'on est réduit à poursuivre son adversaire dans une sombre caverne.

Tous les systèmes de philosophie sont adressés à la jeunesse. Les philosophes, d'un amour-propre peu délicat, sous le nom de

[1] Voir la lettre écrite au même ami le 28 décembre 1829. (R. C.)

systèmes de philosophie, adressent des *romans* à cette bonne jeunesse, et ils sont sûrs d'en être applaudis avec toute la chaleur que l'on a à vingt ans pour les romans. Ce secret fut celui de Platon à Athènes, d'Abeilard à Paris, au douzième siècle, et à Paris encore de nos jours, c'est là tout le secret d'un professeur plein de talent.

Moi qui ai soixante ans et qui ai lu tous les systèmes de philosophie, je vais adresser trente lignes à cette jeunesse, l'espérance de la patrie.

Il n'y a vraiment que deux sciences [1] au monde :

1° La science de connaître les motifs des actions des hommes. Une fois que vous connaîtrez les motifs véritables des actions des hommes, vous pourrez chercher à leur donner des motifs qui les portent à faire les actions dont le résultat est du *bonheur* pour vous. En 1822, les hommes mentent presque toujours quand ils parlent des motifs véritables de leurs actions. La science la plus utile à un jeune homme, celle qui, à vingt ans, prouve le plus d'esprit, est celle de pénétrer les mensonges de cette espèce. La véritable *politique* n'est que l'art de faire que M. A... ne place pas son bonheur à faire une action qui nuit à M. B... Il est un livre dont le titre devrait être :

« *De l'art de découvrir les motifs véritables des actions des hommes.* » Ce livre, c'est l'*Esprit* d'Helvétius.

2° La seconde des deux sciences utiles, c'est la *logique*, ou l'art de ne pas nous tromper en marchant vers le *bonheur*.

Ce qui fait rire dans le monde, le vrai *ridicule*, c'est l'action d'un homme qui se trompe en croyant marcher vers son but; car un *but*, en lui-même, n'est jamais *ridicule*.

On rit de l'homme qui veut aller à Rouen et qui s'empresse de monter dans la diligence d'Auxerre. Un jeune homme, voulant avoir de l'esprit en 1822, se fait pédant, et cite à tout propos Juvénal ou Grotius. On rit; on se moque de lui; il s'est trompé de date comme de chemin; son pédantisme eût passé pour de l'*esprit* en 1622.

[1] Le mot propre serait *art* : un art dépend toujours d'une science; il est la mise en pratique des procédés indiqués par une science. (H. B.)

La logique est l'art de ne pas nous tromper de route en marchant vers le but que nous voulons atteindre.

M. de Tracy a prouvé admirablement dans son *Idéologie* que nos erreurs viennent toujours de l'imperfection de nos souvenirs. Cette découverte étonne d'abord ; quand on y a réfléchi six mois, on prend la *vérité sur le fait* à chaque instant de la vie.

Je réduis donc toute la *philosophie* à ne pas se méprendre sur les motifs des actions des hommes, et à ne pas nous tromper dans nos raisonnements ou dans l'art de marcher au bonheur.

ALCESTE.

LXXIV

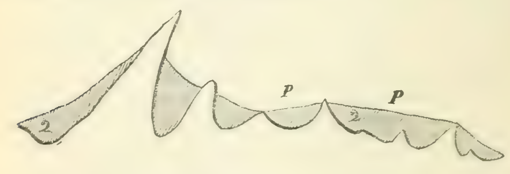
A MONSIEUR .... A PARIS.

Paris, le 28 juillet 1822.

Voici, monsieur, la seconde leçon dans la connaissance du cœur humain ; on peut lui donner ce titre :

Du granit et du remplissage calcaire ou de débris de végétation; essai de géologie morale.

Je vous serai obligé de me rendre ce papier ; mettez-le sous enveloppe et laissez-le jeudi à ma porte.



Rochers de granit.

Voilà des rochers de granit. Les débris de la végétation ont formé les parties ombrées 2, 2.

L'espace P, P, semble une plaine, aux yeux de l'homme peu exercé.

Il faut savoir faire la différence du granit au remplissage.

Le granit, c'est le caractère naturel d'un homme; sa manière habituelle de chercher le bonheur. Le caractère est comme les traits, on commence à le voir à deux ou trois ans, il est bien reconnaissable à seize ou dix-sept, on l'aperçoit dans toute sa force à vingt-six ou trente.

Le remplissage 2, 2, c'est ce que la politesse, l'usage du monde, la prudence, fait sur un caractère.

Un jeune homme prend l'espace P, P pour une plaine. Il ne voit pas que dès que l'homme devra faire quelque chose d'important à ses propres yeux, il suivra le contour du *granit* de son caractère. Alors, dans les grandes circonstances, l'espace P, P est loin d'être une plaine.

Un second usage de cette coupe de montagne est de nous faire juger de notre caractère.

Notre caractère, bon ou mauvais, c'est comme le *corps* que nous reconnaissons à seize ans, quand nous commençons à réfléchir. *Beau, laid* ou *médiocre*, il faut le prendre tel qu'il est; seulement, l'homme sage en tire parti.

Une fois que nous savons quel est notre caractère, nous pouvons nous attendre *au bien et au mal*, qui en sont prédits dans les livres qui donnent la description dudit caractère. Par exemple :

Caractère violent,

phlegmatique,

tendre et mélancolique, comme J.-J. Rousseau.

Un jeune homme de seize ans, jugeant de son propre caractère par ses actions, pourrait tomber dans cette erreur de prendre l'espace P, P pour une plaine, et de ne pas comprendre qu'il y a un précipice en C, C.

Cassio, par exemple, s'enivrant dans la tragédie que l'on donne demain au théâtre de la Porte-Saint-Martin, ne prévoit pas assez qu'il y a un précipice dans son propre caractère, en C, C.

La lithographie du *Miroir*[1] d'aujourd'hui dimanche 28 montre le caractère de granit de Voltaire, dans une pointe comme O, sortant tout à coup de sa politesse ordinaire et des plus simples habitudes d'usage du monde. Recevant Lekain, au lieu de lui demander de ses nouvelles, il lui donne la réplique de son rôle. L'amour de la *gloire viagère* était le fonds du caractère de Voltaire.

J'ai l'honneur d'être,

BLAIZE DURAND.

LXXV

A MONSIEUR .... A LONDRES.

Paris, le 5 août 1822.

Je suppose qu'il y a des personnes en Angleterre qui aiment la littérature française, et qui, connaissant déjà tous les anciens auteurs qui ont illustré cette littérature, voudraient faire connaissance avec les écrivains modernes. C'est le besoin que j'éprouve moi-même à l'égard de la littérature anglaise. Mais comment choisir entre tant de productions dont je lis les titres dans les annonces de librairie; les titres les plus séducteurs trompent bien souvent; les éloges les plus pompeux ne sont pas toujours donnés au mérite. Il m'est arrivé de faire venir un livre à grands frais, le *Voyage d'Eustace en Italie*, par exemple. Je me souviens encore de l'accès d'humeur noire qui me prit après avoir lu vingt pages de ces trois gros volumes, qui m'avaient coûté quatre-vingts francs et la peine d'écrire trois lettres.

[1] Titre d'un petit journal fort spirituel qui paraissait tous les jours en 1822.

Il paraît chaque mois, en France, vingt-cinq à trente ouvrages nouveaux. Mon projet est de vous faire connaître, par quelques lignes simples, claires, nettes et sans fard, les deux ou trois ouvrages qu'un amateur de livres peut acheter chaque mois, et les cinq ou six qu'il peut parcourir.

Je crains, monsieur, que vous ne trouviez mon ton un peu *tranchant;* je vous assure que je cherche seulement à être bref et clair. Personne n'est, au fond, plus tolérant que moi. Je vois des raisons pour soutenir toutes les opinions ; ce n'est pas que les miennes ne soient fort tranchées; mais je conçois comment un homme qui a vécu dans des circonstances contraires aux miennes a aussi des idées contraires.

Chaque mois je vous rendrai compte des ouvrages qui auront paru dans le mois précédent. Quoique nous soyons aujourd'hui au milieu d'octobre, j'ai des raisons de penser que les ouvrages qui ont paru en France en août et septembre ne sont pas encore connus en Angleterre. Je vais les parcourir rapidement.

L'année littéraire a commencé en France d'une manière brillante; nous avons eu, coup sur coup, l'*Histoire de l'Église* de M. de Potter, l'ouvrage le plus profond qui ait paru sur cette matière, mais un peu sec et ennuyeux, et le *Voyage en Suisse* de M. Simond; c'est un fort bon livre que l'auteur, qui a vécu vingt-quatre ans aux États-Unis, a traduit lui-même en anglais.

Je ne vous parle pas des *Mémoires de Lauzun*, dont on a supprimé la moitié, celle qui avait rapport à la feue reine Marie-Antoinette. Ce genre d'ouvrages, que nous trouvons fort amusant en France, paraît choquant en Angleterre.

Les Mémoires de Lauzun sont comme l'*ossatura* de la comédie du dix-neuvième siècle. Voilà les événements, voilà comme ils s'emmanchent; la *couleur* seule est ou *paraît* fausse. Je dis *paraît*, car peut-être Lauzun avait-il l'habitude d'écrire ainsi. — La réponse de lady Barrymore à Lauzun l'accusant d'infidélité avec le comte d'Artois, serait chose neuve au théâtre. — Quant au choix des personnages, ceux des Mémoires de Lauzun sont bien ce qu'il faut. Cette comédie serait, quant aux personnages, parfaitement bien calculée pour notre siècle, si éminemment romantique. Quoi de plus plaisant que le comte d'Artois (amant

sacrifié de lady Barrymore) attendant trois heures, dans un cabriolet, par un froid piquant, sur la place Louis XV, et croyant c... Lauzun, qui rit de le voir attendre !

Notre haute société d'ici a été fort choquée de l'*Histoire de Paris* de M. Dulaure. Cet ancien abbé est, à ce qu'il me semble, un honnête homme, qui appelle

Un chat un chat et Rollet un fripon.

Les sept volumes de Dulaure se vendent aujourd'hui cent francs, et peut-être bien qu'on n'ose pas les réimprimer. Le parti opposé à celui qui a fait le succès de l'ouvrage de M. Dulaure a trouvé l'attaque si rude, qu'il a cru nécessaire de lui opposer un préservatif, à peu près comme on dit ici que vos ministres opposèrent autrefois le *Quarterly* à l'*Edinburg-Review*. Cet antidote de Dulaure s'appelle le *Tableau de Paris*, par M. de Saint-Victor. Cela est supérieurement imprimé.

Le livre le plus piquant qui ait paru en août, ce sont les *Mémoires de M. le duc de Choiseul*. Contre l'ordinaire de ces sortes d'ouvrages, M. de Choiseul a publié ses Mémoires de son vivant. Il nous donne les détails les plus curieux sur la fuite du roi Louis XVI à Varennes, et sur son arrestation par le maître de poste Drouet. Ces Mémoires peignent admirablement la haute société de 1789. Rien n'y ressemble moins que la haute société de 1822. Vous pouvez en juger par M. le duc de Richelieu dernier mort ; c'était le plus simple, le plus raisonnable des hommes, le plus honnête, le plus manquant d'esprit et d'à-propos. Il était fils de ce fameux duc de Fronsac qu'un seul mot peindra : il porta le libertinage à un point qui scandalisa, même chez le fils du fameux duc de Richelieu, dont votre Horace Walpole vient de vous donner un portrait si ressemblant et si original. (*Mémoires*, tome II, vers la page 50.)

Pour en revenir au duc de Choiseul, je vous dirai que ce *nobleman* jouit ici de la plus belle réputation ; il est estimé de tous les partis. Ses Mémoires sont curieux en ce qu'ils font toucher au doigt et à l'œil quelles espèces de têtes le siècle de légèreté du Régent et de Louis XV avait formées en France. On est étonné

de l'*étroit* des têtes de ce temps-là, de la faiblesse d'esprit des gens que M. de Choiseul met en scène et qui sont cependant les plus spirituels du monde. Je crois que ce qui rendait si pitoyables dans l'action, des gens d'ailleurs si aimables et avec lesquels on aurait été si heureux de vivre, c'est l'extrême importance qu'ils attachaient à un million de petits soins et de petites attentions. Un Français de ce temps-là ne pouvait pas se permettre le mouvement le plus simple, la démarche la plus insignifiante, sans songer à la règle établie par la bonne compagnie pour ce mouvement ou cette démarche. On peut juger combien M. de Bouillé et M. de Choiseul durent se trouver *empêtrés* quand il s'agit de combiner la fuite du roi Louis XVI. Rien n'était plus facile, et, à force de soins minutieux, ils trouvèrent le secret de faire arrêter ce prince. Par exemple, le roi voulant faire M. de Bouillé maréchal de France, aussitôt qu'il l'aurait joint, fut très-embarrassé pour se procurer un bâton de maréchal de France. On songeait à faire de cela une *cérémonie* charmante, embellie par l'enthousiasme des troupes. Le roi, ne pouvant pas demander un bâton de maréchal au ministre de la guerre, qu'il détestait, M. le duc de Choiseul se détermina à prêter à Sa Majesté le bâton de maréchal de son beau-père, le maréchal de Stainville. Ce qui relève, par le contraste, la futilité de toutes ces idées, c'est le bon sens simple et pratique du maître de poste Drouet, qui reconnaît le roi Louis XVI, à la ressemblance de son effigie sur un assignat de cinquante livres, et prend les mesures les plus efficaces pour faire arrêter ce prince. Si des hommes comme Drouet eussent été chargés de le faire sauver, ils l'auraient mené en sûreté au bout du monde.

Les *Mémoires de M. le duc de Choiseul* font partie d'une collection que je vous conseille de vous procurer; c'est la collection des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française*, publiés par MM. Berville et Barrière.

Ces messieurs, quoiqu'ils disent le contraire, n'osent pas publier *en entier* les Mémoires qu'ils font paraître; ils sont obligés de supprimer les passages qui seraient offensants pour la famille régnante. Par exemple, ils ont été obligés de réduire d'un tiers les Mémoires de madame Campan, femme de chambre de la

reine Marie-Antoinette, qui paraîtront dans un mois. Madame Campan contrariait un peu les idées de martyre qu'on veut nous donner sur cette princesse si belle et si malheureuse.

A propos de *mémoires*, je vous conterai une anecdote peu connue, même en France, sur les *Mémoires du cardinal de Retz*. l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature. On sait que le cardinal, quoique écrivant dans sa vieillesse, avait raconté plusieurs anecdotes galantes. Jamais les femmes n'ont eu tant d'influence, en France, que du temps de la guerre de la Fronde. Une autre raison rendrait ces anecdotes extrêmement précieuses; c'est que la galanterie se ressentait encore alors des mœurs fortes du moyen âge; il y avait une chaleur de passion, une *sincérité de dévouement* qui, plus tard, ont disparu de la haute société européenne.

Les *Mémoires du cardinal de Retz* passèrent, avant d'être publiés, par un couvent de religieuses de la Lorraine. Ces bonnes religieuses effacèrent, avec le plus grand soin, toutes les anecdotes galantes. A l'époque du Directoire, en France, Rewbell, l'un des directeurs, se fit prêter, par la Bibliothèque nationale, le manuscrit original des *Mémoires de Retz*, et s'assura qu'avec de l'*acide muriatique* et de l'eau il serait possible de faire disparaître l'encre avec laquelle les religieuses de Lorraine avaient effacé un grand nombre de lignes.

Au moment où le directeur Rewbell était occupé de sa découverte, survint la révolution qui le renversa. La France fut privée d'un magistrat médiocre, mais, ce qu'il y a de vraiment fâcheux, c'est que, dans la bagarre le manuscrit des *Mémoires de Retz* fut égaré. Il se trouve peut-être aujourd'hui chez quelque épicier, qui le distribue avec son poivre comme du vieux papier.

Il est un autre genre de Mémoires auquel il manque ce qui fait le principal charme des Mémoires : la qualité d'avoir été écrit par une personne qui, sûre que son manuscrit ne serait imprimé que longtemps après sa mort, y parlait avec une franchise allant jusqu'à la naïveté.

On vient de réimprimer les *Mémoires de mistress Belamy*, traduits en français, et les *Mémoires de mademoiselle Clairon*.

Ces derniers sont pleins de prétention, comme mademoiselle Clairon elle-même, et, de plus, assez ennuyeux. Il n'y a d'intéressant qu'une histoire de revenant; mais cette histoire, il faut l'avouer, fait dresser les cheveux à la tête. Les *Mémoires de mistress Belamy* ne sont intéressants pour vous que parce qu'ils sont précédés d'une notice sur les mœurs anglaises. Vous y verrez la manière dont nos littérateurs actuels, *qui ont peur de Shakspeare*, traitent les compatriotes de ce grand homme. Cela est d'un ridicule rare, et je vous invite à ne pas prendre la chose au tragique et à ne pas vous en fâcher. Si le général Pillet vous a calomniés, lord Blainey et M. Scott nous l'ont bien rendu dans leurs voyages.

Talma va donner les *Mémoires de Lekain*, c'est-à-dire une Notice sur Lekain. Le public ici est amoureux des Mémoires. Tant mieux pour lui et pour les libraires; car, d'ici à vingt ans nous en verrons de bien curieux.

L'hiver dernier, M. le prince de Talleyrand, l'homme de France qui a l'esprit le plus vif et les passions les plus viles, a fait lire deux volumes de ses Mémoires à ses amis. Ces deux volumes sont la peinture des mœurs de l'ancien régime, de 1780 à 1793. Les Mémoires de l'ancien évêque d'Autun auront dix volumes in-8°, et donnent un tableau remarquable de la police militaire sous Napoléon.

Les *Mémoires du général Ricard* seront les plus intéressants après ceux de M. de Talleyrand. Le général Ricard fut ami de Napoléon, quand celui-ci n'était que capitaine. Il est difficile d'avoir plus d'esprit que le général Ricard; c'est lui qui fut chargé, en 1814, d'aller donner ce *hoax* au congrès de Vienne; il mystifia complétement le congrès, en parlant dans toutes les sociétés de Vienne d'une armée de deux cent mille hommes, en France, prête à agir, et fut cause ainsi que la Saxe ne fut pas partagée. C'est M. de Talleyrand qui inventa cette excellente mystification.

Mais je m'aperçois que cette lettre est déjà trop longue. Je remets à l'ordinaire prochain de vous rendre compte de sept à huit ouvrages d'une assez louable médiocrité, et qu'il peut être avantageux de consulter; par exemple, l'*Histoire de la Musique*

en Italie, du comte Orloff; les *Voyages des frères Bacheville*, officiers français de la garde impériale, persécutés par le gouvernement actuel.

LXXVI

A MONSIEUR -----, A LONDRES.

Paris, le 1er septembre 1822.

Des acteurs anglais sont venus à Paris; ils y ont essayé des pièces de Shakspeare. D'abord ils ont joué sur un théâtre fort grand et essez bien disposé. La recette a été de cinq mille francs; jusque-là tout était bien; mais ce théâtre, situé au débouché des rues Saint-Denis et Saint-Martin, est fréquenté d'ordinaire par les commis des marchands de la rue et du faubourg Saint-Denis. Ces jeunes gens ont coutume d'aller chercher au théâtre de la Porte-Saint-Martin les événements épouvantables du mélodrame et les tyrans qui *dissimulent*. Occupés toute la journée à mesurer du calicot, le mélodrame leur semble admirable; c'est tout simple, ils ne connaissent pas mieux, et plusieurs, dit-on, ont pris Shakespeare (qu'ils prononcent Cha-kes-péare) pour un aide de camp du duc de Wellington.

Pour des spectateurs placés dans de telles conditions, tout développement de passion semble ennuyeux; il leur faut une succession rapide de coups de poignard et de changements de décoration. Il y a beaucoup de ces choses-là dans Shakspeare, mais elles y sont amenées par le dialogue et la marche naturelle des passions; au lieu que dans le mélodrame le dialogue n'est calculé que pour amener des coups de poignard, des enlèvements, des cachots et des sauts par la fenêtre.

Les commis de la rue Saint-Denis ont trouvé *Otello* (la pièce de début des acteurs anglais) d'un ennui mortel. Dès qu'ils se sont aperçus qu'ils ne comprenaient pas l'anglais, ils se sont mis à siffler. Au troisième acte, tout à coup, ils ont été saisis d'une

terreur panique, et, trois à quatre cents jeunes gens, oubliant l'honneur national, se sont mis à se sauver en escaladant la scène et passant par-dessus le malheureux orchestre. Dès lors, apparition des gendarmes, désordre abominable et fin de la première soirée.

Le second jour, il y avait trente mille curieux et deux escadrons de gendarmes sur le boulevard de la Porte-Saint-Martin. Les acteurs anglais ont été sifflés dès la première phrase de l'*École de la médisance* de Shéridan. Mais ici le public était tout autre ; les prix avaient été augmentés ; le parterre, cette fois, était rempli de jeunes gens fort bien vêtus, et le tapage avait quelque chose de moins vulgaire et de plus concerté.

Il m'est pénible d'avoir à révéler certaines petites intrigues, assez peu honorables, de gens qui ont toujours beaucoup d'esprit et souvent une conduite fort noble et fort approuvée du public. L'on ne peut se dissimuler que le *Miroir*, le *Constitutionnel*, le *Courrier français* et les *Débats* ne disposent, en fait de spectacles, de l'opinion de la jeunesse de Paris.

Il n'y a d'exception que pour les élèves, assez nombreux à la vérité, d'un jeune professeur [1] plein de talent et surtout d'éloquence, qui, pendant quelques années, a donné un cours de philosophie, et auquel il était réservé de faire paraître trop peu spacieuses les salles les plus vastes des colléges où on lui permettait de paraître. Ce jeune philosophe, *puissant par la parole*, et l'on peut dire digne émule du grand homme (Platon), qui est l'objet de son culte exclusif et dont il prétend ressusciter la philosophie; ce jeune professeur, parlant de littérature avec bonne foi, et ne songeant nullement à se ménager une place à l'Académie française, disait à ses quinze cents auditeurs : « Quant au théâtre, ô mes élèves! livrez-vous bonnement et simplement aux impressions de votre cœur ; osez être vous-mêmes, ne songez pas aux règles. Elles ne sont pas faites pour votre âge heureux; vos cœurs sont remplis de passions brûlantes et généreuses. Placez-vous hardiment sous les portiques des théâtres; vous en savez plus que tous les rhéteurs ; méprisez les la Harpe et leurs

[1] M. Victor Cousin.

successeurs, ils n'ont écrit que pour faire des livres. Vous, formés comme vous l'êtes par dix ans de travaux sérieux et d'études approfondies, livrez-vous à vos impressions. Généreuse jeunesse, vous aurez toujours raison quand vous pleurerez, et les choses dont vous rirez auront toujours une tendance vraiment ridicule. »

Ce qui précède n'est qu'une ombre, une contre-épreuve imparfaite, un souvenir effacé des brillantes leçons prononcées par cette voix éloquente, qui se tait aujourd'hui, et qui était écoutée avec tant de respect.

L'on peut dire que ce jeune professeur a appris, à tout ce qu'il y a de distingué dans la jeunesse, à oser, au théâtre, être soi-même et n'écouter que ses propres impressions. Mais le bienfait des hautes leçons du Platon moderne a été restreint à ceux des jeunes gens qui ont assez de fortune, et par conséquent assez de loisir, pour approfondir des études qui ne sont que de simple agrément. Il serait souverainement injuste de faire un crime à plusieurs élèves des Écoles de droit et de médecine, soutenus à Paris par des sacrifices pénibles de la part de leurs familles, de n'avoir pas consacré six mois d'un temps précieux à se faire une idée juste de ce que doit être la littérature en général, et en particulier la littérature dramatique, en l'an de grâce 1822.

Le *Miroir*, journal rempli d'esprit, de brillant, d'à-propos, et qui donne souvent le plaisir de deviner des énigmes piquantes ; le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, qui, dans leur partie littéraire, offrent des articles marqués au coin d'une raison profonde ; les *Débats*, journal un peu jésuitique, mais plus profondément littéraire peut-être qu'aucune autre œuvre périodique de l'époque ; les quatre journaux que je viens de nommer, dis-je, se partagent l'opinion littéraire de toute la jeunesse qui n'a pas eu le loisir d'approfondir des objets d'un intérêt un peu futile. Mais les trois premiers, le *Miroir*, le *Constitutionnel* et le *Courrier*, désignant souvent la jeunesse par le nom de *jeunes barbares*, ont acquis sur elle et ses opinions littéraires un empire sans bornes. Cet empire n'est nullement partagé par les jésuitiques *Débats*, dont on se méfie.

Ma tâche ici devient bien pénible ; je dois être ingrat, je dois

dire du mal de gens qui, tous les matins, me font passer une heure agréable. Je proteste que j'ai la main forcée par la vérité, ou par ce que je prends pour elle ; je décline d'avance toute interprétation offensante.

Après ce préambule nécessaire, entrons courageusement en matière. Ne serait-il pas possible que parmi les rédacteurs des trois journaux qui se partagent l'empire, sur l'opinion des jeunes gens qui, par leurs occupations sérieuses, n'ont pas le temps de se faire une opinion littéraire, quelques uns eussent fait le petit monologue suivant :

« Il y a cinquante ans que l'on souffrit que la musique italienne fît entendre à Paris ses accents séducteurs. Cette espèce de vanité puérile, que nous avons décorée du nom d'*honneur national*, et nous avons nos raisons pour cela, a eu beau combattre pour la musique française, après cinquante ans de guerre, Feydeau et le grand Opéra vont tomber écrasés sous les coups que leur portent l'opéra Buffa et madame Pasta. Feydeau et le grand Opéra, ou ne chanteront plus, ou chanteront comme on chante rue de Louvois. C'est bien là ce qu'on appelle, dans les arts, être anéantis. La musique des *Prétendus* semble ridicule, même aux bourgeois de la rue Saint-Denis, et le jeune Nourrit, qui va succéder à son père de brillante mémoire, chante comme on chante à Louvois.

« Telle est la vive image du sort qui nous est réservé. Shakspeare va nous jouer, à nous, auteurs actuellement estimés des vaudevilles, des comédies et des seules tragédies qui aient la vogue, le même tour que Mozart, Rossini et Cimarosa ont joué à Lesueur, à Grétry, à Lemoine et à Berton. Nos tragédies et nos vaudevilles rapportent à plusieurs d'entre nous dix mille francs par an, outre un peu de gloire. Si nous laissons jouer Shakspeare en anglais à Paris, voici le sort qui nous menace :

« Quelque maudit directeur de théâtre du boulevard, au lieu de payer un droit d'auteur, pour des mélodrames nouveaux, à M. Guilbert de Pixérécourt ou à M. Caignez, aura l'idée de couper avec des ciseaux une trentaine de pages dans l'*Otello* ou dans le *Richard III* de Shakspeare, si mal à propos traduit de l'anglais par madame Guizot, et nous verrons ces pièces don-

nées comme mélodrame. La troisième ou quatrième que l'on essayera ainsi aura un succès fou. Quelque prince ou quelque homme riche engagera Talma, Ligier ou mademoiselle Mars à apprendre un rôle dans quelque tragédie de ce Shakspeare ; on osera représenter cette tragédie, ainsi montée, à la campagne ou à Paris, sur quelque théâtre particulier. De ce moment-là, et ce moment peut arriver dans trois ans ; dans ce siècle, où tout galope, Sylla et Régulus paraissent ennuyeux. Que sera-ce donc des pièces que nous autres nous avons en portefeuille?

« Le remède est simple ; persuadons à la jeunesse qu'elle fera un acte de patriotisme en sifflant les acteurs britanniques. Faisons-les siffler d'une manière outrageuse, et avant qu'ils aient pu ouvrir la bouche. Qui sait même si l'on ne lancera pas à ces maudits acteurs quelque pomme cuite ou quelque orange[1]? Alors le triomphe de la bonne cause est assuré ; les acteurs effrayés regagneront l'Angleterre, et nous serons peut-être délivrés pour dix ans de la crainte du Shakspeare. »

Je ne sais si ce monologue a eu lieu, mais tout ce qu'il annonce est arrivé exactement comme il l'annonce, à la Porte-Saint-Martin. Toute la vieille Académie française, ou du moins les principaux membres de ce corps, autrefois si considéré, ont joint leurs anathèmes classiques aux anathèmes politiques des journaux en faveur auprès de la jeunesse. Les acteurs anglais ont été chassés, par des pommes cuites, du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Mais, accoutumés, à ce qu'on dit, à un pareil traitement de la part de ce qu'on appelle, en langage de théâtre, en Angleterre, les *gods* (ce sont les matelots qu'on laisse entrer à moitié prix, à huit heures et demie, dans les théâtres royaux de Covent-Garden et de Drury-Lane), les acteurs anglais ont tenu bon et ont eu l'insolence, malgré les anathèmes du *Miroir* et les epigrammes de M. de Jouy, de donner dix-huit représentations, sur le plus exigu des théâtres de Paris, dans la grange qu'on appelle un théâtre, rue Chantereine. Là, par un autre malheur, une mademoiselle Rosina Penley s'est fait une grande réputation. J'ai vu Talma et mademoiselle Mars, placés à côté l'un de l'au-

[1] Historique.

tre, applaudir avec transport à la manière dont mademoiselle Penley a joué le premier acte de *Roméo et Juliette*, et le rôle tout entier de la *Jeune Femme colère*. Malheureusement ce succès a été stérile : toute la haute société est à la campagne; c'est la classe qui, à Paris, sait l'anglais.

Il y a eu peu de spectateurs à la rue Chantereine, et surtout ces spectateurs n'appartenaient pas à la classe dont nous regrettons l'absence. Nous les avons vus, dans *Hamlet*, se moquer des sons physiques de la langue anglaise, et toutes les fois que l'on donnait à Gertrude, la mère d'Hamlet, son titre de reine qui, en anglais, se dit *Queen*, et qui, il faut bien l'avouer, au grand détriment de Shakspeare, se prononce *kouine*, nous avons entendu beaucoup de jeunes gens du parterre répéter en se moquant : *Oh! oh! kou-ine! kou-ine!* Il était facile de distinguer, dans ces exclamations de mes voisins, la mauvaise humeur d'une petite vanité déçue dans son attente. Ces braves spectateurs croyaient savoir l'anglais ; ils se donnaient peut-être, dans leurs coteries littéraires, pour savoir l'anglais; et ils ont vu qu'ils ne comprenaient pas Shakspeare.

Il fallait bien se venger de ce désappointement, insupportable pour une petite vanité. De là, les épigrammes du *Miroir* et les recherches savantes sur la manière dont quelques matelots anglais ivres reçurent, il y a soixante ans, des acteurs français qui allèrent donner des représentations à Londres, sous la direction de Monet. C'était dans un moment de crise, la populace de Londres était irritée du mauvais succès d'une guerre maritime, et venait de forcer le gouvernement à faire fusiller le pauvre amiral *Byng*. *Le Miroir* nous a gravement proposé cette conduite pour modèle, à nous Français de l'an 1822.

Aurions-nous donc un si grand tort, si nous disions aux jeunes gens qui se prétendent philosophes et qui trouvent si étrange que reine, en Anglais, se prononce *kouine* :

« Eh, messieurs, laissez-nous nos plaisirs qui ont le malheur de n'être pas les vôtres! S'il est vrai que les acteurs anglais ennuient, le combat finira faute de combattants; ils seront bien obligés de plier bagage, quand personne ne viendra les voir jouer. Quoi, messieurs, vous voulez empêcher les plaisirs des

autres, uniquement parce que vous ne comprenez pas l'anglais? Quelle petite jalousie! Vous vous prétendez *libéraux* et vous vous livrez à une tyrannie aussi absurde! On ne vous dispute pas votre nombre; vous êtes quatre mille; cent d'entre vous peuvent louer dix loges, cent autres occuper le parterre, et vous empêcherez de jouer tous les acteurs que vous voudrez[1]. C'est le triomphe du nombre. Mais le lendemain d'une si honteuse victoire, cessez d'élever si haut la bannière de la Raison, cessez surtout de vous parer du nom de *libéraux*, de philosophes, et de demander pour tous les Français le libre exercice de leurs droits naturels; autrement, vous me rappelleriez malgré moi l'immortelle comédie du *Tartufe*, et je m'écrierais aussi :

« Vous êtes libéraux, et vous persécutez ! »

LXXVII

À MONSIEUR VAN P..., A PARIS.

Vincennes, le 4 septembre 1822.

Je me surprends souvent à me trouver plus heureux que lorsque j'avais vingt ans. Cependant je vais atteindre la quarantaine.

Je me repents de ne m'être pas mis *un samedi*, en 1803, quand j'avais vingt ans, à faire la liste de mes actions de toute la semaine. Je n'ai rien à objecter aux actions que j'ai faites comme utiles (actions pour me faire des protecteurs, pour gagner de l'argent, etc.), ou faites par devoir, comme marquer ma reconnaissance à l'oncle qui a élevé ma jeunesse.

Mais c'est aux actions que j'ai faites comme *agréables* que j'ai beaucoup à dire. La plupart des choses que je faisais comme *agréables*, en 1803, étaient *agréables* pour les jeunes gens de bon ton que je voyais, pour les jeunes gens élégants plus âgés

[1] Historique, à la Porte-Saint-Martin.

que moi ; mais, dans le fait, ne me faisaient nul plaisir. Voilà pourquoi je suis plus heureux en 1822 : je ne fais que ce qui me cause réellement du plaisir.

SOURCE DE RIDICULE.

Un homme d'esprit, qui voit un jeune homme se porter, comme à un plaisir, à une chose qui réellement l'ennuie, a une occasion superbe de se moquer de lui ; car l'*ennui* transpire, il se voit. Au contraire, rien ne donne un air plus respectable à un jeune homme que de le voir s'abstenir d'une action qui plaît à tous les jeunes gens, uniquement parce qu'elle l'ennuie.

Il n'y a que l'exception de la *mauvaise honte.*

Rien n'est ridicule comme de voir Charles, âgé de vingt ans, qui prend un plaisir qui l'ennuie, pour imiter son ami Adolphe, âgé de vingt-huit ans, jeune homme de bon ton qui, dans le fond, s'ennuie aussi de cette chose. J'ai vu un homme de quarante ans faire rire toute une société, pendant six mois, de la prétention de Charles et d'Adolphe.

Faire un samedi, jour par jour, lundi, mardi, etc., la liste de toutes les actions qu'on a faites, comme amusantes, dans la semaine, et se demander (mauvaise honte à part) : Ai-je eu du plaisir réellement ?

(*En note*)*:* Remettre, sous enveloppe, au n° 65.

LXXVIII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 7 septembre 1822.

M. de Jouy, le poëte libéral, s'est mis dans une grande colère contre Shakspeare. Son journal, le *Miroir*, d'hier, est rempli de la diatribe la plus comique et la plus violente dans l'expression contre cette plate pièce nommée *Roméo et Juliette.*

C'est tout simple, M. de Jouy est l'auteur de *Sylla*, tragédie

qui est arrivée à sa cinquantième représentation. M. de Jouy est un homme d'esprit, qui a abandonné plusieurs des absurdités du théâtre français; par exemple, les amours postiches, les confidents philosophes impassibles, etc. Dans sa tragédie de *Sylla*, il a osé imiter le célèbre dialogue de Montesquieu, intitulé *Sylla et Eucrate*. Il a osé peindre un grand caractère et lui faire dire des mots *simples*. Cela est évidemment contre le génie du théâtre français, cela est évidemment une imitation de Shakspeare. M. de Jouy, au talent près, est comme Voltaire; il se rapproche de Shakspeare, il l'imite; mais il voudrait bien qu'il ne fût connu que de lui seul.

M. de Jouy, l'un des personnages les plus marquants de la littérature française, est né au petit village de *Jouy* près Versailles, c'est pour cela qu'il s'appelle de Jouy. Il a été fort bel homme. Après deux ou trois années passées à Pondichéry, dans l'intimité du gouverneur et de la gouvernante, il commença à devenir célèbre dans la colonie; il eut tant de bonnes fortunes, que madame la gouvernante fut jalouse : ils se séparèrent. Cette femme généreuse fit de Jean un sous-lieutenant. Ce fut alors (comme il fallait être noble pour devenir officier) qu'il prit le nom de Jouy.

Un jour, dans l'Inde, lui et un ami entrèrent dans un temple, pour se mettre à l'abri d'une chaleur insupportable. Ils y trouvèrent la prêtresse, espèce de vestale. Il sembla plaisant à M. de Jouy de la rendre infidèle à Brama, sur l'autel même de son dieu Les Indiens s'en aperçurent, accoururent en armes, coupèrent les poignets et ensuite la tête à la pauvre vestale, scièrent en deux l'officier, camarade de l'auteur de *Sylla*, qui, après la mort de son ami, put monter à cheval et galope encore.

Le sous-lieutenant de Jouy se battit fort bien, il monta en grade et enfin revint en France, il y a une vingtaine d'annés, avec une jolie fortune et une bonne réputation militaire. Il a fait de jolis vaudevilles et deux ou trois tragédies. L'une, *Tipoo-Saeb*, est tombée malgré les intrigues infinies de l'auteur. La dernière, *Sylla*, a eu et a le plus grand succès, grâce à Talma, qui a imité tous les gestes de Napoléon.

M. de Jouy étant l'un des personnages les plus influents de la

littérature française, j'ai saisi l'occasion de vous le faire connaître. Les plates injures qu'il dit à Shakspeare laissent soupçonner qui a préparé les scènes indécentes et étonnantes du théâtre Saint-Martin. Les auteurs tragiques français ont une peur horrible de Shakspeare. M. Penley leur a joué un tour abominable; miss Penley a eu un tel succès dans *Jeane Shore* (que le *Constitutionnel*, journal libéral, appelle Jam Soun), que les auteurs du boulevard fabriquent dans ce moment trois mélodrames intitulés *Jeane Shore*, ainsi que je vous l'ai dit. Toute la haute société est à la campagne; or c'est la haute société qui apprend l'anglais et achète la traduction de Shakspeare, par madame Guizot. Si M. Penley peut se soutenir jusqu'au mois de décembre, le théâtre anglais est pour toujours établi à Paris. Si jamais on y voit M. *Kean*, faisant Richard III, comme il ressemble beaucoup plus à Napoléon dans ce rôle, que Talma dans *Sylla*, c'en est fait de la tragédie de M. de Jouy.

Le succès de mademoiselle Penley va en croissant. Tout le monde convenait, à la représentation de Juliette, qu'elle était fort au-dessus de mesdemoiselles Duchesnois et Georges, les deux premières actrices du Théâtre-Français. Mademoiselle Penley a une simplicité et un pathétique que l'on n'a pas vu depuis longtemps en France. Il serait curieux qu'elle fît goûter, cet hiver, les principaux chefs-d'œuvre de Shakspeare. En ce cas, adieu les réputations de MM. de Jouy, Arnaut fils, Delavigne, Ancelot, Bis, Guiraud, etc., etc. Chacun de ces messieurs a fait deux ou trois tragédies en style épique; les vers sont ronflants, mais les pièces sont d'un ennui mortel. Les personnages s'y conduisent en dépit du sens commun, les vers sont copiés d'après ceux de Racine. Je parierais que dans vingt ans l'on jouera en France Shakspeare traduit en prose.

De la Morale appliquée à la politique, par M. de Jouy de l'Académie française, 1 volume in-8°.

M. de Jouy est le *Book-Maker* [1] à la mode; c'est un homme aimable, et ses livres aussi sont aimables, mais sans aucune profondeur; cela même est un avantage qui se paye fort cher. La

[1] Faiseur de livres.

profondeur serait un défaut dans le vrai Book-Maker. Un livre, pour se bien vendre, doit : 1° avoir un joli titre ; 2° être écrit sur un sujet à la mode ; 3° être facilement compris.

Or, maintenant, rien de plus à la mode que les discussions politiques, tantôt sur la meilleure forme de gouvernement, tantôt sur les chances de succès des deux partis *ultra* et *libéral*. M. de Jouy a lu les *Garanties* de M. Daunou, les *Principes politiques* de M. Benjamin Constant; il a traduit les idées de ces messieurs en style de journal; il s'est vanté dans le *Constitutionnel* et le *Miroir*, dont il fait la fortune, et voilà un livre dont on vend deux mille exemplaires et qui rapporte six mille francs à son auteur.

Du reste, le livre est amusant, la morale surtout est excellente. Le but de l'ouvrage est de prouver que toute cruauté retombe tôt ou tard sur le parti qui la conseille au gouvernement. Mais c'est un livre que les gens instruits ne lisent pas, ils ont vu les mêmes choses mieux dites ailleurs.

Précis de l'histoire de la Révolution française, par Rabaut Saint-Étienne, un volume in-8°.

Voici un original et du premier mérite; l'édition que je vous annonce est la cinquième.

Me permettrez-vous, à ce sujet, de vous nommer les quatre ou cinq volumes qu'un étranger qui arrive en France doit lire pour avoir une idée de notre révolution :

1° D'abord, le livre de Rabaut Saint-Étienne.

2° Ensuite les deux intéressants volumes intitulés *Mémoires de madame Roland.*

3° La réfutation de l'ouvrage[1] de madame de Staël, par M. Bailleul, ancien député, qui fut un des plus courageux ennemis de Robespierre. M. Bailleul a enfin expliqué le pourquoi et le comment de cette époque affreuse : la *Terreur*. On conspirait sans cesse contre le gouvernement, on conspirait sur tous les points de la France. Par exemple : M. le baron d'Imbert livrait Toulon aux Anglais. Les autorités locales n'avaient pas le temps de demander des ordres à Paris; il fallut donc

[1] Voir la lettre du 17 juin 1818, page 73.

donner un pouvoir immense aux autorités locales; mais de quels hommes composer ces autorités?

Tous les nobles, tous les riches n'aimaient pas la République et conspiraient contre elle. On fut réduit à composer dans toute la France les autorités locales avec des maçons, des cordonniers, des charpentiers, des ouvriers en un mot. A quelques exceptions près, c'était la seule classe qui aimât le système républicain. Ces gens firent non-seulement des sottises, mais, méfiants à l'excès, ils prirent peur et se lancèrent dans la carrière du sang.

4° Après les deux volumes de M. Bailleul, je conseillerais à l'étranger les *Tablettes chronologiques* de M. de Montgaillard. M. de Montgaillard est un homme très-fin, qui sait la vérité sur tout et méprise tous les partis. Imprimant en 1821, il n'a pas osé dire tout ce qu'il sait; mais du moins il ne dit jamais rien de faux et souvent fait deviner une vérité impossible à imprimer aujourd'hui.

5° Muni des lumières contenues dans les volumes que je viens d'indiquer, l'étranger pourra lire l'histoire de M. Bertrand de Molleville. Au talent près, c'est le Clarendon de la famille de Bourbon. Le livre de M. de Molleville contient les aveux les plus précieux.

L'étranger pourra terminer son petit cours de l'histoire de la Révolution de France par :

6° L'*Histoire de la guerre de la Révolution*, par le général Mathieu Dumas, dix volumes in-8°.

Le général Dumas est encore un homme d'infiniment d'esprit, qui ne dit pas tout ce qu'il sait, et qui flatte tout ce qui a eu du pouvoir; par exemple, le maréchal Berthier, le fameux secrétaire militaire de Napoléon. Du reste, il écrit fort bien et ne ment pas en choses importantes.

Au moyen des six ouvrages indiqués ci-dessus, l'étranger sera à même de se former une idée juste de la France. La lecture du dernier ouvrage est même une lecture de luxe et qui n'est nécessaire que pour la personne qui veut approfondir la curieuse lutte des monarchies de l'Europe contre les idées républicaines. Cette lutte à mort entre deux principes opposés est loin d'être encore terminée.

Le curieux trouvera les détails les plus intéressants sur la famille régnante dans un petit volume in-8° qui se vend un louis actuellement à Paris, et qui est intitulé :

Mémoires du comte de Vauban, relatifs particulièrement aux affaires de la Vendée et au débarquement de Quiberon.

M. de Vauban, descendant du célèbre ingénieur et maréchal de ce nom, était un émigré plein de courage. Ces Mémoires sont authentiques ; l'histoire de leur publication est romanesque. C'était un des morceaux les plus curieux des Mémoires de Fouché ; je vous conterai cette histoire si elle vous intéresse.

LXXIX

A MADAME G..., A GRENOBLE.

Paris, le 30 septembre 1822.

A cette époque de l'année, où la dispersion de la société rend le séjour de Paris assez maussade, le plus mince événement est une sorte de bonne fortune. Un de mes amis, à Londres, a donné une lettre pour moi à un Anglais fort désireux de voir la France. Sir John Armitage ne manque ni d'originalité ni d'esprit. Afin que vous puissiez en juger, ma chère amie, je vous envoie ce qu'il a écrit, jusqu'à ce moment, sur son voyage : c'est le reflet très-fidèle de sa conversation.

JOURNAL DE SIR JOHN ARMITAGE.

Calais, le 21 septembre 1822.

L'orthographe de mon nom, qui est française, m'a toujours donné le vif désir de voir la France et particulièrement la Normandie, pays où nous avons toujours dit, dans la famille, que nos ancêtres étaient grands propriétaires quand ils le quittèrent pour suivre Guillaume le Conquérant, lorsqu'il fondit sur l'Angleterre.

Je suis né assez pauvre et, par conséquent, hors d'état d'aller voyager en France. Ma première jeunesse s'est passée à la chasse. J'ai trouvé moyen de séjourner six mois aux États-Unis, sans déranger mon petit budget. Un riche marchand de Liverpool, me sachant fort honnête homme, me donna sa procuration; j'allai arranger des affaires qu'il avait à Philadelphie.

De retour d'Amérique depuis trois ans, il y a deux mois juste, le 21 juillet, que je me promenais dans un petit parc dont se compose toute ma fortune et qui est situé dans les environs d'York; j'étudiais; je venais de fermer un volume du *Voyage en Égypte*, de Volney, et je déplorais mon sort, qui m'empêche de voyager, moi qui ai la passion des voyages, quand l'unique domestique qui compose à lui seul mon petit établissement est venu, en courant, me remettre une lettre de Liverpool. Je l'ouvre, je lis quatre lignes, je tombe à genoux, je regarde ma montre, il était exactement onze heures et vingt-deux minutes. C'est à onze heures vingt-deux minutes, le 21 juillet 1822, que mon sort a changé! Un cousin éloigné, assez fier et assez sot, que je n'avais pas vu deux fois depuis dix ans, s'est avisé de mourir. La mort de ce cousin me laisse le titre de baronnet et une fortune de mille livres sterling, tout juste.

Ce cousin était beaucoup plus jeune que moi, il n'avait que vingt-sept ans, et j'en avais trente-six et demi le jour de mon bonheur Je puis dire que ma vie a changé à onze heures vingt-deux minutes, le 21 juillet : ma première pensée a été de venir en France.

Je vais donc voir la France, la patrie de mes ancêtres, ce pays si brillant, si déraisonnable, si singulier, après lequel je soupire depuis ma naissance, que j'étudie depuis vingt ans! — Malgré ma très-petite fortune, j'achetais, chaque année, pour vingt livres au moins, de cartes géographiques et de livres relatifs à la France. Ma passion pour connaître ce pays m'avait même donné une teinte de ridicule parmi les sept ou huit personnes que je voyais chacune deux ou trois fois par mois.

Telles sont les réflexions qui m'occupaient le 21 juillet, en rêvant à mon bonheur, et me promenant dans mon petit bois. — Suis-je plus Français qu'Anglais, me disais-je à moi-même ?

Est-ce avec raison que mes voisins m'accusent de manquer de patriotisme? — Mon chien favori, qui a un nom français, *Médor*, autre titre à la haine de mes voisins, s'arrêta au moment où je me livrais aux réflexions précédentes ; Médor attirait mon attention en attaquant vivement le gazon avec ses pattes de devant et rejetant la terre en arrière; il faisait la guerre à une taupe ; il chercha pendant longtemps à la saisir.

Voilà mon histoire et celle de mes voisins, pensai-je tout à coup. Voilà l'histoire de la haine réciproque des Anglais et des Français. La taupe est heureuse dans son habitation sous terre, et si elle pouvait parler, elle ne trouverait rien de ridicule comme l'existence du moineau, toujours perché sur une branche de quelque haie, exposé à la pluie et au vent, mis en fuite vingt fois la journée, par le premier animal que le hasard fait passer près du buisson où il a fixé son domicile errant. Cet être si malheureux, dit la taupe, erre dans un océan de lumière; sans cesse ébloui, ses yeux sont sans doute dans un état de douleur continuelle : qu'un moineau est un être malheureux ! Toute sa vie n'est qu'un enchaînement de positions désagréables et de contrariétés.

L'histoire du moineau et de cette taupe, c'est l'histoire de l'Anglais et du Français.

Quelle horreur, dit l'Anglais, n'être pas seul dans sa maison, n'habiter qu'une malheureuse tranche de bâtiment, avoir un étranger à l'étage au-dessus, un autre étranger à l'étage au-dessous, être exposé à rencontrer ces gens-là dans l'escalier une fois par jour, peut-être deux ! Quelle contrariété ! Être peut-être l'objet secret de leur curiosité, être peut-être examiné par eux, quelle horreur !

Les réflexions du moineau sur la vie de la taupe m'occupèrent aussi une partie de l'heureuse matinée du 21 juillet; j'en fais grâce aux lecteurs de mon Journal, si jamais il en a.

J'ai voulu peindre mon caractère. Un homme arrive d'Égypte et me dit : Ah ! monsieur, il n'y a rien d'imposant comme le spectacle des trois pyramides, s'élevant immobiles au-dessus d'une mer de sable.

Avant de laisser aller son âme à la sensation de ce spectacle

imposant, on se dit : Mais quel est l'homme qui me parle? mérite-t-il quelque confiance? — C'est peut-être un homme très-respectable et très-sage, trop sage peut-être! Sent-il comme moi? Si l'on avait passé deux soirées avec cet homme, son récit intéresserait cent fois davantage ; on saurait juste ce qu'il y a à retrancher de ses récits pour savoir la vérité.

Eh bien, j'ai regardé avec un microscope ce qui s'est passé dans mon âme pendant les deux jours mémorables de ma vie, les 21 et 22 juillet 1822. J'ai conté à mon lecteur, avec une parfaite naïveté, tout ce que j'ai pensé et senti. Par ce moyen, il me connaît déjà un peu; il sait que j'ai près de trente-sept ans. Je suis un assez bel homme; j'ai les cheveux et les yeux très-noirs. J'étais grand chasseur, mais depuis longtemps c'était moins le goût de la chasse qui me portait à faire la guerre aux perdrix du voisinage, que le manque de l'argent nécessaire pour me livrer à quelque passe-temps plus agréable. Souvent, voyant un joli oiseau à portée de mon fusil, je me suis dit : je vais changer cet être si joli et si propre en un quart de livre de chair morte, et, au lieu de tirer, je m'en suis approché doucement et ai tâché de l'observer de près, sans lui faire peur. Voilà un des traits de ma vie qui ont le plus diminué l'estime que mes voisins avaient pour moi. Comme j'ai l'imagination tendre et imprudente, un jour que j'avais épargné un joli chevreuil qui venait à moi au petit trot, j'eus la faiblesse de conter mon action à une jolie fille dont j'étais amoureux; mais elle avait l'âme commune, elle rit de ma sottise et en fit part à la société. Je m'aperçus ce jour-là que je m'étais encore trompé. Ce fut deux mois après que je saisis l'occasion d'aller en Amérique sans dépenser une guinée.

Je viens d'écrire ce qui précède dans le petit hôtel de *Saint-Nicolas*, à Calais. J'abhorre l'insolence des grands hôtels. Une journée où je me suis mis en colère est perdue pour moi; et quand je me vois faire une insolence, je m'imagine que l'on me méprisera si je ne me fâche point. J'ai donc choisi le petit hôtel de Saint-Nicolas, situé dans un coin de la ville, près la grande place du Phare à la vérité, mais dans une rue écartée, située derrière le mur de la ville, du côté de la mer. — J'avais beau-

coup de mal de mer ce matin, à midi, en arrivant à Calais; j'avais froid. Sur ma mine anglaise, l'hôtesse de Saint-Nicolas a voulu me faire du feu dans une chambre à part. Dieu m'en préserve, me suis-je écrié, je veux me chauffer au feu de votre cuisine.

Deux remarques déjà sur ce peu de mots. D'abord, j'avouerai que j'avais la vanité de croire savoir parler français; depuis vingt-cinq ans je me donne assez de peine pour cela. Or mon hôtesse ne m'a pas entendu; j'ai été obligé de répéter trois fois. Ensuite, quand on m'a eu compris, j'ai vu que mon *Dieu m'en préserve* était une exclamation beaucoup trop énergique et beaucoup trop sérieuse pour une chose aussi simple, que de préférer rester dans la cuisine au lieu d'aller seul dans une chambre. J'avais la faiblesse de ne vouloir pas être Anglais. Je me suis dit, si je dis simplement et froidement : J'aime mieux rester près du feu de la cuisine, on trouvera cela sec et bien anglais; il faut faire quelque avance à ces gens-ci pour qu'ils me parlent. Quel plaisir d'entendre parler français à des Français! Dieu, qui me l'eût dit il y a trois mois! Ah! mon cousin, mon grand cousin, quel service vous m'avez rendu!

Calais, le septembre.

J'ai dîné avec trois courriers et quatre commis porteurs d'argent de la maison Rothschild; ce sont des gens pris aussi dans la classe des courriers. Mes courriers, tous gens enluminés, de trente à trente-cinq ans, sont de petits bourgeois fort gais et d'un caractère très-ouvert. On voit les passions se succéder comme les images d'une lanterne magique dans ces âmes françaises; les passions, j'ai tort, c'est toujours la vanité; mais cette vanité tantôt les met dans une position brillante, tantôt dans une passe moins flatteuse, et aussitôt les voilà malheureux. Plusieurs de mes courriers, à culottes de peau, ne s'étaient pas vus depuis deux ans; ils se sont contés réciproquement, avec de grands détails et beaucoup de piquant, l'histoire de leur vie. Et vous, monsieur l'Anglais, me disaient-ils de temps en temps? — Je leur ai conté que j'étais premier *groom* des écuries du duc de Rutland. Comme je connais fort bien les chevaux, que j'ai

aimés à la passion, j'ai pu continuer mon rôle. Je leur ai narré ma vie auprès de Sa Grâce, et j'ai parlé douze minutes pour ôter à mes courriers toute idée de hauteur; j'ai même continué à parler une ou deux minutes après que, dans leurs yeux, je voyais que je les ennuyais. Cela a parfaitement purifié ma grande figure anglaise de toute idée d'impertinence. L'un d'eux m'a dit avec amitié : « Monsieur l'Anglais, ouvrez la bouche en parlant français, ne nous montrez pas toujours les dents, faites que nous puissions voir la langue. »

Nous avons bu, entre huit, quatorze bouteilles de vin, à quarante sous d'abord, et les dernières à quatre francs: tous étaient gris, un seul arrivait à l'ivresse; entendez l'ivresse bavarde et gaie d'un Français........

LXXX

A MONSIEUR ...., A LONDRES.

Paris, le 11 novembre 1822.

Monsieur,

Le fameux imprimeur Didot vient d'imprimer un petit ouvrage anglais, qui n'a été tiré qu'à vingt exemplaires, circonstance dont on m'a administré la preuve. Ce livre rare, même en naissant, n'a que soixante-cinq pages in-8° ; il a pour titre *Family anecdotes.*

J'en aurai un exemplaire d'ici à quinze jours.

La *Loi de Moïse*, par M. Salvador, trois volumes in-8°.

Voilà encore un livre qui arrive cinquante ans trop tard, comme l'*Esprit de l'Église* de M. de Potter. M. Salvador, écrivant en 1770, fût allé à la célébrité, comme MM. d'Holbach et Boulanger. Aujourd'hui, nous regardons, à Paris, l'histoire des rois du peuple hébreu avec la même curiosité qui nous ferait étudier l'histoire des Caciques de quelque peuplade indienne, jeune de civilisation. Le livre de M. Salvador, quoique un peu en-

nuyeux, est le meilleur à lire sur cette matière. Il faut y joindre le pamphlet de Volney, intitulé *Saül*, ou du Sacre des rois, lequel pamphlet empêcha, il y a trois ans, le sacre du roi de France actuel. M. de Talleyrand déclara à son oncle, alors tout-puissant (M. le cardinal de Périgord), que cette cérémonie était frappée de ridicule.

Marguerite Aymon, par madame de Cubière, deux volumes in-12.

Voici un roman qui fait beaucoup de sensation dans la haute société; c'est qu'il est écrit par une très-jeune femme d'un colonel de l'armée de Napoléon, habitant la province avec son mari. Mourant d'ennui, madame de Cubière s'est mise à écrire, le colonel s'est emparé du manuscrit et l'a fait imprimer; on dit qu'elle en est au désespoir. Quoi qu'il en soit du désespoir, feint ou réel, d'un auteur qu'on imprime et qui a du succès, *Marguerite Aymon* présente une copie exacte des mœurs actuelles. L'opinion est libérale, mais quand on veut marier sa fille, la première question est pour savoir si le gendre futur est marquis ou seulement baron.

L'auteur de *Marguerite Aymon* a décrit des aventures arrivées dans sa propre société. Un jeune homme de vingt-trois ans, adorant sa cousine, qui en aimait un autre, alla à la guerre, en Italie, en 1812, pour chercher la mort. Blessé mortellement, il fit un testament et laissa soixante mille francs à l'auteur du roman nouveau. La jeune légataire, loin de vouloir s'approprier ce don, chercha une jeune fille, parente de l'amant malheureux, et la maria avec ces soixante mille francs. Ce trait, si romanesque et pourtant connu de tout Paris, est l'un des plus jolis événements du roman nouveau. Ces événements ont tant de simplicité, que je doute qu'il réussisse traduit en anglais.

Histoire de la Gaule, par Marincourt, trois volumes in-8°.

L'activité de la pensée est immense en France. Autrefois il fallait être homme de lettres pour écrire. Aujourd'hui que nous avons tous appris à écrire correctement, un capitaine à la demi-solde ou un préfet destitué se met à écrire pour occuper ses matinées. Cette disposition est favorable aux lettres. Des gens qui ont *agi* mettront plus de pensées en circulation que des

gens de lettres uniquement occupés, pendant leur jeunesse, à peser un hémistiche de Racine, ou à rechercher la vraie mesure d'un vers de Pindare.

L'ouvrage de M. Marincourt nous raconte ce qui se passa entre les Alpes, les Pyrénées et le Rhin avant la conquête de César, et depuis César jusqu'à Clovis (en 500). M, de Sismondi et M. Picot ont déjà traité de cette époque. M. Thierry travaille aussi à un grand ouvrage sur le même sujet; nous ne pouvons manquer d'arriver à la vérité. Les trois ouvrages de MM. de Sismondi, Picot et Marincourt sont un peu ennuyeux, quoique très-savants. Nous espérons mieux de celui de M. Thierry, connu par de charmantes lettres sur l'histoire de France (voir le *Censeur* de 1817).

La *Comtesse de Fargy*, par madame de Flahaut-Souza, quatre volumes in-12.

Ce roman-ci peut être traduit en anglais. Vous avez déjà accueilli *Charles et Marie*, roman du même auteur. La *Comtesse de Fargy* présente une extrême délicatesse dans les sentiments, mérite compensé par l'absence de tout trait fort et profond.

Madame de Flahaut est toujours ce que Walter Scott n'est jamais. Cent pages d'amour délicat, peint par madame Flahaut, donneraient la vie aux trois volumes de *Nigel*, par exemple. Elle aurait donné une grâce charmante aux amours du jeune Écossais avec la froide Marguerite. Walter Scott est injuste avec l'amour; il le peint mal, sans force, décoloré, sans énergie. On voit qu'il a étudié l'amour dans les livres et non dans son propre cœur. Madame de Flahaut, élevée à la cour de Louis XVI, nous peint sans cesse et un peu longuement l'amour efféminé qui régnait à Versailles en 1780. Le premier volume de ses romans amuse beaucoup, le quatrième lasse toujours. C'est que ses héros ont une sensibilité maladive. Les mœurs étaient si légères en 1780 que, pour leur donner la faculté d'être peintes, même dans un roman frivole, il faut leur prêter une énergie que l'on ne trouvait plus parmi les classes élevées dans la France de 1780. Or c'est cette énergie que madame Flahaut ne sait pas peindre d'une manière naturelle. Quoique ce roman soit écrit avec bien plus de finesse, de délicatesse, de prétention, de noblesse, etc., que *Marguerite Aymon*, j'aime mieux le premier roman de ma-

dame de Cubière que le dernier ouvrage de madame de Flahaut-Souza. Les petits-fils de M. de Souza sont à demi Écossais.

Considérations générales sur les applications de la géométrie, par M. Charles Dupin de l'Institut. — In-4°, 2 feuilles.

Tous nos savants sont frivoles et ne songent qu'à faire leur cour et à aller à la messe, bien peu travaillent en conscience. Le public distingue MM. Arago, Boissonnade, Courier et Dupin. On reconnaît dans le dernier ouvrage de M. Dupin le digne élève de Monge. La base du savoir mathématique de ce grand homme était une bonne logique. Il avait commencé par être tailleur de pierre à Metz, et c'est de là qu'il partit pour s'élever, sans intrigue, à la place de sénateur, après avoir été l'un des fondateurs de l'École polytechnique. M. Dupin, bien connu en Angleterre, est l'un des meilleurs élèves de cette école qui vient d'être désorganisée en 1822, et qui a donné quatre mille cinq cents sujets distingués à la France. Ses *Considérations* sont un excellent supplément à tous les cours élémentaires de géométrie.

Voyage pittoresque autour du lac de Genève.

Le texte de ce livre est assez plat ; cependant je le conseillerais à tous les étrangers qui vont visiter les bords du Léman. Rousseau leur a donné une célébrité exagérée. Je connais trois ou quatre autres lacs bien supérieurs en beauté; mais, Genève étant une colonie anglaise, un habitant de Londres qui y arrive croit presque n'avoir pas changé de pays. A Lausanne, on est plus gai et on a moins de morgue. La seule des institutions de Napoléon qui subsiste, c'est la petite république très-libre du canton de Vaud, dont Lausanne est la capitale. Comme cet État est très-petit, il meurt de peur d'être reconquis par l'aristocratie bernoise.

Collections des théâtres étrangers, 25 volumes in-8°

Cette collection manquait tout à fait en France. Racine, qui ne mourut qu'en 1699, ignorait aussi entièrement Shakspeare que nous ignorions, avant le volume du *Théâtre suédois*, qui vient de paraître, l'existence de M. Léopold, poëte suédois.

Ce M. Léopold, comme tous les poëtes des nations à civilisation factice, copie servilement Racine et les autres tragique

français. On nous donne deux tragédies de lui : *Odin* et *Virginie*.

Odin se trouve le contemporain de Pompée. L'énergie et la magnificence de ce roi barbare, vénéré comme un dieu par ses sujets, fait un beau contraste avec la raison élégante de Pompée, général romain, qui se trouve, dans cette tragédie, le représentant de la civilisation. Dans sa tragédie romaine de *Virginie*, M. Léopold a eu l'idée ridicule de supposer que Virginie est amoureuse en secret du décemvir Appius.

Une grande révolution théâtrale se prépare en France. D'ici à quelques années, on fera la tragédie en prose et l'on suivra les errements de Shakspeare. On remarque dans les bibliothèques publiques que sept ou huit exemplaires de la nouvelle et assez plate traduction de Shakspeare, par le célèbre M. Guizot, ne suffisent pas à l'avidité des jeunes gens. Il y a tout juste un siècle que Voltaire, après avoir imité Othello dans sa *Zaïre*, apprit aux Parisiens, dans ses *Lettres sur les Anglais*, qu'il y avait un barbare nommé Shakspeare qui avait quelquefois des lueurs de génie.

LXXXI

A MONSIEUR ..., A LONDRES

Paris, le 27 novembre 1822.

Monsieur,

Nous aurons prochainement les *Dîners du baron d'Holbach*, par madame la comtesse de Genlis.

Madame de Genlis a été l'une des femmes les plus passionnées et les plus jolies de son temps. Elle a infiniment d'esprit et cependant son style est froid et souvent ennuyeux; c'est que madame de Genlis a toujours songé, en écrivant, au rôle que l'auteur jouait dans le salon. Madame de Genlis a compris que la considération d'une femme qui compte près de quatre-vingts ans ne pouvait que gagner à afficher des principes extrêmement monarchiques.

Les deux volumes dont je viens de vous donner le titre feront beaucoup de scandale dans un mois, quand ils paraîtront. Ce sont, à ce qu'on assure, des conversations où Diderot, Marmontel, Raynal et tous les gens d'esprit de l'époque de 1778 affichent les principes et les idées les plus contraires aux sentiments que madame la comtesse de Genlis affiche aujourd'hui. Il y aura dans cet ouvrage beaucoup de calomnies contre les écrivains de la fin du dix-huitième siècle ; mais si leurs talents sont mal appréciés, leurs portraits seront dessinés avec vérité. Madame de Genlis était fort galante alors, et a connu de fort près la plupart des gens célèbres dont elle va nous donner la satire.

Le vrai tableau de la société des gens de lettres de 1778 se trouve dans les Mémoires de Marmontel et de madame d'Épinay, et dans la correspondance de Grimm. Tout ce qui survit du siècle spirituel de Louis XV nous dit que Grimm, surtout, est rigoureusement vrai à l'égard de ses illustres contemporains.

L'Esprit de l'encyclopédie, quinze volumes in-8°.

Voici un de ces ouvrages que le gouvernement poursuit de sa défaveur et dont on vend mille exemplaires en quinze jours. C'est une nouvelle édition de tous les articles piquants qui firent jadis la fortune de la fameuse *Encyclopédie*, publiée en trente volumes in-folio, par d'Alembert et Diderot. Cette entreprise valut sept cent mille francs de bénéfice aux libraires, et à peine deux mille francs par an aux deux philosophes, pendant quinze ans qu'ils y travaillèrent. L'*Encyclopédie* penétra rapidement dans toutes les bibliothèques, ce fut un coup mortel porté aux préjugés dans tous les genres. Cependant, si Bonaparte n'eût pas été détrôné, jamais l'on ne se serait avisé d'imprimer, en 1822, l'*Esprit de l'Encyclopédie*.

Mémoires sur les Cent-Jours, deuxième partie, par M. Benjamin Constant.

Les *Cent-Jours* ont été le règne du général Carnot, c'est-à-dire le règne de la République. Napoléon n'était, à proprement parler, que ministre de la guerre. Il n'a fait qu'une action de souverain, le fameux *Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire*. Cet acte ôta toute illusion ; on reconnut dans l'exilé de retour de l'île d'Elbe l'ambitieux qui avait cherché à étouffer

en France tout amour pour la liberté. Le peu de principes justes qui se trouvent dans l'*acte additionnel* y fut mis, malgré l'empereur et surtout malgré son ministre M. le duc de Bassano, par M. Benjamin Constant. Cet homme courageux qui, en 1802, avait combattu Bonaparte au tribunat, n'hésita pas à le seconder en 1815. Cette démarche a pu être blâmée, parce que M. Benjamin Constant est fort pauvre. Bonaparte le fit conseiller d'État avec vingt-cinq mille francs d'appointements. La plupart des collègues de M. Constant au tribunat, ayant abandonné la patrie en 1802, ont eu de grandes places et de bons appointements, de 1802 à 1814.

M. Constant regarda la domination de Napoléon, en 1815, comme un fait; ce mal donné, il chercha à l'amoindrir.

M. Constant a fait l'histoire complète de cette époque romanesque ; il vient d'imprimer un extrait assez timide de son histoire. Il n'a rien dit que de vrai ; mais la crainte de la prison (à laquelle il est condamné pour six mois) l'a empêché de dire toute la vérité. Cependant on devine le vrai, même au travers des réticences d'un homme d'esprit; c'est ce qui rend fort piquant le dernier livre de M. Constant. Si le style en est un peu vague, on voudra bien se rappeler le ton des pamphlets anglais publiés pendant le règne de Jacques et avant la révolution de 1688. Jamais l'histoire d'aucun peuple ne présenta une similitude aussi complète que celle de la France en 1822 et celle de l'Angleterre en 1684.

Essais sur le Portugal, par M. Balbi, 2 vol. in-8°. Très-bon livre de statistique, peu intéressant, mais fort utile, et donnant du Portugal une idée qui doit être vraie. M. Balbi a habité longtemps le Portugal, et paraît honnête et sensé.

Histoire des Fonctions du Cerveau, par le docteur Gall, 2 vol. in-8°. Voici encore une exposition du système *des dispositions invincibles* du docteur Gall. Cet homme d'esprit est venu à Paris il y a quinze ans; on l'a trouvé excellent médecin : il y a fait une fortune brillante. En connaissant l'homme, on a appris à avoir de la considération pour son système. Je connais beaucoup de médecins fort sensés et des opinions les plus opposées en philosophie qui s'accordent à dire qu'il y a un fond de vérité

dans le système de Gall. Il est sûr que les philosophes modernes les plus estimés, et Helvétius à leur tête, n'ont pas connu l'un des plus grands motifs des actions de l'homme, l'*instinct*. L'opinion des philosophes de Paris est que le *système de Gall* est digne d'être examiné de nouveau. Il faut être savant en anatomie pour combattre le docteur Gall, qui, assure-t-on, a fait d'importantes découvertes sur la structure du cerveau. La nouvelle édition du système de Gall aura huit volumes.

Histoire naturelle des Animaux vertébrés, par Lamark, septième volume. Voici l'un des ouvrages les plus estimés par les savants de ce pays-ci. La France ne produit plus de gens de lettres, mais elle brille encore dans les sciences. Les noms des Fourier, des Gay-Lussac, des Dulong, des Legendre, sont connus en Europe. Leur suffrage honore le livre de M. Lamark et recommande à l'attention ce nouveau volume d'une production déjà célèbre.

Mémoires de Leclerc, 4 vol. Bruxelles. Cet auteur est contemporain de Philippe de Comines, dont les Mémoires sur Louis XI et Philippe, duc de Bourgogne, sont si célèbres. Comines fut le duc d'Otrante de Philippe, duc de Bourgogne ; il le trahit pour Louis XI, qui lui donna la seigneurie d'Argentan et en fit un de ses principaux ministres.

Leclerc est moins homme, mais beaucoup plus amusant que Philippe de Comines dans ses récits, et beaucoup plus pittoresque dans ses descriptions. Le style en est vieux ; cependant, on s'y accoutume au bout d'une heure, et en prenant la précaution d'écrire un petit *vocabulaire* de cinquante ou soixante mots ; c'est comme on fait pour les mots écossais, en lisant les romans de Walter Scott. Comme Leclerc, simple conseiller dans une des cours de justice de Philippe de Bourgogne, n'avait pas trahi son maître, il n'interrompt pas à chaque instant sa narration, comme Philippe de Comines, pour faire de la morale. Je conseille les *Mémoires de Leclerc*, surtout aux personnes qui veulent faire des romans historiques dans le genre de *Nigel* ou de *Waverley*. Les Mémoires de Leclerc sont remplis d'aventures singulières et de grandes passions qui n'ont besoin que d'être développées ; il y a des descriptions qui, par leur *pittoresque*,

rappellent le charme de certaines descriptions de Walter Scott dans *Ivanhoe*. Une scène analogue, décrite par Leclerc, se passe à Châlons-sur-Saône.

Des Cabinets et des Peuples, par M. le baron Bignon, député et légataire de Napoléon.

Voici un gros livre qui aurait beaucoup de succès traduit en anglais. C'est l'histoire de la vie et de la mort de la *Sainte-Alliance*, que M. Bignon dit être morte à Vérone. C'est l'histoire de la guerre de Sept Ans, des peuples contre les rois; l'auteur l'a appelée : *Des Cabinets et des Peuples*, parce qu'il dit que la guerre n'existe qu'entre les ministres des rois et les peuples; les rois, gens modérés, pour la plupart, et amis des plaisirs, s'accommoderaient assez de la vie de roi constitutionnel. Les constitutions ne sont terribles que pour les ministres, qu'elles exposent à s'entendre dire des vérités dures et qu'elles forcent au travail.

Le livre de M. Bignon est exact et vrai; du côté de la fidélité historique il n'y a aucune objection à lui faire; mais il n'est ni piquant ni amusant. L'auteur l'a écrit du ton d'une note diplomatique, avec toute la mesure possible et en gardant toutes les avenues contre la critique. Il est infiniment plus sage que cet arlequin d'abbé de Pradt, et cependant il n'a pas eu la centième partie des lecteurs de l'abbé. M. Bignon écrit l'histoire de la diplomatie en Europe de 1790 à 1814; Napoléon lui a laissé cent mille francs, par son testament, en l'invitant à écrire cette histoire.

LXXXII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 4 décembre 1822.

Non certainement, monsieur, je n'ai point laissé là le cours de mes recherches sur le *rire;* celles que j'ai recueillies sont déjà assez nombreuses pour pouvoir en former un essai philo-

sophique sur ce sujet difficile; bien que fort incomplet encore, je pourrai vous le communiquer à notre première entrevue. En attendant, vous aurez des observations faites ce soir même sur cette sorte de convulsion, dont les causes sont si variées.

Je suis allé ce soir au *Tartufe*, joué par mademoiselle Mars, pour éclaircir mes idées sur le *comique*. Je n'ai guère fait de progrès dans ces idées depuis dix ans. Quand je pense au *comique*, je ne fais guère qu'arriver sur d'anciennes traces.

Mon mobile est ceci : si je pouvais faire du *comique* une analyse aussi claire et aussi complète (modestie à part et suivant moi) que celle que j'ai faite de l'*amour*, travailler dans le genre comique ne serait plus qu'un badinage pour moi; je donnerais des coups de pinceau hardis, comme je ferais si j'avais à peindre (exactement et non pour produire un certain effet) le cœur d'une femme qui aime, soit de l'amour de vanité, soit de l'amour passion.

On a fort peu ri ce soir au *Tartufe;* on a plusieurs fois souri et applaudi de plaisir, mais l'on n'a ri franchement qu'en deux endroits :

1° Quand Orgon, parlant à sa fille Marianne de son mariage avec Tartufe (deuxième acte), découvre Dorine près de lui qui l'écoute.

2° Le second rire a, je crois, eu lieu dans la scène de brouille entre Valère et Marianne.

Un fait certain, c'est que la seconde pièce, les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, a fait beaucoup plus de plaisir que le *Tartufe*.

1° C'est un roman, et tous les jeunes cœurs à mes côtés sympathisaient au Dorante, c'est-à-dire voyaient une maîtresse dans mademoiselle Mars.

2° Cette pièce n'est pas sue par cœur comme le *Tartufe*.

3° Sans que le sot parterre s'en rende compte, les barbarismes, les périphrases, les tours inexacts et qui disent trop ou trop peu, nécessités par les vers, l'ennuient; la prose de Marivaux lui convient bien mieux.

Procès verbal exact des rires du parterre en 1822 : voilà un

bon livre bien instructif à faire. Le pédantisme et la lecture des théories bouchent les yeux aux trois quarts des spectateurs.

4° Le *Tartufe* vivra en 1922; que dira-t-on alors des *Jeux de l'amour* de Marivaux?

Tous les défauts de la langue du *Tartufe* auront disparu sous le vernis antique, en 2500, dans sept siècles d'ici.

Il reste donc constaté pour moi, par mon expérience de ce soir, que l'on rit fort peu au *Tartufe;* on n'a ri que deux fois, et encore le rire a été bientôt absorbé par l'intérêt sérieux. Cependant beaucoup de scènes sont *doublées* à la Molière. Dorine est la doublure de la conversation d'Orgon, proposant Tartufe à Marianne, et de la scène de brouille des deux amants.

Damis est la doublure de la scène de la déclaration d'amour faite par Tartufe à Elmire.

Ces *doublures* donnant deux objets à notre attention : par exemple, l'*impression* faite sur l'âme de Dorine dans la scène de brouille, offrent un canal à l'attention du spectateur, qui serait ennuyé par le grand *courant* de la scène, par la querelle d'amour entre Marianne et son amant. Voilà ce que j'appellerai *scènes doublées* (comme on dirait un morceau de drap doublé de soie).

Mais, quoique le rire ne naisse que deux fois, Molière a sans cesse travaillé à donner un *vernis de ridicule* aux scènes du *Tartufe*. Sans cette admirable précaution, il donnait dans le plus abominable *odieux,* et tout plaisir cessait à l'instant. Sa pièce n'était plus qu'un misérable drame, nous attristant sur un des mauvais côtés de la nature humaine.

Il faut que j'analyse bien, que je décrive dans ses moindres détails, l'idée de *bégueulisme;* c'est là la qualité dominante du public actuel. Ce soir, il murmurait sans cesse de l'esprit de Mourose (le faux Dorante); le sot public craignait de donner une mauvaise opinion de son propre *esprit* en ne murmurant pas des galanteries du faux Dorante; la plupart sont fort naturelles et bien plaisantes Cela ressemble aux phrases pathétiques du vicomte d'Arlincourt; c'est de l'esprit de laquais. Le faux Dorante s'évertue et doit se trouver fort aimable. Cela est agréable comme du vin délicieux.

Le public murmurait sans cesse; pure *affectation;* chacun murmurait pour être entendu de son voisin.

LXXXIII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 1er janvier 1823.

Monsieur,

M. Picard, le plus vrai de nos poëtes comiques, le seul qui ait su peindre un petit coin de la société contemporaine, publie un second roman :

Jacques Fauvel, quatre volumes, par MM. Picard et Droz.

Comme le premier (*Eugène et Guillaume*), il sera beaucoup lu, assez loué, et bientôt oublié. Qu'est-ce donc qu'il y manque? Le piquant. Tout est vrai dans *Jacques Fauvel*. mais tout y est commun ; rien, ou presque rien, ne valait la peine d'être dit. Ce roman enchantera une classe de lecteurs, les gens sans imagination. Ils seront ravis de voir enfin un ouvrage d'imagination, qu'ils puissent comprendre et qui ne leur semble pas extravagant.

Jacques Fauvel naît en Auvergne; il raconte fidèlement, raisonnablement et platement, l'histoire de sa vie. Tous les journaux diront du bien de cet ouvrage, parce que MM. Picard et Droz sont des littérateurs estimables et des gens honnêtes. Tout se fait par coterie dans notre littérature ; malheur à l'homme de talent qui ne fait pas dix visites, en bas de soie noirs, tous les soirs ; jamais il ne verra ses ouvrages annoncés. C'est comme nos ministres : pour chaque département il en faudrait deux : l'un chargé de travailler, et l'autre d'intriguer ; sans cela pas de succès.

Je conseillerais cependant aux étrangers de lire le *Jacques Fauvel* de M. Picard. Ils y trouveront une peinture fort ressemblante de la France et des caractères français. Paris est le *salon*

de l'Europe ; tout le monde veut savoir ce qui s'y fait et ce qu'on y dit. C'est une manie, mais, puisqu'on en est possédé, il vaut mieux chercher à la satisfaire en lisant le *Fauvel* de M. Picard que telle rapsodie nouvelle d'un voyageur anglais, qui se met hardiment, comme feu M. Scott, à décrire une société qu'il n'a jamais vue, et dont, y eût-il été admis, il n'eût pu comprendre les finesses et les *sous-entendus* qu'après un an d'habitude.

Les *Manteaux*, par M. Loeve Veymar; deux volumes in-12.

Voici un ouvrage dans le genre du *Table-talk* de M. Hazlitt. C'est une suite d'histoires dans lesquelles un *manteau* joue toujours un grand rôle. Il y en a une fort intéressante, mais dont, à l'exemple de l'auteur, je devrai m'abstenir soigneusement de nommer le héros. C'est un beau jeune homme qui, à Florence, devient amoureux d'une jeune fille et lui fait la cour de la manière la plus mystérieuse. Il l'épouse, il la rend fort heureuse; mais de temps en temps il prend un *manteau rouge* et se rend chez le podestat. Bientôt la curiosité empoisonne le bonheur de la jeune épouse. Une nuit, sachant que son mari est appelé chez le podestat le lendemain de bonne heure, elle s'échappe de son lit, se revêt de son manteau; elle paraît chez le podestat de Florence; sa présence inspire la terreur; elle trouve plusieurs aventures singulières, toujours pendant la nuit; avant le lever du soleil, elle rentre à la maison. Son mari, qu'elle adore, ne s'aperçoit de rien, mais aussi elle n'a rien découvert. Il sort, comme à l'ordinaire, enveloppé de son manteau. Une heure après elle met la tête à la fenêtre.... Que voit-elle? Le plus horrible spectacle, et, comme l'héroïne d'un roman anglais de la vieille école, elle devient folle. Je ne dirai pas dans quelle horrible fonction elle a vu l'homme qu'elle adorait.

Ce conte est plein d'esprit et de talent. Il y a en *trop* dans les *Manteaux*, ce qu'il y a en *moins* dans le *Fauvel* de M. Picard. Il y a chez M. Loeve excès d'esprit, intempérance de force et de chaleur; mais je parierais qu'aucun journal ne louera M. Loeve, excepté l'*Album*, bon petit journal, *trop raisonnable*, auquel il travaille.

Au milieu de la médiocrité générale qui étouffe la littérature rançaise, voici deux jeunes gens de talent qui viennent de dé-

buter : M. Mignet, auteur des *Institutions de saint Louis*, couronnées par l'Académie, et M. Loeve Veymar : vous pouvez lire hardiment les ouvrages signés de ces noms.

Lou Bouquet provençaou, un volume in-12.

M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est un savant qui a eu de l'esprit dans sa jeunesse. Il a fait la tragédie des *Templiers*, où, au lieu de copier Racine, comme la tourbe des poëtes actuels, il a osé imiter Corneille. Sa tragédie est froide, noble et sèche ; mais, enfin, elle est un peu différente de celles de MM. Delavigne, Soumet, Ilis, et autres grands hommes de même force.

M. Raynouard est de Marseille ; il a fait cinq volumes ennuyeux sur les troubadours qui, vers l'an 1300, créèrent une littérature si originale, dans les environs de Carcassonne. M. Raynouard a remis un peu à la mode, en Provence, les poésies en langue du pays. Je viens de lire le petit volume dont je vous parle ; il y a quelque vestige de naïveté de sentiment et de l'esprit arabe que l'on trouve dans les troubadours du quatorzième siècle. Cela est plus curieux que touchant ; mais, enfin, ces poëtes provençaux ne copient pas la cour de Louis XIV, ainsi que tous les autres poëtes français passés et présents, et j'ai presque envie de dire *à venir*.

Qui nous délivrera de Louis XIV ?

Voilà la grande question dont la solution renferme le sort de la littérature française à venir. Les gens de lettres actuels se sont fait un point de doctrine de soutenir la guerre *à la Louis XIV*, et l'Académie française est devenue plus intolérante et presque aussi absurde que la *Sorbonne*.

Valérie, comédie en trois actes de M. Scribe.

Cette comédie sentimentale aura quatre-vingts représentations. Pourquoi ? C'est qu'elle sort du genre de Louis XIV. Elle courait le plus grand danger d'être sifflée le premier soir ; mais le public n'a osé siffler la délicieuse mademoiselle Mars, qui joue le rôle d'une jeune fille aveugle de dix-huit ans. La *pruderie littéraire* du public ayant été surmontée le premier soir, ce bon public s'abandonne avec délices au plaisir, si nouveau pour lui, de voir du neuf.

Valérie est un roman de madame de Krudener transporté sur la scène. M. Scribe est un homme de trente ans, qui a déjà donné quatre-vingt-quinze comédies ou vaudevilles; quatre-vingts sont oubliés, mais quinze ou vingt sont des pièces charmantes; et, tous ensemble, grâce aux droits d'auteur, donnent quarante mille livres de rente à M. Scribe. *Valérie*, où tout est esquissé, mais où rien n'est approfondi, est aussi jolie à la lecture qu'à la scène; car, heureusement, elle est en prose.

Odes et poésies sacrées, par M. Hugo; un volume.

Faire correctement des vers est devenu un métier dans la littérature française. Un jeune homme, en travaillant constamment, pendant quatre ans, à apprendre par cœur et étudier les vers de Racine et de Delille, parvient, en général, à faire des vers corrects et assez bons au premier coup d'œil; le mal est qu'à peine en a-t-on lu quinze ou vingt, l'on se sent une très-grande envie de bâiller.

Voilà ce que n'a pas dit le numéro 74 de l'*Edinburg-Review*, dans son excellent article sur la poésie française. Nous avons à Paris quatre mille jeunes littérateurs qui font bien le *vers français;* il y en a trois ou quatre, peut-être, qui sont parvenus à faire passer leurs pensées dans leurs vers; ce n'est pas une petite affaire. Sur ces quatre mille poëtes, beaucoup ont des pensées; mais comment les rendre dans la langue de Racine? Dès qu'ils ne peuvent plus parler de *Muses*, d'*Apollon*, d'*Hélicon*, d'*inspiration*, de *mélancolie* et de *souvenirs*, ils n'y sont plus.

M. de Lamartine a eu une vie de poëte, une vie romanesque, une vie agitée par les grandes passions et par des sentiments héroïques; il a perdu, à Naples, une femme qu'il adorait; après quatre années de douleurs, il est parvenu à pouvoir faire parler son cœur en vers; il a trouvé des accents touchants; mais, dès qu'il sort de l'expression de l'amour, il est puéril, il n'a pas une pensée de haute philosophie ou d'observation de l'homme; c'est toujours, et uniquement, un cœur tendre au désespoir de la mort de sa maîtresse.

Du reste, l'*Edinburg-Review* s'est complétement trompée en faisant de M. de Lamartine le poëte du parti *ultra*. Ce parti, si habilement dirigé par MM. de Vitrolles et Frayssinous, cherche à

adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies ; mais le véritable poëte du parti, c'est M. Hugo.

Ce M. Hugo a un talent dans le genre de celui de Young, l'auteur des *Nights Thoughts:* il est toujours exagéré à froid ; son parti lui procure un fort grand succès. L'on ne peut nier, au surplus, qu'il ne sache fort bien faire des vers français ; malheureusement il est somnifère.

Esquisses historiques de la Révolution, par Dulaure, ex-représentant du peuple; quatre volumes.

M. Dulaure a un véritable talent historique, et, ce qui est bien singulier, ce talent n'est nullement influencé par les théories du jour. Il est sans affectation, sans sensibilité hors de propos, sans manies de théories générales à propos du moindre petit fait. M. Dulaure fait à chaque page une ou deux fautes de français que le moindre écolier pourrait corriger. Nous lui devons un des meilleurs ouvrages qui aient paru depuis la Restauration : c'est l'*Histoire de Paris* en huit volumes.

Les *Esquisses historiques* seront accompagnées de figures. Je conseille d'avance cet ouvrage à tous les voyageurs anglais qui veulent parler de notre révolution. Il faut les avertir qu'en général ils font rire dès qu'ils veulent ouvrir la bouche sur nos affaires; je crois qu'ils savent mieux celles de la Chine. Madame de Staël et Burke leur ont donné une vue tout à fait romanesque du drame imposant qui se passe, en France, depuis 1789 et qui ne finira probablement qu'en 1900. MM. Dulaure et Bailleul, tous les deux collègues de Robespierre, pourront leur donner quelques idées justes ; mais ces messieurs ne sont pas aussi amusants que madame de Staël.

LXXXIV

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 3 janvier 1823.

M. Andrieux, dont on vient de publier les *œuvres*, est un élève de Voltaire, ingénieux, spirituel et sans force; tel il s'est toujours montré dans ses comédies, dont une seule est restée au théâtre, les *Étourdis*, et dans ses poésies légères. Voici cinq volumes de ses œuvres; ils doivent plaire aux étrangers. Il me semble que si Frédéric II vivait encore il en serait enchanté, lui qui se plaignait de l'*obscurité* et de l'affectation des écrivains modernes.

M. Andrieux est un homme de bon goût; mais ses ouvrages ne conviennent plus au siècle vigoureux et sérieux au milieu duquel nous vivons. La génération des *poupées* qui commença la Révolution en 1788 a été remplacée par une génération d'hommes forts et sombres, qui ne savent pas bien encore de quoi il leur conviendra de s'amuser. Les dures exagérations de MM. Hugo et Delavigne nous conviennent mieux que les petits vers doucereux et d'excellent goût de MM. Andrieux et Baour-Lormian.

Méditations sur l'économie politique, traduites de l'italien de M. le comte Verri.

Il y eut à Milan, vers 1780, une nichée de philosophes. Ils furent remarquables parce qu'ils osèrent penser par eux-mêmes. L'Europe doit Beccaria à cette école. Le comte Verri était son ami intime; ils publièrent ensemble un journal dont le *Spectateur* d'Addison fut le modèle; le journal milanais s'appela le *Café*. Comme le soleil est plus chaud et la pruderie plus faible à Milan qu'à Londres, il y a plus de passion et plus de gaieté dans le *Café* que dans le *Spectateur*.

Verri a fait une histoire de Milan; une théorie du bonheur, où l'on trouverait des choses neuves. Beccaria, outre son grand

ouvrage sur les *délits et les peines*, a donné un traité du style rempli d'une haute philosophie et plus original que son livre sur les *délits*.

Verri eut un frère qui a donné les *Nuits romaines*, la *Vie d'Érostrate*, satire contre Napoléon; ce n'est qu'un rhéteur. Mais le comte Verri est un philosophe; il a eu sur l'économie politique des idées vraies et originales, mises en œuvre par M. Say.

Oriele, o lettere di due amanti, publicate da dependente *Sachi*, un volume; Pavie, 1822.

L'apparition de ce roman à Pavie est un miracle. Comment la terrible censure autrichienne a-t-elle laissé passer un roman philosophique dont le héros, exilé d'Italie, va en Amérique et devient l'élève de Jefferson?

La partie dramatique de ce livre, écrit dans un style boursouflé, est une imitation de la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau. C'est déjà un projet ridicule que d'imiter un tel ouvrage. Rousseau sentait vivement, et de plus était un rhéteur habile, formé à l'école de Démosthènes. Il y a loin d'un tel homme dévoré de passions et d'orgueil mécontent à un brave homme de lettres de Pavie.

Quoique assez ridicule, le roman d'*Oriele* étant le premier qui paraisse en Italie depuis vingt ans, sera très-utile et aura beaucoup de succès. Mais n'est-il pas singulier que l'Italie ne puisse pas absolument produire un roman original?

Les *Lettere di Jacopo Ortiz*, publiées par M. Foscolo en 1798, sont une copie du *Werther* de Gœthe, tout comme *Oriele* est une copie du roman de Rousseau. On traduit à force Walter Scott à Milan. Le moyen âge d'Italie, illuminé par la liberté, offrirait de bien autres matériaux à un homme de talent que la vieille Écosse de l'an 1700. Quelle figure à faire mouvoir que celle du Dante! Castruccio Castracani, Cola di Rienzi, l'archevêque Guillelmino, et la foule immense de gens qui leur ressemblèrent, pourraient donner lieu à des romans sublimes. Charles VII et ses Français, Bayard, le connétable de Bourbon, l'astucieux Comines, viendraient diversifier le roman par leurs physionomies françaises. Mais l'Italie n'a point de Walter Scott. *Giacopo Ortiz* est comme *Oriele*, il veut toujours étonner par

une belle phrase. Ces héros de sentiment ne sont attentifs qu'à dire de belles phrases et en ont l'air tout fiers. Pauvre Italie! Voilà ce que trois siècles de despotisme ont fait des compatriotes du Tasse et de Christophe Colomb.

LXXXV

A MONSIEUR ...., A LONDRES.

Paris, le 12 février 1825.

Monsieur,

Un des savants les plus distingués de France prépare une histoire de la civilisation provençale. Il y eut, de l'an 1200 à l'an 1328, un siècle de bonheur, de plaisir et d'élégance, tout à fait ignoré aujourd'hui. La Provence était alors, comme la Pologne en 1780, un peuple d'esclaves, au milieu duquel vingt mille gentilshommes goûtaient tous les plaisirs de la civilisation la plus aimable et la plus avancée. Mais, comme on l'a vu par l'exemple de Venise, toute société de *nobles* qui ne se fait pas soutenir par le peuple est renversée au premier choc.

Histoire de Bretagne, par M. le comte Daru, pair de France. L'illustre auteur de l'*Histoire de Venise* prépare une histoire de la province de Bretagne ; il dira des choses nouvelles, parce qu'il a relu dans un *esprit nouveau* tous les vieux monuments de notre histoire. M. Daru citera dans ses notes des poëmes extrêmement curieux sur l'ancienne histoire de Bretagne. Ils sont remplis de détails de mœurs qui rappellent *Ivanhoe*. La langue de ces poëmes est un latin barbare comme celui de Grégoire de Tours; c'est une langue que l'on comprend facilement au bout de huit jours.

L'*histoire* est fort à la mode en France. On était tellement ignorant et nos histoires avaient été si puériles, que c'est apprendre du nouveau au public que de lui dire que la France a eu la

liberté et des espèces de parlements jusque vers l'an 1550; la servitude ne date que du règne de Richelieu, sous Louis XIII.

Cinq ou six hommes d'État, en France, sont occupés à écrire l'histoire. Walter Scott aura une grande influence sur cette branche de notre littérature; il aura ouvert les yeux sur les beautés de nos anciennes chroniques. Ce qui semblerait puéril au goût dédaigneux du siècle de Louis XV nous paraît actuellement fort intéressant et peignant parfaitement les mœurs si pittoresques du *moyen âge*, qui, en France, comme partout, fut l'âge de l'*héroïsme*.

Vie et miracles du bienheureux Hélye, aumônier de Saint-Louis, accompagnés des preuves irrévocables de la sainteté dudit aumônier, preuves qui confondent les impies, etc.

Le titre seul de ce livre curieux remplirait une page. J'ai choisi cet ouvrage entre huit ou dix de la même espèce qui ont paru ce mois-ci. Ces sortes de livres se vendent fort bien; ils sont accueillis par la classe riche en France. Beaucoup de pairs, et j'en pourrais nommer parmi ceux qui marquent dans l'opposition libérale, achètent et recommandent ces productions, parce que, disent-ils, sans religion dans le peuple, il n'y a *pas de pairie*.

Le fait est que la vie du bienheureux Thomas Hélye fera la fortune du libraire; mais le peuple ne se doute pas de l'existence même de tels ouvrages. Le peuple lit la *Pucelle* de Voltaire, parce que, dans la Révolution, on a imprimé ce volume, ainsi que beaucoup d'autres de Voltaire, à douze sous le volume. Le peuple, en France, est souverainement *méfiant;* en littérature, il croit toujours qu'on cherche à le séduire, et, en politique, il croit qu'on le trahit.

Mémoires de Catinat, publiés par son arrière-neveu, trois volumes in-8°.

Catinat fut un philosophe au milieu de la cour de Louis XIV, et, ce qui est bien pis, ce fut un *bourgeois*.

La haute fortune de Catinat et de Vauban, petit gentilhomme méprisé à l'égal de la bourgeoisie par la noblesse, explique la grandeur de Louis XIV. Quelquefois le mérite faisait percer un homme; c'est ce qui n'arrivait plus sous Louis XVI. Les *Mé-*

moires de Catinat ne sont pas intéressants comme ceux de Saint-Simon, mais ils peignent bien *les opinions et les habitudes de l'armée* sous Louis XIV.

Le caractère de Catinat lui-même est fort curieux. Ce fut un sage, un peu trop adonné aux voluptés, méprisant la vanité et ses hochets. Ce seul trait en fait un personnage bien *original* dans les annales de la France. Catinat, né en 1637, écrivait vers 1700 et mourut en 1712.

Des canaux navigables de France, par M. de Pomeuse, un volume in-4°.

Ce volume peut être utile à l'Angleterre. Nous avons eu dernièrement en France deux hommes de génie, Monge et Lagrange. Monge, ainsi que je vous l'ai dit, fut l'un des fondateurs de cette École polytechnique qui a inondé la France d'excellents ingénieurs. Napoléon voulait faire chaque année un canal navigable, le vendre l'année suivante, et, avec le produit de la vente, continuer un autre canal navigable. Malgré ses guerres, il consacrait annuellement aux routes et aux canaux une somme de vingt-cinq à trente millions; c'est plus que Louis XVI n'avait dépensé pour ce genre d'amélioration, dans tout le cours d'un règne de dix-neuf ans.

M. de Pomeuse s'est fait l'historien de tous ces grands travaux; il est bien ennuyeux, bien dépourvu d'esprit, mais il est exact. Vous pouvez trouver dans son in-4° des *procédés* inconnus en Angleterre.

Nouveaux contes, par madame Guizot, quatre volumes.

Voici un recueil fort agréable et que l'on peut mettre entre les mains des jeunes miss anglaises. Je leur souhaite à toutes l'esprit et le bonheur de madame Guizot. Avant son mariage, elle avait fait connaître, par beaucoup de charmants articles dans les journaux, le nom de *Pauline de Meulan*, qu'elle portait alors. Elle avait deux sœurs et peu de fortune; elle donna sa légitime à ses sœurs, qu'elle maria bien, et déclara que, pour elle, elle n'épouserait jamais que l'homme assez généreux pour l'épouser *sans dot*. M. Guizot, sous-secrétaire d'État sous M. Decazes et écrivain de talent, épousa sans dot mademoiselle Pau-

line de Meulan, qui, aujourd'hui, aide son mari dans ses nombreuses entreprises littéraires.

Mémoires relatifs à l'histoire d'Angleterre, de l'an 1400 à l'an 1800, trente volumes.

Voilà une superbe entreprise littéraire, formée par M. Guizot et exécutée par madame Guizot. Les deux premiers volumes viennent de paraître. On nous annonce, pour le mois prochain, la traduction des Mémoires de madame Hutchinson.

A propos de traduction, je dirai que celle de *Peveril du Pic* a passé pour séditieuse ici, et que, sans la crainte du *ridicule*, on l'aurait arrêtée, tant est frappante l'analogie de la France actuelle avec l'Angleterre sous Charles II. Vous ne pouvez vous faire d'idée de la platitude des traductions françaises des romans de Walter Scott; on emploie quatre traducteurs pour chaque volume ; trois au moins ne savent pas l'anglais ; le libraire donne dix sous par feuille à un prétendu littérateur qui corrige le style; malgré cette belle manœuvre, la nation française est folle de Walter Scott. — Depuis ses dernières tragédies, lord Byron est beaucoup tombé dans l'opinion des Français.

« C'est un homme fou d'orgueil qui finira par se brûler la cervelle parce qu'il ne peut pas être roi. »

Voilà l'opinion française sur son compte.

Élégie sur la vie d'un petit ramoneur, par M. Guiraud.

Ce volume de quarante pages a du succès. Jamais l'on n'avait forcé le vers *alexandrin* français, naturellement si dédaigneux, à rendre des détails si naïfs. Vous qui avez le *Deserted village* de Goldsmith, vous ne sentirez pas le plaisir que nous fait M. Guiraud en nous donnant des vers coulants et intéressants.

Discours de M. le prince de Talleyrand sur la guerre d'Espagne, quinze pages in-8°.

Ce discours, mémorable en politique, a pris rang sur-le-champ en littérature. L'opinion publique a dit : « L'on n'a rien vu d'égal depuis les beaux jours de Mirabeau. » On a dit aussi : « C'est la Restauration de M. de Talleyrand. » Il y a dans ce discours une *naïveté* **tout** à fait conforme au génie de la langue française, qui, naturellement, est ennemie jurée des grandes phrases à la Chateaubriand et à la d'Arlincourt.

Œuvres de Jean Rotrou, dix volumes in-8°.

Un poëte aimable, M. le Duc, l'auteur de l'*Art de dîner en ville*, donne une nouvelle édition du vieux Rotrou, l'auteur de l'excellente tragédie de *Venceslas*. L'exposition de Venceslas est restée le chef-d'œuvre de la scène française. Rotrou est notre Massinger[1]. Il avait le caractère héroïque et trouva la mort en faisant une belle action. Cette nouvelle édition est fort remarquable, elle contient des pièces inédites jusqu'à ce jour.

Duels et suicides du bois de Boulogne, deux volumes in-12.

Un libraire a trouvé ce titre piquant et a dit à un des trente-six mille gens de lettres qui remplissent Paris : Faites-moi un ouvrage *sous* ce titre. Bien fait, cet ouvrage eût été du plus haut intérêt; même tel qu'il est, il se fait lire.

On dit qu'il y a plus de gens qui se tuent à Paris qu'à Londres; la différence entre les deux pays consiste dans le rang des gens qui se donnent la mort. Depuis dix ans, la France n'a pas vu trois personnages du rang de MM. Castlereagh, Samuel Romilly et Withbread, se couper la gorge. Ce qui fait les suicides en France, c'est la *vanité désappointée*.

Quant aux duels, les *gardes du corps* du roi et de Monsieur, tous *ultra* et craignant les plaisanteries, passent leur vie dans leurs casernes, à tirer le pistolet et à faire des armes. Voilà la principale source des duels actuels. On ne se battait presque jamais sous Napoléon; on cite le général ... et M. de ... qui ont tué en duel chacun vingt-cinq adversaires.

LXXXVI

A MONSIEUR ...., A PARIS.

Paris, le 26 février 1825.

Rien ne peut donc vous dissuader, mon cher ami, de ce funeste projet de vous retirer en province? Parce que vous avez

[1] Massinger, poëte dramatique anglais, né en 1584, à Salisbury, mort à Londres en 1640. (R. C.)

cent mille écus de rente, vous pensez n'être obligé à faire la cour à personne. Quelle erreur !... Il en est encore temps ; écoutez les conseils de l'expérience d'autrui. Le bon Jean-Louis pensait comme vous; voyez ce qui lui est advenu. Au reste, voulez-vous une autorité autrement puissante que la mienne? — L'idée des monologues et dialogues suivants ne m'appartient pas; elle est de Paul-Louis Courier, qui me l'a remise dimanche dernier, entourée des aperçus les plus piquants.

Le vigneron Jean-Louis est un bon homme, avec une disposition philosophique, qui cherche la paix; son ridicule est de s'être trompé et de trouver la guerre, et une guerre de tous les quarts d'heure, là où il venait pour goûter une tranquillité parfaite. Rencontrant à chaque pas un *mécompte* ou un malheur, il se réfugia à Paris. Philosophe rêveur et tendre d'abord, il finit par avoir besoin de l'exercice de la *force* et des autres vertus, dans un degré héroïque, pour ne pas se mépriser soi-même.

Jean-Louis, *seul*. — Il n'est que cinq heures trois quarts à ma montre, et voilà six heures qui sonnent à l'horloge de Saint-Nizier ; ma montre se dérange. (*Riant.*) Mais, à vrai dire, quel besoin ai-je d'une montre dans l'heureuse vie que je vais mener? C'était bon à Paris, où les affaires, les rendez-vous, les soirées, me talonnaient; mais dans ce charmant village de Saint-Nizier, quelle tranquillité délicieuse ! quel air pur je respire ! ma foi, je ne monterai plus ma montre, c'est une peine inutile, je n'ai plus de visites de cérémonie à faire, libre et sans gêne... (*Tapage épouvantable à la porte.*) Mais, bon Dieu, quel tapage ! (*Entre un grossier paysan, fort insolent et en blouse.*)

Le paysan. — Est-ce vous qui est M. Jean-Louis?

Jean-Louis, *se contenant.* — Oui, mon ami ; que voulez-vous?

Le paysan. — Pardi, on n'est guère honnête chez vous. Savez-vous que je ne suis pas accoutumé à attendre à la porte ; on me connaît dans Saint-Nizier ; il y a bientôt deux mois que je suis au service de M. le sous-préfet.

Jean-Louis, *se contenant à peine.* — Enfin, que voulez-vous ?

Le paysan. — Ce que je veux, je vous le dirai ce que je veux ; je ne suis pas accoutumé à attendre, et surtout quand je viens inviter les gens à dîner de la part de M. le *sous-préfet.*

Jean-Louis. — Pour quel jour est-ce que M. le sous-préfet me fait l'honneur de m'engager?

Le paysan. — Pardine! Pour aujourd'hui. Croyez-vous qu'on y fait tant de façon, pour un qui s'appelle Jean-Louis; *Jean-Louis* tout court!

Jean-Louis. — Mon ami, j'aurai l'honneur de répondre au message de M. le sous-préfet; je ne puis pas dîner chez lui aujourd'hui.

Le paysan. — Comment, vous refusez notre sous-préfet! Pardine, voilà qui est bien insolent!

Jean-Louis. — Mon ami, ne me faites pas ressouvenir que c'est vous qui l'êtes, insolent; laissez-moi, j'ai affaire; je présente mes devoirs à M. le sous-préfet.

Le paysan. — Comment, vous ne viendrez pas dîner, à trois heures et demie précises, chez M. le sous-préfet? Ah bien! il va être joliment en colère; il nous demande à tous qui vous êtes, ce que vous êtes venu faire dans notre pays, et cette grosse lettre qu'il a reçue hier de monseigneur le préfet, par un gendarme, je parie que c'est bien pour vous qu'elle est écrite.

Jean-Louis. — Adieu, mon ami.

Le paysan. — Comment, adieu! sans trinquer avec moi? Ah vous êtes joliment poli! (*En s'en allant insolemment.*) Que peut-on attendre aussi d'un qui s'appelle *Jean-Louis?* Est-ce un nom ça?

Jean-Louis. — La belle matinée! Quel air pur! quelle position pittoresque que celle de Saint-Nizier! (*S'interrompant.*) L'insolence de cet homme m'a troublé; voilà le maudit défaut de mon caractère! mais qu'y faire? moi j'ai besoin de solitude.

A trente-sept ans, j'ai payé ma dette à la société; j'ai fait cinq campagnes; j'ai été à Moscou, j'ai vécu à Paris; cette vie toute de devoirs et de convenances me déplaisait; d'ailleurs, qu'y faire? Je n'avais pour tout bien que ma demi-solde; il y a six mois, un animal comme celui-ci m'éveilla aussi à six heures du matin; mais, au lieu d'être sous une allée de beaux arbres comme ceux-ci, c'était dans une petite chambre, au sixième étage, rue de Richelieu. Je pouvais faire jusqu'à six pas dans ma chambre, en me promenant d'un angle à l'autre. Ne sachant que faire avec trois cents francs de rente par mois, il me vint dans l'idée de traduire Plutarque; j'étais dans le grec jusqu'au

cou, lorsque un beau matin une lettre me réveille à six heures. Mon oncle le chanoine, brouillé avec moi, s'est avisé de mourir sans faire de testament et de me laisser, malgré lui, quatre cent vingt mille francs, qu'il destinait à bâtir un petit séminaire.

Je ne rêvais que l'indépendance, je pars, je quitte Paris, je voyage à pied. Saint-Nizier me plaît, j'y achète des vignes pour trois cent mille francs. J'y suis depuis deux mois; ce petit bois m'a plu, j'y ai fait bâtir cette tour composée de quatre chambres.

Le maçon insolent. — Eh bien, monsieur Jean-Louis! voulez-vous me payer, oui ou non?

Jean-Louis. — Tâchez d'être poli; je suis prêt à vous payer les quatre cent vingt-six francs que je vous dois d'après votre marché.

Le maçon. — Moi, je prouverai que vous m'avez obligé à des changements, et il me faut la somme ronde de cinq cents francs.

Jean-Louis. — Je vous conseille de ne pas me faire perdre patience; heureusement j'ai eu la bonne idée de faire un marché écrit.

Le maçon. — Ah! votre marché écrit! tenez, je vous conseille de me payer mes cinq cents francs, ou le procès vous coûtera plus des quatre-vingts francs que vous me refusez.

Jean-Louis, *en colère*. — Sortez à l'instant, ou je vous jette dehors.

Le maçon. — Ah! vous le prenez sur ce ton! sachez que je ne me laisserai jamais maltraiter par un Jean-Louis, un homme qui ne connaît personne, qui ne voit personne. Je vais vous faire citer! (*A part.*) Ma sœur est cuisinière chez M. le juge de paix, et je sais qu'il dit que ce M. Jean-Louis est suspect: il perdra son procès. D'ailleurs, il y a M. le marquis de Somont qui me protége; il m'a donné des coups de canne, il y a quatre mois, et ne m'a pas payé; il est juste que ce Jean-Louis, qui n'est protégé par personne, paye pour deux. (*En s'enfuyant.*) Vous vous repentirez de vos menaces....

Il me serait fort aisé, mon cher ami, d'ajouter de nouveaux dialogues tout aussi instructifs; mais j'espère que ces deux-c suffiront pour vous éclairer sur le sort qui vous attend si vous persistez dans cette déplorable résolution.

LXXXVII

A MONSIEUR..., A LONDRES.

Paris, le 6 mars 1823.

M. de Lamartine, que vous avez vu en Angleterre, attaché à l'ambassade de M. de Chateaubriand, passe aujourd'hui pour le premier de nos poëtes. Il a un nouveau volume de poésies sous presse, et, dans ce temps où la politique seule inspire de l'intérêt, un libraire n'en a pas moins offert vingt-cinq mille francs à M. de Lamartine pour le nouveau volume de ses œuvres, ayant pour titre : *Poésies*, 1 vol. in-8°.

Ce jeune poëte est fort intéressant. C'est par erreur, je vous le répète, que l'*Edinburg-Review* a dit, dans son dernier numéro, que M. de Lamartine était le poëte du parti *ultra;* ce poste lucratif est occupé par d'autres. M. de Lamartine a, au contraire, été persécuté par M. de Chateaubriand, un peu jaloux peut-être du talent original de son jeune secrétaire. J'ai lu plusieurs des pièces qui composent le nouveau volume de M. de Lamartine. C'est toujours une imitation du ton de lord Byron. Seulement le poëte français, quoique né d'une famille noble des environs de Mâcon, ne fait pas paraître l'orgueil et la misanthropie aristocratique du *nobleman* anglais. La sensibilité de M. de Lamartine est, au contraire, douce et profonde.

La touche de ses vers rappelle à tous moments ses aventures de Naples. Ces aventures touchantes ne sont un mystère pour personne ici; mais il serait peu délicat de les imprimer. Elles ont plongé M. de Lamartine dans une mélancolie profonde, et lui ont donné son talent. Au contraire de nos autres *poëtes français,* il a quelque chose à dire. Il peut dire des peines du cœur ce que Boileau disait des ridicules de la société :

> Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Œuvres complètes de Regnard, 6 vol. in-8°. Cette superbe édition, dit l'éditeur, a été faite pour les Russes et les Anglais, qui viennent à Paris enlever des éditions entières de nos auteurs français. L'année dernière on a fait pareille édition de Voltaire, imprimée à trois mille exemplaires, dont il n'est pas resté trois exemplaires à Paris. En ce sens, la France aura beaucoup contribué à civiliser la Russie.

La nouvelle édition de Regnard, de M. Crapelet, est remarquable en ce qu'elle donne une foule de farces, charmantes de gaieté, que Regnard, un des hommes les plus heureux et les plus gais de son temps, faisait *au courant de la plume*, sans corriger, comme j'écris ceci. Ces farces charmantes furent jouées sur le théâtre de la Foire, de 1688 à 1696. Je vous recommande les farces intitulées : le *Divorce*, les *Chinois*, la *Foire Saint Germain*, les *Filles errantes*, l'*Homme à bonnes fortunes*. Seulement, n'allez pas vous armer de votre raison pour juger ces folies. Dans un de ces moments où vous sentez quelques petites dispositions à la gaieté, prenez les tomes V et VI de cette nouvelle édition de Regnard, et je vous réponds que bientôt vous rirez aux éclats. Cela est plus gai que Molière. C'est une satire moins amère, moins sensée, et partant plus gaie que les comédies de Molière. Regnard ridiculise les *jaloux*, les *amants passionnés*, les *gens de loi fripons*; en un mot, il s'adresse aux *classes* éternelles et nécessaires de la société, et non pas, comme Molière, dans le *Misanthrope*, aux classes *créées* par le gouvernement et les mœurs de Louis XIV.

M. Auger, qui donnait ici une superbe édition de Molière, vient de l'arrêter; il a peur du courroux d'une *Société célèbre*, que Pascal a attaquée dans ses *Lettres provinciales*, et qui renaît de ses cendres.

Adelchi, tragédie de M. Alexandre Manzoni; Milan, un volume. Depuis trois ans que le pauvre Pellico est en prison au Spielberg, M. Manzoni est resté le premier poëte tragique de l'Italie. L'inconvénient de son talent, c'est qu'il aime trop à faire de beaux vers. Son dialogue n'est pas rapide, ses personnages ont l'air *arrêtés par le soin et le plaisir de bien parler*; cela empêche qu'il ne soit un poëte *romantique*; c'est un poëte *mezzo termine*,

entre les *romantiques* et les *classiques*, mais plus près des derniers, si ce n'est par sa théorie, au moins par sa pratique.

Probablement vous ne vous doutez pas, en Angleterre, de la grande dispute du *romantique* contre le *classique*, qui occupe les littérateurs de France, et surtout ceux d'Italie. Il s'agit de savoir si, pour faire des tragédies intéressantes en 1823, les auteurs français doivent suivre les errements de Racine ou ceux de Shakspeare. L'Académie française a pris la résolution de ne jamais admettre dans son sein tout homme de lettres qui se serait souillé de l'hérésie du *romanticisme*. Cette grande colère a été fort utile aux romantiques. Le caractère principal de la nation française est la *méfiance* ; il suffit qu'une doctrine soit protégée par le gouvernement ou les gens en place, pour devenir suspecte au public. Les Français ont envie de voir sur leur théâtre les tragédies historiques de la *Mort de Henri III*, de l'*Assassinat du duc de Bourgogne au pont de Montereau*. Ce qu'on goûte le plus dans Shakspeare, en France, ce sont les tragédies historiques de *Henri VI* et de *Richard III*. La nation française veut revoir et rejuger ses annales; elle aurait du plaisir à les voir se dérouler sous ses yeux. Or cela est impossible en employant le vers alexandrin français, qui, dit la Harpe, n'admet que le *tiers* des mots de la *langue*. Ce vers fut créé par Racine à l'usage de la cour dédaigneuse de Louis XIV. Le vers simple du vieux Corneille conviendrait mieux à la tragédie historique, mais il serait sifflé aujourd'hui, comme manquant de *dignité*. La protection que le gouvernement et l'Académie française donnent au genre *classique* avancera de dix ans le triomphe des *romantiques*. M. de Jouy a fait faire un grand pas au théâtre français, par sa tragédie de *Sylla*. Cet auteur n'a nul génie, mais il est impossible d'avoir plus d'esprit. Il a vu que le public était ennuyé de l'*amour fade* peint par Racine dans *Hippolyte*, dans *Bajazet*, dans *Xipharès*, et, au lieu d'amour, il a copié le songe terrible de Richard III dans *Sylla*. Les vers de cette tragédie ne sont que de la prose rimée; il n'y a qu'un pas de tels vers à la prose énergique. Les vers anglais peuvent tout dire ; gardez-vous de juger de nos vers alexandrins par les vôtres.

Vous avez maintenant une idée de la dispute qui agite les littératures italienne et française. Le style de la brochure intitulée *Racine et Shakspeare*, pamphlet de soixante pages, est trop tranchant. L'auteur n'a pas eu l'art de paraître un peu plus douter de sa thèse ; il a manqué d'adresse, il a attaqué trop de front les *classiques*.

Œuvres complètes de Cabanis, membre de l'Institut, du Sénat conservateur, etc. ; sept volumes in-8°.

L'on n'a aucune estime en France pour la philosophie écossaise de Dugald Stewart[1] ; on la trouve nébuleuse et inconcluante. Comme le mépris entre les nations est toujours réciproque, je pense que Cabanis, l'un des fondateurs de la philosophie française, ne doit être guère estimé en Angleterre. J'ai remarqué que jamais l'*Edinburg-Review* n'a parlé des ouvrages de M. le comte de Tracy, si populaires en France. Napoléon avait défendu à ses journaux de parler, en bien ou en mal, des œuvres de MM. Cabanis et de Tracy, et il les fit tancer vertement à l'Académie française par M. de Ségur, son grand chambellan, lequel reçut à l'Académie française M. de Tracy, qui y remplaça Cabanis. Ces deux sénateurs faisaient partie d'une opposition de dix membres qui irritait fort l'Empereur.

Des sept volumes des œuvres de ce grand philosophe, cinq sont fort ennuyeux, ce sont de purs ouvrages de médecine. Deux volumes renferment le chef-d'œuvre de Cabanis : les *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Cet ouvrage, l'*Idéologie* de M. le comte de Tracy et son *Commentaire sur l'Esprit des lois* de Montesquieu, forment les bases de l'éducation actuelle des Français. La *méfiance*, qui est extrême et universelle en France, fait que plus le gouvernement proscrit ces livres, plus les éditions s'en multiplient.

Journal d'un voyage autour du monde, pendant les années 1816, 1817, 1818, 1819, par M. Camille de Roquefeuil ; deux volumes.

On aime les voyages, ils reposent l'esprit des discussions. Je trouve que celui-ci repose un peu trop l'esprit. L'auteur a voyagé, mais il n'a pas porté avec lui des yeux philosophiques pour voir

[1] Né en 1753, mort en 1828.

ce qui intéresse aujourd'hui. Nous voulons connaître l'homme, nous voulons connaître les mœurs des sauvages, étudier leurs passions, reconnaître chez l'habitant du désert le germe des penchants qui, développés, agitent les salons de Paris. C'est ce que j'ai cherché vainement dans le livre qui est devant moi. Un bon traité *de l'Homme sauvage et de ses passions* aurait un succès fou en France; mais il faudrait des faits et des conséquences bien tirées de ces faits. Les meilleurs voyageurs, y compris M. de Humboldt, nous donnent trop souvent des déclamations plus ou moins pompeuses; nous voudrions la *vérité* dans toute sa simplicité. A-t-on assez d'esprit à Philadelphie pour envoyer à l'Europe le livre qu'elle demande sur l'*homme sauvage?*

Cathédrales françaises, par M. Chappuy, ancien élève de l'École polytechnique; trente-six livraisons.

Quand, en France, nous voyons le titre d'élève de l'École polytechnique accolé au nom d'un auteur, nous nous attendons à trouver un ouvrage de mérite. Les cathédrales françaises présentent des chefs-d'œuvre du genre gothique. Celle de Paris est peu remarquable, mais le *Munster* de Strasbourg est au nombre des monuments les plus frappants que j'aie vus. J'ai trouvé dans ce temple sombre la *terreur.*

Voilà quelle doit être l'expression d'un temple chrétien. Le pécheur qui y entre en passant pour se distraire doit en sortir le *cœur navré*, avec la peur de l'enfer. Saint-Pierre de Rome ne donne point cette sensation; il est trop *magnifique*, trop *riche*, trop *gai.*

Lettres de Saint-James; troisième volume.

L'auteur inconnu de cet ouvrage est le meilleur *politique* qui imprime sur l'époque actuelle. Son style est obscur; peut-être la position personnelle de cet auteur lui fait-elle une loi de parler en énigmes. Quelques personnes ont cru que cet auteur génevois avait des relations avec M. Canning. Quoi qu'il en soit, ce troisième volume des *Lettres de Saint-James* va servir pendant trois mois de *magasin à pensées* à nos journalistes. La Russie est forte parce que le gouvernement gouverne dans le *sens* du peuple; voilà la maxime fondamentale de cette troisième partie; l'auteur ne le dit pas seulement, il le prouve.

Tout le monde a lu le *Voyage en Suisse* de M. Simond, également auteur d'un *Voyage en Angleterre*. M. Simond n'est pas brillant, mais il est *judicieux*. Et, ce que le peuple lisant demande au dix-neuvième siècle, ce sont des idées sur lesquelles il *puisse compter*.

Le public a refusé de lire les *Lettres sur la Suisse* de M. Raoul-Rochette, parce que c'est le manifeste des idées d'un parti, *à propos* de la Suisse.

LXXXVIII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 9 avril 1823.

Monsieur,

Ma revue d'aujourd'hui commencera par :

Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz, en 1791 ; un volume in-8°.

Cinq mille exemplaires de cet étonnant ouvrage ont été vendus en dix jours de temps. Il paraît qu'un bonapartiste le fit imprimer en 1815, pendant les *Cent-Jours*, pour jouer un tour à l'auteur. A la seconde Restauration tous les exemplaires disparurent; on m'en offrit un à un prix fort élevé en 1816; on me donna un échantillon de ces Mémoires en deux pages; je crus cela une fraude pieuse des bonapartistes pour déconsidérer le King. M. Baudoin, imprimeur libéral, obtint par hasard, il y a six mois, de voir un manuscrit de ce *voyage*, corrigé de la main de l'illustre auteur; il songea dès lors à l'imprimer. Mais on lui fit craindre un procès sans pitié de la part du tribunal de police correctionnelle.

Voyant ce qui se passe depuis trois mois, M. Baudoin a pensé qu'il pourrait naître telle circonstance qui rendrait sans danger la publication du *Voyage à Coblentz*, il l'a imprimé. Il en était là

quand quelqu'un, se fondant sur la vanité bien connue des auteurs, lui a donné le conseil hardi de faire hommage de son édition à l'auguste personnage. Ce personnage a été extrêmement irrité, mais seulement de huit ou dix fautes d'impression qui s'étaient glissées dans l'édition. M. Baudoin, comprenant que si l'ouvrage pouvait être annoncé par les journaux il s'en vendrait plusieurs milliers d'exemplaires, en a fait sur-le-champ une nouvelle édition, que le King a crue la première et dont il a corrigé les épreuves.

Il passe pour constant que l'auguste personnage a dit à madame la duchesse de Berry, en lui donnant un exemplaire de ce voyage : « Ma nièce, voici un ouvrage duquel mes amis me disent que l'auteur ne devra pas regretter l'impression. » Ce sont les propres paroles ; on les a retenues parce qu'elles donnent une juste idée du style entortillé de l'auteur.

Je ne sais si, hors de Paris et des convenances que la société de ce pays impose aux grands personnages, vous pourrez sentir l'immense *ridicule* de ce petit ouvrage. Vous le trouverez *vide* seulement; nous, nous le trouvons ridicule sous mille rapports. D'abord, il est écrit d'un style de femme de chambre, comme disait Voltaire, en parlant de l'ouvrage du roi Charles IX sur la chasse. On a compté que le mot *bien* est répété jusqu'à six fois dans la même phrase. Il y a des solécismes que le prote du plus mince journal prendrait sur lui de corriger dans un article de sa feuille périodique ; par exemple :

« Je commence à être un peu lourd pour monter et descendre facilement de cabriolet. »

On ne peut pas dire : monter *de* cabriolet. Un enfant dirait, en voyant une telle phrase, il faut : *pour monter en cabriolet et en descendre.*

La réputation d'un excellent écrivain, qu'avait l'illustre auteur, disparaît entièrement étouffée sous un nombre étonnant de phrases niaises ou même fautives. Ce qui est plus triste, c'est que tout l'esprit qu'on accordait au même personnage disparaît en même temps. M. de Talleyrand a dit : « C'est le voyage d'Arlequin, *manger et avoir peur, avoir peur et manger.* » La sensation produite par l'apparition intempestive de

ce volume a été si forte, qu'elle a fait diversion totale à la guerre; cet effet est si fort, qu'il s'élève jusqu'à l'importance politique.

Le King a dit : « M. de Buonaparte (c'est toujours ainsi qu'il l'appelle) a fait paraître des Mémoires par l'entremise de son chambellan Las Cases, j'ai été bien aise de montrer que je pouvais écrire les miens moi-même. »

Tous les frères de Napoléon ont écrit, et tous ont mieux écrit que Louis XVIII.

Un autre ouvrage qui a fait presque autant de sensation que le *Voyage à Coblentz*, ce sont les :

Mémoires d'une jeune Grecque, par madame Alexandre Panam.

Un prince souverain d'Allemagne, M. le duc régnant de Saxe-Cobourg, a eu, envers cette jeune Marseillaise qu'il a enlevée *à l'âge de quatorze ans*, des procédés qui font l'entretien de tout Paris. Il lui a écrit des lettres d'une orthographe à mourir de rire. Mais ces deux petits volumes commencent par une lettre du maréchal prince de Ligne, qui a un succès fou. Cette lettre est digne de Voltaire; c'est un coup d'œil rapide sur l'histoire des cours, depuis Cyrus et Héliogabale jusqu'à Louis XV et madame de Pompadour. Je ne vous entretiens pas plus au long de ce livre singulier, qui probablement est déjà traduit en anglais. J'ai acheté mon exemplaire chez madame Panam elle-même (rue Louis-le-Grand, n° 21). C'est encore une fort belle femme; elle est presque aussi pauvre que belle. J'ai vu le charmant enfant de Son Altesse Sérénissime. Trois ou quatre ambassadeurs d'Allemagne agissaient depuis six mois auprès de la police de France pour empêcher l'impression de ces curieux mémoires en France. Madame Panam a eu la bonne idée de faire lire aux chefs de la police française la lettre du maréchal prince de Ligne; comme ils sont gens d'esprit avant d'être agents de police, ils ont laissé faire l'impression. Il paraît que cette dame Panam a beaucoup d'esprit; elle écrit avec une grâce infinie et avec originalité. Heureux les princes de pouvoir avoir de telles maîtresses!

Un libraire a acquis ces jours ci les lettres originales du King à M. d'Avaray. Il a voulu les imprimer; il est allé chez les mi-

nistres, qui, témoins du succès de *scandale* obtenu par le livre du King, ont dit au libraire : « Gardez-vous d'imprimer. » Le libraire, qui se connaît en vanité d'auteur, a trouvé le moyen de pénétrer jusqu'au King ; il a exposé son projet.

« Imprimez, imprimez tant que vous voudrez, à vos risques et périls ; tant pis pour vous si le public trouve ces lettres sans intérêt. »

Telle a été la réponse du King. On dit que ces lettres contiennent des *naïvetés* d'une bien autre force que le *Voyage à Bruxelles ;* elles paraîtront sous peu de jours.

A propos de ce voyage, MM. de Virieu et de Levis vont imprimer leurs justifications. M. de Virieu est le personnage qui refusa d'accompagner le King, et que ce prince se fait un mérite de ne pas nommer.

M. le duc de Levis avait une charge auprès du prince qui a imprimé : « *Heureusement M. de Levis donna sa démission.* » C'est contre cet adverbe *heureusement* que M. le duc de Levis va faire un mémoire.

Madame de Balbi, la femme de France qui a peut-être le plus d'esprit, et qui fut longtemps amie du King, a aussi des lettres *impayables* à publier ; tous les libraires de Paris sont à sa porte.

Le faubourg Saint-Germain est d'une colère outrée contre un King qui, de gaieté de cœur, vient *déconsidérer* l'ancien régime.

LXXXIX

A LORD NOEL BYRON, A GÊNES [1].

Paris, le 23 juin 1823.

Milord,

Vous avez bien de la bonté d'attacher quelque importance à des opinions individuelles ; les poëmes de l'auteur de *Parisina*

[1] Réponse à une lettre de lord Byron dans laquelle il s'efforçait de défendre sir Walter Scott contre quelques critiques de Beyle. On ne sait si la lettre suivante a été envoyée à lord Byron.

vivront encore bien des siècles après qu'on aura oublié *Rome, Naples et Florence en* 1817, et autres brochures semblables.

Mon libraire a mis hier à la poste, pour Gênes, l'*Histoire de la peinture en Italie*, et *de l'Amour*.

Je voudrais bien, milord, pouvoir partager votre opinion sur l'auteur d'*Old mortality*. Je n'ai que faire de sa politique, dites-vous. Vous refusez ainsi de prendre en considération précisément la chose qui me fait regarder le caractère de l'illustre Écossais comme *peu digne d'enthousiasme*. Quand sir Walter Scott sollicite, avec la passion d'un amant pour sa maîtresse, le verre dans lequel un vieux roi [1], assez méprisable, vient de boire; quand il est un des souteneurs secrets du *Beacon* [2], je vois un homme qui a envie d'être fait baronnet ou pair d'Écosse. Sur mille personnes qui font de telles choses, dans toutes les antichambres d'Europe, une, peut-être, les fait parce qu'elle croit naïvement le pouvoir absolu utile aux hommes. Sir Walter se serait placé dans cette exception en refusant le rang de baronnet et autres avantages personnels. S'il était sincère, l'horreur du mépris, sentiment si puissant sur les cœurs généreux, lui eût fait, depuis longtemps, un devoir de cette démarche si simple. Il n'a point eu cette idée; donc il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un que mon cœur a raison en lui refusant un intérêt passionné. Ce n'est pas mon estime *légale* que je refuse à sir Walter, c'est mon enthousiasme. La nature de l'homme est telle, qu'on ne peut plus éprouver ce sentiment pour les caractères qui ont perdu une certaine *fleur d'honnêteté*, si je puis parler ainsi. C'est un malheur; mais tout homme qui en est réduit à donner des explications sur une action comme celle du *Beacon* a perdu à jamais cette fleur, aussi facile à ternir que celle qui fait l'orgueil d'une jeune fille.

Mon opinion sur la moralité de sir Walter Scott est à peu près unanime en France : « C'est un homme adroit qui a su faire son nid. Ce n'est pas un fou, comme les autres hommes de

[1] George IV. (R. C.)

[2] Titre d'un journal tory qui attaquait par des calomnies la plupart des membres de l'opposition.

génie. » Voilà le mot d'approbation du vulgaire qui fait critique sanglante à mes yeux.

La sévérité convient d'autant mieux envers les actions telles que celles de sir Walter, qu'il y a maintenant tout à perdre à être du parti contraire au sien, et que les rois, éveillés sur leurs dangers, ont de plus magnifiques récompenses pour les grands hommes qui se prostituent.

Si l'auteur d'*Ivanhoe* était pauvre comme Otway, mon cœur serait disposé à lui pardonner quelques petites bassesses commises pour obtenir une chétive subsistance ; le mépris serait comme noyé dans ma pitié pour la fatalité de la nature humaine, qui fait naître un grand homme sans un revenu d'un schelling par jour ; mais c'est sir Walter Scott millionnaire qui soutient le *Beacon!*

Si ce journal lui semble utile au bonheur de la majorité des Anglais, comment, sachant qu'on peut le prendre pour un vil flatteur, ne refuse t-il pas le titre de baronnet ?

C'est bien malgré mon inclination, milord, que je persiste à dire que, jusqu'à ce que sir Walter ait expliqué cette action d'une manière *probable*, comme juge, je ne prononcerais pas du haut d'un tribunal que sir Walter a manqué à l'honneur, mais il a perdu tout droit à l'enthousiasme d'un homme qui a entrevu la cour.

Je suis fâché, milord, que ma lettre soit déjà si longue ; mais, ayant le malheur d'être d'une opinion contraire à la vôtre, mon respect me défendait d'abréger mes raisonnements. Je regrette sincèrement de n'être pas de votre opinion, et cette parole, il n'y a pas dix hommes au monde à qui je puisse l'adresser avec sincérité.

Le pauvre Pellico n'a pas les talents de sir Walter Scott ; mais voilà une âme digne de l'intérêt le plus tendre et le plus passionné. Je doute qu'il puisse travailler dans sa prison ; son corps est faible, il était miné depuis longtemps par la pauvreté et la dépendance qui la suit. Réduit à peu près au sort d'Otway, il m'a dit plusieurs fois : « Le plus beau jour de ma vie sera celui où je me sentirai mourir. » Il a un frère à Gênes, un père à Turin. Outre *Francesca* et l'*Eufemio di Messina*, il a fait, à ce

qu'il me disait, dix autres tragédies; son père pourrait en procurer les manuscrits. Ces tragédies, vendues en Angleterre, pourraient susciter un protecteur au malheureux poëte, dans cette nation qui renferme tant de caractères élevés; la mort peut changer rapidement les rois de cette nation, d'ici à dix ans que Pellico a encore à habiter le *Spielberg*. Un des ministres d'un de ces rois peut faire le calcul qu'il y a avantage pour sa vanité à obtenir que Pellico sorte de prison en donnant sa parole d'habiter l'Amérique.

Il m'a été extrêmement agréable, milord, d'avoir quelque relation personnelle avec l'un des deux ou trois hommes qui, depuis la mort du héros que j'ai adoré, rompent un peu la plate uniformité dans laquelle les affectations de la haute société ont jeté notre pauvre Europe. Autrefois, quand je lus *Parisina* pour la première fois, mon âme en resta troublée pendant huit jours. Je suis heureux d'avoir une occasion de vous remercier de ce vif plaisir. *Old mortality* m'attache plus vivement, mais l'impression que j'en éprouve ne me semble ni aussi profonde ni si durable.

J'ai l'honneur d'être, milord, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

H. Beyle.

XC

A MADEMOISELLE B....... C....., A M.....

Paris, le 1er août 1825.

La bonté que vous m'avez montrée pendant les jours aimables passés à M.... est un prétexte tout naturel pour me rappeler à votre souvenir par quelque nouvelle qui puisse vous intéresser.

Savez-vous que nous allons avoir une grande nouveauté en musique, mademoiselle? — Le parti de Rossini pâlit; au lieu

de choisir un opéra parmi les vingt ou trente de Rossini, que ne connaît pas le public de Paris, on est allé chercher un ancien chef-d'œuvre de Cimarosa, les *Horaces et les Curiaces* (gli Orazi ed i Curiazi) [1].

Je crois que cela ennuiera le public, quoique madame Pasta y remplisse un fort beau rôle d'homme et y chante le plus bel air *serio* qui, peut-être, existe :

Quelle pupille tenere.

Un tiers du public de Louvois aime la musique, le quart de ce tiers est composé de jeunes personnes comme vous, mademoiselle, qui n'ont pas été en Italie, mais qui font, d'une autre manière, leur éducation musicale : ce tiers sera enchanté des *Horaces*.

Un autre tiers est composé de pédants qui jugent de la musique comme un aveugle des couleurs. Ce sont des gens qui ne sentent d'autre bonheur que celui de gagner à la rente ou de porter une plaque. Ils ont appris de mémoire les *formes* des airs de Rossini, et, ne trouvant pas ces formes dans les *Horaces*, ils diront : Exécrable, ennuyeux ! Le troisième tiers discute le mérite d'un opéra, comme celui d'une étoffe rayée pour gilet. Une fois qu'il sera bien décidé que les *Horaces* ne sont pas *généralement* admirés, ils s'écrieront aussi : *Exécrable, ennuyeux !*

En Italie, le public est tout autre : il est comme une belle femme capricieuse ; il y a des jours où il dit : Au diable ! des plus belles choses. Un spectateur vaniteux est, à peu près, aussi rare à Bologne qu'un spectateur sensible et susceptible d'émotion l'est à Paris.

Voilà, mademoiselle, le procès-verbal d'une grande discussion que nous avons eue hier soir sur le succès probable des *Horaces*. Vous devinez chez qui ; c'est chez la personne à laquelle j'ai présenté un énorme barbeau que nous avions vu prendre.

[1] La reprise des *Horaces et les Curiaces* dont il est ici question eut lieu au théâtre de Louvois, le 14 août 1823. (R. C.)

Si vous avez l'air:

Quelle pupille tenere,

faites-vous jouer la ritournelle, vous y verrez une grande hardiesse, souvent imitée depuis par Rossini ; Cimarosa osa mettre de la joie, approchant fort de la gaieté, dans la ritournelle d'un air sérieux. Aussi l'acteur chargé de chanter cet air refusa-t-il, pendant longtemps, de s'en charger ; il eut un succès fou à la première représentation.

XCI

A MONSIEUR R. COLOMB, A PARIS.

(Isola-Bella (lac Majeur), le 26 octobre 1823,
à neuf heures du soir.

Je t'écris, mon cher ami, de l'*Albergo del Delfino*, fort modeste hôtellerie, admirablement située sur un des plus beaux lacs du monde. La nuit ne me permettant pas de jouir de ses délicieux aspects, et, malgré la fatigue de la journée, l'heure du sommeil n'étant point encore sonnée, voici mes idées, pendant le voyage, sur *Rome sous Léon XII.*

Au moment où je vis pour la première fois le nom de Léon XII dans le *Constitutionnel*, je me sentis le besoin d'aller à Rome; cela vient peut-être de ce que l'un des personnages historiques pour qui j'ai le plus d'inclination, c'est Léon X. Le souvenir de cet homme aimable ne m'a jamais semblé ennuyeux que pendant un seul mois de ma vie : c'était après avoir essayé de traverser la lourde rapsodie de M. Roscoe, intitulée *Vie et pontificat de Léon X*, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un article savant et bien écrit du *Journal des Débats*, où chaque vérité a une entorse.

Ce grand homme, je parle de Léon X, trouva au-dessous de

lui de cacher ses qualités individuelles et personnelles par le masque de la royauté. Quoique sur le trône, et sur un trône qui était certainement, en 1513, l'un des premiers du monde, il osa être lui-même. Que deviendraient la plupart des papes, je parle de ceux qui sont morts depuis cinquante ans, si jamais la même imprudence leur passait par la tête? L'un paraîtrait faisant de la...... ou peignant des pots de chambre; l'autre brodant un voile à la sainte Vierge, un troisième montrant ses belles jambes[1] à cheval.

L'on serait injuste envers M. le cardinal della Genga si, parce qu'il a pris le nom de Léon, l'on exigeait absolument de lui qu'il soit un grand homme.

Il y a, ce me semble, trois rôles pour un pape. Le premier est d'être un sot insignifiant, signant des bulles et visitant les églises: le deuxième consiste à être un vrai pape dans l'intérêt de l'Église, c'est-à-dire le plus intolérant des hommes. Quoi de plus absurde que la tolérance! Je vois un malheureux qui se prépare des centaines d'années de douleurs atroces au fond d'une chaudière d'huile bouillante, et je ne les lui éviterais pas, moi qui le puis, par quatre ou cinq ans de prison, ou même par une douleur de deux heures au milieu d'une place publique et au-dessus d'un foyer? — Quelle absurdité, quelle cruauté de n'être pas cruel!

Le troisième rôle pour un pape, c'est de faire de Rome l'asile général de tous les pauvres diables pourchassés par leurs gouvernements, et jamais l'Europe n'a eu un plus pressant besoin d'un pareil asile. En les supposant méchants comme des diables, et, d'ailleurs, aussi fins qu'ils sont niais, quel mal peuvent-ils faire à Rome, où le directeur de la poste ne manque pas d'ouvrir toutes leurs lettres? — Outre l'asile que j'ouvrirais à Rome, si j'étais pape non persécuteur et par là indigne de mon rôle, je me ferais le grand protecteur des arts. J'honorerais de ma familiarité les quatre plus grands artistes de l'Europe, sans m'informer à quelle communion ils appartiennent. Je relèverais mon

[1] Pie VI, élu en 1775, mort à Valence, en Dauphiné, après vingt-quatre ans six mois et quatorze jours de règne. (R. C.)

éperon d'or, qui, aujourd'hui, coûte quatre-vingts écus, dit-on, en donnant à son ruban rouge un liséré noir. Ce grand pas fait, je me chargerais moi-même de le distribuer; je n'en donnerais que six par an, le jour anniversaire de mon élection, et toujours à de grands artistes; je donnerais une pension à ceux qui viendraient me voir à Rome. Je créerais une académie, et, comme c'est aujourd'hui un honneur insigne pour un savant d'Upsal ou de Philadelphie d'être nommé correspondant de l'Institut (section des sciences), de même le peintre anglais et le statuaire français brigueraient l'honneur d'être de l'*Académie de Léon XII*. Mais je serais sévère en diable; je n'y admettrais ni M. Lawrence, premier peintre du roi d'Angleterre, ni M. Bosio, qui nous a montré un Louis XIV en perruque et avec les jambes nues. Mais que vouliez-vous qu'il fît? — Je n'en sais rien; si je le savais bien au juste, j'aurais du génie. Seulement il fallait que ce Louis XIV me frappât de respect, me donnât l'idée du grand roi, de l'homme *souverain*, c'est-à-dire né pour être *souverain*, comme le dit si bassement le célèbre Gœthe[1].

XCII

A MONSIEUR R. COLOMB, A PARIS.

Alexandrie (Piémont), le 31 octobre 1823.

Il ne part pas ce matin de *vetturino* pour Gênes; un qui file à une heure refuse de me prendre pour dix-neuf francs avec le *spezzale;* c'est-à-dire en payant là-dessus mon souper et mon lit, le soir. J'ai donc du temps à moi; j'en profite pour t'envoyer le journal fort peu intéressant de mon voyage. N'importe, mets cela de côté; un jour je pourrai y trouver des dates et le souvenir de mes sensations.

Ainsi que tu l'as vu, mon cher ami, j'ai pris place dans la malle-poste de Dôle le 18 de ce mois. J'avais grande hâte de me

[1] Les *Hommes illustres de France*, traduction de M. de Faur.

tirer le plus rapidement possible de la *laideur* qui environne Paris.

Dîné à Troyes le 19, avec un marquis garni de cinq croix; mais bon homme au fond. Cet homme de cinquante-cinq ans, fidèle à son siècle, durant un petit dîner de trois quarts d'heure, avec deux courriers, un Anglais et un inconnu (c'est moi), trouva le secret de nous conter toute l'histoire de sa vie; je pourrais écrire dix pages. Dès l'âge de treize ans il servait dans l'Inde, il est marquis, il a un fils, il a une sœur, etc. Je n'ose continuer, de peur d'entreprendre sur la vie privée d'un citoyen, qui, comme l'a si bien dit M. de Talleyrand, doit être murée. — Laideur abominable des figures que je vois à Troyes ce dimanche matin; comme ces figures étaient endimanchées, leur laideur en était cent fois plus amère; c'est réellement à faire mal aux yeux. Je me renfonce avec délices dans ma malle-poste. Il y avait deux Anglaises; l'une de quarante ans, jolie, l'autre de dix-huit, et un prêtre américain; du moins c'est ainsi que le courrier l'a baptisé en voyant sa dégaîne, et je crois qu'il a raison. Je sers d'interprète aux trois Anglais, qui doivent bien se moquer de ma prononciation. N'importe, ma philanthropie me rend héroïque; je me rappelle un des traits qui m'ont le plus touché en Angleterre : une jeune fille, sortant d'une voiture magnifique, et me disant chez un marchand de gâteaux de Bond-Street : « C'est *de* gelée de pieds de veau, monsieur. » Cette jeune fille de dix-huit ans me voyait dans un grand embarras en demandant au marchand, depuis un quart d'heure, ce que c'était qu'une jolie chose d'un jaune brillant que je voyais faire une figure superbe, dans un verre à pied de cristal. Je parlais anglais, c'est pourquoi le marchand ne comprenait pas un mot à mes demandes, auxquelles la jolie personne mit fin par son obligeante intervention. Il faut avouer que son français était diablement ridicule.

Nous entrons à Dijon le 20 octobre, à trois heures et demie du matin. Singulier aspect de quelques lampions achevant de brûler sur une croisée. D'abord nous ne comprenons rien à ces pâles lueurs qui même alarment le courrier, supposant un incendie. Enfin l'idée d'une illumination nous vient. Pris dans ce sens, ces rares lampions, sur certaines fenêtres et devant cer-

taines portes, garnies de quelque chose de blanc, que l'on aperçoit par intervalles flotter au-dessus, quand la lumière se ranime pour un clin d'œil, de temps à autre, forment un spectacle bizarre et qui, bien loin de rappeler une illumination, a quelque chose d'extrêmement lugubre. Quelle stupidité qu'un pays qui illumine parce qu'on vient d'ôter un peu de liberté à un pays voisin[1]! Je quitte Dijon avec ces sombres pensées un quart d'heure après y être entré.

Dôle, le 20 octobre. — Soleil brûlant, très-incommode. Je ne daigne pas sortir de mon auberge pour voir cette petite ville; qu'y verrais-je? De l'ennui, dissimulé par des gestes gauches, et de l'envie se montrant, au contraire, à découvert, par des remarques vraies sur les petits malheurs du voisin. — Je me trouve seul dans la diligence de Genève, avec laquelle je pars, à une heure après midi. Mauvaise humeur sèche de la figure du conducteur; avant de lui parler, ne t'en déplaise, je le reconnais pour Genevois. Les gens de cette jolie ville me font l'effet de la figure de feu Barême; je ne hais point Barême, mais je l'aime encore moins. Je suis bien sûr que Barême ne me donnera jamais un coup de poignard; quel intérêt y aurait-il? C'est une sensation contraire que j'ai trouvée dans plusieurs villes d'Italie; pourquoi les aimerais-je? — Peut-être l'aspect d'un Genevois me fait penser à l'argent que j'ai dépensé mal à propos, et à tous les mauvais marchés que j'ai faits en ma vie. Triste sujet de réflexions et qui finit par m'inspirer du mépris pour moi-même; serait-ce là le secret de mon éloignement pour les Genevois, qui ne m'ont jamais fait de mal?

Je cherchais à me corriger de mon éloignement pour Genève et observais la figure hideuse d'égoïsme désappointé de mon conducteur, lorsqu'au milieu des monticules boisés qui séparent Dôle de Poligny nous voyons sortir d'un bois un jeune homme conduisant en laisse un beau chien; m'attendant à trouver une laide figure, qui aurait consterné ma sensibilité au beau, éveil-

[1] L'Espagne. Allusion à l'invasion de l'armée française, sous le commandement de M. le duc d'Angoulême, en 1823, et à la révolution qui en fut la suite.

lée par le voisinage de l'Italie et l'idée de m'en approcher à chaque pas, je regardais le chien, qui était charmant, lorsque je m'entends appeler par mon nom. C'était M. ....., qui était avec nous à Dresde en 1813; nous nous étions convenus alors. Je me disais justement un quart d'heure auparavant: « En voyage, il faut faire des imprudences et ne pas se renfermer dans un *quant à moi* aussi sévère. » Mon caractère fait l'effort pénible de suivre les maximes de l'esprit auquel le hasard l'a attelé. — Je me laisse inviter à passer deux jours dans la maison d'un homme que je n'avais pas vu depuis 1813 et qui, de plus, doit me prêter ses chevaux pour faire huit lieues. Il m'enlève de ma diligence. En le suivant, je me disais: « Je m'en tirerai en donnant de fortes étrennes aux domestiques pour tâcher de n'en être pas traité avec insolence comme à Paris. »

Je suis au milieu de Francs-Comtois que je trouve les gens les plus francs du monde. Les domestiques ne sont point insolents; le maître est un bon homme qui a ri comme un fou et d'un rire presque inextinguible, comme celui des dieux, en me voyant manquer un perdreau dans une position superbe. Ce rire m'a déridé tout à fait; j'ai osé dire à mon ami de 1823: « Vous vous moquez de moi, vous me plaisez tout à fait; vous êtes cet homme franc que j'estimais tant en 1813, durant cet armistice si ennuyeux de...... où nous n'avions que de l'eau bourbeuse, une chambre pour huit; jamais de solitude par conséquent. — Oui, ajoute-t-il, et, quand nous faisions semblant de dormir, les quatre ou cinq espèces d'insectes nuisibles à l'homme sortaient de notre paille et nous mettaient au supplice. »

Mon ami est marié à une femme qui n'a rien de romanesque qu'une jolie figure; c'est la raison elle-même, et je n'ai pas vu un geste, un regard, entendu une parole de cette belle Franc-Comtoise qui ne fût le *beau idéal* de la raison. Ce mot de *beau idéal*, agissant comme si j'étais déjà en Italie et me précipitant tout à fait dans la franchise, au risque de recevoir quelque demi-mot ou quelque regard humiliant qui me cuise pendant six mois, je dis à madame ......: « Je vous regarde beaucoup, madame! n'allez pas croire que c'est parce que vous êtes jolie; je serais au désespoir que vous me crussiez amoureux; je vous admire

comme raisonnable. Vous êtes, je crois, l'être le plus simplement et sublimement raisonnable que j'aie vu de ma vie. Je m'imagine que le célèbre Franklin devait avoir vos gestes et votre regard. — Les Mémoires de Franklin sont-ils traduits en français? — Non, madame. — En ce cas, vous qui êtes allé à Londres, il y a un an, vous les avez rapportés? — Non, pas moi, mais mon ami, M. ......; je les lui demanderai et aurai l'honneur de vous les envoyer. » Voilà exactement, en y ajoutant un sourire plein de grâce naïve et de candeur, comment Amélie M...... prit mon excuse de la regarder sans cesse, surtout quand son mari était avec nous.

Je quitte mon ami, admirant de plus en plus la raison de sa femme. Il a, ce me semble, et il doit avoir tous les plaisirs de l'amitié, aucun de ceux de l'amour. Le mariage européen actuel, étant fait *a posta* pour tuer l'amour, mon ami ne perd rien. D'ailleurs, un Français de quarante ans n'est plus guère susceptible d'amour. Ce n'est qu'en Italie que l'on aime sans le vouloir. Madame Pasta nous disait un de ces soirs, à Paris : *C'est une tuile qui nous tombe sur la tête;* ajoutez donc, lui a-t-on dit : *Comme vous passez dans la vie*, et alors vous parlerez comme madame de Staël, et vous mériterez qu'on fasse attention à votre remarque.

J'arrive à Poligny; mauvaise humeur de l'hôtesse quand je lui annonce que je ne dînerai pas, par la raison que j'ai dîné trois heures auparavant. Je lui demande du café au lait. Le père gronde ses enfants; tout le monde se fâche dans cette maison. Je sors pour voir le lever de la lune derrière la montagne qui se penche, pour ainsi dire, sur Poligny; la lune paraît dans son plein et magnifique. Est-ce ma faute si en levant les yeux sur mon auberge je lis ces mots : *Hôtel de Genève?* — Il y a de la bonne foi dans l'action d'écrire ma remarque, qui peut me faire passer pour un homme à préjugés et qui me fait rire moi-même. Je passe une demi-heure à me promener sous huit arbres superbes, qui forment une allée au milieu de la place de Poligny. Les maisons bâties en pierre ont un certain *grandiose* pour le voyageur qui vient de traverser la Champagne, dont les maisons en bois, avec le premier étage saillant de dix-huit pouces sur la rue, ont,

au contraire, de la bonhomie. Je vois un caractère très-marqué dans l'architecture, à partir d'Auxonne et de Dôle: c'est plutôt le style de Louis XIV que celui de Louis XV ; ce genre a même une ressemblance secrète, mais réelle, avec le style du château de Fontainebleau. Au reste, ne traite pas trop sévèrement des remarques faites uniquement au clair de lune.

Je reprends à Poligny une autre diligence de Genève. — Montée superbe derrière Poligny, par une route bordée de quelques petits précipices et par un clair de lune magnifique. Il a été un temps où j'aurais admiré cette route; ce voyage m'aurait élevé l'âme; j'aurais peut-être eu des instants de ravissement au profit de la passion régnante. J'ai eu le malheur de voir du plus beau, la vallée d'Izèle, par exemple, du Simplon à Domo d'Ossola; et la route de Poligny ne me fait plus aucun plaisir. Je dis comme Imogène[1] en donnant son bracelet à Jachimo : *Il me fut cher autrefois.*

Toute la journée du 21 octobre je n'ai donc que de l'ennui en traversant des rochers et un pays désolé. L'auberge des Rousses me rappelle un mauvais quartier général de Pologne. Je vois trois ou quatre habitants tristes et grossiers; je meurs d'envie de décamper de ce beau pays. Je reprends mon passe-port aux douaniers qui s'en étaient emparés et je me mets à côté du postillon, dans le cabriolet. Enfin, à Saint-Cergue, nous apercevons, au travers de deux rochers, une immense plaine de nuages blancs, d'un niveau un peu inférieur à notre position actuelle, sur le chemin de Saint-Cergue. Au-dessus de cette mer cotonneuse nous voyons s'élever les pics du Valais. On m'en nomme un qui a six pointes (à peu près comme le Resegon de Lecco, en Lombardie), et que j'ai reconnu trois jours après en allant de Villeneuve à Saint-Maurice. La descente est rapide, on enraye ferme la diligence. Arrivés au point d'où, en tournant à droite, nous aurions pu enfin apercevoir la grande figure du mont Blanc, nous perdons le beau soleil qui, depuis Poligny, faisait la gloire de notre route; nous descendons sous la croûte de nuages d'une blancheur si éclatante, vue d'en haut et du côté du soleil, mais qui,

[1] Dans *Cymbeline*, de Shakspeare.

vue par-dessous, n'est que d'un gris triste; une humidité qui pénètre; en un mot, une triste journée d'automne.

Arrivé à l'Isola Bella le dimanche 26 octobre, et le 30 à Alexandrie, où, à ma grande satisfaction, j'ai eu le soir même *Elisa et Claudio*, avec une prima donna dans le genre de madame Pasta, jeune, brusque, rude, passionnée; elle vaudrait vingt mille francs pour Louvois.

J'ai reconnu une fois de plus dans ce voyage que je fais mal tous mes marchés et que je me trompe dans la plupart de mes payements. Pour les marchés, j'y donne une extrême attention au moment même où je les fais; mais pas le plus petit degré d'attention dans les autres moments; de manière que je me trouve ignorer les précédents et les prix les plus généralement connus, au moment de conclure.

XCIII

A MADAME ......, A PARIS.

Paris, le 20 novembre 1823.

Notre conversation d'hier soir, sur la musique, m'ayant amené à parler de M. Carafa, vous avez témoigné le désir de connaître, au moins de nom, ses compositions; je suis heureux de pouvoir vous en donner la nomenclature. Vous la trouverez peut-être bien sèche, mais je la crois exacte, et les phrases ne sont guère de votre goût.

Michel-Paul Carafa est né à Naples le 17 novembre 1787. Il reçut des leçons de haute composition du célèbre Fenaroli, qui avait été le maître de Cimarosa et de Zingarelli; en 1806, il prit à Paris des leçons de Cherubini.

Il débuta par la cantate *Achille e Deidamia*. Paisiello, qui avait voulu entendre ce morceau, en parla avec admiration au roi Murat, qui fit exécuter cette cantate en public. En 1813, le roi demanda à M. Carafa un opéra pour le théâtre del Fondo; il écrivit *Il Vascello l'Occidente*, qui eut du succès. Il y a dans le

finale un très-beau mouvement en crescendo. En 1813, Rossini n'avait encore écrit que trois ou quatre opéras célèbres.

M. Carafa a composé treize opéras sur des paroles italiennes et trois sur des paroles françaises.

La *Gelosia corretta*, opéra buffa en un acte, aux Florentins, en 1815.

Gabriella di Vergy, opéra seria (1816), joué deux ans de suite.

Ifigenia in Tauride, 1817. — Les chœurs sont remarquables; il y a une belle scène chantée par Nozzari, et un beau terzetto au deuxième acte.

Adele di Lusignano, à Milan, 1817, succès. On remarqua le finale du premier acte, et la cavatina, au premier acte: *O cara memoria.*

Berenice in Siria, 1818. — L'introduction est remarquable; il y a un charmant duetto: *Perchè mio cor, perchè*, chanté par Davide et madame Festa. On applaudit le largo du premier finale, la cavatine de Davide, au deuxième acte, *Fra tante angoscie*, et la grande scène *Fulmine il brando mio.*

M. Carafa donna en 1818, à Venise, au théâtre della Fenice, *Elisabetta in Derbyshire, ossia la morte di Maria Stuarda*. Cette pièce, qui eut un grand succès, commença la réputation de madame Fodor.

Dans la *Gabriella* (1816), on applaudit le duetto entre Gabrielle et Raoul: *Oh istante felice!* C'est un des morceaux de musique les plus touchants que je connaisse. On applaudit également le premier finale *Cedi e vanne*; et dans le deuxième acte le duetto de Raoul et Fayel, et la scène de mademoiselle Colbrand: *Perchè non chiusi al di.*

Il sagrifizio d'Ifito (1819), alla Fenice. Tachinardi chanta admirablement dans cet opéra. On remarqua l'ouverture, l'introduction, la cavatina de la Morandi, le premier finale; dans le deuxième acte, le duetto de la Morandi avec la Cortesi et leurs grandes scènes.

I due Figari (1820), à la Scala, succès médiocre. Un terzetto entre les trois femmes, fort bien écrit, fut chanté faux, et le public prit de l'humeur; la cavatine de Crivelli fut très-applaudie.

Jeanne d'Arc (1821), au théâtre Feydeau, à Paris.

La *Capricciosa ed il soldato* (1822), au théâtre de Tordinone, à Rome; succes. On applaudit beaucoup le duetto entre Lablache et le ténor Monelli, le finale du premier acte et un morceau sans accompagnement. Lablache fut admirable dans sa scène au deuxième acte. On applaudit beaucoup aussi le terzetto chanté par Monelli, Lablache et Taci.

M. Carafa a écrit pour Naples *Tamerlano* (1822), non encore exécuté.

Le *Solitaire*, à Feydeau (1822). — Pour la musique chantée, Feydeau est de quarante ans moins en arrière que le grand Opéra.

Eufemia di Messina (1823), au théâtre Argentina, à Rome. Libretto tiré de l'admirable tragédie du pauvre Pellico, le premier poëte tragique d'Italie, qui est en prison, pour quinze ans, dans la forteresse du Spielberg. Davide et la Pisaroni chantèrent admirablement cet opéra, qui eut beaucoup de succès.

Abuffar, à Vienne (1823); grandissime succès. Mesdames Fodor et Unger, Davide, Donzelli et Lablache ont chanté à ravir; l'exécution des chœurs a été admirable.

On attend à Feydeau le *Valet de chambre*[1].

[1] Compositions musicales de M. Carafa, postérieures à l'époque où cette lettre a été écrite :

Le *Valet de Chambre*.	Opéra-Comique.
L'*Auberge supposée*.	*Id.*
La *Belle au bois dormant*.	Grand Opéra.
Jenny.	Opéra-Comique.
Sangarido.	*Id.*
La *Violette*.	*Id.*
Masaniello.	*Id.*
Le Nozze de Lammermoor.	Théâtre-Italien.
Le *Livre de l'Ermite*.	Opéra-Comique.
L'*Auberge d'Auray* (avec Hérold). . . .	*Id.*
L'*Orgie* (ballet).	Grand Opéra.
La *Prison d'Édimbourg*.	Opéra-Comique.
La *Maison du Rempart*.	*Id.*
La *Grande-Duchesse*.	*Id.*

(R. C.)

XCIV

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS.

Rome, le 13 janvier 1824.

La Pisaroni est réellement une chanteuse du premier ordre, peut-être la deuxième ou la troisième du pauvre Parnasse musical, tel qu'il se trouve actuellement. — Nous avons été on ne peut pas plus malheureux en spectacles. Donizetti (de Bergame, élève de Mayer), dont les Romains étaient fous il y a deux ans, et qu'ils accompagnaient chez lui, le soir de la première représentation de la *Zoraïda di Granata*, avec des torches et des cris d'admiration, nous a ennuyés mortellement, le 7 de ce mois, avec cette même *Zoraïde* fortifiée de quatre morceaux nouveaux. La Pisaroni, qui joue le rôle de l'amant, y est admirable; le ténor Donzelli fort bon. Sa voix, cependant, ne me plaît nullement; elle est voilée, et, dans les sons hauts, ressemble à un cri. A *Valle*, jusqu'ici je vous ai parlé d'*Argentina*; à *Valle*, l'*Agnese* de Paer est chantée par la Monbelli; c'est le chant *spianato* dans toute sa pureté, mais non pas dans toute sa chaleur; je l'ai trouvée beaucoup rafraîchie depuis 1820. L'*Agnese* me paraît dépourvue de chant et m'ennuie.

J'ai dîné aujourd'hui à côté de Mercadante, tout petit jeune homme d'une figure spirituelle; il a un *style* à lui; c'est beaucoup pour un jeune homme. Tout Rome chante les airs de *Teresa e Claudio*; je ne conçois pas comment Giuditta[1] n'a pas été sublime dans ce rôle. Mercadante, donc, qui a dîné à l'*Armellino*[2], fait un *dramma serio*, *Gli amici di Siracusa*, pour le 30 janvier.

Si l'on ne remet pas la *Donna del lago*, ou autre opéra de Rossini, nous sommes flambés. L'année dernière, la Pisaroni et

[1] Madame Pasta.

[2] Restaurant de Rome.

Davide, le ténor, plaisaient tellement qu'on les rappelait cinq ou six fois sur la scène après leurs airs. Hier on a rappelé la Pisaroni deux fois après chacun de ses morceaux. C'est une superbe voix de contralto qui exécute les plus grandes difficultés avec facilité, et qui, de temps à autre, se met comme en colère et alors emporte pièce.

Donizetti est un grand et beau jeune homme froid, sans aucune espèce de talent; il me semble qu'on l'applaudit, il y a deux ans, pour faire dépit à la princesse Paolina, qui protégeait le jeune Pacini. *Sémiramide* a eu le plus grand succès à Naples. La *Molinara*, sifflée à Florence à cause des acteurs, a été remplacée par l'*Inganno felice*. — A Milan on est malade; d'ailleurs, vous le saurez mieux que moi, on craint une pendaison, celle du comte Confalonieri, ce qui jette du noir.

Le temps est incroyable de beauté; pas un nuage, et gelée d'un demi-degré toutes les nuits. J'ai fait des amis à foison; je me suis tellement fatigué avec deux amis, aujourd'hui, à la villa Borghèse et au Pincio, dans une promenade de cinq heures et demie, que je me couche au lieu d'aller au *raout* de M. l'ambassadeur d'Autriche.

Madame Dodwell, née contessina Giraud, nièce de l'auteur de l'*Ajo nell' imbarazzo*, est, pour moi, la perfection du joli. — Je n'ai pas écrit huit lettres depuis deux mois, je marche jusqu'à extinction de chaleur naturelle. — Nous avons tous les journaux chez Cracas.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir en musique, c'est l'opéra de *Thémistocle*, à Livourne, par Tachinardi et la Pisaroni, vers le 10 novembre. En peinture, ce sont les fresques du Dominiquin, à San Andrea della Valle, que j'avais mal vues en 1817. Saint-Pierre m'a paru petit; j'y avais trop pensé depuis sept ans; le Colisée à peu près de même. La nouvelle galerie que Pie VII a ajoutée au musée Pio Clementino en fait le plus beau musée du monde.

Hier l'on a affiché la liste des condamnés pendant les trois derniers mois de 1823; j'y ai remarqué plusieurs homicides à trois ans de galère. Aussi, hier soir, un beau jeune homme a eu le cou à peu près littéralement coupé par un boucher, son rival

auprès d'une jolie *ostessa* (cabaretière), près Monte Cavallo. Mais voici le grave qui arrive, je finis ma lettre.

Je suis on ne peut pas mieux reçu de M. l'ambassadeur de France. — Ce que j'ai vu de plus curieux dans le genre moral, c'est le jeune Français voyageant en Italie; cela passe toutes les théories possibles. Ils viennent pour mourir de plaisir, et ils meurent d'ennui; ils ne disent pas quatre paroles d'italien en un jour, et jugent les Italiens, etc., etc.; c'est à mourir de rire; ajoutez à tout cela l'enthousiasme de commande pour Rome; c'est drôle.

Les journées les plus agréables de mon voyage, c'est trois jours aux îles Borromées et la traversée de Gênes à Livourne; les journées pénibles, Rome avec sirocco et la boue puante, vers le 15 décembre. — Présentez mes devoirs à l'aimable Giuditta et à toute sa famille; amitiés à Colomb et à Maisonnette.

CHAUVIN.

XCV

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Paris (minuit), samedi 26 avril 1824.

Je désire, mon cher ami, que vous trouviez le temps de passer chez Lad...; ce sera une nouvelle obligeance de votre part.

L'Académie française vient de lancer un manifeste contre le *romantisme;* j'aurais désiré qu'il fût moins bête; mais enfin, tel qu'il est, tous les journaux le *répètent.* Je m'attache à cette dernière circonstance. Pour un libraire tel que L..., voilà une question *palpitante de l'intérêt du moment;* d'autant plus que ledit L... a fait une espèce de fortune par Schiller et Shakspeare. Fort de ces grandes raisons et de mille autres, que l'art que vous avez de traiter avec ces gens-là vous suggérera, je voudrais que vous entrassiez chez ledit L... avec l'air grave et pourtant

sans gêne d'un homme à argent. Voici la base de votre discours :

« Monsieur, je viens vous proposer une réponse au manifeste de M. Auger contre le *romantisme*. Tout Paris parle de l'attaque faite par l'Académie française; mon ami, M. de Stendhal, l'auteur de la *Vie de Rossini* et de *Racine et Shakspeare*, que bien vous connaissez, fait une réponse à M. Auger; cette réponse peut vous être livrée dans trois jours; elle aura de deux à quatre feuilles. Je vous en demande trois cents francs, bien entendu pour une première édition, qui n'excédera pas cinq cents exemplaires. »

Sauf à se réduire à deux cents francs pour mille, ou à cent francs, ou à rien. Hier j'ai envoyé au copiste la fin de cette brochure. Je viens de faire une préface qui en fait une réponse au manifeste de M. Auger.

Il faudrait voir L... le plus tôt que vous pourrez. J'écris au *Diable boiteux* pour le prier d'annoncer ma réponse.

Je comptais vous trouver ce soir au café; j'y ai mangé le petit enfant de onze heures et quart à onze heures trois quarts.

Quand nous verrons-nous? Demain, je vais revoir la Mombelli.

Ch. de Saupiquet.

XCVI

A MONSIEUR..., A LONDRES.

Paris, le 30 avril 1824.

Jusqu'ici les Français n'ont pas eu d'historien qu'ils puissent comparer à Hume et à Rapin-Thoyras. L'*Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier est une compilation ridicule, exécutée pour des libraires et mutilée par la censure méticuleuse du règne de Louis XV. Des trois auteurs que nous venons de nommer, le premier était prêtre et aspirait à obtenir du roi une abbaye, pour récompense de son travail. Voilà à peu près la condi-

tion la plus ridicule dans laquelle puisse se placer un historien de France. Les deux autres, Villaret et Garnier, voulaient aussi faire fortune par les faveurs de l'autorité.

Depuis dix ans, la France, qui avait vu sa presse enchaînée sous le despotisme de la gloire, jouit d'une demi-liberté; mais il ne s'est présenté jusqu'à ce moment aucun homme de génie, ni même de talent, pour tirer parti de l'impuissance de la censure à l'égard de l'histoire.

M. de Sismondi est lourd, diffus, ennuyeux dans son *Histoire des Français*. Il ne sait pas enchaîner les faits, il pousse la négligence jusqu'à écrire le même nom d'homme ou de ville avec une orthographe différente dans deux pages successives de son histoire.

On annonce une *Histoire de Bretagne*, par M. le comte Daru, ancien ministre de Napoléon, et auteur de l'estimable *Histoire de Venise*. M. Daru donnera successivement l'histoire de toutes les provinces de la France actuelle, jusqu'à l'époque de leur réunion au royaume de France.

En attendant cette publication, un homme qui veut lire aujourd'hui l'histoire de France ne sait où la prendre. L'ordre social se reconstruit dans ce pays, en 1824. Chacun des deux partis propose un plan de gouvernement et cherche à prouver qu'au douzième siècle la France était soumise à un système de gouvernement fort ressemblant à celui qu'il propose. Il suit de cette circonstance politique, que jamais, à Paris, une *Histoire de France* n'a été autant désirée que dans ce moment.

De là le succès des anciennes chroniques et des Mémoires publiés sous ce titre :

Collection des chroniques nationales françaises.

Chroniques de Froissart. (Elles se composeront de quinze volumes, dont deux viennent de paraître) Cette collection est publiée par MM. Guizot, Buchon et Petitot.

Le dernier de ces écrivains joint beaucoup d'ignorance à une grande opinion de son mérite. Sous prétexte de donner des éclaircissements aux Mémoires qu'il réimprime, il publie une véritable *Histoire de France*. Cette histoire est pitoyable.

M. Guizot, ancien conseiller d'État sous le ministère de M. De-

cazes, se croit du génie et n'a que de l'esprit. Il trouve au-dessous de lui la tâche de publier des *Mémoires;* c'est sa femme, fort connue autrefois sous le nom de Pauline de Meulan, qui prend soin des nombreuses traductions et publications qui portent le nom de son mari. Elle s'en acquitte fort bien, et je conseille à tout amateur d'histoire de se procurer les Mémoires publiés par M. Guizot.

M. Buchon, homme d'esprit, a parcouru l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, la France, tous les pays, en un mot, où Froissart vécut.

Les deux premiers volumes de cet auteur amusant, qu'il publie en ce moment, présentent souvent, et avec une *naïveté* particulière à la langue et au caractère des Français durant le moyen âge, des scènes qui semblent extraites de quelque bon roman de Walter Scott.

De tous les écrivains qui, au quatorzième siècle (de 1308 à 1400), modelèrent la prose de la nouvelle langue française, le plus piquant est, sans contredit, Froissart, chanoine, amant et poëte. Chacun des amis de Froissart prend tour à tour place dans ses récits et contribue à leur donner l'intérêt du roman. Les *Chroniques de Froissart* ont presque autant de rapport à l'Angleterre qu'à la France, et c'est ce qui a porté l'éditeur, M. Buchon, à voyager en Angleterre; son travail est fait avec soin et esprit.

Une grande difficulté arrêtait autrefois les Français eux-mêmes dans la lecture de Froissart; c'était l'orthographe singulière et les mots anciens ou hors d'usage. M. Buchon a su aplanir cette difficulté; son Froissart est parfaitement intelligible, même pour des étrangers. Quand un mot est suranné ou peu intelligible, sans supprimer le mot ancien, l'éditeur de Froissart le fait suivre, entre deux parenthèses, par le mot actuel, qui est la traduction de l'ancien et qui a pris sa place. Pour rendre la lecture de son livre facile aux étrangers et en particulier aux Anglais, M. Buchon a donné aux mots employés par Froissart l'orthographe actuelle, mais il n'a jamais supprimé ou changé aucun de ces mots.

Parmi les morceaux les plus amusants de Froissart, je cite-

rais, dans le deuxième volume, qui paraît en ce moment, le siége de Calais par Édouard III et le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et des autres bourgeois de cette ville. Dans ce récit, le sublime du caractère s'allie à la simplicité, à la naïveté des paroles, on est attendri; et voilà, pour le dire en passant, un des caractères les plus marquants des anciens Mémoires sur l'histoire de France.

L'*affectation* n'a paru qu'au dix-septième siècle. Il y avait encore beaucoup de *naïveté* à la cour de Henri IV; cette aimable qualité des Français ne fut tout à fait anéantie que par le règne de Louis XIV. A compter de François Ier, c'est la cour qui a refondu, *recréé*, pour ainsi dire, la langue et les mœurs des Français. On trouvera dans Froissart une nation toute différente de celle qui, depuis Louis XIV, joue un si grand rôle en Europe par ses guerres et par sa littérature. Les personnes mêmes à qui cette littérature n'a pas le don de plaire trouveront du plaisir aux récits de Froissart; ils ont, je le répète, la *naïveté* qui, depuis, a trop souvent manqué à des écrivains *énervés* par le désir d'entrer un jour à l'*Académie française*. Cette Académie célèbre fut, dans les mains de Louis XIV, une loi contre la liberté de la presse. Jusqu'à Voltaire et Helvétius, dans leurs plus grandes hardiesses, les écrivains français ont toujours songé à ne pas se fermer les portes de cette Académie.

Mémoires du duc de Montpensier, deuxième fils du duc d'Orléans; un volume in-8°.

Ce jeune prince, mort en Angleterre, repose à Westminster, dans la chapelle de Henri VII. Il avait ce qu'on appellerait aujourd'hui des sentiments libéraux; c'était un élève de madame de Genlis. Il écrit bien, comme son institutrice. Ses Mémoires n'ont aucun intérêt politique; ils dépeignent les sensations d'un jeune prisonnier. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces Mémoires qui probablement seront bientôt traduits en anglais.

Amusements philologiques, de M. Peignot; deux volumes.

Cet ouvrage se compose d'une quantité de choses curieuses. L'auteur prouve que la poudre à canon, la boussole et l'imprimerie n'ont pas été inventées par les gens auxquels nous en fai-

sons honneur communément. Ces grandes découvertes furent apportées de la Chine, probablement par des voyageurs vénitiens qui, par l'Égypte, avaient pénétré dans les Indes. Le livre de M. Peignot est fait avec conscience, mais il ne dit rien de ce qui peut déplaire aux jésuites, qui, dans ce moment, sont les maîtres de la France.

XCVII

A MADAME ....

Paris (mardi soir), 18 mai 1824[1].

Que la prudence est une triste chose, ou du moins qu'elle me rend triste! J'étais le plus heureux des hommes, ou du moins mon cœur battait avec une extrême émotion ce matin en allant chez vous, et cette émotion était douce. J'ai passé la soirée et presque la journée avec vous, mais avec une telle apparence d'indifférence qu'il faut que je fasse un effort pour me persuader qu'il peut en être autrement. Je regrette, pour la première fois depuis dix ans, d'avoir oublié les usages français.

Comment pourrai-je vous voir? Quand sera-t-il convenable que je me présente de nouveau chez vous? Je n'y suis pas allé hier, parce que avant-hier un domestique m'avait vu demander à la portière si vous y étiez. Êtes-vous contente de ma prudence? Ai-je eu l'air assez indifférent? J'en suis en colère contre moi-même. Indiquez-moi, de grâce, par la poste les moments précis où je pourrai vous trouver seule. Je suis bien loin maintenant d'éviter ces moments, et je désespère de les voir arriver, à la quantité de visites que vous recevez.

Un petit signe à la fenêtre du boudoir où vous étiez ce matin;

[1] Le brouillon de cette lettre était griffonné sur le verso de la feuille contenant le projet de préface de la deuxième partie de *Racine et Shakspeare*. (R. C.)

par exemple : une persienne à moitié fermée, ou la jalousie à demi descendue, me dirait que je puis monter.

Si je ne vois pas ce signe de solitude, je ne frappe pas à la porte et repasse un quart d'heure après.

Faut-il donc que vous partiez sans que je vous voie?

XCVIII

A MONSIEUR S..... S....., A LONDRES.

Paris, le 15 juin 1824.

. . . .

Lorsque l'on détourne la vue des résultats sérieux de la Révolution, un des spectacles qui frappent d'abord l'imagination, c'est l'état actuel de la société en France. J'ai passé ma première jeunesse avec des grands seigneurs qui étaient aimables : ce sont aujourd'hui de vieux *ultra* méchants. J'ai cru d'abord que leur humeur chagrine était un triste effet de l'âge ; je me suis rapproché de leurs enfants, qui doivent hériter de grands biens, de beaux titres, enfin de la plupart des avantages que les hommes, réunis en société, puissent conférer à quelques-uns d'entre eux ; je les ai trouvés jouissant d'un plus grand fond de tristesse encore que leurs parents.

Je ne suis point de ces philosophes qui, lorsqu'il fait une grande pluie le soir d'un jour étouffant du mois de juin, s'affligent de la pluie, parce qu'elle fait du mal aux biens de la terre, et, par exemple, à la floraison des vignes. La pluie, ce soir-là, me semble charmante, parce qu'elle détend les nerfs, rafraîchit l'air, et, enfin, me donne du bonheur. Je quitterai peut-être le monde demain ; je ne boirai pas de ce vin dont la fleur embaume les collines de la Côte-d'Or. Tous les philosophes du dix-huitième siècle m'ont prouvé que le grand seigneur est une chose fort immorale, fort nuisible, etc. A quoi je réponds que j'aime de passion un grand seigneur bien élevé et gai, tels que ceux que je trouvai dans ma famille lorsque j'apprenais à lire. La so-

ciété, veuve de ces êtres gais, charmants, aimables, ne prenant rien au tragique, me semble presque l'année dépouillée de son printemps. Mais, me dit la sagesse, c'étaient des êtres immoraux et, sans le savoir, produisant du malheur. Ma belle sagesse, lui répondis-je, je ne suis pas roi, je ne suis pas chef de peuple, législateur, etc. ; je suis un petit citoyen fort obscur, fort peu fait pour influer sur les autres ; je cherche le plaisir tous les jours, le bonheur quand je puis ; j'aime la société et je suis affligé de l'état de marasme et d'irritation où elle se trouve.

N'est-il pas bien triste pour moi qui n'ai qu'une journée à passer au *salon*, de le trouver justement occupé par les maçons qui le reblanchissent, par les peintres qui me font fuir avec l'insupportable odeur de leur vernis, enfin, par les menuisiers, les plus bruyants de tous, qui remettent des chevilles au parquet à grands coups de marteau. Tous ces messieurs me jurent que sans leurs travaux le salon tomberait. — Hélas ! messieurs, que ne m'a-t-il été donné d'habiter le salon la veille du jour où vous y êtes entrés !

XCIX

À MADAME .....

Paris, le 10 juin 1824.

Madame,

Les hasards d'une petite succession ayant fait tomber en vos mains quelques lettres qui expliquent les circonstances singulières de ce qui s'est passé, entre des personnes de la plus haute distinction, pendant quelques semaines, vous m'avez chargé de tirer de ces lettres le récit d'un amour assez singulier. J'étais l'ami du noble don Carlos, un des héros de cette histoire. Les suites de ce que nous appelons le perfectionnement de la société, qui, à mes yeux, en annonce la décrépitude, rend maintenant impossible l'amour passionné, s'il n'est aidé par un peu

d'art et de fausseté. Il est arrivé que les diverses phases de cet amour passionné, dont le récit touche les âmes faites pour aimer, se sont rencontrées entre deux hommes distingués et une femme de la plus rare beauté, avec lesquels le hasard et la société nous ont fait vivre. Cet amour leur a fait quitter la vie. Vous voulez que je leur élève un monument, en racontant, sans le plus léger ornement, ce qu'ils furent et ce qu'ils sentirent. Vous étiez faite pour les comprendre.

Le public aimera-t-il leurs existences? Je me suis donné beaucoup de peine pour que leurs noms véritables ne soient point exposés aux plaisanteries grossières des âmes vulgaires.

Vous avez employé, madame, cet esprit si distingué, qui fait le charme de vos amis, à construire le récit de cette histoire. Aurons-nous réussi ? Je serai heureux, puisque je vous ai obéi.

STENDHAL.

C

A MONSIEUR LE BARON DE M...., A PARIS.

Paris, juillet 1824.

Mon cher ami, je n'ai pas pu profiter hier soir de votre obligeance à me garder une place au parterre, notre pique-nique n'ayant fini qu'à huit heures.

C.... est d'avis que, comme on ne lit plus que les journaux, un honnête homme peut écrire dans un journal[1]; cela me convient donc.

Je me chargerais volontiers :

1° De l'opéra buffa.

2° De l'annonce des estampes et tableaux qui paraissent dans le cours de l'année.

3° Je donnerais chaque mois, si l'on veut, un article sur les

[1] Voir quelques feuilletons du *Journal de Paris*, de 1824, signés M. et d'autres fois A. (R. C.)

meilleurs ouvrages qui, dans le mois, ont paru en Italie. *Idem*, pour les meilleurs ouvrages qui ont paru en Angleterre.

Cela tiendrait nos badauds au courant de ces deux littératures. Comme je lis les *Revues* anglaises chez Galignany, et que S... m'explique les masques, je puis être au courant.

4° S'il n'y a personne pour rendre compte de l'*exposition au Louvre*, j'en rendrais compte, en mentant un peu, pour ménager la gloire nationale.

Quel est le degré d'absurdité et de mensonge exigé par le rédacteur en chef? C'est là la question. Comme on finit toujours par être connu, s'il faut être ridicule et mentir trop fort, je n'en suis pas. Du reste, si l'honneur est sauf, je promets exactitude et je laisserai, tant qu'on voudra, muffler mes articles par le rédacteur en chef, grand juge de la partie des convenances et des amours-propres à ménager.

S'il y avait un théâtre vacant, je le prendrais avec plaisir; mais jusqu'à quel point me permettra-t-on de prêcher la doctrine de la brochure *Racine et Shakspeare?*

En un mot, soyez mon ambassadeur auprès de Maisonnette; je me moque des honoraires, mais non pas de l'honneur.

Je voudrais être entièrement et absolument connu sous le nom de :

ROGER.

CI

PROJET DE CIRCULAIRE A MESSIEURS LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Paris, le 1824.

Monsieur,

J'ai le projet un peu hardi, peut-être, de solliciter votre voix pour être admis à l'Académie française. Je compte prendre cette liberté vers l'an 1845. A cette époque j'aurai soixante

ans, l'Académie ne comptera probablement plus parmi ses membres plusieurs hommes fort honnêtes, fort estimables, fort aimables, mais qui, peut-être à tort, ne me semblent pas des juges littéraires.

Un médecin qui a de l'expérience fait une monographie de la fièvre. Vers la fin d'une jeunesse fort agitée un oisif a essayé de faire une monographie de cette maladie que tout le monde prétend avoir eue et qu'on appelle l'amour. On dit que les premières pages sont obscures. L'auteur serait heureux si l'homme supérieur, qu'il scandalise peut-être, pouvait arriver jusqu'aux dernières pages de l'amour et se dire : Après l'admission de MM. tel, tel, tel, je donnerai ma voix à celui-ci.

Il est avec respect,

B....

Auteur de la *Vie de Rossini.*

CII

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A HONFLEUR.

Paris, le 15 octobre 1824.

J'aime mieux, cher ami, ce que vous me dites du caractère gai que si vous m'appreniez que vous avez trouvé auprès du grand crucifix, à un quart de lieue au levant de Honfleur, deux billets de mille francs. Voilà un mariage qui s'annonce bien.

Je vous trace ces lignes mourant de faim et sortant du lit, où l'on vient de m'apporter votre épître ; je vous ferai une longue lettre un autre jour.

Tout le monde en veut à M. de Villèle ; pour moi, je l'aime comme bon financier et anti-Russe. On dit qu'il va être fait *duc ;* gare pour la popularité de Charles X. S....... vient de lancer une philippique contre ledit Villèle. — Le clergé paraît s'être fort barbouillé par son indigne procédé envers le feu roi, son bienfaiteur ; les prêtres voulaient que son corps allât à Notre-Dame, comme ce pauvre Henri IV.

Hier, soirée fort gaie chez Giuditta; mais ce matin, après la répétition de la *Nina*, elle retourne au *Point du Jour*. — Albert avait l'air tout à fait amoureux et par trop triste. — La voisine du second est peu *pazza per amore*, pour un noble marchese, absent avec congé.

Schnetz est décidément le premier de l'exposition; son petit *Sixte V* et la *Femme du brigand* le mettent au premier rang, à mes yeux. M. D....... lui préfère un demi-talent, Léopold Robert. — Gros vient d'avoir quarante-quatre mille francs pour peindre tout le dôme de Sainte-Geneviève; on assure que d'en bas on ne *distingue rien*. — Horace Vernet vient d'avoir cinquante mille francs pour le portrait de S. M. Charles X fait en six jours.

Adieu; quand revenez-vous?

Choppin d'Ornouville.

CIII

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU GLOBE, A PARIS.

Paris, le 30 novembre 1824.

Le plus grand poëte tragique de l'Italie, l'heureux imitateur de Racine, Silvio Pellico vient de sortir [1] de la prison d'État du Spielberg où il était détenu depuis plusieurs années. Voici quelques faits sur cet homme aimable. Silvio Pellico naquit en Piémont vers l'an 1793. En ce pays, la société ne parle que piémontais. Parler à Turin l'italien de Toscane passerait pour une pédanterie insupportable, et je crois que les Piémontais connaissent mieux la langue française que celle qu'on parle à Rome et à Florence. Écrire en italien, pour un poëte né en Piémont,

[1] Erreur partagée alors par ses nombreux amis. Silvio Pellico sortit du Spielberg seulement le 1er août 1830, et il ne recouvra entièrement sa liberté que le 16 septembre suivant, en quittant Novarre pour se rendre à Turin. (R. C.)

c'est presque se servir d'une langue étrangère, d'autant plus difficile à parler correctement que cette langue emploie presque les mêmes mots que celle dont on se sert chaque jour, tout en leur donnant un sens différent. Florence, Sienne et Rome sont, dans le fait, les seules villes d'Italie où l'on parle italien. La plupart des littérateurs lombards qui écrivent en italien ne peuvent se défendre d'une sorte d'affectation; on sent qu'à chaque page ils sont obligés d'avoir recours à leur dictionnaire. Le grand mérite de Silvio Pellico est d'écrire en italien avec les sentiments profonds et tendres d'un Lombard, mais avec tout le naturel d'un habitant de Rome ou de Sienne.

La *Francesca da Rimini* est, je crois, le seul ouvrage de ce grand poète qui soit traduit en français. Il y a quelques mois que j'ai vu donner cette tragédie à Bologne cinq fois de suite; c'est un succès que n'ont pu atteindre les tragédies d'Alfieri. Pellico a su peindre l'*amour italien* de la manière la plus vraie, la plus touchante, et en vers dignes de Racine. Je n'ai jamais vu *Eufemio di Messina*, autre tragédie du même auteur. Avant que cet homme aimable fût mis en prison, j'ai vu les manuscrits de dix tragédies nouvelles.

Pendant son séjour au Spielberg, M. Pellico a composé de petits poèmes, dans le genre de la *Parisina* de lord Byron, sur des anecdotes tragiques de l'histoire du moyen âge en Italie.

Je crois M. Pellico fort pauvre; son procès l'aura ruiné, et, d'ailleurs, il n'a jamais été riche. Je sais qu'on pense à Londres à publier ses tragédies par souscription. Je voudrais que beaucoup de Français connussent l'existence de ces tragédies, les plus remarquables que l'Italie ait produites depuis Alfieri.

Silvio Pellico est l'homme du caractère le plus doux et le plus tranquille; toute l'activité de son âme s'est réfugiée dans la poésie. Placé avant sa détention auprès d'un noble italien comme percepteur de ses enfants, sa conversation, pleine de grâces et de mélancolie, avait tellement captivé son patron, qu'on ne lui laissait pas une heure par jour à consacrer à sa chère poésie. Pellico fut toujours d'une santé très faible. Je lui ai entendu dire longtemps avant son procès : *Le plus beau jour de ma vie sera celui de ma mort.* Ce propos était tou-

chant dans la bouche de l'homme le plus simple et le plus naturel qui fût jamais.

S.....

CIV

INSÉRER DANS UN PAUVRE JOURNAL MOURANT DE FAIM, FAUTE D'IDÉES

Londres, le 14 décembre 1824.

Monsieur,

De tout temps il y a eu des coteries littéraires. Je pense que du temps de Voltaire et de d'Alembert, son premier ministre, il n'était pas trop prudent d'imprimer à Paris, sans adresser un petit coup d'encensoir au patriarche de Ferney. Vous vous souvenez des épithètes peu polies décernées par Voltaire à M. Larcher, le traducteur d'Hérodote. De nos jours, il faut tenir au *Constitutionnel*, ou, au moins, aux *Bonnes lettres*[1]. Comme j'ai l'audace condamnable de ne tenir à rien qu'à mes opinions, j'ai grand'peur de ne trouver aucun journal qui veuille insérer la présente.

Je voudrais vous faire connaître une coterie littéraire anglaise. Dans ce pays-ci, où l'on prend tout au sérieux, cette coterie, fort inconnue en France, je suppose, mais fort redoutée à Londres et à Édimbourg, parvient à faire siffler les écrivains qui se montrent rebelles et qui refusent de se ranger sous sa bannière.

On dit assez généralement à Londres que MM. Croker, Gifford, rédacteur en chef du *Qu rterly-Review*, Southey, poëte lauréat, et, avant sa conversion, poëte jacobin, se sont réunis, et, depuis sept à huit ans, mettent à exécution, aux dépens de tous les Anglais qui, pour chercher à se désennuyer, lisent de temps à autre la fameuse maxime :

« Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis. »

[1] Société littéraire, composée des écrivains les plus dévoués au gouvernement de la Restauration. (R. C.)

Les gens d'esprit qui ne sont pas les amis de MM. Croker. Gifford, Southey, Walter Scott, etc., sont déclarés bêtes, pédants, ennuyeux, grossiers, indécents et même, de temps à autre, gens dangereux et qu'il est à propos de surveiller. Si vous voulez, monsieur, vous donner la peine d'ouvrir le *Quarterly-Review*, qui est le grand instrument, la grande machine de guerre de la coterie, vous y trouverez la preuve de ce que dessus.

CV

A MADAME L... S... B...[1], A PARIS.

Paris, le 1824.

Je serais heureux, madame, de pouvoir vous donner quelques renseignements pour l'ouvrage que vous préparez sur lord Byron. Il est vrai que j'ai passé plusieurs mois dans la société de ce grand poëte ; mais, en vérité, parler de lui n'est pas chose facile : je n'ai vu lord Byron dans aucun de ces moments décisifs qui révèlent tout un caractère ; ce que je sais sur cet homme singulier n'est que le souvenir de ce que j'ai senti en sa présence. Comment rendre compte d'un souvenir sans parler de soi, et comment oser parler de soi après avoir nommé lord Byron ?

Ce fut pendant l'automne de 1816 que je le rencontrai au théâtre de la Scala, à Milan, dans la loge de M. Louis de B.... Je fus frappé des yeux de lord Byron au moment où il écoutait un sestetto d'un opéra de Mayer, intitulé *Elena*. Je n'ai vu de ma vie rien de plus beau ni de plus expressif. Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparaît tout à coup devant moi. J'eus un instant d'enthousiasme, et, oubliant la juste répugnance que tout homme un peu fier doit avoir à se faire présenter à un pair d'Angleterre, je priai M. de B... de m'introduire à lord Byron.

[1] L'auteur de l'ouvrage ayant pour titre *Lord Byron.*

Je me trouvai le lendemain à dîner chez M. de B..., avec lui, et le célèbre Monti, l'immortel auteur de la *Basvigliana*. On parla poésie; on en vint à demander quels étaient les douze plus beaux vers faits depuis un siècle en français, en italien, en anglais. Les Italiens présents s'accordèrent à désigner les douze premiers vers de la *Mascheroniana*[1], de Monti, comme ce que l'on avait fait de plus beau, dans leur langue, depuis cent ans. Monti voulut bien nous les réciter. Je regardai lord Byron, il fut ravi. La nuance de hauteur, ou plutôt l'air d'un homme *qui se trouve avoir à repousser une importunité*, qui déparait un peu sa belle figure, disparut tout à coup pour faire place à l'expression du bonheur. Le premier chant de la *Mascheroniana*, que Monti récita presque en entier, vaincu par les acclamations des auditeurs, causa la plus vive sensation à l'auteur de *Childe Harold*. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits; c'était l'air serein de la puissance et du génie, et, suivant moi, lord Byron n'avait, en ce moment, aucune affectation à se reprocher.

On compara les systèmes tragiques d'Alfieri et de Schiller. Le poëte anglais dit qu'il était fort ridicule que, dans le *Philippe II* d'Alfieri, don Carlos se trouvât sans difficulté, et dès la première scène, en tête à tête avec l'épouse du soupçonneux Philippe. Monti, si heureux dans la pratique de la poésie, présenta des arguments tellement singuliers sur la théorie, que lord Byron se penchant vers son voisin, dit, en parlant de Monti : *He knows not how he is a poet*[2].

Je passai presque toutes les soirées, à partir de ce jour, avec lord Byron. Toutes les fois que cet homme singulier était monté et parlait d'enthousiasme, ses sentiments étaient nobles, grands, généreux, en un mot au niveau de son génie. Mais dans les moments prosaïques de la vie, les sentiments du poëte me semblaient aussi fort ordinaires. Il y avait beaucoup de petite vanité, une crainte continuelle et puérile de paraître ridicule, et quelquefois, si je l'ose dire, de cette hypocrisie que les Anglais

[1] Poëme sur Bonaparte, composé en 1801, à l'occasion de la mort du célèbre géomètre Lorenzo Mascheroni. (H. B.)

[2] Il ne sait pas comment il est poëte.

appellent *cant*. Il me semblait que lord Byron était toujours prêt à entrer en compromis avec un préjugé pour en obtenir une louange.

Une chose qui frappait surtout les Italiens, c'est qu'il était facile de voir que ce grand poëte s'estimait beaucoup plus comme un descendant de ces Byron de Normandie qui suivirent Guillaume lors de la conquête de l'Angleterre, que comme l'auteur de *Parisina* et de *Lara*. J'eus le bonheur d'exciter sa curiosité, en lui donnant des détails personnels sur Napoléon et sur la retraite de Moscou, qui, en 1816, n'étaient pas encore un lieu commun. Ce genre de mérite me valut plusieurs promenades tête à tête dans l'immense et solitaire foyer de la Scala. Le grand homme apparaissait une demi-heure chaque soir, et alors c'était la plus belle conversation que j'aie rencontrée de ma vie; un volcan d'idées neuves et de sentiments généreux, tellement mêlés ensemble qu'on croyait goûter ces sentiments pour la première fois. Le reste de la soirée, le grand homme était tellement *Anglais* et *lord*, que je ne pus jamais me résoudre à accepter l'invitation d'aller dîner avec lui, qu'il renouvelait de temps en temps. Il composait alors *Childe Harold*; tous les matins il écrivait cent vers, qu'il réduisait le soir à vingt ou trente. Entre ces deux travaux il avait besoin de repos, et il trouvait cette distraction nécessaire en bavardant, après dîner, les coudes sur la table, et, disait-on, avec le naturel le plus aimable.

Je remarquai que, dans ses moments de génie, lord Byron admirait Napoléon, comme Napoléon lui-même admirait Corneille. Dans les moments ordinaires où lord Byron se croyait un grand seigneur, il cherchait à donner des ridicules à l'exilé de Sainte-Hélène. Il y avait de l'envie, chez lord Byron, pour la partie brillante du caractère de Napoléon; ses mots sublimes le vexaient; nous lui donnions de l'humeur en rappelant la fameuse allocution adressée à l'armée d'Égypte : « *Soldats, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent!* » Lord Byron eût pardonné plus facilement à Napoléon s'il eût eu l'apparence un peu plate de Washington. Ce qu'il y avait de plaisant, c'est que ce n'était point du tout la partie despotique du cœur de Napoléon qui heurtait le pair anglais.

Un soir, comme lord Byron me faisait l'honneur de se promener avec moi dans le foyer de la Scala, on vint l'avertir que l'officier autrichien de garde au théâtre venait de faire arrêter son secrétaire, M. Polidori, médecin qui était auprès de lui. La figure de lord Byron prit sur-le-champ une ressemblance frappante avec celle de Napoléon lorsqu'il était en colère. Sept ou huit personnes l'accompagnèrent au corps de garde; il y fut magnifique d'indignation continue et d'énergie, pendant une heure que dura la colère vulgaire de l'officier de garde. Au retour, dans la loge de M. de B..., on se mit à faire l'éloge des principes aristocratiques qui, d'ordinaire, étaient fort du goût de milord Byron. Il fut sensible à la plaisanterie, et sortit de la loge furieux, mais sans s'être jamais écarté du ton d'une politesse parfaite. Le lendemain, le secrétaire fut obligé de quitter Milan.

M. de B... m'engagea peu après à conduire lord Byron au musée de Bréra ; j'admirai la profondeur de sentiment avec laquelle ce grand poëte comprenait les peintres les plus opposés : Raphaël, le Guerchin, Luini, le Titien, etc. L'*Agar renvoyée par Abraham*, du Guerchin, l'électrisa ; de ce moment l'admiration nous rendit tous muets ; il improvisa une heure, et mieux, suivant moi, que madame de Staël.

Ce qui me frappait le plus chez cet homme singulier, surtout quand il disait du mal de Napoléon, c'est qu'il n'avait, selon moi du moins, aucune véritable expérience des hommes : son orgueil, son rang, sa gloire, l'avaient empêché de traiter jamais d'égal à égal avec eux. Sa hauteur et sa méfiance les avaient toujours tenus à une trop grande distance pour qu'il pût les observer ; il était trop accoutumé à ne pas entreprendre ce qu'il ne pouvait pas emporter de haute lutte. En revanche, on admirait une foule d'idées fines et justes si l'on venait à parler des femmes qu'il connaissait, parce qu'il avait eu besoin de leur plaire et de les tromper. Il plaignait les femmes anglaises, celles de Genève, de Neufchâtel, etc. Il manquait au génie de lord Byron de s'être trouvé dans la nécessité de négocier et de discuter avec des égaux. Je suis convaincu qu'à son retour de Grèce ses talents eussent paru tout à coup grandis de moitié. En cherchant à

mettre la paix entre Mavrocordato et Colocotroni, il eût acquis des connaissances positives sur le cœur humain. Peut-être alors lord Byron eût-il pu s'élever à la hauteur de la vraie tragédie.

Il aurait eu moins de moments de misanthropie; il n'eût pas cru toujours que tout ce qui l'environnait s'occupait de lui, et s'en occupait pour faire de l'envie ou chercher à le tromper. Le fond de misanthropie de ce grand homme avait été aigri par la société anglaise. Ses amis observaient que plus il vivait avec des Italiens, plus il devenait heureux et bon. Si l'on met l'humeur noire à la place des accès de colère puérile, l'on trouvera que le caractère de lord Byron avait les rapports les plus frappants avec celui de Voltaire.

Mais je m'arrête, pour ne pas faire une dissertation. Je vous demande pardon, madame, de ces considérations générales, j'aurais bien voulu pouvoir les remplacer par des faits; sept ou huit années d'intervalle les ont bannis de ma mémoire, et je n'y trouve, sur lord Byron, que les conclusions que dans le temps je tirai des faits mêmes. Je m'estimerai fort heureux, madame, si vous voulez bien accueillir avec bonté cette espèce de portrait moral, et voir, dans ces pages écrites à la hâte, une preuve du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

H. Beyle.

CVI

A MONSIEUR..... A LONDRES.

Paris, le 24 décembre 1824.

Plusieurs curés ont entrepris d'interdire la danse à leurs ouailles. La danse est le principal plaisir des paysans français, le dimanche soir; c'est un usage national. Ce ne sont pas précisément les jésuites qui entreprennent la chute de la *danse*. Le système de M. Fortis, leur général, est au contraire de se montrer fort indulgent pour tous les plaisirs des sens. C'est par la

mise en pratique de cette doctrine, que les jésuites font des progrès dans la carrière du *confessional*.

Instruction sur la danse, extraite des saintes Écritures, des saints Pères, des saints Conciles, par M. l'abbé Hulot.

La brochure de M. Hulot a fait sensation, parce qu'elle a paru huit jours après le fameux programme de M. S... de l. R... (l'ami de madame du C...). Cet homme marié, ami d'une femme mariée, a entrepris la résurrection de la morale dans Paris, et particulièrement au grand Opéra, dont il a la direction. Il veut réformer la danse, la jupe et les pantalons de mesdemoiselles Noblet et Legallois. Je ne vous parlerais pas du programme de M. S... de l. R..., si tous les journaux de Paris ne s'en occupaient pas autant que les vôtres se sont occupés du malheureux Fauntleroy. Il est plus gai de s'occuper de M. S... et du traité de la *danse*, ou plutôt contre la *danse*, de M. Hulot. Un M. Baron vient de publier un ouvrage savant et sérieux sur la *danse*.

Du courage et de la patience dans le traitement des maladies, traduit de l'italien du docteur Pasta.

Ce savant médecin italien est l'oncle de la célèbre chanteuse madame Pasta. Sa dissertation philosophique a du succès. Elle nous apprend que le *courage*, dans les maladies chroniques, est une cause directe de guérison.

Mémoires du comte Joseph de Puysaie, lieutenant général, pour servir à l'histoire du parti royaliste, en France, pendant la Révolution.— Cinq vol. in-8°.

Je ne vous parlerais pas de la seconde édition de ces Mémoires, s'ils ne me donnaient occasion de noter un fait curieux. La première édition des Mémoires de M. de Puysaie parut de 1803 à 1808. Plusieurs des mensonges royalistes avancés, depuis lors, par le parti royaliste, sont démentis par la bouche royaliste de M. de Puysaie. Et, en revanche, plusieurs des mensonges avancés par M. de Puysaie sont démentis aujourd'hui par M. Lacretelle et les autres écrivains membres de la société des *Bonnes lettres*.

Mémoires de M. de Vauban, chef d'état-major de l'armée des princes.

M. de Vauban fut surnommé l'Ajax de l'armée des émigrés. Il rentra en France, dégoûté par les intrigues dont il avait été témoin. Il écrivit les Mémoires dont je vous parle aujourd'hui, parce que dernièrement deux exemplaires ont été vendus deux cent quarante francs. Ces Mémoires ne consistent qu'en un seul volume in-8°. On y trouve plusieurs particularités curieuses sur S. M. Charles X. Sont-elles toutes vraies? La postérité prononcera.

Mémoires de M. l'abbé Aimé Guillon, pour servir à l'histoire de la ville de Lyon pendant la Révolution.—Tome III, in-8°.

Des deux abbés Guillon in-8°, l'abbé Guillon qui publie des Mémoires sur Lyon fut chassé de Paris par la police de Napoléon, et fort bien accueilli à Milan par le prince Eugène Beauharnais. Il eut des démêlés avec M. Ugo Foscolo. Rentré en France, cet abbé, l'un des grands et effrontés intrigants de son parti, a publié sur la ville de Lyon des Mémoires curieux par les exagérations *ultra* qu'il renferme, ce qui leur assure un grand succès dans les châteaux de tous les *hobereaux* du midi de la France. Les nobles qui habitent la campagne, de Lyon à Toulouse, et de Toulouse à Nice, sont les plus fanatiques et les plus ignorants de France. Les Mémoires de M. l'abbé A. Guillon sont écrits pour leur plaire, et seront utiles à l'écrivain qui entreprendra de nous donner la curieuse histoire de l'insurrection du Midi. L'abbé A. Guillon est si effronté, qu'un autre abbé Guillon a cru nécessaire de publier un pamphlet, pour dire qu'il n'a rien de commun avec le Guillon qui écrit sur Lyon.

Le duc de Guise à Naples, ou *Mémoires de la révolution de ce royaume,* en 1647 et 1648.—In-8° de vingt feuilles.

Tous les écrivains qui aspirent à la célébrité en France se hâtent de publier leur imitation de Walter Scott. M. de Salvandy a donné son *Alonzo;* M. Félix Bodin le *Père et la fille;* M. Trognon son *Childebert III;* M. Kératry les *Derniers des Beaumanoir.* Tous ces ouvrages ont été vigoureusement *puffed* par les auteurs eux-mêmes, dans les journaux qu'ils rédigent. Voici maintenant M. le comte de ...., un des grands de la cour de Charles X et fils du pair de France, qui publie le *Duc de Guise.*

Jusqu'ici, de tous les romans publiés en imitation de sir Walter Scott, c'était le *Père et la fille,* de M. Félix Bodin, qui

était le plus ennuyeux. Je crains beaucoup que M. le comte de .... ne détrône M. Bodin et ne lui enlève la palme de l'ennui. Le *Duc de Guise* a un air pompeusement niais, que M. Bodin a su éviter. Tous ces écrivains cherchent la *vérité*. L'immense succès de la *Campagne de* 1812, par M. de Ségur, va tuer tous les romans préparés pour la rentrée de la campagne, qui a lieu à la fin de décembre. Cette histoire est plus amusante et aussi pleine de *bombast* et de pathos qu'aucun roman.

Poésies de Chaulieu, précédées d'une notice biographique et littéraire, par M. Lemontey, de l'Académie française.—In-8° de vingt-quatre feuilles.

Je vous parle de ce livre à cause de la notice. M. Lemontey est un des hommes les plus avares de Paris; mais, en même temps, c'est peut-être le membre de l'Académie qui a le plus d'esprit. Il est toujours amusant, tandis que son rival M. de Jouy devient lourd et ennuyeux depuis trois ou quatre ans. M. de Jouy écrit trop; on se plaint que M. Lemontey n'écrive pas assez. Je conseille à tous les Anglais qui aiment l'esprit français, l'esprit à la Voltaire, de rechercher curieusement les moindres opuscules de MM. Courier et Lemontey. Ces deux écrivains méprisent l'intrigue et le *puff*. Ainsi les journaux parlent rarement de leurs productions. MM. le vicomte d'A........, de S......., etc., etc., ne vivent que pour s'occuper du succès de leurs écrits. Ces derniers sont à la mode; les autres s'avancent lentement, il est vrai, mais avec des pas assurés, vers la gloire littéraire. L'*esprit* devient tous les jours *plus rare* en France.

Notice sur la vie de Thaddeus Kociusko, par M. Alfred Fagot —In-8° de deux feuilles.

Comme la Fayette, comme Carnot, Kociusko fit de grandes choses et *cependant fut honnête homme;* ce qui de nos jours est fort méritoire. Le mensonge et le *cant* contribuent au succès d'un *héros vivant*, mais *tuent* l'histoire d'un héros mort. Tout le monde méprise l'hypocrisie, quand les richesses et les *duchés* qu'elle a procurés à l'hypocrite sont passés en d'autres mains. Cette notice sur Kociusko est intéressante. On sait que le héros polonais, échappé aux cruautés de l'empereur Paul de Russie, s'était retiré près de Fontainebleau. Il refusa de prêter l'oreille aux

propositions de Napoléon en 1810. L'influence d'un tel homme aurait pu porter Napoléon à ressusciter, *de bonne foi*, le royaume de Pologne en 1812. Les mesures que Napoléon prit à Wilna tendaient à ruiner la *noblesse polonaise :* Kociusko lui eût fait comprendre que peu importe à un esclave d'obéir à un maître ou à un autre; que, par conséquent, en Pologne, il fallait, avant tout, s'adresser aux passions et aux intérêts de la noblesse, pour arriver, par elle, à réveiller l'amour de la patrie chez les Polonais des classes inférieures. Un conseiller comme Kociusko aurait mieux valu que MM. le duc de Bassano et de Pradt, gens aimables, gens polis, mais gens à vues courtes.

De l'émigration et des colonies, par M. de Pradt, ancien archevêque de Malines. — Deux vol. in-8°.

Voici de l'esprit, voici deux volumes amusants. Tout le monde allant parler, pendant deux mois, du milliard que M. de Villèle va donner aux émigrés, on aimera mieux, à Paris, répéter les phrases de M. de Pradt, qui *sont jolies*, que les *phrases de M. de Chateaubriand* qui, *cette fois*, sont ennuyeuses.

Une Chambre des deputés, dont la majorité est noble ; une Chambre des pairs, dont l'immense majorité est noble, sont évidemment *juges et parties*, en décrétant que la nation fera cadeau d'un milliard aux émigrés. La *platitude* de la question éloignera toute discussion *sérieuse* dans les salons. Ce sont des gens qui ont pénétré jusque tout près des souterrains où est gardé le trésor de l'État, et qui profitent de cette circonstance pour y prendre un milliard. Comme la gendarmerie est éloignée, ces messieurs ajoutent à leur vol l'impudence de se le partager en public.

Voilà le *thème* que M. l'abbé de Pradt a *varié* en deux volumes de phrases scintillantes d'esprit. Malgré ses soixante huit ans, cet homme ne baisse point ; il parle quatre heures, chaque soir, dans les salons de Paris et trouve encore le temps de faire un livre charmant tous les ans. Celui-ci sera-t-il lu, sera-t-il compris par les étrangers ? C'est ce que je ne saurais décider. Il y a une *finesse*, une *légèreté* toutes françaises, dans les jolies pages de M. de Pradt ; il y a loin de là à un lourd et irréfutable article de l'*Édinburg-Review*.

CVII

A MESSIEURS LES ÉTUDIANTS EN DROIT ET EN MÉDECINE, A PARIS.

Paris, le 15 janvier 1825.

Je me dénonce à la brillante jeunesse qui fréquente les cabinets de lecture de la rue de l'Odéon, le café Molière, où l'on va admirer des yeux si beaux et si brillants; le tranquille Luxembourg, où, sans être indiscret, on peut suivre une conversation qui a lieu à vingt pas de vous. J'ai fréquenté tous ces lieux-là pour étudier l'esprit des quatre ou cinq mille jeunes gens que, tous les ans, la province envoie à Paris. C'est avec un diplôme d'avocat ou de médecin qu'ils quittent Paris au bout de quelques années. Si ces jeunes gens n'étaient que des médecins ou des avocats, je ne m'occuperais guère d'eux; ils sont, dans le fait, les *apôtres de la civilisation*. C'est pour cela que j'ai consacré deux mois à les étudier, et que ma tête à cheveux blancs a paru si souvent au milieu du parterre de l'Odéon, si peuplé le dimanche......

CVIII

A MONSIEUR S... S.., A LONDRES.

Paris, le 23 janvier 1825.

J'avais eu l'intention de réimprimer, en brochure et avec une préface, les articles sur l'exposition de 1824, que j'ai mis l'année dernière dans le *Journal de Paris*. Ce projet n'a pas eu de suite. Ma préface, pour toute publicité, ne devant avoir qu'un lecteur, j'ai dû le choisir dans le plus indulgent de mes amis.

CRITIQUE AMÈRE DU SALON DE 1824,

Par M. Van Eube de Molkirk.

PRÉFACE.

Trois personnes, qui ne se connaissaient pas avant de travailler

ensemble, ont été chargées de rendre compte, dans un journal, du salon de 1824. Quelle que pût être la *couleur* de ce journal, on n'a demandé aux juges de l'exposition que de dire la vérité, chacun avec le plus d'esprit qu'il pourrait. Cette dernière condition m'a d'abord porté à refuser l'emploi; mais, dès le surlendemain, le plaisir de me voir imprimé tout vif m'a fait accepter avec reconnaissance.

Mes opinions, en peinture, sont celles de l'*extrême gauche*. Comme MM. de Corcelles et Demarçay, j'ai souvent le plaisir de me voir tout seul de mon avis. Souvent, la jouissance est encore plus vive. Comme les honorables députés que je viens de me faire l'honneur de citer, j'ai la délicieuse satisfaction de voir que mes adversaires, quoique gens célèbres dans les salons, ne sachant que répondre à mes raisons, ont eu recours aux injures. On a dit que j'étais *grossier*, parce que j'ai le malheur de ne faire aucun cas des phrases élégantes et vides qui viennent de valoir l'Académie à M. D..., et la réputation d'homme éloquent à M. V... J'ai compté dans le *Constitutionnel* et dans la *Pandore* cent quarante-deux formes d'éloges amphigouriques qui ne sont point à mon usage. Les *sommités de la pensée*, les *nécessités de l'époque*, les *hautes sphères*, etc., etc., ne se trouvent point hélas! dans la présente brochure.

Un autre a dit que je critiquais un peintre parce qu'il était pauvre; une telle infamie ne mérite pas de réponse. Moi-même je suis pauvre, et j'estime beaucoup plus la pauvreté que la richesse. Je m'ennuie toujours dans un salon quand le maître de la maison a cent mille livres de rente.

Je n'ai jamais vu MM. Regnault, Taunay, Denon, Guérin, Lebarbier, Gros, Meynier, C. Vernet, Garnier, Le Thière, Hersent, Bidault, tous membres de l'Académie royale des beaux-arts; seulement j'ai parlé une fois à M. le baron Gérard, dans l'atelier duquel j'eus l'honneur d'être reçu à la suite d'un ami. J'ai si peu de crédit, je vis tellement en dehors des *supériorités de l'époque*, que je n'ai pu obtenir une carte pour entrer au Musée le vendredi. Il est vrai qu'après avoir écrit à M. le comte de Forbin, directeur général des musées royaux, le billet qui est resté sans réponse, j'eus l'idée d'en faire une copie et de

signer *Le vicomte N...* Cet homme titré reçut, dès le lendemain, un billet dont, par délicatesse, je n'ai jamais fait usage, car, enfin, il était obtenu sous un faux nom. Voilà, je pense, mon véritable titre à la qualité d'*homme grossier*, de *vilain*, de *pauvre*, en un mot. Je vais bien aggraver mon cas ; je dirai fort sérieusement que je regarde M. David comme ayant surpassé de bien loin les Mengs, les Battoni, les Solimène, les Reynolds, les West et tout ce que le dix-huitième siècle a de peintres renommés. Il me semble que, pour trouver un rival à cet homme illustre, il faut remonter jusqu'au siècle des Carrache (1609). C'est une pitié qu'un tel peintre ne vive pas au milieu de nous, mais, enfin, son grand caractère lui fera supporter le malheur de l'exil avec fierté, et, comme Napoléon avant Sainte-Hélène, on peut dire que l'infortune manquait à sa gloire.

Je vois plusieurs lecteurs froncer le sourcil. Je profiterai de l'occasion pour annoncer qu'il n'y a pas un mot de politique dans cette brochure. La postérité admire le Dante et ne s'informe pas pour quelle bonne raison, après qu'il eut exercé la suprême magistrature à Florence, le parti du pape l'en bannit pour toujours. Le siècle à venir dira du peintre David : Un tel homme devait faire exception. Et Napoléon a déjà dit : *A soixante-dix ans, on est toujours innocent en politique*[1]. Je sais fort bien que je vais être puni de ma hardiesse par les épithètes : *jacobin*, *bonapartiste*, *sans-culotte*, *valet de l'empire*, etc., etc., etc. Le mépris des gens que je méprise m'est indifférent. Le fait est que si j'avais des opinions à émettre, elles seraient *centre gauche*, comme celles de l'immense majorité, et que je suis trop jeune pour avoir été de rien dans la Révolution.

En 1780, un homme dédaigne de copier servilement ses prédécesseurs, et trouve une nouvelle manière d'imiter la nature. Les applaudissements d'un siècle pointilleux et critique le proclament *grand*. A l'instant, la tourbe des imitateurs se précipite sur ses traces. Au lieu de chercher comme lui, dans la nature ou dans l'antique, les formes et les expressions de tête qui peuvent donner le plus grand plaisir à leurs contemporains, ils copient

[1] *Mémoires de madame Campan.*

les tableaux de David, et, se retournant vers nous autres critiques, ils s'étonnent de ce que nous nous moquons d'eux. L'indignation les empêche de dormir, et voilà que le lendemain, dès sept heures du matin, au mois d'octobre, ils montent en voiture et vont successivement frapper à la porte de tous les bureaux de rédaction des journaux de Paris.

Ce sont justement ces courses matinales et les beaux articles *unanimes* qu'elles ont produits, qui m'ont donné l'idée d'imprimer les miens. Je serai, me suis-je dit, comme le *paysan du Danube;* je serai singulier, original, *nouveau;* or il nous faut du *nouveau,* n'en fût-il plus au monde.

Voici donc mes articles tels qu'ils étaient avant que mes deux collègues, MM. P... et L..., eussent corrigé mes fautes de style et de convenances [1]. Je n'ai point de style, mais *je pense tout ce que j'écris.* Combien d'auteurs, à Paris, peuvent en dire autant ? Aussi ai-je le chagrin de n'être pas même de la *Société de Géographie.*

V. E.

CIX

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 15 février 1825.

Le bon sens inexorable de M. Lanjuinais persécute depuis longtemps l'amour-propre des gens qui sont en possession du pouvoir. Sous Napoléon, il était l'un des membres les plus actifs de cette courageuse opposition, composée de huit ou dix sénateurs, à laquelle l'Europe n'a pas fait l'honneur de les apercevoir. Aujourd'hui que dans des Chambres *vendues* toute opposition, *en paroles,* est inutile, M. le comte Lanjuinais, qui est janséniste, persécute les jésuites avec son inexorable bon sens. Mal-

[1] Les retranchements dont Beyle se plaint furent exigés, à ce qu'il paraît, par la censure. (R. C.)

heureusement M. Lanjuinais n'a pas d'esprit, et, sans esprit piquant, un livre ne fait pas d'effet en France. Si MM. Lanjuinais et Grégoire avaient de l'esprit, ils auraient une tout autre réputation que l'abbé de Pradt ; car, d'abord, ils ne se sont jamais vendus, et, en second lieu, ils sont fort savants. M. Lanjuinais nous apprend, dans son

Histoire de la bastonnade chez tous les peuples du monde, un volume in-8°,

que, chez les Juifs, les rois, eux-mêmes, étaient sujets à la bastonnade. Il suit, chez tous les peuples du monde, l'histoire de cette intéressante institution. Il arrive enfin aux jésuites, sans lesquels rien ne se fait en France, et qui veulent rétablir le fouet à l'usage des écoliers. Le goût particulier que les jésuites ont pour ce genre de punition a fait écrire des volumes. Celui que je vous signale est le plus savant. Quel dommage que l'auteur n'ait pas un peu d'esprit!

L'*Étrangère*, par M. le vicomte d'Arlincourt. Un volume in-8°.

Ce roman, écrit en style emphatique, et dont les dialogues ressemblent exactement au dialogue des mélodrames qui, sur le boulevard, amusent la classe des ouvriers, est précédé par une préface, dans laquelle le vicomte d'Arlincourt annonce que, du consentement de toute l'Europe, il est l'égal, au moins, de sir Walter Scott. M. d'Arlincourt en veut beaucoup à l'*Edinburg-Review*, qui a prétendu que, nouveau Cervantès, il écrivait des romans emphatiques pour dégoûter de l'emphase le public français. Il prétend que M. Jeffreys, rédacteur en chef de l'*Edinburg-Review*, lui a offert de démentir et rétracter l'article fatal. L'*Edinburgh-Review* ne ferait pas mal de chercher à connaître un peu la littérature française avant d'en parler. On trouve, dans ce journal célèbre, des balourdises au moins égales, en absurdité, à celles du vicomte d'Arlincourt. Si ce pauvre vicomte eût eu le moindre esprit, il avait beau jeu. En effet, dans l'article dont il se plaint, l'*Edinburg-Review* prétend que le vicomte d'Arlincourt est un grand ennemi des minéralogistes. Qu'y a-t-il de commun entre la minéralogie et un mauvais roman, écrit par un homme qui dépense trente mille francs chaque année à donner des dîners aux journalistes et à se faire prôner?

L'Étrangère est une histoire du treizième siècle ; l'héroïne est la reine Agnès de Méranie, répudiée par Philippe-Auguste. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les grossiers chevaliers du treizième siècle ne disent pas vingt paroles sans faire une allusion pleine de grâce à la mythologie grecque. Mais peu importe aux femmes de chambre qui, après les journalistes bien payés, sont les seules lectrices que M. le vicomte d'Arlincourt trouve en France ? A l'étranger, on est dupe du *puff*, qui coûte si cher à M. d'Arlincourt. Des Allemands, des Danois, ont été assez nigauds pour traduire dans leur langue les œuvres du vicomte.

Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises, par M. La Bouliniere. Deux gros volumes in-8°.

Voilà un livre indispensable à tous les voyageurs qui visitent les montagnes des Pyrénées, beaucoup moins connues que les Alpes, beaucoup moins explorées par les voyageurs, et, par conséquent, beaucoup plus curieuses. Le seul langage parlé dans les vallées basques, et qu'on suppose tenir à l'ancien égyptien, mérite qu'on voie les Pyrénées. La fierté sauvage du caractère basque, la jalousie avec laquelle on y surveille les étrangers, rappellent les mœurs primitives des Hébreux. Les Alpes n'offrent rien d'aussi curieux.

Résumé de l'Histoire de Danemark, par Lami. Un volume in-18.

L'entreprise des résumés historiques est une des plus utiles qu'ait faites la librairie française. Vous avez en un petit volume l'histoire de la Russie, du Danemark, de la Suisse, de l'Espagne, etc. Rien n'est plus commode. Les libraires ont confié la rédaction de ces résumés aux jeunes littérateurs les plus distingués : MM. Rabbe, Lami, Weimar. Le *Résumé de l'histoire de France*, par M. Félix Bodin, en est à sa septième édition, quoique vigoureusement calomnié par le parti qui voudrait nous donner l'inquisition. Ces résumés, déjà au nombre de sept ou huit, mériteraient d'être traduits en anglais. Que de gens ignorent les traits principaux de l'*Histoire d'Espagne*, par exemple, qui seraient bien aise de les trouver dans un volume moins gros qu'un numéro du *New-Monthly-Magazine*

Paradoxes de Condillac, par M. la Romiguière.

La philosophie de Condillac invoque sans cesse l'expérience. La philosophie allemande de Kant proscrit l'expérience et en appelle sans cesse au sens intime. Quand vous lui dites : « Mais je ne sens pas en moi ce sens intime, » elle vous répond fièrement : « Dieu a fait de vous un être imparfait. » — Les jésuites qui règnent en France détestent Condillac, Cabanis, etc. L'ouvrage de M. La Romiguière est un *mezzo termine* fort bien écrit, et pourrait bien valoir à son auteur une place à l'Académie.

Répertoire de la littérature ancienne et moderne. Tome neuvième. In-8°. (Convenance. — Dante.)

C'est une espèce de dictionnaire fort utile à un étranger qui désire connaître à fond la littérature française. Ce répertoire contient tout ce que nous autres Français nous apprenons par la conversation sur nos écrivains célèbres. Beaucoup des opinions énoncées dans ce répertoire sont des préjugés. Je recommande ce livre à l'étranger qui veut pouvoir parler de littérature à Paris.

Essai philosophique sur les probabilités par M. le marquis de Laplace. Cinquième édition. Un volume in-8°.

Ce livre est un des plus remarquables qu'ait produits la France depuis la Révolution. Les *probabilités* appliquées aux votes des assemblées délibérantes sont un sujet neuf et intéressant pour l'Angleterre, où tant de choses se décident par la majorité, dans une assemblée. Je ne crains pas de dire que dans ce genre de recherches, jamais aucun philosophe n'est allé aussi loin que M. de Laplace. Ce savant a fait une cour assidue à tous les gouvernements qui ont paru en France depuis trente ans; il a obtenu une faveur de chacun d'eux. Souvent, pour l'intérêt de son ambition, il a dû appliquer la théorie de la probabilité.

Mémoires sur la Grèce, pour servir à l'histoire de la guerre de l'indépendance, accompagnés de plans, etc., par Maxime Raybaud, ancien officier supérieur au corps des philhellènes, avec une introduction historique, par M. Alphonse Rabbe. Deux volumes in-8°.

Cet ouvrage a beaucoup de succès. La France commence enfin à s'intéresser au sort des Grecs. Il s'est formé une société à Paris, où on a comparé les récits de M. Raybaud à ceux du colonel

Stanhope. L'introduction de M. Rabbe est remplie de talent et de philosophie. Ce jeune écrivain est de Marseille, ville où, dès le temps de M. Guys, célèbre par son voyage en Grèce, on connaissait mieux les Hellènes que dans aucune autre ville de France.

Œuvres complètes de J.-J. Rousseau. Un volume in-8°.

Œuvres complètes de Voltaire. Deux volumes in-8°.

Cette entreprise est une des plus curieuses et des plus utiles dont se soit avisée la librairie française. J'ai sous les yeux les premières livraisons du Rousseau. Le volume qui contiendra les œuvres complètes de l'écrivain le plus éloquent qu'ait produit l'Europe au dix-huitième siècle coûtera cinquante francs. Ce volume fonde la réputation de M. Fournier, comme imprimeur. Les éditions données par la famille Fournier obtinrent déjà une haute réputation vers l'an 1760. Celle-ci est un chef-d'œuvre de netteté.

La *Haine d'une Femme, ou le jeune Homme à marier*, comédie-vaudeville en un acte, par M. Scribe. Deuxième édition.

M. Scribe est l'auteur dramatique de France qui a le plus de talent et le plus de fécondité. La charmante petite comédie que je vous annonce est la quatre-vingt-dix-huitième qu'il publie. Ces comédies rapportent à leur auteur soixante mille francs par an. Il a droit à une part de la recette chaque fois qu'on les joue. Je conseille fort aux Anglais amateurs du théâtre français de se procurer : la *Somnambule*, la *Haine d'une Femme, Coraly*. M. Scribe ferait bien mieux encore, si la censure ne l'arrêtait pas dès qu'il veut peindre avec force les ridicules actuels.

Chansons nouvelles, par M. de Béranger.

Je viens de voir ce nouveau volume, qui ne sera publié que dans huit jours. La chanson la plus frappante m'a semblé celle sur le triomphe de M. de la Fayette aux États-Unis. On voit que M. de Béranger, le plus grand poëte peut-être que la France possède, ne laisse échapper aucune grande circonstance, aucune grande émotion de l'opinion publique, sans exprimer dans ses vers ce que tout le monde, à Paris, exprime de vive voix. Ses chansons sont donc exactement des odes nationales; elles s'adressent au sens intime des Français. Ce volume, toutefois, me paraît un peu inférieur à ceux que nous connaissons. L'auteur me semble s'être trop rapproché de l'ode. Souvent il est un peu

obscur. L'ouvrage aura un grand succès. Il a été payé à l'auteur, qui est très-pauvre, vingt mille francs. Ce prix n'est pas fictif et destiné à faire effet sur les badauds, comme les quarante mille francs donnés par le libraire Ladvocat à M. de Barante, pour l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (bon livre, du reste); il est réel, et c'est beaucoup pour un petit volume qui, peut-être, sera persécuté par la police et enverra l'auteur à Sainte-Pélagie.

Mémoires de madame la comtesse de Genlis. (Les deux premiers volumes.)

Voici encore un ouvrage qui ne sera mis en vente que dans huit jours, mais que j'ai lu. Ces Mémoires auront beaucoup de succès partout, mais moins à Paris qu'ailleurs : 1° parce que nous connaissons tout ce qu'ils renferment; 2° parce que nous détestons, à Paris, l'hypocrisie. Le voile léger de l'hypocrisie que madame de Genlis n'a pas pu se dispenser (étant dévote) de jeter sur ses récits ôte tout le piquant dans un pays où, tous les six mois, nous voyons la publication de Mémoires tels que ceux de madame du Hausset ou de M. de Bezenval.

Madame de Genlis traite des mêmes événements que M. de Bezenval (1766-1780). Madame de Genlis, pauvre demoiselle de province, fit fortune à la cour par sa beauté, la souplesse de son caractère et son esprit. On dit qu'elle ne fut jamais cruelle et toujours très-dévote. Elle dit beaucoup de mal, dans les deux premiers volumes de ses Mémoires, de sa tante madame de Montesson, femme beaucoup plus honnête qu'elle et qui, en 1785, était la maîtresse du vieux duc d'Orléans, le père du duc d'Orléans, surnommé *Égalité*, parce que, dans la Révolution, il prit ce nom. Madame de Genlis fut la maîtresse de ce duc *Égalité*, qui la nomma *gouverneur* de ses enfants, ce qui parut fort ridicule à Versailles.

Il faut louer madame de Genlis de l'excellente éducation qu'elle a donnée à M. le duc d'Orléans actuel, à ses frères et à sa sœur. Le tableau de la cour de Louis XVI, donné par madame de Genlis, ressemble plutôt à un morceau *historique* qu'à une narration de *Mémoires*. La naïveté, si nécessaire aux Mémoires, y manque tout à fait. D'un autre côté, il y a beaucoup d'ensemble et de raison. Toujours madame de Genlis cherche à excuser

trois espèces de personnes : les prêtres, les nobles, les princes.

Ces Mémoires sont supérieurement écrits. L'auteur, qui a quatre-vingt-deux ans, jouit d'une excellente santé et vit en philosophe, apparemment heureuse et satisfaite.

CX

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 20 février 1825.

Une partie des immenses héritages de la famille de Condé provient de confiscations faites sur la famille de Montmorency. Quand Louis XIV chassa les protestants et révoqua la charte donnée par Henri IV, et nommée l'*Édit de Nantes*, d'après le nom du lieu où elle fut publiée, les *grands seigneurs* de sa cour se firent donner les biens confisqués sur les malheureux protestants. Si vous prenez, dans le *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, la liste des maréchaux de France et des *grands officiers* de la cour des rois de France, vous aurez les noms des familles françaises, dont les trois quarts des biens, au moins, proviennent de confiscations. En d'autres termes, la fortune de tout noble français, si elle excède cent mille francs de rente, provient, en tout ou en partie, de confiscations. Voilà ce que prouve le livre curieux, ayant pour titre :

L'Émigration indemnisée par l'ancien régime, et depuis la Restauration, par M. Isidore le Brun. In-8°.

Malheureusement ce volume est écrit avec trop de précipitation ; les gens de lettres, en France, ne se donnent pas le temps de travailler. Un tel sujet méritait d'être approfondi par le savant Lanjuinais. Tel qu'il est, il met sur la voie des recherches. L'auteur conclut ainsi : « Les grandes familles de France, enrichies par des confiscations, quittèrent la France en 1792, pour aller se joindre aux Prussiens et se battre contre leur patrie ; on confisqua justement leurs biens. Aujourd'hui ils remplissent les

Chambres législatives et se donnent à eux-mêmes un *milliard*, cette année. L'an prochain, ils rapporteront ce qu'ils auront reçu et reprendront *leurs terres en nature*, ce qui mettra les Bourbons en péril. Une guerre peut seule nous sauver et l'auguste famille des Bourbons avec nous. Sans guerre, les jésuites perdront les Bourbons et ramèneront la guerre civile en France. Neuf millions de Français, presque tous *paysans*, sont en possession des biens confisqués et vendus par la nation. »

Du sacre des rois de France à Reims. Un volume.

Cet ouvrage est fort curieux; il a servi de base à une détermination des entours du roi. Les *formalités* du sacre des rois de France sont tellement libérales, semblent tellement reconnaître les droits du peuple, auquel on demande, par deux fois, *s'il veut d'un tel pour roi*, que les favoris de Charles X ont décidé qu'on s'écarterait, sous quelque prétexte, de l'ancien cérémonial. Quand le peuple français était endormi par un long et profond despotisme, comme en 1775, au sacre de Louis XVI, toutes ces formalités étaient sans dangers. Aujourd'hui les écrivains libéraux, qui, sans contredit, effacent par le talent les écrivains *ultra*, tireraient un grand parti de ce cérémonial ; ils prouveraient, ce qui est vrai, que c'est la liberté qui est ancienne en France et non pas le despotisme ; que, comme nous le voyons dans Tacite (*de Moribus Germanorum*), les prétendus premiers rois de France n'étaient que des *généraux* en chef, obligés de consulter leur armée. Le despotisme *tempéré par des chansons*, tel que la Révolution l'a détruit, n'existait que depuis le cardinal de Richelieu. Cette vérité, funeste aux prétentions, non du roi qu'on dit être un excellent homme, mais de la cour, est mise en lumière par les ouvrages historiques et les Mémoires qui sont à la mode, et que l'on publie chaque jour.

Le *Vingt et un Janvier, ou la Malédiction d'un père*, par l'auteur de *Monsieur le Préfet*. Trois volumes in-12.

Ce roman n'en est pas un ; c'est une description de ce qui arrive tous les jours en France. Paris jouit d'un gouvernement modéré; la province commence à être en proie à la tyrannie des évêques. L'auteur du *Vingt et un Janvier* a le malheur d'outrer la verité; cela nuit à son talent. Quand il n'exagère pas, sa prose

rappelle les *Tales of the hall*[1], de Crabbe. Il décrit avec soin des choses horribles, dégoûtantes, mais vraies.

Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'ère chrétienne, par feu Thouret, de l'Assemblée constituante. Un volume in-folio.

Ouvrage curieux, nécessaire même. Ordinairement les savants qui s'occupent de chronologie sont des machines à dates et ne pensent pas. Il n'en est point ainsi de Thouret. L'*Abrégé de Mably*, qu'il a publié, vaut beaucoup mieux que Mably lui-même, et a porté le flambeau de la vérité sur les premiers temps de l'histoire de France. Thouret a été un des philosophes les plus sensés et les plus calmes qu'ait produits l'école de Voltaire.

De la Loi du sacrilége, par M. l'abbé Ferdinand de Lamennais.

Cette brochure est la plus étrange qu'on ait publiée, en France, depuis bien longtemps. La loi du sacrilége, qui vient de passer, grâce aux boules de dix pairs évêques, qui ont voté pour la *peine de mort*, a fait horreur en France. Eh bien, M. de Lamennais prouve qu'elle n'est pas encore assez cruelle. L'année prochaine, on proposera les galères pour les imprimeurs qui *réimprimeront* des livres impies. Une commission d'évêques pairs de France jugera les livres, sous le rapport de l'impiété.

La brochure de M. de Lamennais rappelle les brochures publiées, en France, du temps de la Ligue et en faveur de l'autorité du pape. Il y règne un ton de violence *atroce* et de cruauté qui jure avec les mœurs douces des Français actuels. Cette publication a produit l'effet d'un *avertissement;* elle est un danger pour la famille régnante ; elle est curieuse sous ce rapport politique. Cette *déclaration de principes* du parti jésuite est fort bien écrite. Peu d'écrivains ont plus de talent et d'éloquence que l'auteur; sous ce rapport il fait honneur à la France.

[1] *Contes de la grande salle.*

CXI

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 15 avril 1825.

Une immense quantité de loisirs fut jetée dans la société française, vers l'an 1770, quand on fut assez désabusé de la *cour* pour ne plus s'occuper exclusivement des chances de cette espèce de jeu, et avant que les discussions relatives au *bien public*, qui parurent vers 1785, eussent *fait leur début* dans le monde. Jusque-là le théâtre avait été une source de distractions aimables; mais les gens composant la société s'en étaient tenus au rôle de spectateurs; on eut l'idée, en 1770, de devenir acteur. C'est une vérité connue de tout le monde, que l'on peut jouer du violon et faire de la musique instrumentale, pendant trois ou quatre heures, sans s'ennuyer; tandis qu'il est impossible de trouver du plaisir, pendant plus d'une heure, à la musique faite par les autres.

Les aimables Français de l'an 1770 trouvèrent fort amusant de jouer la comédie. Peu à peu, cependant, deux inconvénients se firent sentir: on voulait jouer les comédies qui, alors, passaient pour bonnes; par conséquent, ces comédies étaient celles que les acteurs de profession reproduisaient le plus souvent au théâtre; de là, une rivalité dangereuse. La bonne compagnie, en cela *juge et partie*, déclara bien à l'*unanimité* que les acteurs pris dans son sein avaient *meilleur ton* que les Molé, que les Monvel, que les Brizard, qui étaient les acteurs célèbres du temps. Mais, à l'égard du talent, de la *chaleur*, de l'effet produit, il fut malheureusement impossible de se faire la moindre illusion. Un homme de la société ne joue jamais bien que de la *voix*; l'habitude du corps, la manière de le *poser*, dément à chaque instant ce que la bouche prononce; ou, si l'acteur de société fait attention à l'apparence extérieure de sa personne, à l'instant

il retombe dans sa manière *habituelle* de parler, c'est-à-dire n'est plus acteur.

Si c'est une chose fort amusante que de jouer la comédie à la campagne, dans les châteaux, il y a donc beaucoup d'inconvénient à entreprendre de donner les mêmes comédies que tout l'hiver on a vu jouer sur les grands théâtres de la capitale. Les spectateurs ont la sensation du *médiocre* et de l'*inférieur* en voyant jouer, par des personnages de la société, les rôles que les grands acteurs ont marqués de leur cachet. D'ailleurs, les pièces qu'on joue dans les salons sont faites comme le *jeu de société*, pour suppléer à la conversation. Il résulte de là qu'une pièce en cinq actes est trop longue ; on aimerait mieux trois pièces en un acte, car, après chaque pièce, on serait libre de parler, et la conversation profiterait des remarques qu'on a faites durant la représentation.

Il résulte de tout ceci que le *loisir* donna l'idée de jouer la comédie au déclin de la cour ; que bientôt la longueur inconvenante des comédies en cinq actes et l'inconvénient des comparaisons avec Molé et les autres grands acteurs comiques qui brillaient vers la fin du règne de Louis XV ou le commencement de celui de Louis XVI, donnèrent l'idée de composer de petites pièces en un acte.

Collé fut le héros de ce genre. La société de la fin de Louis XV n'ayant pas les mêmes idées que nous sur la décence, la *Vérité dans le vin*, *Ce que Dieu garde est bien gardé*, et les autres chefs-d'œuvre de Collé, sont trop libres pour être joués maintenant. On donna le nom de *proverbe* à ces pièces, parce que, pour faire jouer autant que possible un rôle *actif* aux spectateurs, ils eurent à deviner un proverbe, que la petite comédie fut chargée de rappeler. Ainsi, après avoir vu jouer le chef-d'œuvre de Collé, les hommes s'écriaient : *In vino veritas*. Car, dans cette pièce, on voit un amant qui, étant un peu *tipsy* [1], prend un mari pour confident de sa passion pour sa femme ; et, comme les ivrognes sont tendres, cet amant, qui est, en même temps, l'*ami* du mari, se repent de l'avoir trompé, et, les larmes aux yeux, lui en fait

[1] Gris.

des excuses. Heureusement le mari aussi est *elevated*[1], et, quand ils reviennent tous les deux au bon sens, l'on persuade facilement au mari que la prétendue confidence n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous donner une analyse plus étendue.

Les proverbes composés par Collé étaient joués par de grands seigneurs, chez le duc d'Orléans, père d'*Égalité*. C'est le même duc d'Orléans, calomnié dans les *Mémoires de madame la comtesse de Genlis*, dont il finit par épouser la tante, madame de Montesson. Madame de Montesson tira de la misère mademoiselle Ducrest, qui allait jouer de la harpe dans les maisons, moyennant quatre louis; et cette nièce, *devenue dévote*, tourne en ridicule sa bienfaitrice. On trouvera beaucoup de détails sur les *Proverbes* de Collé dans les curieux Mémoires que cet homme gai a écrits sur sa vie. Collé eut le malheur d'être jaloux de Voltaire; à ce ridicule près, ses Mémoires plaisent infiniment; dans le genre léger, c'est une des lectures les plus agréables que l'on puisse faire.

Collé eut pour successeur dans le proverbe M. de Carmontelle[2], qui eut moins d'esprit que lui, moins de gaieté, mais beaucoup plus de *vérité*. On a publié en 1811 deux volumes de proverbes de Carmontelle. Chacune de ces petites pièces a été jouée un nombre infini de fois. On prendra une fausse idée du mérite de Carmontelle, si on lit le recueil de ses ouvrages comme un livre ordinaire; il ne faut lire qu'un proverbe par jour.

Ces petites comédies ont un fond extrêmement léger; la vérité des détails, la grâce du comique, en font tout le mérite. Ce comique rappelle la grace décente de Térence. Le *vis comica* est exclu du genre des proverbes. Des situations énergiques demanderaient, pour n'être pas représentées d'une manière ridicule, un degré d'énergie dans les acteurs que rarement l'on trouve dans le monde. Une grande moitié des proverbes de Carmontelle doit être inintelligible en Angleterre; mais ceux qui

[1] Entre deux vins.

[2] Mort en 1806. Madame de Genlis a publié en 1825 de nouveaux *Proverbes dramatiques* de Carmontelle

tiennent aux passions, qui sont les mêmes partout, pour le fond, peuvent plaire, même dans les pays étrangers. Le *Voyage de Rome*, par exemple, et les *Amants chiens*, doivent faire rire partout. La *Maison du boulevard* est une excellente peinture du caractère d'une jeune veuve folle, abusant de la faiblesse qu'un oncle âgé et immensément riche a pour elle. Ce mérite est accompagné de l'avantage de donner une peinture parfaitement vraie de la *société française* telle qu'elle était vers 1778.

Une extrême légèreté était le vrai caractère de l'époque; les chefs-d'œuvre de la littérature française d'alors devaient être peu goûtés hors de France. La Révolution, suspendue et non terminée par le despotisme de Napoléon et la *théocratie* des Bourbons, nous a donné un *sérieux* qui nous met en rapport avec les Anglais, les Allemands et les autres civilisations étrangères. Je ne doute pas que les proverbes de M. Théodore Leclercq ne soient beaucoup plus goûtés en Angleterre que ceux de Carmontelle ou même que les chefs-d'œuvre de Collé. M. Théodore Leclercq n'a donné au public que trois volumes de proverbes, et, à la différence de la plupart des auteurs, il n'a fait imprimer que les ouvrages dont il est le moins content. Qui le croirait? Il y a un rapport entre M. Leclercq et Shakspeare, entre le cèdre du Liban et l'hysope. Comme Shakspeare, en faisant imprimer un proverbe, M. Leclercq en perd, en quelque sorte, la propriété; tout le monde peut jouer un proverbe imprimé. M. Leclercq est lui-même un excellent acteur; il joue supérieurement dans ses proverbes. Comme, dans la société, beaucoup de personnes répugnent à prendre les rôles ridicules, de peur qu'il ne leur en reste un vernis peu agréable, M. Leclercq s'en est emparé. Je lui ai vu rendre d'une manière inimitable les rôles d'Allemands parlant mal le français, et les rôles d'*amants bernés*.

M. Fiévée, écrivain distingué, persécute dans ce moment M. de Villele et les jésuites; ce qui, certes, est très-hardi. M. Fiévée a fait deux fort bons romans : la *Dot de Suzette* et *Frédéric*. Bien des personnes pensent que M. Fiévée a corrigé beaucoup des proverbes de son ami, M. Théodore Leclercq. Quoi qu'il en soit, comme la censure ôte impitoyablement de

toutes les comédies qu'elle laisse jouer à Paris ce qui ressemble à la société actuelle, les proverbes de M. Leclercq auront une importance historique. Aujourd'hui, même, les étrangers qui désirent avoir une idée des habitudes sociales des Parisiens ne peuvent rien faire de mieux que de lire les trois volumes de M. Leclercq. Mais souvenez-vous toujours, si vous voulez goûter le mérite de ces sortes de livres, qu'il n'en faut pas lire plus de cent pages le même jour. Les mœurs françaises étant devenues plus graves, les petits tableaux de M. Leclercq seront beaucoup plus intéressants et surtout plus intelligibles pour les étrangers que les esquisses de Carmontelle.

Le proverbe qui peint le mieux le mélange de l'ambition avec l'ancienne légèreté française est intitulé le *Duel*. Un Français ne tolère pas devant lui des plaisanteries *piquantes* sur le ministère qui a *acheté* son opinion. Il faut rendre justice, en passant, à M. de Villèle, c'est lui qui, depuis quatre ans, a introduit cette corruption générale dans la nation, depuis l'employé à douze cents francs jusqu'au *pair de France*, qu'il achète à trente mille francs pièce, pour faire passer la loi du *sacrilége*. Un Français ainsi acheté a toujours peur d'être méprisé; il se sent brave; à la première plaisanterie piquante, il répond par un duel. Dans ce même proverbe, il y a un personnage d'*hypocrite doucereux*, qui fait sa fortune par Montrouge (le quartier général des jésuites). Ce personnage achève de peindre les mœurs actuelles.

J'ai hésité longtemps si, pour donner une idée du genre des proverbes, si fort à la mode à Paris en 1825, je traduirais le *Duel*, ou le *Plus beau jour de la vie*. Je me suis enfin décidé pour cette dernière esquisse; j'ai craint que le *Duel*, qui, d'ailleurs, est beaucoup moins gai, ne fût inintelligible hors de France. Le *Plus beau jour de la vie* s'appelle ainsi par ironie. C'est un pauvre jeune homme qui se marie, à qui tout le monde répète : *Ce jour est le plus beau de votre vie*, au moment où il est victime de cent vexations. La cérémonie du mariage est une des plus ridicules des mœurs françaises. On a compté jusqu'à cent petites attentions, chacune desquelles, si on y manque, peut devenir le sujet d'un reproche; ou, encore pis, la cause d'un ridicule. Je

ne doute pas que, comme nous avons des manuels de physique et de pharmacie, l'on ne publie bientôt le *manuel* de l'homme qui se marie.

On joue les proverbes sans aucun préparatifs : deux paravents font les deux coulisses, deux vases de fleurs et deux bougies forment la rampe et séparent les acteurs du public. La mode est de les jouer sans aucune exagération de gestes ; c'est ainsi que les joue M. Leclercq lui-même. Le *bon ton* est de n'avoir l'air de faire aucuns frais, de faire tout *naturellement*.

CXII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 21 avril 1825.

Il y a, dans ce moment, une traduction d'*Hérodote* sous presse, et deux autres que l'on va imprimer. Le M. Larcher dont Voltaire s'est tant moqué, à cause de sa traduction du père de l'histoire, bien loin d'être un pédant en *us*, était un pauvre courtisan des courtisans de Louis XV, et n'a rien trouvé de mieux à faire que de prêter les petites élégances musquées de la cour de ce roi aux vieux héros grecs, dont il conte les faits et gestes dans un style souvent aussi inculte que ses héros. Il ne faut pas s'en étonner ; Hérodote fut le premier à essayer d'écrire en prose : on n'avait fait que des vers avant lui. Son style est souvent embarrassé ; la construction de ses phrases est souvent incertaine.

C'est le style d'Hérodote que l'on retrouve, surtout dans la traduction de *M. Paul-Louis Courier, vigneron, ancien canonnier à cheval, récemment sorti de Sainte-Pélagie*. Tels sont, en effet, les titres et particularités d'un des meilleurs écrivains que la France puisse opposer aux savants étrangers. M. Courier est peut-être l'écrivain vivant qui connaît le mieux sa langue, toutes ses finesses et toute ses délicatesses.

La traduction de *Longus*, qu'il vient de publier dans le style ancien d'Amyot, est un chef-d'œuvre ; on croit que son *Hérodote* sera encore supérieur à *Longus*. Cet ouvrage aura trois volumes, et M. Courier l'a corrigé pendant dix ans. Il est parvenu à donner à sa traduction non-seulement la couleur du style du vieux Hérodote, mais encore exactement la même étendue que ce texte ; de manière que, si on l'imprimait en regard du français, l'on ne verrait jamais de *blanc* dans la page grecque pour donner le temps d'arriver à la paresse de la langue moderne.

M. Courier, comme capitaine d'artillerie à cheval, a fait les campagnes d'Égypte et d'Italie ; mais, comme il était *libéral* dès cette époque, et dix ans avant que cela fût de mode en France, il fut pourchassé par le gouvernement d'alors ; maintenant il vient de passer deux mois à Sainte-Pélagie. C'est que M. Courier est peut-être l'homme de France qui, depuis Voltaire, a écrit le pamphlet avec le plus de piquant, de malignité, et surtout avec une verve de plaisanterie qui ne permet jamais à son lecteur de ne pas pouffer de rire aux dépens du pauvre diable qu'il a entrepris de ridiculiser.

L'*Honnête homme, ou le Niais*, roman par M. Picard, de l'Académie française.

L'hypocrisie est le grand trait des mœurs actuelles en France. Cette hypocrisie est enseignée par les jésuites et pratiquée à leur profit. Ce qui se passe à Rouen (en avril 1825) en est une preuve évidente, et le midi de la France est témoin d'entreprises bien autrement condamnables. L'hypocrisie et les jésuites ont commencé sous Napoléon, dès l'année 1804. D'un autre côté, la publicité est un des traits des mœurs françaises. Chez un peuple qui aime à parler, l'hypocrisie doit être une des choses les plus vite remarquées : elle prête au ridicule.

Le roman de M. Picard donne l'histoire de l'hypocrisie dans les mœurs françaises. L'auteur n'a pas beaucoup d'esprit, de profondeur et d'imagination ; mais c'est peut-être pourquoi il a de la vérité. Dans ses romans, comme dans ses comédies, M. Picard rend ce qu'il voit comme un *miroir*. Ce genre de mérite donne peu de plaisir aux personnes qui habitent le pays, mais doit être fort précieux aux étrangers. La vérité des *habi-*

tudes sociales reproduites dans l'*Honnête homme, ou le Niais* est telle, que je ne doute pas que l'historien futur de la *Restauration* de la famille de Bourbon ne soit obligé d'emprunter plusieurs traits à M. Picard. Ce que cet auteur dit des *élections*, entre autres choses, est d'une vérité parfaite. Le titre du roman de M. Picard lui a été fourni par le dialogue connu de Fouché avec Carnot, après la reddition de Paris, en 1815. Fouché avait trahi et vendu sa patrie. Carnot lui dit : « Où puis-je me retirer, traître? — Où tu voudras, imbécile! » Le niais de M. Picard n'est imbécile qu'à la manière de Carnot. Cette donnée était excellente; le roman eût été un chef-d'œuvre si M. Picard avait de la *force* dans son talent.

Histoire de Christophe Colomb, par M. Bossi, de Milan, traduite par M. Urano. 2e édition. Un volume.

La pauvre littérature italienne est tombée bien bas. La censure autrichienne n'est pas le plus grand de ses malheurs : elle a pris la funeste habitude de noyer un très-petit nombre de pensées dans un océan de paroles. Cependant cette littérature italienne a un certain caractère de bonne foi et de consciencieuse recherche, qui manque tout à fait à la littérature française du temps actuel. On ne trouve pas dans les opuscules italiens ce caractère de fatuité et de profonde ignorance qui brille dans les petits ouvrages publiés à Paris. Vous lirez avec un certain plaisir le livre de M. Bossi sur Colomb. Vous y trouverez un tableau du monde au milieu duquel vécut ce grand homme et des obstacles qu'il eut à surmonter pour obtenir un vaisseau. M. Bossi est un chanoine de Milan, protégé par Napoléon, et maintenant obligé à écrire pour vivre.

Vita di Canova, scritta da Missirini. Firenze.

C'est de cette vie de Canova qu'ont été extraites de curieuses conversations de ce grand sculpteur avec Napoléon. M. Missirini est de Florence, je crois; raison de plus pour abonder en paroles et pour songer à l'élégance de la phrase beaucoup plus qu'à la justesse de l'idée. Toutefois il règne en Italie un *bon sens général*, dans ce qui regarde les arts, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Les étrangers, en parlant de peinture, de sculpture ou de musique, sont toujours des barbares. Quand on est curieux

de connaître la vie de Canova, il faut donc la chercher écrite par un Italien. Mais il est fâcheux que, comme M. Missirini, cet Italien ne place que trois ou quatre idées dans chaque feuille d'impression, composée de seize pages. Ce qu'il y a de mieux sur Canova, ce sont ses lettres, dont les premières fourmillent de fautes d'orthographe.

Chroniques neustriennes, ou *Précis de l'histoire de Normandie*, par M. Marie Dumesnil. Un volume.

L'histoire est à la mode en France, et, je l'ai dit souvent, c'est *Quentin Durward* et *Ivanhoé* qui ont créé cette mode. MM. Guizot et de Barante l'alimentent par de grands ouvrages; de jeunes écrivains, par des *résumés*. Il est fort à désirer que ces petits ouvrages soient traduits en anglais; on pourrait les donner à Londres pour deux schellings, et ils répandraient de fort bonnes idées. Un des meilleurs parmi ces *précis* est celui que M. Marie Dumesnil vient de donner sur la Normandie; c'est un digne complément du magnifique ouvrage de M. Thierry sur Guillaume le Conquérant.

Histoire des ducs de Bourgogne, par M. de Barante. Troisième livraison.

Je vous conseille fort de lire dans le sixième volume de cet ouvrage le récit de la mort de Jeanne d'Arc et de la mission que cette fille singulière remplit en France. Ce morceau est excellent. M. de Barante est le premier auteur qui ait écrit l'histoire de France d'une manière amusante et vraie. En général, il se borne à faire l'extrait des deux ou trois chroniques les plus marquantes de chaque siècle. Mais peu importe à qui appartiennent les idées qu'il présente; on trouve le plus vif plaisir à les lire.

Poésies de Clotilde de Surville, poëte français du quinzième siècle, publiées par Charles Vanderbourg.

Je ne conçois pas comment M. Vanderbourg n'a pas eu l'esprit de se donner la paternité de Macpherson. Les poésies en vieux langage qu'il nous a données sous le nom de *Clotilde de Surville* sont extrêmement touchantes; il ne manque à mon plaisir, quand je les lis, que de les croire âgées de trois siècles. Comment M. Vanderbourg, qui fait si bien la poésie gauloise,

n'a-t-il jamais fait de vers français passables? Voilà un problème que je présente aux psychologistes. Il est certain que la langue parlée, en France, avant le règne de Louis XIV, était beaucoup plus propre à la poésie que celle dont nous nous servons depuis ce roi, qui déclare *non nobles* un tiers des mots les us utiles de la langue.

CXIII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 20 juin 1825.

Malgré tout le blâme jeté par certaines gens sur les petits livres historiques aujourd'hui de mode, je vous recommande celui qui a pour titre :

Résumé de l'histoire de Russie, par M. Rabbe[1]. Un volume in-18.

C'est un excellent abrégé. M. Rabbe nous montre les Russes tels qu'ils sont : à peine plus civilisés que leurs voisins les Turcs, et très-inférieurs aux Turcs par leur mauvaise foi. Un grand seigneur russe, nommé M. de Tolstoy, a attaqué M. Rabbe et lui a reproché que Rabbe, en esclavon, voulait dire esclave. Une revue, fort ennuyeuse et encore plus servile, la revue de M. Julien, a accueilli les attaques du seigneur russe, trop heureux d'avoir à tomber sur un homme de lettres estimable, qui vit de sa plume et non de ses paysans. Je conseille l'ouvrage de M. Rabbe à tous les lecteurs qui veulent prendre, en quelques heures, une idée juste de la Russie.

Le *Dernier chant de Childe-Harold*. Un volume in-8°.

Chant du Sacre. Un volume in-8°. Par M. de Lamartine.

De ces deux poëmes, qui ont paru presque en même temps, le premier a été vendu neuf mille francs, et le second six mille francs. Ces prix sont énormes pour la France. Quand le fameux tragique

[1] M. Rabbe est mort à Paris, le 1er janvier 1830.

Ducis fit l'édition complète de ses œuvres, il y a dix ou douze ans, elles ne lui furent payées que trois mille francs par volume, et il n'y en avait que trois.

Les deux poëmes de M. de Lamartine ont éprouvé une espèce de chute. Le *Chant du Sacre* n'a pas eu de seconde édition, et *Childe-Harold* n'en a eu que quatre, peut-être même qu'une. Car maintenant L... et les autres libraires charlatans de Paris font des éditions de quatre cents exemplaires. Ces deux poëmes de M. de Lamartine manquent totalement d'idées. Celles qu'on y trouve sont vagues, communes, et de plus fort obscures.

M. de Lamartine avait entrepris de faire l'éloge de la liberté; il s'emparait ainsi d'une quantité de belles idées qui courent les rues dans ce pays; mais ses bons amis du parti *ultra* lui ont représenté qu'il perdrait la faveur de ce parti, et il s'est hâté de supprimer ses transports en faveur de la liberté. Au sacre, il la faisait oindre de l'huile sainte en même temps que le roi.

Voilà bien des griefs contre M. de Lamartine; il n'en est pas moins le second ou le premier poëte de la France, selon qu'on voudra mettre M. de Béranger (auteur des chansons) avant ou après lui. M. de Lamartine rend, avec une grâce divine, les sentiments qu'il a éprouvés. Ces sentiments, vagues et mélancoliques, partagés par beaucoup de jeunes gens riches de l'époque actuelle, sont tout simplement l'effet de l'oisiveté. Napoléon faisait remuer cette jeunesse; de son temps, on connaissait peu l'ennui mélancolique. C'est cependant à cette époque qu'en a été faite la plus belle peinture : je veux parler du petit roman de M. de Chateaubriand, intitulé *René*. Il y a huit ou dix passages charmants dans le dernier chant de *Childe-Harold;* je vous conseille de les lire.

Histoire de René d'Anjou, roi de Naples, duc de Provence, par M. le vicomte de Villeneuve-Bargemont. Trois volumes in-8°.

Les aïeux de cet historien servirent le roi René, qui a laissé des notes sur leur caractère. Je m'attendais à trouver une histoire bâtie avec une adresse jésuitique, de manière à déguiser les torts des temps anciens, une histoire dans le genre de celle de l'ennuyeux Lacretelle. J'ai été surpris bien agréablement en trouvant dans M. de Villeneuve un homme de bon sens, qui

paraît avoir fait des recherches consciencieuses. Son histoire n'est point un chef-d'œuvre. Lord Byron disait que, quand on se mêlait de faire des vers, il fallait en faire tous les jours. J'appliquerais cette maxime à tous les genres de littérature. Il faut maintenant pour être lu, dans le genre historique, une certaine profondeur de philosophie et de bon sens qui ne s'acquiert point en quelques mois d'étude. Le métier d'historien ne peut être un pis-aller, comme paraissent le croire plusieurs écrivains, qui, repoussés de la politique par les rigueurs du ministère, se mettent à lire, pendant un an, les vieux monuments d'un pays, et puis nous en donnent intrépidement l'histoire.

CXIV

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A HONFLEUR.

Paris, le 13 juillet 1825.

Cher ami, je reviens à Paris pour partir. L'heure de la malle-poste me presse; ainsi, pocas palabras.

Mademoiselle ... est grosse, dit-on, chef-d'œuvre de M. de ... — Le général Gourgaud, dans sa réfutation de M. de Ségur [1], a, dit-on, insulté ledit Ségur; on parle beaucoup d'un duel à la Bourse. — Cousin nous a dit que c'était pour demain. — Quatre millions sont convertis; on pense que l'opération est manquée; mais on dit que les 75 peuvent être à 78, un moment. Il y a dégoût pour la rente. Les étrangers, tracassés, n'en veulent plus. Cependant l'avis des gens sages est de garder. J'ai un ami genevois, le plus sage des hommes, il me dit : « Gardez; » et je garde.

J'ai prêté tous mes *Globe* [2]. N'ayez aucun regret, ils sont plus pédants que de coutume.

[1] Auteur de l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812.

[2] Le journal le *Globe*.

M. Girard, d'Égypte, offre de faire un canal sous chaque rue de Paris, moyennant huit millions.

M. Jacques Laffitte offre, ou offrira en 1826, de faire la rue de la porte du Louvre à l'éléphant de la Bastille; on lui laisserait la plus-value des maisons. Il faut une loi, bien entendu.

M. Romieu a lu, à Sautelet, des proverbes romantiques qui l'ont enchanté.

Galli, arrivé le 10, va nous faire rire. Il prend les rôles de Buffo, invisibles dans les mains de Graziani. La divine Giuditta a loué une belle maison à Suresnes ou Puteaux, à dix minutes du pont de Neuilly. — Le bon D... est toujours égotiste. — Le docteur Edwards est à Londres. Nous vous attendons de pied ferme le 6 août.

Tout à vous,

COTONET DE GREMME.

CXV

À MONSIEUR LE BARON DE M..., À PARIS.

Paris, le 21 août 1825.

Mon cher ami, la G..., comme vous savez, prétend être insensible aux lettres d'amour; essayons. Voici une lettre que je vous supplie de faire copier sur beau papier vélin. Un amant tel que M. Edmond de Charency ne néglige pas ces accessoires.

Composez aussi une lettre; si celle-ci ne réussit pas, nous lâcherons la seconde; mais il faut une adresse. Donnez celle de l'ami Porte sous un nom supposé; cherchez un nom inconnu. Par exemple, si vous mettiez : M. de Charency, chez M. Dubouchage, rue Neuve-de-Luxembourg, n°.... Enfin, pour s'amuser et pour rire, il faut agir. Que pensez-vous de ma prudence? Ce n'est que dans la seconde lettre que je demanderai qu'elle m'envoie une feuille de jasmin pour réponse. N'oubliez pas qu'il faut Viago à Reims, au lieu de Viaggio.

Si cela prenait entre vous et moi, nous ririons.

Si cela allait bien, nous chercherions un beau jeune homme de nos amis, à qui nous dirions : « Voulez-vous jouer le rôle d'amoureux d'une femme célèbre? — mais il faut une discrétion du diable. »

PORCHERON.

CXVI

A MADAME P...., A PARIS.

Paris, le 21 août 1825.

Je sens, madame, que la démarche que je fais est ridicule. Il y a plus de deux mois que je me représente tous les jours combien il est ridicule, et même inconvenant, à moi inconnu, d'oser écrire à une femme que la gloire environne, et qui est, sans doute, liée avec tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus gai en France. Moi je suis inconnu, simple lieutenant dans un régiment de cavalerie de la garde. J'y arrive depuis peu avec une pension de mon père; je ne suis pas beau, sans cependant être laid. Avant d'avoir eu le bonheur de vous voir, avant d'être entré dans cette seconde vie, qui a commencé pour moi le jour où vous avez joué le *Viago à Reims*, je me croyais bien fait, remarquable, l'air noble. Depuis lors je ne vois rien de tout cela. Tout est vulgaire chez moi, excepté la passion forcenée que vous m'avez inspirée. A quoi bon vous le dire? Je le sens, cette démarche est ridicule; vous montrerez ma lettre à des gens qui m'en plaisanteront. Oh! comble de douleur! Entendre plaisanter sur la passion que j'ai pour madame P....! Je vous jure, madame, que ce n'est pas le ridicule qui peut m'en revenir que je crains. Ah! pour vous je braverais bien d'autres périls. Mais je mourrais de douleur d'entendre parler de mon sentiment pour vous. Ce sentiment fait ma vie, j'apprends la musique, j'apprends l'italien, je lis les journaux qu'avant vous je ne regardais jamais, dans l'espérance d'y découvrir votre nom. Fût-il au bas de la page, dès que j'arrive à cette page, j'ai bien vite découvert ce

P majuscule qui commence votre nom et qui me fait palpiter, même quand il commence un mot indifférent.

Mais à quoi bon vous dire toutes mes folies? Que m'en reviendra-t-il? Comment être connu de vous? Comment être présenté? — Je ne suis un peu connu que dans quelques salons antiques qui n'ont pas de relations avec vous. Je vais chez M. le duc de ...., mais y allez-vous? Ah! je suis bien malheureux, madame! Vous ne pouvez concevoir l'excès de ma misère! J'ai désiré vingt ans de venir à Paris, j'aimais les chevaux, j'adorais le militaire. Tout cela fait mon supplice aujourd'hui.

Comment être connu de vous? Quand vous étiez à Paris, je me mettais dans un fiacre, comme pour attendre un ami, et je voyais vos fenêtres. Vous êtes à la campagne, dit-on, mais je n'ai pu obtenir du portier le nom de la campagne. J'ai, je crois, fait peur à cet homme. Ah! je m'abhorre moi-même. Sans doute, aussi, si j'obtenais le bonheur de vous être présenté, je vous ferais peur.

J'ai été obligé d'interrompre ma lettre, j'étais trop malheureux. — J'ai vingt-six ans, je suis brun, assez grand, l'air très-militaire, dit-on; mais, après ce qui m'est arrivé avec votre portier, j'ai coupé mes moustaches, autant que possible. Sans l'ordre de mon régiment, je les aurais coupées tout à fait. — Ah! du moins, que mon air égaré ne vous fasse pas peur, si jamais j'ai le bonheur de vous être présenté. Ne craignez aucune importunité de moi, madame. Je ne vous parlerais jamais de ma malheureuse passion; vous voir me suffirait; je vous dirais seulement : Je suis Charency. — Fou que je suis! on vous dirait bien assez mon nom en me présentant à vous. Mais je veux continuer à me faire connaître. Je suis d'une bonne famille de la Lorraine, je dois avoir un jour quelque aisance; j'ai reçu une excellente éducation. Ah! bien! si on eût eu l'idée de m'envoyer voyager en Italie, je saurais l'italien, je saurais la musique surtout. Peut-être, mais je le crois impossible, comprenant, comme un savant, les airs divins que vous chantez, je vous aimerais davantage; non, il me semble impossible.

Adieu, madame; ma lettre est bien trop longue; à quoi bon vous écrire d'ailleurs?

Je suis, avec le plus profond respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Edmond de Charency.
Chez M. ..., rue ..., n° ....

CXVII

A MONSIEUR .... A LONDRES.

Naples, le 30 septembre 1825.

Vous me demandez, monsieur, un coup d'œil sur l'état actuel de la musique en Italie.

Une source d'eau jaillit au pied d'une grande montagne. Pour mettre à même de juger de cette source, faut-il s'appliquer à décrire avec soin les divers bassins qui la reçoivent, ou faut-il rechercher dans la position des diverses pentes de la montagne, dans les différentes natures des rocs et des terres qui la composent, quelles doivent être les qualités de la source d'eau qui en jaillit?

Ce ne serait point, du moins selon moi, vous faire connaître l'état de la musique en Italie, que vous décrire les conversations de Milan et de Naples, que vous parler pour la centième fois des fameux théâtres de la *Scala* et de *San Carlo*. Une biographie de Rossini, de Mercadante, de Pacini, de Meyerbeer, se rapprocherait davantage du but, surtout si on y joignait une analyse du talent de Lablache, de Davide, de Zuchelli; mais il manquerait toujours une description de la *source* même du goût de la musique chez les peuples d'Italie, si différents de caractère, et qui ne sont liés entre eux que par la malheureuse circonstance d'être opprimés par la même absurde tyrannie. Cette tyrannie est peu sanguinaire, mais elle est extrêmement minutieuse. Une fille riche, c'est-à-dire ayant mille livres sterling de rente, ne se marie pas à Modène ou à Turin sans que les sept ou huit ministres ou sous-ministres de ces petits princes, lesquels sont désolés de

leur oisiveté, fassent chacun trois ou quatre rapports sur cette affaire. Le plaisir par excellence de la nation française, se livrer aux charmes d'une conversation aimable et gaie, dans le courant de laquelle on parle tour à tour de tous les sujets possibles, serait le plaisir le plus dangereux en Italie. Les espions, dans ce pays, meurent d'inanition, ils ne savent que mettre dans leur rapport, et tout est espion, depuis le moine qui vient, en disant : *Deo gratias*, se placer sur le seuil de votre chambre à coucher, pour vous demander l'aumône, jusqu'au perruquier qui vient vous coiffer et au cafetier chez lequel vous allez prendre une glace. Ces espions se vendent à tous les gouvernements successifs. Ainsi, par une circonstance originale et particulière à la malheureuse Italie, il est dangereux de mal parler même du gouvernement qui est le plus grand ennemi de celui qui, maintenant, paraît le mieux établi. Tel habitant de Vérone a dit du mal en 1812, sous le gouvernement de Napoléon, de la lenteur stupide du régime autrichien, qui aujourd'hui est persécuté pour ce propos qu'il tint il y a treize ans, par bassesse envers la puissance alors régnante.

Depuis que la tyrannie, à l'imitation de Philippe II, a fait irruption en Italie, c'est-à-dire depuis la première moitié du seizième siècle, ce qu'il y a de plus dangereux pour un Italien, *c'est de parler.*

Voilà le grand trait moral de ce peuple. Voici un de leurs proverbes les plus familiers : *Un bel tacer non fu mai scritto* (un silence de bon goût ne fut jamais noté); ajoutez : par un espion. L'Italien qui vient de voir un beau tableau est occupé pendant *deux heures* des sensations aimables que lui donne ce tableau. Entend-il un opéra *nouveau*, il y songe uniquement pendant huit jours. Pourquoi? — C'est que la conversation est *impossible* pour lui, c'est que depuis près de trois siècles il en a perdu l'habitude. Comment serait-il sujet à la *vanité* française? Cette vanité cherche des jouissances dans la *conversation* ; la vanité vit parce qu'elle parle : en Italie, avant tout, il faut *se taire.*

Dès qu'il s'agit de discuter la vérité d'une pensée ou la justesse d'une expression, les Français et les Anglais, qui, depuis

trois siècles, parlent et discutent sur tout, reprennent une grande supériorité sur l'Italien, qui, dans la discussion, n'est qu'un enfant sans expérience. Ainsi l'Italie vient de produire sous nos yeux Canova, Rossini, Viganò, et depuis cinquante ans elle n'a pas imprimé trois volumes de prose que l'Europe se soit donné le plaisir de lire et de traduire. Ses meilleurs livres, publiés de 1825 à 1825, semblent écrits par des enfants et pour des enfants, tant ils sont prolixes, tant ils se donnent la peine de tout expliquer.

L'Italien, dans l'impossibilité de parler, comprend *profondément* ce qui est de son intérêt. Il est en cela fort supérieur au Français et même à l'Anglais. Les Italiens ont compris, dès l'an 1550, ce que l'immortel la Fontaine eut la hardiesse d'imprimer sous le règne de Louis XIV : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Il y a deux cent cinquante ans que l'être le plus profondément haï à Turin, à Bologne, à Modène, à Florence, c'est le souverain. Qu'on ne m'objecte pas l'état moral de Florence vers 1780, ce peuple a perdu toute énergie. La puissance de haïr s'est retirée de lui en même temps que la vie.

Rien de plus absurde que d'exposer sa vie, rien de bête comme de s'exposer à la mort et, ce qui est bien pis, aux blessures cruelles, pour l'intérêt de qui? de notre souverain, c'est-à-dire du plus grand ennemi que nous ayons.

Le détour a peut-être été un peu long, mais vous voilà en possession des deux grandes sources (springs) de la musique et de la peinture en Italie : l'impossibilité de la conversation, le discrédit total des vertus militaires. Le plus grand général peut arriver dans une petite ville d'Italie, il y excite moins d'intérêt et de curiosité que le jeune Pacini, compositeur du second ordre, qui vit en pillant Rossini. Le fameux général est regardé comme un barbare, comme un sauvage, qui a gagné sa vie trente fois de suite, à la loterie des trente batailles auxquelles il a assisté. Dit-il quelque bêtise dans la société, *on ne lui fait pas même l'honneur d'en être scandalisé*. J'ai vu cela arriver vingt fois, à l'occasion des généraux célèbres qui, depuis trois ans, sont venus visiter Naples.

Un jeune duc milanais serait profondément ridicule s'il s'avi-

soit de placer son orgueil dans les exercices militaires et gymnastiques, monter à cheval, faire des armes, chasser; sans doute, il faut faire de tout cela un peu, il faut se livrer à ces *corvées*, précisément autant qu'il le faut pour plaire aux femmes. A-t-on l'air de s'y complaire, toute la ville répète bientôt: *È un schiocco* (c'est un sot).

Le jour où l'Italie aura les deux Chambres, le jour où l'*opinion* fera son entrée dans le gouvernement, elle ne sera plus *exclusivement* occupée de musique, de peinture, d'architecture, et ces trois arts, qui, dans l'ordre où je viens de les nommer, se partagent les affections des Italiens, tomberont rapidement. C'est ainsi que la gloire de Voltaire était tombée en France de 1798 à 1812. Il a fallu la résurrection des jésuites vers 1820 pour en faire faire vingt nouvelles éditions. Après avoir exposé les sources de la passion générale pour la musique en Italie, revenons enfin à l'historique de la musique actuelle.

On commence, en Italie, à se dégoûter de la musique de Rossini. Un style de musique ne vit guère au delà d'une vingtaine d'années, en Italie. Les philosophes n'ont point encore deviné le pourquoi, mais la *nouveauté*, la surprise pour l'imagination, est une condition *sine quâ non* du plaisir musical. Rossini n'a débuté, il est vrai, qu'en 1810, à Venise, par l'opéra intitulé la *Cambiale di Matrimonio* (le Mariage par lettre de change). Sa gloire date de l'opéra *la Pietra del Paragone* (la Pierre de touche), donné à Milan en 1812. Treize années se sont à peine écoulées, et la lassitude de Rossini se trahit déjà par des signes certains. Rossini a abusé de la *rapidité*, des *accompagnements brillants* et des *crescendo* plus que Cimarosa, Paisiello ou il Buranello n'ont abusé d'aucun artifice particulier de la musique. Rossini n'est jamais parvenu à peindre la *passion*, son amour n'est que de la *volupté*, son style n'est jamais que le style *amusant et rapide*. Que le libretto sur lequel il écrit cherche à peindre la sombre jalousie d'Otello ou l'ambition déçue d'Assur, le complice de Sémiramis (voyez l'opéra de ce nom), toujours il a peur d'ennuyer en étant vrai. Comme il n'a qu'infiniment d'esprit et point de passion, dès que l'expression de la passion n'est pas *piquante*, *amusante*, *singulière*; dès que, surtout, elle n'est que

vraie et *simple*, Rossini a peur d'ennuyer et se hâte de syncoper sa musique. On lui a adressé cette critique : Dans l'*Armida*, représentée ici sur le théâtre de San Carlo, pendant l'automne de 1817, il a fait chanter ensemble Renaud et Armide; il a été long et plat. Ce célèbre duo ne se relève qu'à la fin; pourquoi? C'est qu'au lieu de peindre l'amour véritable, celui d'Héloïse pour Abailard, l'auteur se ravale à peindre la simple volupté.

Dans les pays étrangers aux arts, à Paris, à Londres, à Berlin, la musique est loin de s'user aussi vite qu'en Italie; pourquoi? C'est qu'en ces pays la musique n'est pas le sujet unique de l'attention *passionnée* du public. La guerre, les révolutions de finance, les questions de trois pour cent, d'établissement des jésuites, ou d'indemnité des émigrés, sont successivement, à Londres et à Paris, les objets qui occupent l'énergie de tous les esprits. La musique est un sujet de conversation *commode* plus qu'intéressant entre les hommes et les femmes qui ne sont pas très-liés. Dans le fait, à Londres comme à Paris, la musique est ce qu'elle doit être, dans des pays où l'*opinion* entre dans le gouvernement, un objet d'attention fort *secondaire*, un simple amusement.

Depuis que Rossini est devenu *gourmand*, son génie paraît l'avoir tout à fait abandonné. Cet homme n'a plus *about him*, la moindre étincelle du *celestial fire.* Plusieurs Napolitains récemment arrivés de Paris y ont vu la seule chose que Rossini ait écrite depuis deux ans : le *Viago à Reims*, espèce d'opéra buffa, fabriqué à l'occasion du sacre du roi de France Charles X. Cela est plein d'esprit, cela est savant, extraordinaire; mais de génie, plus la moindre étincelle. Rossini, ayant d'excellents chanteurs : mesdames Pasta, Monbelli, Cinti, et MM. Zuchelli, Pellegrini, Galli, Bordogni, a eu l'idée de faire chanter ensemble quatorze voix *sans accompagnement*. Rien de plus froid que ce morceau; absence complète de *celestial fire*. Malheureusement je crois que l'on peut regarder Rossini comme mort pour son art.

Quels noms se présentent après le sien à l'attention de l'Europe, avide de parler musique?

D'abord Maria Weber, dont je ne vous dirai rien. Vous avez

entendu le *Freyschütz* plus souvent que moi. Savez-vous que Weber, au lieu d'écrire de la musique, s'occupe à écrire sa vie et à nous décrire, avec toute la clarté de la philosophie allemande, comment il est parvenu à se donner du talent?

En Italie, les noms qui se présentent pour faire oublier Rossini sont ceux de : Mercadante, Pacini, Meyerbeer.

Le premier de ces compositeurs, l'auteur d'*Elisa e Claudio*, a du génie et ce feu intérieur sans lequel on ne fait rien dans les arts. L'analyse de son talent, ainsi que de celui de ses deux rivaux, le Milanais Pacini et le Prussien Meyerbeer, pourra faire le sujet d'une seconde lettre, dans laquelle je dirai quelque chose des chanteurs célèbres qui existent en ce moment.

CXVIII

A MONSIEUR ...., A LONDRES.

Paris, le 14 octobre 1825.

M. Lemercier a fait douze ou quinze tragédies, barbares pour le style; sept ou huit poëmes, où il y a des éclairs de génie; il a traduit d'Alfieri *Agamemnon*, et en a fait une bonne tragédie du second ordre ; il a fait une comédie imitée des *Noces de Figaro*, de Beaumarchais; cette comédie, intitulée *Pinto*, est excellente. M. Lemercier a fait, en prose, un cours de littérature assez ridicule.

M. de Talleyrand, à l'époque où M. Lemercier fut à la mode pour avoir refusé la croix que Napoléon voulait lui imposer, dit de lui : « M. Lemercier est la moitié d'un homme de génie. »

Rien de plus vrai. La plupart de ses ouvrages sont mauvais; mais on sent, à chaque page, que si l'auteur n'était pas poursuivi par un malin génie, il pourrait faire mieux. M. Lemercier a eu une attaque de paralysie dans sa première jeunesse. Sans cet accident, disent nos physiologistes, il eût peut-être égalé Corneille.

Sa nouvelle tragédie ayant pour titre :

Les *Martyrs de Souli, ou l'Épire moderne,* en cinq actes et en vers, est remplie de longueurs. Elle eût été sifflée à la première représentation, l'auteur eût fait des coupures et eût obtenu un très-beau succès. On a tant écrit en Angleterre sur les martyrs de Souli, que je me dispense de raconter de nouveau le fait historique. M. Lemercier a suivi la réalité d'assez près; son vers, énergique, quoique dur et incorrect, réveille profondément la sympathie du lecteur. Et, comme à la scène la dureté du vers est peu aperçue, cette tragédie eût électrisé les spectateurs. C'est ce qui a porté la censure à la défendre dans un moment surtout où les congrès s'occupent du sort des Grecs, et où M. de Villèle envoie des généraux au pacha d'Égypte pour dresser les troupes qui espèrent exterminer les Grecs.

L'art dramatique étant à la veille d'une révolution, dans dix ans, lorsque la censure aura été tuée par le mépris public, la tragédie des *Martyrs de Souli* sera devenue *obsolete* [1], et la postérité rangera M. Lemercier tout au plus à côté de Ronsard; ce qui, suivant moi, sera un jugement beaucoup trop sévère.

Marie de Brabant, poëme en six chants, par M. Ancelot, auteur de Louis IX, tragédie. Un volume in-8°, magnifiquement imprimé, avec beaucoup de lettres gothiques.

M. Ancelot fait avec succès le vers emphatique et magnifique que Racine a introduit sur la scène française, et que Voltaire a encore exagéré. Tout ce qu'écrit M. Ancelot paraît imité, quant au style de la tragédie de *Mahomet* de Voltaire. Le poëme qu'il nous donne aujourd'hui a pour objet d'augmenter ses titres à la place vacante à l'Académie française. Suivant toute apparence, ce poëme n'est qu'une tragédie que M. Ancelot n'a pas voulu risquer au théâtre. Il a mis en récit les scènes trop faibles. Peu importerait l'origine de ce poëme s'il était passable, mais il n'est nullement intéressant, et cela parce que l'auteur ne raconte, d'une manière *claire et distincte,* aucun des incidents par lesquels il prétend nous attendrir. M. Ancelot étant un des

[1] Vieux, hors d'usage.

premiers poëtes de l'époque, je vous donnerai en deux mots la fable de son poëme.

La jeune et belle Marie de Brabant épouse Philippe le Hardi, fils de saint Louis. Philippe a un fils d'un premier mariage; ce fils meurt à l'improviste. Le seigneur de Luxeuil, autrefois valet de chambre de saint Louis, et maintenant premier ministre de Philippe, persuade à ce prince que Marie, jalouse de voir régner ses enfants, a empoisonné le prince Louis. Heureusement le fils de l'ancien valet de chambre, le jeune Luxeuil, est en secret, amoureux de la reine. Il entreprend de la sauver; il vient se dénoncer lui-même comme ayant donné la mort au prince Louis, et la reine est sauvée.

Quand on représente un trait aussi extraordinaire que celui du jeune Luxeuil, il faut le prendre en détail, pour que le lecteur, entraîné par la vérité des détails, puisse croire à la probabilité de l'action. Ces sortes de préceptes qui tiennent au bon sens ne sont guère à l'usage de nos poëtes actuels; ils font des vers brillants, on les applaudit et on les oublie; mais on s'accoutume à accorder, dans la conversation, beaucoup de talent au poëte dont jamais on ne lit les œuvres. Tel est le sort de M. Ancelot; tandis que chaque jour on relit les exécrables traductions dans lesquelles nous sommes forcés de chercher le sens du *Corsaire*, de *Lara*, de *Childe-Harold*, etc. Le poëme de *Marie de Brabant*, manquant d'art et de raison au fond, passera comme un brillant météore, après, toutefois, avoir été acheté par tout le faubourg Saint-Germain, car l'auteur est fort *ultra* et membre de la société des *Bonnes lettres*.

Le *Siége de Damas*, poëme en cinq chants, par M. Viennet.

C'est la place vacante à l'Académie française qui nous a encore valu ce poëme, au moment où toute la classe riche est à la campagne, et dans la saison que les libraires appellent *morte*. M. Viennet avoue ce que M. Ancelot laisse seulement deviner: le *Siége de Damas*, dit-il, est une tragédie déjà faite en anglais par le célèbre John Hughes. M. Viennet, qui est classique et grand ennemi du *barbare* Shakspeare, n'ayant pu faire cette tragédie en conservant les deux célèbres unités de *lieu* et de *temps*, en a fait un poëme. Il faut une certaine simplicité dans le

dialogue d'une tragédie : il faut, *du moins dans le système classique*, une certaine pompe dans la narration d'un poëme qui veut être épique. Il suit de là que M. Viennet écrit mieux la tragédie que M. Ancelot; c'est par le fond des choses et des pensées que manquent les tragédies de M. Viennet, car souvent le style en est simple et assez raisonnable. Cet avantage devient un défaut dans le poëme tel que les imitateurs de Racine nous ont accoutumés à le concevoir. Le style doit être pompeux et magnifique, l'œil doit être ébloui de toutes les richesses de la poésie épique. Or M. Ancelot satisfait cette condition beaucoup mieux que M. Viennet. Ce dernier poëte, en revanche, triomphe dans l'épître badine : il a souvent le ton et la légèreté de Voltaire. Il a fait une épître très-plaisante contre les romantiques, qui demandent pour la France une tragédie nationale en prose, sur le modèle de *Richard III*, de Shakspeare.

CXIX

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 15 octobre 1825.

MM. Mauzaisse et Grevedon ont contracté l'engagement d'exécuter de leur main, et sans employer aucun secours étranger, chacun cinquante portraits pour un ouvrage intitulé :

Contemporains étrangers, ou recueil des portraits de cent étrangers célèbres qui ont vécu de 1790 à 1826.

Les cent portraits, format in-folio, paraîtront en vingt-cinq livraisons, de quatre portraits chacune, avec les accompagnements à la mode de *fac-simile* et notices biographiques.

Si MM. Mauzaisse et Grevedon tiennent leur parole et font *eux-mêmes* les cent portraits, cette collection fera sensation en Europe. Les portraits relatifs à la *Henriade* de Voltaire, et exécutés par ces deux artistes, sont des chefs-d'œuvre de lithographie. Bien peu de portraits gravés sur cuivre pourraient soute-

nir la comparaison. Les effets de *clair-obscur* sont rendus d'une manière admirable par M. Mauzaisse.

Le *Tartufe moderne*, par M. Mortonval. Trois volumes in-12.

Comme la censure n'a pas de prise sur les livres, et que la Cour royale vient d'acquitter deux journaux politiques, plusieurs jeunes auteurs racontent les faits qui arrivent journellement en province ; ils ne changent que les noms et appellent leur œuvre un roman. Il n'y a pas beaucoup d'art, mais il y a beaucoup de vérité. Sous ce rapport, les romans de MM. Victor Ducange et Mortonval peuvent être lus avec plaisir par les étrangers. C'est une peinture fidèle de ce que font, loin de Paris, vingt-cinq mille jeunes paysans sans instruction, que, depuis six ans, l'on a métamorphosés en curés de campagne. On leur apprend, surtout dans les séminaires, à *faire des armes;* le fait est historique. Si jamais les jésuites étaient chassés de France et qu'ils trouvassent de leur intérêt de faire naître la guerre civile, les jeunes curés faits depuis 1817 pourraient y briller *consilio manuque.*

Annales du moyen âge, comprenant l'histoire des temps qui se sont écoulés depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la mort de Charlemagne. Huit volumes in-8°.

Cet ouvrage, plus estimable que brillant, se divise en trente livres, et commence par la description de l'état de l'empire romain à l'avénement de l'empereur Auguste. Il passe rapidement sur le successeur de l'heureux Octave ; il commence à donner plus de détails en arrivant à la chute de l'empire romain et à la fondation des nouveaux États créés par les immigrations de barbares. L'auteur abrége Gibbon dans cette partie de son livre. Gibbon, quoique madame Guizot ait donné une bonne traduction de son *History of the Fall of the roman Empire*, n'a pas eu beaucoup de succès en France ; on a trouvé son style trop solennel et trop emphatique. L'auteur des *Annales du moyen âge* s'attache au peuple *franc*. Lorsque l'empire d'Orient a pris fin, l'histoire des conquérants de la France devient le principal objet du récit. Quatre volumes de cet ouvrage paraissent ; les quatre derniers suivront de mois en mois. Ce livre estimable fait tomber tout à fait les diverses histoires du moyen âge qui

parurent en France pendant le dix-huitième siècle. La critique était tout pour Voltaire et les autres historiens de cette époque; ils voulaient, avant tout, détruire le despotisme et la superstition. Rien de plus louable; mais, dans leurs ouvrages historiques, ils n'oublient qu'une chose, le *récit*. Ainsi toutes les histoires écrites en français sont à refaire.

CXX

A MONSIEUR LE BARON DE M... A HONFLEUR.

Paris, le 23 octobre 1825.

Je trouve votre lettre au retour de la campagne. Je ne suis guère en état de vous répondre, mon cher ami. Je suis absolument dans l'état de l'amant de Claire, et plût à Dieu que cela finît de même! J'ai besoin de votre discrétion, et ensuite de vos conseils. Ne parlez à âme qui vive de ce triste cas. C'est un serment que j'ai fait et refait à la pauvre victime. Le mari est du même caractère; enfin, rien n'y manque. Je suis réellement au désespoir. Il s'agit d'une personne très-résolue, et que j'ai trouvée amplement pourvue de ce que Claire allait cherchant. Il ne peut y avoir le moindre soupçon de comédie de sa part. C'est pour moi et non pas pour vous que je vous réponds, afin que d'ici à votre retour votre bonne tête travaille à mon profit.

Je vais voir ce matin le docteur Helder. Le *Brother brandy* pourrait m'être utile, mais il a tant besoin de faire de l'esprit, que, pour avoir quelque chose à dire, il ferait une anecdote de ma confidence.

Le *Sacrifice interrompu* a réussi avant-hier à l'Odéon. Ils ont transporté bêtement l'action au Pérou. C'est un Français troubadour qui combat avec Pizzare; il déserte, et les Péruviens veulent le faire leur roi. On appelle cela diminuer les invraisemblances du poëme allemand. — Carsoni n'a pas encore osé chanter. — Adieu; faites-moi savoir votre arrivée et votre numéro.

DUVERSOY.

CXXI

A MONSIEUR R... C.., A PARIS.

Paris, le 1er novembre 1825

Puisque tu as encore le courage de t'occuper de politique, mon cher ami, place dans tes éphémérides, dans tes souvenirs, etc., les faits et les conjectures dont je vais te gratifier.

Monseigneur le Dauphin a beaucoup plaisanté M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre et ancien aide de camp du roi Joseph Bonaparte, sur les honneurs qu'on a rendus à ce ministre et d'après ses propres ordres, dans le voyage en France qu'il vient de terminer. Cette conversation fait la nouvelle des Tuileries. Décidément le Dauphin, si jamais il devient Louis XIX, sera un souverain simple, honnête, sévère seulement pour les braconniers qui gâtent ses chasses. Ce sera un roi tout à fait dans le genre allemand; il supprimera toutes les folles dépenses.

M. de Villèle, de plus en plus irrité contre M. Franchet, directeur général de la police, qui lui est imposé par les jésuites, et qui, loin de lui obéir, comme les ministres, commence la guerre contre la toute-puissante *congrégation*. M. de Montlosier, homme d'esprit, *maniaque* de noblesse et, du reste, à demi fou, a commencé l'attaque contre les jésuites dans le *Drapeau blanc*. On se souvient qu'en 1825 M. le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld acheta, pour un million à peu près, trois journaux : La *Gazette de France*, le *Drapeau blanc* et le *Journal de Paris*. Ce marché fut connu du public, qui, peu à peu, a abandonné ces journaux. Aujourd'hui le *Drapeau blanc*, en attaquant les prêtres comme *ignorants* et *fanatiques*, a soin de dire qu'il n'est payé par personne. Mais quel spéculateur aurait racheté de M. de Villèle, pour la somme de trois cent mille francs, un malheureux journal qui n'a pas deux mille abonnés? — On peut donc espérer que la guerre est commencée entre M. de Villèle et la *congrégation des Jésuites.*

Si cela se confirme, si la paix ne se fait pas, les jésuites exciteront les trois cent soixante-dix *indemnisés* de la Chambre des députés, et ils rejetteront le budget que M. de Villèle leur présentera en février ou en mars 1826. Car ce ministre, fort adroit et qui a peur, retardera le plus possible l'ouverture des Chambres, qui, pour lui, commencera cette année l'époque du danger.

Nécessairement M. de Villèle sera obligé de dissoudre la Chambre avant, ou tout au moins, après la prochaine session. Alors, sois-en certain, la France changera d'allure, continuera à s'éloigner de la Russie et à se rapprocher de l'Angleterre.

Sur quelle classe de la nation M. de Villèle cherchera-t-il à s'appuyer? — Sur celle des manufacturiers, négociants, banquiers; sur les Delessert, Ternaux, etc. — Ces banquiers riches, auxquels la faveur de M. de Villèle ferait gagner des millions dans les futurs emprunts, chercheront bientôt, dit-on, à faire monter le fatal trois pour cent, aujourd'hui à soixante-douze francs. S'il ne monte pas d'ici à l'ouverture des Chambres, les trois cent soixante-dix indemnisés seront furieux, et, comme ils sont *stupides*, ils seront faciles à ameuter.

M. de Villèle chercherait, en cas de dissolution de la Chambre, à faire élire beaucoup de banquiers et négociants. S'il ne se jette pas dans les industriels, les jésuites auront assez de pouvoir pour faire élire des jésuites à robe courte. M. Ferdinand de Berthier a avoué à la dernière session qu'il y avait cent huit jésuites (à robe courte) dans la Chambre élective, qui compte quatre cent vingt membres.

Si les *industriels* l'emportent, une loi de *douanes* sage ouvrira nos ports, et nous reconnaîtrons bientôt les républiques de l'Amérique du Sud.

Je t'envoie un exemplaire de la *Peinture*, un de l'*Amour* et un des *Lettres sur Haydn*, etc.; expédie le tout à l'aimable M. de Perdrauville. Prie-le de faire connaître ces ouvrages à l'Amérique impatiente. Les deux derniers lui resteront; il aura la bonté de faire parvenir la *Peinture* à M. Ferjus Duplantier, mon cousin, au *Bâton rouge*, près la Nouvelle-Orléans, avec tous mes compliments, comme un souvenir d'amitié et de parenté.

CXXII

A MONSIEUR ... A LONDRES.

Paris, le 1er novembre 1825.

Vers le commencement du livre cinquième de ses *Confessions*, J.-J. Rousseau fait une description charmante et cependant très-vraie, de la petite ville de Chambéry :

« S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry. La noblesse de la province, qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre; elle n'en a pas assez pour parvenir; et, ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de Cynéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes sont belles, et pourraient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, et même y suppléer. »

Chambéry est la patrie de M. le comte Xavier de Maistre, l'aimable auteur du *Voyage autour de ma chambre*. Cet homme spirituel et doux a eu pour frère le comte de Maistre, si connu en France par son livre intitulé *du Pape*, et par sa tendre amitié pour le bourreau. Les théories de Maistre, *l'ami du bourreau*, ont été mises en pratique dans le midi de la France, lors des massacres des protestants, en 1815 et 1816, et la ville de Toulouse, qui, depuis des siècles, a marqué par son fanatisme et sa cruauté, a osé proposer pour sujet d'éloge en 1824 l'éloge du comte de Maistre, l'ami du bourreau. Toulouse n'a, dit-on, trouvé aucun écrivain jaloux de s'associer à la célébrité funeste de M. de Maistre. Cet homme, mort en 1819, est l'auteur favori des jésuites; ils font circuler parmi les personnes qu'ils veulent séduire deux de ses ouvrages : le traité *du Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il est amusant de voir que les *Soirées*

à Saint-Pétersbourg, terre classique du despotisme, en Europe, n'inspirent, au lieu de douces rêveries, que *l'éloge du bourreau*.

OEuvres de M. le comte Xavier de Maistre, trois volumes in-18.

J'ai voulu en finir avec le Maistre sinistre avant de vous parler de M. Xavier de Maistre, qui n'a de commun avec *l'ami du bourreau*, que beaucoup d'esprit. Le *Voyage autour de ma chambre* parut en 1794 et fit la réputation de son auteur. Comme l'auteur, en parlant de je ne sais quel endroit de Turin, dit : On y trouvait des animaux féroces, des tigres et des philosophes, la bonne compagnie prit sous sa protection le *Voyage autour de ma chambre*, et fit à ce petit ouvrage une réputation fort supérieure à son mérite. C'est une imitation de Sterne, mais imitation sans profondeur et sans génie. M. X. de Maistre, connu à Chambéry sous le nom de Banne, a fait depuis le *Lépreux de la cité d'Aoste*, une continuation du *Voyage autour de ma chambre* fort supérieure à la première partie, accident très-rare en littérature ; et, enfin, les *Prisonniers du Caucase*, et les *Exilés de Sibérie*, ouvrages qui forment plus particulièrement l'objet de cette lettre.

Il y a dans tous ces petits livres une nuance de goût italien; c'est ce qui m'a engagé à commencer ma lettre par la description que Rousseau fait de Chambéry. La société de Chambéry et de la Savoie est restée inaperçue par tous les voyageurs ; mais elle a trouvé son expression dans les trois hommes de lettres qu'elle a produits : le comte de Maistre, l'ami du bourreau, le comte Xavier de Maistre et le fameux abbé de Saint-Réal, qui a fait sept discours sur l'usage de l'histoire, qui sont de petits *chefs-d'œuvre*, l'histoire de la *Conjuration des Gracques*, et, enfin, cette fameuse histoire de la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, qui n'est peut-être qu'un roman, mais qui a fourni à Otway[1] le sujet de sa *Venice preserved*, et qui est encore aujourd'hui l'un des ouvrages qu'on lit le plus en France.

Ce qui caractérise les trois auteurs nés à Chambéry, c'est une

[1] Otway, auteur dramatique et acteur, né en 1651, mort en 1685. Le *Manlius Capitolinus* de Lafosse est une imitation de la *Venise sauvée* d'Otway. (R. C.)

sagacité profonde et qui, cependant, ne tombe jamais dans la lourdeur; la finesse italienne a passé par là. En effet, toute la noblesse savoyarde va passer sa jeunesse en Piémont. Les Piémontais sont gens d'esprit et ont, en Europe, la réputation de savoir haïr; or ce qu'ils haïssent peut-être le plus au monde, ce sont les Savoyards qui viennent chercher fortune à Turin. On conviendra qu'il était difficile de réunir, pour les Savoyards, les conditions d'une meilleure éducation. Les femmes de Chambéry y ont établi des usages qui tiennent le milieu entre ceux de France et d'Italie, et qui n'en sont peut-être que plus rapprochés de ce que devraient être partout les lois sociales qui règlent les rapports des deux sexes.

Je retrouve l'expression de tout cet ensemble de société dans les divers ouvrages de M. Xavier de Maistre. D'abord, quoique plaçant Voltaire et Rousseau avec les tigres, M. Xavier de Maistre n'est point méchant; ses œuvres annoncent, au contraire, une âme douce et qui réellement a quelques rapports avec celle de Sterne. Ces rapports s'étendent plus loin qu'on ne pense : on sait que Sterne a souvent pillé des auteurs qu'il ne citait jamais; M. Xavier de Maistre imite sans cesse Sterne, et n'en parle jamais.

M. Xavier de Maistre a, dans son premier ouvrage, le *Voyage autour de ma chambre*, un grand défaut, insupportable, surtout pour un habitant de Paris : il copie à chaque instant la petite littérature qui, depuis la mort de Voltaire jusqu'à la Révolution, se consacra à flatter le goût musqué des sujets de Louis XV; car Louis XVI, trop moral et trop simple pour son siècle, n'a eu aucune influence d'*imitation* sur ses sujets. Avant la Révolution, ceux-ci ne l'apercevaient que pour se moquer de ses manières vulgaires et de son appétit de paysan. Dorat, Delille, Marmontel, la Harpe, Demoustier, Bertin, Parny, Colardeau, furent les hommes marquants de la littérature de cette époque. On ne lit plus à Paris tous ces auteurs-là; la province et l'étranger les admirent encore. (Il me semble que l'*Edinburg-Review* cite les Mémoires musqués et fardés de Marmontel comme un livre charmant.) M. Xavier de Maistre a souvent le défaut d'imiter ces auteurs de 1780, d'autant plus ridicules maintenant à Paris, qu'ils

viennent seulement de passer de mode. Dans cent ans d'ici ils seront *singuliers*, mais non plus *ridicules*. Du Barthas, par exemple, a vu trente-cinq éditions de son mauvais poëme de la *Semaine* ; il avait encore du temps de Boileau l'honneur d'être *ridicule*, il n'est plus aujourd'hui que *singulier*.

Un autre défaut du *Voyage autour de ma chambre*, c'est que, quoique la *forme* cherche continuellement l'*esprit*, il y en a trop peu dans les pensées. Jamais l'attention du lecteur n'est réveillée par la moindre petite idée nouvelle. On connaît l'occasion de ce livre : l'auteur, M. Xavier de Maistre, eut un duel et fut aux arrêts dans sa chambre (située dans la citadelle de Turin) pendant quarante-deux jours. Au lieu de s'ennuyer, comme eût fait un sot ou un homme triste, il se mit à voyager autour de sa chambre et à faire de l'esprit à propos de ses meubles, de ses gravures, de sa chienne, l'aimable Rosine, et de son domestique Gioanetti. L'auteur écrivait en français. Turin fut ravi d'avoir produit un livre français et surtout un livre de *bon ton*, un livre d'esprit. Plus l'auteur imitait Dorat, Sainte-Foix et autres écrivains de Paris, célèbres par l'agrément, plus il parut de bon ton aux habitants de Turin, plus ils mirent de *vanité* à l'applaudir. Louer le *Voyage autour de ma chambre*, à Turin, en 1794, c'était presque se donner un certificat de bon goût et d'élégance.

L'auteur indique sa maîtresse par le nom de madame de *Haut-Castel*, page 150, chapitre xxxv ; c'est la plus jolie page de son livre. Tous les chapitres n'ont pas, comme celui-ci, la couleur d'un joli madrigal. Il y a souvent beaucoup de cette affectation qui passe pour de l'esprit en province. L'auteur n'ose jamais être simple ; on voit que, quant à l'esprit, il a vécu dans ce qu'on peut appeler la mauvaise compagnie. Par exemple, a-t-il à parler de Newton, il ne dit pas simplement : Newton ; cela serait plat à Turin ; il faut dire : *l'immortel Newton*. Je suis loin de reprocher bien sérieusement les fautes de ce genre à l'auteur ; son but était, sans doute, de plaire à la bonne compagnie de Turin et surtout aux dames de Haut-Castel ; il y réussit parfaitement. La seule erreur que je pourrais reprendre dans ces gens riches qui s'amusent à parler français à Turin, c'est l'idée qu'ils

ont de l'esprit comme à Paris. Pour approcher de l'esprit français, il faudrait commencer à être soi-même, n'imiter personne, et, par exemple, quand on est de Turin, en Italie, il faudrait parler italien et ne pas copier les phrases de Dorat.

Il y a beaucoup moins de cette imitation du petit esprit français, qui n'est plus de l'esprit, dans l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*. On sent que l'auteur a voyagé ; il connaît un peu mieux l'homme et les hommes; sa manière a acquis plus de fermeté et a perdu de son afféterie.

L'auteur parle d'un petit système du monde assez plat, dont il a fait le chapitre XVI de son ouvrage ; heureusement il ajoute :

« Je l'aurais cependant embelli (ce système) de commentaires et de notes. »

Ou je me trompe fort, ou le fragment du tome deuxième, pages 80 à 91, est une des plus heureuses imitations de Sterne qu'ait la langue fraçaise. Il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire. Le caractère *gascon*, qui consiste surtout en ce que, dans les rapports des deux sexes, le héros regarde avec affectation toutes les petites circonstances comme étant au-dessous de son attention sérieuse ; le *caractère gascon* est trop souvent, par malheur, le caractère de la littérature française ; la plupart de nos fats de province, de nos Maclou de Beaubuisson (dans le *Comédien d'Étampes*, jolie pièce du Gymnase que Perlet vous jouera tôt ou tard à Londres), la plupart de nos fats de province seraient scandalisés de voir attacher de l'importance à des nuances fines, senties avec justesse et, en un mot, telles que celles que M. de Maistre vient de peindre avec bonheur. Au contraire du fat français, le nigaud allemand s'enterre et se perd dans ces sortes de nuances; leur peinture fait tout le talent d'Auguste la Fontaine.

J'arrive enfin au troisième volume des œuvres de M. Xavier de Maistre et à son chef-d'œuvre, suivant moi, à son conte des *Prisonniers du Caucase*. C'est un tableau dans le genre du *René* de M. de Chateaubriand, des aventures d'Aristonous de Fénelon, du délicieux roman de *Paul et Virginie*. Heureusement pour l'auteur, le ton de ce nouvel ouvrage est simple ; on y rencontre

bien peu de ces phrases destinées à plaire aux *Maclou de Beaubuisson* et qui gâtent quelquefois les plus jolies pages du *Voyage autour de ma chambre*.

Les montagnes du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'empire de Russie, sans lui appartenir. Leurs féroces habitants forment un grand nombre de petites peuplades qui vivent par le pillage. Les guerriers d'une de ces peuplades, dont les coutumes rappellent souvent celles des sauvages de l'Amérique, font prisonnier un major russe nommé Kascambo, qui s'expose imprudemment. Les Tchetchenges emmènent le major Kascambo et son fidèle *denstchik* (domestique-soldat qui, dans l'armée russe, sert les officiers et avec une fidélité souvent héroïque; ou, en d'autres termes, rappelant l'*homme primitif*). En Russie, la partie estimable de la nation est surtout celle qui n'a pas été gâtée par la fausse civilisation de Moscou, et par ce gouvernement humain, où un fils ne parvient au trône que par le meurtre de son père et de plus est obligé (comme le magnanime Alexandre) de vivre avec les meurtriers de son père et de leur donner les grandes charges de sa cour. Fidèle à la donnée que j'ai indiquée et qui doit se retrouver dans tout ouvrage qui cherchera à peindre la Russie avec quelque vérité, le véritable héros de la *nouvelle* de M. de Maistre n'est pas le major Kascambo, mais son domestique Ivan.

Les Tchetchenges emmènent dans leurs montagnes Ivan et son maître; ils espèrent tirer une forte rançon du major; ils emploient cent petites ruses de sauvages pour le porter à écrire des lettres pressantes à ses amis de Russie. La lettre, objet des vœux des sauvages, étant enfin écrite, le prisonnier est traité moins durement à partir de cette époque.

Pour ne point trop allonger cet extrait, je passe sur une preuve d'estime singulière que ces sauvages donnent au malheureux major Kascambo : ils le prennent pour juge dans une cause difficile, dont les détails, quoique fort intéressants, me conduiraient trop loin.

Le fidèle Ivan, devenu mahométan, fait partie d'une expédition des Tchetchenges contre les Russes, se distingue par cette intrépidité héroïque que l'on peut dire être *commune* chez le

paysan russe. Ivan sauve la vie d'un sauvage, qui devient son ami, ou, comme ils l'appellent, son *koniak*, titre sacré dans les montagnes du Caucase, et qui oblige le sauvage à défendre son koniak envers et contre tous. Mais la situation des deux prisonniers en est empirée. Depuis ses exploits on ne pouvait plus regarder Ivan comme un bouffon incapable.

On a dit du fameux poëte italien Vincenzo Monti : *È il Dante ingentilito* (c'est le Dante plus noble et plus pur). On peut dire, ce me semble, du magnifique passage (pages 40 à 62) de M. de Maistre : « C'est du Walter Scott, adouci et arrangé à l'usage des femmes élégantes d'une cour aimable et raffinée. » Une jeune et innocente Anglaise, habitant la campagne avec un mari qu'elle vénère et des enfants qu'elle adore, sera plus touchée par vingt pages des romans de Walter Scott que par ce morceau de M. de Maistre. Mais je sais, par expérience, que beaucoup de femmes élégantes de la haute société du continent trouvent souvent Walter Scott un peu grossier et un peu brut; ses éternelles descriptions de costumes ennuient et fatiguent, tandis que tout est mesuré, tout est calculé pour l'effet dans cette scène admirable. C'est donc du Walter Scott arrangé à l'usage d'une cour aimable. Comme je ne suis pas l'ennemi de mes lecteurs, je ne suivrai pas plus loin l'histoire du major Kascambo et de l'héroïque Ivan; je veux vous laisser le bonheur de la lire dans l'original.

Je ne sais si le nom de madame Cottin est connu en Angleterre. C'était une dame de Paris, morte il y a dix ou douze ans, fort laide, dit-on, et que sa laideur remarquable n'avait pas empêchée d'inspirer de grandes passions. Elle a fait des romans d'une sensibilité brûlante : *Claire d'Albe*, *Mathilde*. Visant à l'effet et sachant bien que l'âge auquel on lit ordinairement les romans est peu difficile sur les moyens employés pour atteindre à l'effet, madame Cottin fait usage de toutes les ressources du mélodrame. Ses romans sont difficiles à lire pour des hommes âgés de plus de vingt-cinq ans; ils se placent, sur le *clavier* moral, à l'extrémité opposée à celle où se trouvent les romans de sir Walter Scott. Madame Cottin abuse de la peinture de l'amour. Le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne

de Paul Ier, partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, a fourni à madame Cottin le sujet de : *Elisabeth, ou les Exilés de Sibérie*, le seul roman qu'en France on laisse lire aux jeunes filles, dans les familles *ultra*, qui s'imaginent faire partie de l'ancienne aristocratie.

M. Xavier de Maistre, sous le titre de la *Jeune Sibérienne*, nous donne le simple récit des aventures de Prascovie Lopouloff : tel fut le nom de cette héroïne de l'amour filial. Un homme, sans une seule guinée dans sa poche, qui partirait de Londres pour aller à pied à Calcutta, ferait une chose, sans comparaison, moins hardie que celle qu'exécuta heureusement Prascovie Lopouloff. Le récit de M. de Maistre est également intéressant pour le philosophe qui s'amuse à deviner les ressorts secrets des actions des hommes et pour l'homme d'esprit qui demande deux heures d'une émotion douce à un petit volume de deux cents pages in-8°.

Le pere de Prascovie, issu d'une famille noble d'Ukraine, était né en Hongrie; il servit quelque temps dans les hussards hongrois ; il vint en Russie, s'y maria, y prit du service. Il se trouve aux assauts d'Ismaïl et d'Otchakoff, dont lord Byron a immortalisé la férocité sauvage dans le plus beau de ses poëmes. M. de Maistre, qui habite Pétersbourg, n'ose pas nous révéler la cause de l'exil en Sibérie du malheureux Lopouloff. Ce n'est pas la seule fois qu'on s'aperçoit que M. Xavier de Maistre écrit dans un pays esclave et a servi dans ses armées. M. Xavier de Maistre devrait préparer une seconde édition de ses ouvrages avec des variantes, pour être livrée à l'impression après sa mort. Quoi qu'il en soit des causes de l'exil du pauvre Lopouloff, à l'époque du voyage de sa fille, il gémissait déjà depuis quatorze ans dans les affreuses solitudes de la Sibérie, relégué à *Ischim*, village situé près des frontières du gouvernement de Tobolsk. Là, lui et sa famille n'avaient d'autre ressource, pour vivre, que la rétribution de dix *copeks* (à peu près cinquante centimes) par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie, dès l'âge où la raison commence à avoir quelque force, conçut l'espoir de mettre un terme à l'exil de

son père. Peu à peu cette pensée devint l'objet unique de ses méditations. Enfin un jour Prascovie se détermine à faire à son père l'aveu de son étrange projet. J'avoue que cette scène me semble un des morceaux les plus frappants dans la collection de M. de Maistre. Elle montre, avec une énergie qui provient entièrement de la vérité du coloris, quels sont les premiers et les plus grands obstacles que rencontrent les entreprises extraordinaires.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances au sujet du voyage à Saint-Pétersbourg; mais sa raison se forma, les discours de la jeune fille acquirent plus de poids dans les conseils de la famille; elle put reparler de son projet. Toutefois, les empêchements que ses parents mettaient à son départ le firent différer encore de six mois. Enfin Prascovie, soutenue par le sentiment de la dévotion la plus exaltée ou de l'*Amour de Dieu*, sentiment qui, comme toutes les sortes d'amour, peut centupler les forces de l'homme, Prascovie obtient de son malheureux père la permission de partir. Le vieux capitaine la voyait partir pour une mort probable; elle était son seul appui, sa seule consolation. Qu'on se figure tout ce que cette séparation eut de déchirant!

Je ne suivrai pas l'intéressante Prascovie jusqu'à Saint-Pétersbourg; tout ce que je puis vous dire, c'est que son voyage fut semé de curieux épisodes qui captivent constamment l'attention du lecteur. Elle obtient la liberté de son père, elle le revoit; mais sa vie n'en finit pas moins d'une manière triste et touchante. Lorsque son héroïne arrive à Petersbourg, M. Xavier de Maistre est malheureusement obligé de se souvenir de son rôle de *privilégié* (nobleman). Il s'agit, dans son ouvrage, d'un grand abus à réparer. Or, dans les pays soumis au despotisme pur, comme la Russie, il faut savoir que jadis il a existé des abus, que peut-être par la suite il pourra en exister, mais qu'il n'existe jamais d'abus au *temps présent*.

Une *bonhomie réelle*, jointe à beaucoup d'esprit et à toute la finesse italienne (alliance que l'on trouve bien rarement dans les ouvrages écrits en langue française), fait le grand mérite des trois volumes de M. Xavier de Maistre. Une tête étroite, des

pensées *courtes*, données par l'habitude de vivre sous le despotisme et de le servir quelquefois, surtout dans ses premiers ouvrages, la malheureuse et gauche affectation de l'esprit français, sont les défauts de cet auteur. S'il eût vécu dix ans à Paris, sa manière aurait plus de grandiose; on ne se sentirait pas, en le lisant, emprisonné avec un homme dont la boutonnière est chargée de douze ou quinze croix barbares; mais aussi le charme de ces nouvelles eût été détruit par je ne sais quel ton de fatuité, trop commun en France. Voyez, par exemple, les Mémoires et anecdotes publiés récemment par M. le comte de Ségur, pair de France et ancien grand maître des cérémonies de l'empereur Napoléon.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE

TABLE

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE SÉRIE.



